UNIV. OF ARIZONA
PQ151 .A6 mn
Albert, Paul/La litterature francaise de
3 9001 03917 5107

NO. 550. CLASS.

EDWIN M. BLAKE.

LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

DES ORIGINES A LA FIN DU XVI^e^ SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

La poésie, études sur les chefs-d'œuvre des poètes de tous les temps et de tous les pays, 9e édition. 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

La prose, études sur les chefs-d'œuvre des prosateurs de tous les temps et de tous les pays, 7e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

La littérature française au XVIIe siècle, 8e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La littérature française au XVIIIe siècle, 7e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La littérature française au XIXe siècle. 2 volumes in-16.

Tome I. 5e édition. . . . . 3 fr. 50

Tome II. 3e édition. . . . . 3 fr. 50

Le même ouvrage, 2 vol. in-8, 2e édition. . . . . 10 fr.

Variétés morales et littéraires. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Le même ouvrage, in-8. . . . . 5 fr.

Poètes et poésies, 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La littérature française, des origines au XVIIIe siècle. 1 beau volume grand in-8 illustré, broché. . . . . 8 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

DES ORIGINES A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

PQ
151
A6

PAR

PAUL ALBERT

HUITIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1894

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY
840.9
A133
UNIVERSITY OF ARIZONA

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DES ORIGINES A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

LES CHANSONS DE GESTE

Les premiers monuments poétiques de la littérature française. — Les chansons de geste. — Procédés de composition. — Les trouvères et les jongleurs. — Le cycle de Charlemagne.

La littérature française, dont nous commençons l'étude aujourd'hui, est incontestablement la plus riche de toutes les littératures modernes. Elle remonte par ses origines à une époque aussi reculée qu'aucune d'elles ; il n'est pas un siècle où elle n'ait produit des œuvres considérables dans tous les genres et exercé une influence plus ou moins profonde sur l'esprit et le goût des autres nations. Les peuples mêmes à qui notre génie est le moins sympathique, se croient obligés de connaître notre langue. C'est non-seulement la langue des relations internationales, ce sera bientôt la langue adoptée par tous les savants qui dans des pays divers poursuivent un but commun. Il y a deux mois à peine, ils se réunissaient à Copenhague au nombre de trois cent trente-sept dans un congrès destiné à établir

les bases de l'archéologie préhistorique, et ils décidaient à l'unanimité que le français serait la langue adoptée pour les discussions scientifiques.

Le but que je me propose n'est pas de dresser un inventaire à peu près complet des richesses littéraires de notre pays. A quoi bon jeter en passant beaucoup de noms, beaucoup de titres d'ouvrages, travail facile, fastidieux, inutile? Ces entassements fatiguent la mémoire, ne laissent dans l'esprit aucune idée nette. Ce qui importe, ce n'est pas de faire beaucoup, c'est de faire le moins mal possible. Je choisirai donc parmi les innombrables monuments de notre littérature ceux qui me sembleront représenter le plus vivement les caractères essentiels du génie national et la physionomie d'une époque. C'est la méthode qui a été suivie dans les études précédentes [1]. Le sujet cette fois est mieux circonscrit; nous disons adieu à l'antiquité et aux peuples étrangers pour nous renfermer dans les limites de la patrie.

Chaque peuple a son génie. Quel est le génie du peuple français? Ce que nous préférons à tout, ce que nous exigeons en tout, c'est la clarté, l'ordre, le bon sens. Les spéculations sublimes de la métaphysique nous attirent peu; du respect involontaire qu'elles nous inspirent d'abord, nous passons vite à la raillerie légère, dédaigneuse. Nous ferions peut-être quelque difficulté d'avouer que nous n'avons guère le goût ni l'intelligence de la haute poésie, que Pindare et Dante nous échappent et, pour tout dire, nous ennuient, que nous retrancherions volontiers les deux tiers de Shakspeare et les trois quarts de Milton,

[1] Voir *la Poésie* et *la Prose*, librairie Hachette.

et que la seconde partie du *Faust* de Gœthe nous paraît un logogriphe pénible. En revanche, Boileau tient un rang très-honorable dans l'histoire de notre poésie ; nous avons salué du nom de *grand lyrique* Jean-Baptiste Rousseau ; et, il y a quelque quarante ans, les *Messéniennes* de Casimir Delavigne nous ravissaient d'enthousiasme, comme les chansons de Béranger. Quant à l'épopée, c'est en France à coup sûr que l'on en a le mieux étudié et exposé la théorie et les règles, depuis Ronsard jusqu'à Voltaire : il ne nous a rien manqué pour produire un chef-d'œuvre en ce genre, que ce je ne sais quoi qui ne s'apprend pas.

Le Français est plus à son aise dans l'éloquence; il a le tempérament oratoire. Il aime la lutte, et l'éloquence est une arme. Elle est autre chose encore, le langage naturel de certains sentiments, de certaines idées morales auxquelles on ne fait jamais appel en vain parmi nous. Droit, justice, liberté, patrie, mots magiques, qui font vibrer en nos âmes des échos soudains. Dans une œuvre quelconque c'est la note que nous cherchons ; nous voulons que l'auteur nous intéresse, nous passionne, qu'il ne se borne pas à exposer, mais qu'il plaide sa cause et nous force à être de son parti. C'est aussi un besoin impérieux pour nous de répandre au dehors l'enthousiasme facile qui nous saisit. Nous aimons à raconter, à épancher nos sensations et nos idées ; nous les jetons à travers le monde avec cette impétuosité généreuse que les champs de bataille connaissent. C'est cette force d'expansion qui a fait de la Révolution française un événement européen, universel ; et l'on peut assurer que toutes les révolutions importantes qui se produiront à l'avenir, si elles n'ont

pas leur point de départ en France, y auront été du moins mûries, y auront reçu l'élan qui précipite. Aucune idée, aucune découverte ne fait son chemin dans le monde si elle n'a été vulgarisée et comme concentrée dans ce langage transparent et rapide, qui éclaire et qui court.

Le Français est spirituel. L'esprit, c'est un don naturel que nul ne lui conteste; nous avons même des voisins qui ne nous accordent que cela. Qui définira le mot et la chose? Rien de plus insaisissable, et rien cependant qui se sente mieux. L'esprit français ne ressemble en rien à l'originalité étrange et fort âpre parfois que les Anglais appellent *humour*, et dont Swift et Sterne sont des représentants. Il n'a rien de commun avec l'enjouement un peu lourd et souvent pédantesque de l'Allemagne. Ce n'est pas non plus la verve sarcastique et bouffonne de l'Italien. C'est un bon sens aiguisé, qui saisit rapidement les choses, les éclaire, les présente aux yeux sous un aspect piquant, inattendu. Bien qu'il ait surtout sa place dans la conversation, il se mêle à tout; on le retrouve au théâtre, dans les romans, dans les œuvres d'art, dans les discours publics, dans les journaux. C'est lui qui fait bonne et prompte justice des ridicules qui s'étalent, des vanités qui tranchent. Un mot lui suffit, lestement lancé, dard acéré qui perce et déchire. Nos pères du moyen âge étaient déjà célèbres par cette malice gauloise qui les consolait de bien des misères; c'est une partie de leur héritage qui ne nous a point échappé. A toutes les époques de notre histoire, la satire, l'épigramme, l'ironie railleuse ont été nos armes de prédilection. C'est pendant les horreurs de la Ligue que l'on écrit la satire *Ménippée;* c'est à la veille de la Révolution que

Beaumarchais compose ses *Mémoires* et ses fameuses comédies.

D'où vient ce mélange de qualités et de défauts qui constitue le Français? Sommes-nous de purs Gaulois? Cela est difficile à admettre; mais d'un autre côté, certains traits propres à la race gauloise se retrouvent en nous. Sommes-nous des Francs? Les belliqueux parmi nous ne demanderaient pas mieux. Mais il faut bien faire sa part à la civilisation romaine qui pendant plus de quatre siècles a façonné, transformé la Gaule. On pourrait attribuer à cet élément le goût particulier que nous avons pour l'administration, la *réglementation*, comme on dit aujourd'hui. Il ne faut pas non plus oublier l'influence du climat. Le nôtre est essentiellement tempéré; nous ne connaissons ni les froids rigoureux, ni les chaleurs excessives. Notre pays est à la fois terre ferme et pays maritime. Il ne s'étend pas en plaines infinies, d'une monotonie morne; il n'est pas enserré, écrasé par des montagnes énormes. Pas d'animaux gigantesques, pas de bizarreries naturelles. Les productions du sol sont variées et simples. Le pays se suffit à lui-même. Il a du blé, il a du vin, des forêts, des pâturages. Tout est mesuré, équilibré, régulièrement proportionné : rien de sublime et d'extraordinaire, mais aussi pas de lacunes choquantes, et un ensemble satisfaisant. Si la force et la santé ne résident point dans le développement excessif d'un organe particulier, mais dans la proportion et le jeu harmonieux de tous les organes, la France est le pays le mieux partagé; et l'on comprend que sa littérature soit la plus riche et la mieux équilibrée de toutes les littératures modernes.

Tel est le point de vue auquel nous nous placerons dans nos études, tels sont les caractères généraux du génie national que nous nous appliquerons surtout à mettre en lumière. Sans plus de préambules, entrons en matière.

Nous n'avons pas de monuments litéraires proprement dits antérieurs au XIe siècle. Ceux que l'on cite sont intéressants à étudier au point de vue de la formation de la langue; mais évidemment ils n'offrent aucun des caractères qui constituent une composition régulière formant un tout, ayant une couleur propre et un but déterminé. L'œuvre la plus ancienne qui réunisse ces diverses qualités, c'est la *Chanson de Roland*, que nous avons analysée ailleurs [1]. La *Chanson de Roland* est ce que l'on appelle une chanson *de geste*, mot d'origine latine qui veut dire *exploit*. Il est fort probable que tous les poèmes de ce genre sont comme un développement parfois traînant et vulgaire de chants beaucoup plus courts, à la fois épiques et lyriques, dans le genre de ceux que les tribus guerrières de la Germanie consacraient à la gloire de leurs héros. Il en existait encore un grand nombre du temps de Charlemagne, et l'empereur les avait fait réunir. Mais Louis le Débonnaire, que l'on avait forcé dans son enfance à les apprendre par cœur, ne fut pas plus tôt sur le trône que, pour se venger de l'ennui qu'ils lui avaient donné, il les fit détruire. Quoi qu'il en soit, nous ne possédons pas une seule de ces cantilènes héroïques primitives d'où est sortie la chanson de geste. Les *chansons de geste* elles-mêmes n'offrent pas l'unité de ton et de

[1] Voir notre volume *la Poésie*, VIIe leçon.

couleur qui caractérise les œuvres fortement conçues. Les plus anciennes sont relativement courtes, vives, énergiques, non sans monotonie. Souvent tel épisode des plus marquants est repris et traité de nouveau deux et trois fois : tel celui de Roland essayant en vain de briser son épée Durandal. Plusieurs chanteurs s'étaient sans doute exercés sur ce thème, et leurs variantes se sont glissées dans le texte du poème. Dès le XIII^e^ siècle, les développements sont de plus en plus touffus, et les cycles se forment. Au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, on reprend les mêmes sujets, souvent les mêmes chansons et on les délaye en plate prose. Enfin, bien que les héros de ces poèmes et quelques-uns des événements soient empruntés à l'histoire, ni les personnages ni les faits ne conservent une couleur déterminée ; de siècle en siècle les physionomies et les caractères se modifient ; la vérité historique est audacieusement violée, et cela sans aucun profit pour l'œuvre. Le plus souvent, on ne peut assigner une date approximative à ces poèmes que grâce à certains anachronismes très-significatifs qui trahissent les idées et les préoccupations des contemporains de l'auteur.

De quoi vous plaignez-vous? me dira-t-on : la variété n'est-elle pas un mérite et un charme? D'accord. Je reconnaîtrai même, si l'on veut, que le Français est de sa nature inconstant et ami de la nouveauté, disons même de l'actualité ; mais comment ne pas songer à ces épopées primitives, chantées elles aussi bien longtemps avant d'être fixées par l'écriture, et qui s'appellent l'*Iliade* et l'*Odyssée*? Celles-là n'ont subi aucun remaniement essentiel ; celles-là, nul ne s'est jamais avisé de les accommoder au goût d'une autre époque Elles ont tout d'abord

commandé l'admiration, la vénération de tous. Les événements qu'elles chantaient sont devenus de l'histoire, ont été acceptés de toutes les fractions de la race hellénique ; les héros créés ou peints par l'aède sont devenus des types. Les générations des hommes se sont succédé d'une fuite rapide, emportant avec elles leurs institutions, leurs lois, leurs croyances, leurs goûts : l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont restées debout, immuables, comme placées dans une sphère supérieure où ne se font point sentir les agitations des choses humaines. Les poètes des âges postérieurs se sont inclinés avec respect devant les créations homériques; les Tragiques ont conservé pieusement à chacun de leurs personnages les traits et la physionomie de l'épopée ; les Lyriques ont jeté dans leurs odes les reflets épars de cette immortelle poésie, et elles en ont été illuminées. Est-ce superstition de l'antiquité naïve? Non, c'est le sentiment profond de la beauté et de la vérité. On n'essaye pas de refaire de telles œuvres; elles sont en naissant définitives. On les étudie , on s'en pénètre pour des œuvres différentes, dans des genres différents; mais elles restent isolées dans leur souveraine beauté. Il ne faut pas demander à nos Français du moyen âge cette vénération pieuse. D'abord leur caractère ne les y portait pas; ensuite, il ne s'est pas produit une seule œuvre qui s'imposât par sa perfection

Mais nous ne pouvons pas même leur accorder ce mérite de la variété, sans faire en même temps une réserve essentielle. La couleur générale des événements et la physionomie des personnages changent de siècle en siècle, mais les procédés de composition sont uniformes. De bonne heure il y a un moule convenu, accepté, dans le-

quel se coulent toutes les productions épiques. Rien ne marque mieux la faiblesse de l'inspiration et la stérilité du fonds poétique. Voici la composition ordinaire de la plupart de ces épopées. Le trouvère réclame le silence de ses auditeurs et les prévient que le récit qu'ils vont entendre est parfaitement conforme à la vérité. Il l'a tiré d'un vieux manuscrit enfoui au fond d'une abbaye, le plus souvent l'abbaye de Saint-Denis. Et il ajoute avec une naïveté impudente, que les autres trouvères n'en pourraient dire autant. Ils ne se gênaient pas, comme bien vous pensez, pour faire les mêmes déclarations. Après ce début, l'exposition du sujet. Généralement l'auteur nous conduit à Paris, ou à Aix, ou à Caerléon, s'il s'agit d'Arthur, et nous fait assister à une cour plénière tenue par Charlemagne ou par le roi breton. Au milieu des fêtes et des tournois se présente un ambassadeur païen, qui adresse à l'empereur des sommations fort insolentes. Il est mis à mort séance tenante. La guerre éclate entre les Francs et les Sarrasins. Ici, le poète sème une multitude d'épisodes plus ou moins réussis et retrace comme il peut les scènes de carnage. Puis il introduit son héros. C'est généralement un jeune homme, parent d'un personnage célèbre. Sa naissance est mystérieuse; sa mère, calomniée et persécutée, l'a mis au monde dans les forêts. Il doit à la fin du poème faire reconnaître l'innocence de celle qui lui a donné le jour et reprendre possession de l'héritage dont il a été injustement dépouillé. Près du jeune héros se place naturellement le traître; on ne peut s'en passer. C'est lui qui fera les frais du dénoûment. Quelquefois ce traître est doublé d'un magicien, ce qui permet à l'auteur d'introduire un peu de merveilleux dans ses récits. Enfin,

ni ses ruses ni ses sortiléges ne peuvent le sauver; il est démasqué d'abord, puis il avoue ses forfaits et les expie. Il ne faut pas non plus oublier les femmes. Il s'en faut qu'elles soient toutes aussi intéressantes que la belle Aude, la fiancée de Roland. En général, elles manquent de réserve. Le plus souvent, la fille du roi sarrasin aperçoit du haut des remparts le héros, et désirant l'épouser, trahit son père, livre la ville à l'ennemi, et se fait chrétienne. L'égorgement des Sarrasins d'une part, de l'autre le baptême et le mariage de la jeune princesse forment le dénoûment.

Quant à la forme extérieure du poème, elle est peu variée. La chanson de Roland se compose de couplets monorimes de vers de dix syllabes terminés par un refrain guttural (*aoi*). C'est d'abord l'assonance qui régit ces couplets; vers la fin du XII^e^ siècle, ce sera la rime, et un peu plus tard apparaîtra le vers de douze syllabes ou alexandrin.

Les auteurs de ces poèmes donnent indistinctement à leur œuvre les titres de chanson de *vieille histoire*, de *haute histoire*, de *bonne geste*, de *grande baronnie*, etc. Quant à eux, suivant qu'ils appartiennent au Nord ou au Midi, ils s'appellent *trouvères* ou *troubadours*. C'est le même mot. Près du trouvère se place le jongleur, et souvent le jongleur lui-même est un trouvère. C'est lui qui chante les poèmes en renom, et il a quelque analogie avec le rapsode antique. Au XI^e^ et au XII^e^ siècle, la profession du jongleur avait quelque chose de noble et même d'héroïque : il suivait les armées, les excitait au combat, y prenait une part vaillante. L'un d'eux, Taillefer, assistait à la bataille d'Hastings (1066), et chantait aux Normands l'épopée de Roncevaux.

Taillefer qui mult bien cantoit,
Sur un ceval qui tost aloit,
Devant eux s'en aloit cantant
De Callemaine et de Rollant,
Et d'Ollivier et des vassaux
Qui moururent à Rainchevaus.

Mais le jongleur ne resta pas longtemps à cette hauteur. A mesure que l'inspiration poétique baissa, lui-même fut atteint de décadence. D'abord aux armées, à la cour des rois, dans les châteaux des grands seigneurs, monté sur un bon cheval, on le retrouve au XIVe siècle, cheminant à pied, pauvrement vêtu, mais d'étoffes éclatantes pour attirer l'attention, portant la vielle en sautoir, s'arrêtant sur les places publiques jusqu'à ce qu'il ait réuni un auditoire de rencontre. Il prélude, il chante un épisode d'un poème à la mode, puis il fait sa collecte. Elle est chétive d'ordinaire, et il s'en plaint avec amertume : les auditeurs laissent à peine tomber dans son plateau quelques mailles poitevines, la plus misérable monnaie du temps. Réduit à vivre d'expédients, il se confond bientôt avec les saltimbanques, les montreurs de bêtes, les avaleurs de sabres. C'est lui qui donne naissance à la locution *payer en monnaie de singe :* comme il n'a pas d'argent pour payer le passage des ponts, il commande une grimace au singe qu'il a dressé, et il passe. Au XVe siècle, sa misère est extrême et sa réputation détestable. Tel qu'il est, c'est bien l'interprète qu'il fallait à cette poésie qui ne sut pas se maintenir dans les hautes régions où elle avait essayé de monter. Il tomba avec elle. Ce fut probablement lui qui en précipita la chute. Il accommoda au goût des auditeurs les poèmes qu'il chantait ; il en dénatura le caractère et l'esprit pour plaire aux rois, aux barons, aux gens d'Église

et plus tard aux bourgeois et aux vilains. Au lieu d'être le gardien jaloux de ces trésors, il les livra à la profanation. Mais étaient-ce des trésors? et le chanteur de ces poèmes était-il tenu de les respecter plus religieusement que les auteurs eux-mêmes? C'est de ceux-ci en effet que partirent les premières profanations.

Le règne de Charlemagne a donné naissance à une multitude de romans en vers qu'il serait fastidieux d'analyser. Je me borne à indiquer les modifications que les poètes ont fait subir à l'histoire. On pourra apprécier la valeur poétique de ces modifications. Le règne de Charlemagne et sa personne sont connus; ils appartiennent à l'histoire : comment transporter la fiction dans un tel sujet? C'est cependant ce que firent sans hésiter presque tous les auteurs de chansons de geste du moyen âge. Ont-ils réussi du moins à faire vivre auprès du grand empereur l'empereur qu'ils ont imaginé? Lui ont-il composé un règne plus grand, plus glorieux que le sien? Ont-ils remplacé la réalité par une légende profondément poétique et héroïque? Bien loin de là : tout ce qu'ils ont inventé est pâle, vulgaire, plat. Le Charlemagne de l'histoire nous apparaît comme un barbare de génie, qui se sent appelé au rôle d'un César chrétien, qui veut réunir sous son sceptre les débris épars de l'empire romain, refaire l'unité du monde antique en la complétant par l'unité religieuse. De là ces expéditions incessantes contre les Saxons et ces atroces exterminations d'un peuple qui s'obstine à conserver sa nationalité et ses dieux; de là ces larmes qui tombent des yeux du vieillard, quand il voit glisser le long des côtes les barques audacieuses des pirates du Nord. Que deviendra l'immense empire à peine construit d'hier

et que la puissante main de Charlemagne peut seule soutenir ? De là aussi cette intervention dans les affaires d'Italie, cette alliance avec la papauté, ce rêve d'une domination universelle sur les corps et sur les âmes. Placez en regard de ce Charlemagne le Charlemagne de la poésie. Un trouvère, je ne sais lequel, nous montre l'empereur à la tête d'une armée, mais dans quel but? Pour faire la guerre aux Hérupois, grands vassaux turbulents. Il nous représente Charlemagne et le pape se jetant aux genoux des rebelles, qui ont livré aux ours les ambassadeurs de leur souverain, après les avoir enduits de miel. A ces belles imaginations il joint comme épisode d'ornement les légèretés inimaginables de la reine Sébile. Le grotesque ne peut guère aller plus loin. Un autre trouvère cependant fit encore mieux. Il envoya Charlemagne à Constantinople; voici à quelle occasion. L'empereur, fort satisfait de sa personne, demande un jour à l'impératrice si elle a jamais vu homme de plus belle prestance. — Elle de répondre en étourdie : « Oui. » Fureur de Charlemagne : « Vous allez me nommer cet homme, et si vous avez menti, je vous trancherai la tête. — C'était une plaisanterie, dit la pauvre femme, folle de terreur. — Il me faut le nom de cet homme, ou je vous fais trancher la tête. — Eh bien! puisqu'il le faut, c'est Hugon le Fort, empereur de Grèce et de Constantinople. — C'est ce que nous allons vérifier », dit Charlemagne. En conséquence, il réunit une armée et va à Constantinople en passant par Jérusalem. Il est reçu avec une courtoisie parfaite par le roi Hugon, qui lui offre ainsi qu'aux douze pairs un splendide festin. Au dessert, l'empereur et ses compagnons, un peu excités par le vin, se mettent à *gaber*, c'est-à-dire à faire les fanfarons,

offrant de parier qu'ils accompliront telle prouesse merveilleuse, impossible. Hugon les prend au mot, et les menace de les faire périr, s'ils n'exécutent ce qu'ils ont promis. Ils étaient perdus ; mais Dieu vint à leur aide. Il leur envoie l'archange saint Michel qui les tire d'embarras. L'auteur oublie de nous apprendre si le roi Hugon est plus bel homme que Charlemagne. Voilà un échantillon de nos richesses épiques !

L'histoire ne nous fournit aucun détail particulier sur la naissance et les premières années de Charlemagne ; les trouvères comblent cette lacune. Charlemagne est petit-fils d'Anséis, personnage fabuleux, et fils de Pépin. Sa mère est *Berte aus grans piés*, fille du roi de Hongrie Flore et de la reine Blanchefleur. Une femme perfide, Margiste, substitue sa fille Aliste à Berte qui est condamnée à périr, et cependant ne périt pas : elle vit misérable, cachée dans la forêt du Mans. Un jour Pépin étant à la chasse, la rencontre, s'entretient avec elle, découvre l'imposture de Margiste, la met à mort, chasse Aliste et les deux enfants qu'il a eus d'elle. Berte reconnue reine donne naissance à Charlemagne. Mais Aliste et ses fils nouent des intrigues à la cour et empoisonnent Pépin et Berte. Le jeune Charles fuit précipitamment en Espagne et échappe ainsi à la mort. Il arrive sous le nom de Mainet à la cour du roi sarrasin Galafre, dont il épouse la fille Galienne. Il quitte bientôt son beau-père et sa femme et va délivrer Rome assiégée par les Sarrasins. Après sa victoire, il se dirige vers la France et recouvre son héritage.

La plus grande partie des poèmes qui forment le cycle carolingien est consacrée à retracer les luttes de Charles contre les grands vassaux. C'est là que l'esprit féodal se

donne libre carrière. Les trouvères, jaloux de plaire aux grands barons toujours en lutte contre l'autorité royale, se plaisent à immoler à d'obscurs révoltés le grand empereur. Ce sont des héros, des types de noblesse, de générosité ; Charles au contraire est un vieillard absurde, *rassoté*, violent, injuste, fantasque, traître, féroce. Rien ne le touche, rien ne le désarme, ni la magnanimité de ses adversaires qui, maîtres de sa personne, l'épargnent, ni leur repentir, ni les supplications de toute sa cour. Il est entêté et sans esprit, souvent même il tourne au grotesque. Ainsi il commande à Huon, meurtrier de Charlot, fils de l'empereur, d'aller à Babylone, d'embrasser la fille du roi, de couper la barbe de l'amiral et de lui enlever quatre grosses dents.

Parmi les poèmes de ce genre, il en est un dont le souvenir a survécu dans la légende. Vous avez peut-être vu ces images populaires grossièrement coloriées, qui représentent les quatre fils Aimon montés sur le même cheval. L'image est la reproduction d'un des épisodes les plus intéressants du grand roman en vers intitulé *Renaud de Montauban*. Je vais en donner une analyse.

Le jour de la Pentecôte, Charles tient cour plénière à Paris. Les fêtes sont splendides, le puissant empereur est environné de toutes les magnificences. Mais un souci trouble son cœur. « J'ai tout vaincu, tout dompté, se dit-il, un seul homme me résiste, c'est Beuves d'Aigremont, un révolté. J'irai l'assiéger dans son château et je le pendrai. » A cette menace, Aimon de Dordonne, frère de Beuves, se lève irrité, et défie l'empereur. Il se retire de la cour, emmenant avec lui 4700 chevaliers. Charles très-confus de ce départ envoie un messager à Aimon ; le messager est

tué. Il envoie son propre fils Lohier, qui est tué également. La guerre éclate. Beuves et Aimon sont vaincus, l'empereur leur pardonne en apparence, mais il profite de la paix rétablie pour faire assassiner Beuves. Néanmoins Aimon reste à la cour de l'empereur qui a tué son frère; il y reste avec ses quatre fils, Renaud, Alard, Guichard, Richard. Renaud, en jouant aux échecs avec Bertolais, neveu de Charlemagne, se querelle, et tue son adversaire d'un coup d'échiquier. Il prend la fuite avec ses trois frères, tous quatre montés sur le cheval Bayard. Leur mère, qu'ils vont trouver, leur conseille de s'en aller au loin pour ne pas compromettre leur père qui reste à la cour (on remarquera les singuliers changements de ce personnage). — Les quatre fils Aimon gagnent la forêt des Ardennes, et dans un endroit favorable bâtissent une forteresse, Montessor. Charlemagne vient les assiéger avec toute une armée; il échoue. Il essaye de la trahison, il échoue. Cependant les assiégés n'ont plus de vivres; ils vont être pris par famine. Ils se décident à quitter le château pendant la nuit, et échappent ainsi à leurs ennemis. Pendant sept hivers ils errent dans la forêt, mourant de froid et de faim. Bayard seul, Bayard *le cheval fée*, se porte bien et engraisse. Réduits à la dernière extrémité, ils se décident à aller voir leur mère. Cette fois, ils sont mieux reçus, mais l'arrivée de leur père les force à prendre de nouveau la fuite. Sept cents chevaliers se joignent à eux. Ils se dirigent vers le Midi, arrivent à Bordeaux, où règne un roi chrétien, Yon, dont Renaud épouse la sœur. Toujours inquiets, ils construisent un château fort, le mont des Étrangers (*aubains*), *Montauban*, à l'embouchure de la Gironde. Charlemagne, en revenant d'Espagne, aperçoit ce

château, s'informe, apprend qu'il est occupé par ses ennemis et veut forcer Yon à lui livrer Renaud. Sur le refus d'Yon la guerre éclate.

Les assiégés ont trouvé un auxiliaire précieux dans la personne de Maugis, cousin de Renaud et sorcier. Maugis déguise si bien Renaud que celui-ci se présente avec son cheval Bayard à un concours annoncé par l'empereur. Il s'agit de trouver pour Roland le meilleur cheval qu'il y ait. Renaud, ou plutôt Bayard, remporte la victoire. Mais quand l'empereur demande au vainqueur sa monture, celui-ci enlève au front du roi sa couronne, pique des deux et disparaît en criant : Je suis Renaud! On le poursuit, il se réfugie à Montauban. Le siége est mis devant la ville. En même temps l'empereur a recours à la trahison. Il gagne Yon, et celui-ci promet aux quatre frères leur grâce, s'ils se rendent sans armes dans la plaine de Vaucouleurs. Ils y vont; on les entoure, on fond sur eux. Ils se défendent en héros seuls contre toute une armée. Ils vont succomber, quand Maugis arrive avec dix mille Gascons et les dégage. Cependant l'indomptable Renaud désire faire sa paix avec Charlemagne. Dans un combat singulier, il supplie Roland d'être son intermédiaire. Il s'humiliera devant l'empereur, lui cédera Montauban et Bayard, et ira en pèlerinage à Jérusalem. L'empereur le recevrait peut-être à merci, mais il vient d'être cruellement mystifié par le sorcier Maugis, et il reste intraitable. Il veut même faire pendre Richard, frère de Renaud, qui a été fait prisonnier; mais ses barons se récrient à cette lâche vengeance et refusent de lui obéir. Il charge de cette besogne un traître. Richard a déjà la corde au cou, mais le brave Bayard réveille son maître qui dormait et ils vont

ensemble délivrer le prisonnier. Pendant ce temps-là, Maugis pénètre dans la tente de l'empereur, l'endort, l'enlève et le livre sans défense aux quatre fils Aimon. Quel réveil pour Charlemagne! Renaud se met à ses genoux avec ses frères et supplie l'empereur de les prendre à merci. Il refuse, on lui rend la liberté. Peu généreux, il pousse le siége avec plus de vigueur. Les assiégés sont réduits aux dernières nécessités. Après avoir mangé tous les chevaux, ils vont se nourrir de Bayard. Mais ils se contentent de le saigner, et son sang les ranime. Enfin, ils se sauvent par un souterrain. Réfugiés dans un autre château, serrés de près, ils obtiennent enfin la paix.

Mais Renaud devra livrer Bayard et aller à Jérusalem. Il accepte ces conditions. Charlemagne veut se venger de Bayard; il lui fait attacher une meule au cou, et ordonne qu'on le jette dans la Meuse. Bayard se débarrasse de la meule, sort du fleuve et s'enfonce dans les Ardennes où il est encore. Quant à Renaud, fidèle à ses engagements, il se rend à Jérusalem. La ville sainte venait justement d'être prise par un amiral de Perse. Renaud la délivre et refuse la royauté qu'on lui offre. Son pèlerinage accompli, il revient en France; sa femme est morte, ses fils sont de braves chevaliers. Pour lui, il quitte son château, se couvre de pauvres habits et se dirige vers Cologne. Là, il se fait le serviteur des maçons qui construisent la cathédrale. Mais dans cette humble condition, c'est toujours Renaud; sa force et son adresse excitent la jalousie de ses compagnons; pendant son sommeil ils lui brisent la tête à coups de marteau, et jettent son corps dans le Rhin. Le corps surnage; on le recueille; on ordonne une procession pour expier le crime; le corps de Renaud marche en tête

de la procession. Enfin on lui donne la sépulture, et sur son tombeau se font des miracles. Laissons de côté le romanesque à outrance, l'entassement d'incidents monotones, la sorcellerie, voyons le rôle attribué à Charlemagne. Il est odieux d'un bout à l'autre. La basse rancune, la trahison, la lâcheté en font les traits principaux. On me dira : c'est pour plaire aux grands vassaux du XIII^e^ siècle que le poète a représenté ainsi le roi de France. Soit, mais pourquoi incarner en Charlemagne la royauté ainsi avilie? Que l'on attribue à quelqu'un de ses faibles successeurs ces sentiments bas et cette impuissance, on pourra le tolérer; mais le grand empereur devait être protégé par sa gloire contre cette profanation. Le succès de ces romans touffus et bizarres a son explication dans les idées et les goûts du public auquel ils s'adressaient. Ils étaient comme une encyclopédie où l'on retrouvait tout ce qui remplissait alors les esprits. La lutte des grands vassaux contre la royauté en formait le fond; comme broderie, des batailles, des siéges merveilleux, des exploits et des tours de sorciers; puis le pèlerinage à Jérusalem, dénouement assez ordinaire de ces existences agitées que la religion recueillait et calmait; une dernière prouesse du héros qui délivre la ville sainte et refuse la couronne, ressouvenir évident de la Croisade et de Godefroi de Bouillon; enfin cette construction de la cathédrale de Cologne, ce grand travail de l'architecture religieuse qui remplit le moyen âge, et les miracles qui annoncent la transformation du héros en saint. — Tout y est; il y a là de quoi satisfaire les belliqueux, les amateurs de science occulte, les révoltés, les âmes pieuses : il n'y manque que la beauté poétique. C'est un roman de végétation luxuriante, mais

folle, sans harmonie et sans grâce. Il faudrait en retrancher une bonne moitié, et corriger le reste pour dégager de ce fouillis une œuvre vraie et forte. En vain on allèguerait en faveur de ces compositions qu'elles ont charmé les imaginations de nos pères, qu'elles ont été l'écho vibrant des idées et des sentiments dont ils vivaient; qu'elles ont été la gloire de la France et se sont imposées à l'admiration et à l'imitation de presque tous les peuples de l'Europe; on ne prouverait par là qu'une chose, c'est que le génie poétique de notre race n'a pas pu s'élever à la conception et à l'exécution d'un chef-d'œuvre; que les hommes du XII^e^ et du XIII^e^ siècle ont admiré, faute de mieux, ce qu'on leur présentait. Mais il ne faudrait pas surfaire cette admiration universelle. Si elle avait existé, si elle avait été fondée surtout, ces poèmes auraient survécu, se seraient imposés aux siècles suivants, auraient été le point de départ d'un grand mouvement littéraire. Au lieu de cela, que voyons-nous? Dès le XIV^e^ siècle, la parodie s'attaque à ces épopées, avilit les personnages, efface la couleur héroïque; des remaniements vulgaires et plats se substituent à l'œuvre primitive; enfin, suprême profanation, on la délaye en vile prose! Un peuple doué du véritable génie poétique eût produit des œuvres que ni les caprices du goût ni les révolutions survenues n'eussent entamées. L'*Iliade* et l'*Odyssée* dominèrent de leur hauteur sublime toute l'antiquité grecque.

LE POÈME DES ALBIGEOIS

Les romans anciens. — Les romans de la Table ronde. — Le poème de la croisade contre les Albigeois.

Un trouvère du XIIIe siècle, Jean Bodel, d'Arras, distribue en trois classes ces longs récits en vers auxquels on donne aujourd'hui le titre ambitieux d'épopées :

> Ne sont que trois matières à nul homme entendant,
> De France, de Bretagne et de Rome la grant.

La *matière de France* est évidemment la plus importante. Si les chansons de geste qu'on exhume tous les jours, et qu'on publie avec un enthousiasme qui étonne quelque peu le public lettré, n'offrent pas de beautés poétiques supérieures, elles ont du moins le mérite de mettre en regard de l'histoire vraie l'histoire nationale légendaire avec les transformations imposées de siècle en siècle aux événements et aux personnages.

La *matière de Rome la grant* comprend les poèmes relatifs à l'histoire ancienne et aussi à l'histoire sacrée. Hector, Énée, les héros du siége de Thèbes, Alexandre, Jules César, Vespasien lui-même, voilà les personnages que nous offrent ces compositions singulières. Elles sont probablement l'œuvre de clercs un peu plus instruits que leurs contemporains et jaloux de faire montre de leur savoir. Leurs connaissances historiques étaient assez confuses, si l'on en juge par un de ces romans en vers où l'auteur nous représente Judas Macchabée battant les Sar-

rasins, puis épousant la fille de leur roi; de ce mariage naissait Brunehaut, qui était mère de Jules César. Celui-ci se rendait à la cour d'Arthur, roi de Bretagne, et y épousait la fée Morgue, qui donnait le jour à saint George et à Obéron, nain célèbre qui figurait déjà dans le roman de *Huon de Bordeaux*. On prendrait son parti de ces anachronismes, bien qu'ils semblent dépasser la limite permise, si les auteurs en tiraient quelques beautés poétiques. Il y en a peut-être; je dois avouer humblement que je n'ai pas encore eu le temps de les découvrir. Du reste, les procédés de composition sont les mêmes que pour les chansons de geste, la couleur est la même; Jules César et Alexandre sont des Charlemagnes. La seule innovation qui ait subsisté est celle du vers de douze syllabes, qui reçut, croit-on, le nom d'*alexandrin*, parce qu'il fut employé pour la première fois dans le poème d'*Alexandre*.

La *matière de Bretagne* est plus originale. Elle comprend un grand nombre de romans en vers et en prose qui exercèrent sur la littérature de tous les peuples du moyen âge une très-profonde influence. Il n'est pas facile de distinguer les divers éléments qui entrent dans la formation de ces romans; les érudits sur ce point ne sont pas d'accord.

Essayons d'expliquer de quelle nature sont les difficultés que rencontre la critique.

Dans la plupart de ces compositions, le roi Arthur tient la place et le rôle attribués à Charlemagne dans nos chansons de geste. Or la légende s'est de bonne heure emparée de ce personnage qui vivait, s'il a jamais existé, vers l'an 550, et, de siècle en siècle, a accompli lentement son œuvre de transformation, si bien que ce héros national,

ce défenseur de l'indépendance des Bretons, reste le centre d'une foule de poèmes qui n'ont aucun rapport avec le caractère primitif du personnage. De là un amalgame étrange des éléments les plus divers. Ajoutez à cela les révolutions dont la Grande-Bretagne a été le théâtre. Les contemporains d'Arthur et la génération qui suivit immédiatement célébrèrent dans des cantilènes courtes et expressives les exploits du héros; cent ans après, les cantilènes furent développées, le récit légendaire apparut; puis l'Angleterre fut conquise par les Saxons, nouvel élément poétique auquel il fallut faire sa place dans la légende déjà bien transformée; puis les Saxons furent dépossédés par les Normands (1066). Ceux-ci à leur tour façonnèrent la légende suivant le génie de leur race et l'accommodèrent au goût du temps. De toutes ces additions, modifications, confusions, est sorti ce qu'on appelle le *cycle breton* ou les *romans de la Table ronde*. Des poèmes primitifs, de ceux que chantaient les bardes cambriens, de ceux mêmes qui suivirent et où revivait la mémoire d'Arthur, le héros national, le vainqueur tout-puissant, rien n'a survécu. Ce qui est resté, ce sont des romans en vers ou en prose d'une date relativement moderne, et où l'on chercherait vainement la note vibrante de l'enthousiasme populaire. Les uns ne sont guère autre chose que des récits allégoriques, empreints d'un mysticisme vague: tels sont ceux où figure le *Saint-Graal*. Le *Saint-Graal* est le vase dans lequel Jésus célébra la Cène, dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Sauveur. Ce vase précieux, longtemps conservé en Orient par les descendants de Joseph, a été transporté en Bretagne et confié à la garde d'une race de rois. Le *Graal* est invisible

aux païens; il rend des oracles; sa vue préserve pendant huit jours de toute blessure. Une milice guerrière est instituée pour sa garde et sa défense, les *Templistes*. Le *Templiste* doit garder le plus profond silence sur le mystère du *Graal* et observer une chasteté absolue. Sa vie est une série d'épreuves supportées en vue du bonheur que doit lui donner la contemplation du saint vase. Il est évident que ces poèmes procèdent de l'influence sacerdotale. L'influence laïque se fit sentir à son tour. Elle conserva la donnée première, c'est-à-dire le récit des prouesses accomplies par les chevaliers pour conquérir la vue du *Saint-Graal;* seulement un élément nouveau fut introduit, l'amour. Les héros n'eurent plus à combattre les géants, les magiciens, les dragons, les païens; c'est dans leur cœur qu'ils trouvèrent le plus redoutable ennemi. De là les légendes romanesques célèbres, dont les héros et les héroïnes sont Lancelot du Lac, Parseval le Gallois, Tristan, la reine Genièvre, la blonde Yseult et tant d'autres, vastes compositions où se retrouvent confondus des sentiments, des idées, des traditions de plusieurs siècles et de plusieurs peuples. L'idéal héroïque en est tout à fait absent. Ces nouveaux chevaliers ne sont d'aucun temps et d'aucun pays; ils ne portent point l'épée pour combattre les Sarrasins; ils sont tendres et langoureux, voilà leur raison d'être. Le héros national Arthur, le vaillant chef cambrien tombé dans la bataille de Camlan, n'a plus pour compagnons que de fades soupirants et aucun ridicule ne lui est épargné. — Ici encore, comme vous le voyez, éclate cette impuissance native du génie français de se maintenir dans les hautes régions de la poésie.

Il est plus à son aise dans l'histoire. Villehardouin,

Joinville et Froissard sont bien supérieurs à tous ces faiseurs d'épopées allégoriques ou sentimentales. Mais sans sortir du domaine de la poésie, j'oserai dire que l'auteur anonyme du récit en vers de la *Croisade des Albigeois* a fait choix d'une matière plus heureuse et produit une œuvre d'une tout autre originalité. C'est cette œuvre que je voudrais faire connaître par une analyse assez détaillée et quelques citations.

Dans le temps où les trouvères du Nord s'ingéniaient à refaire l'éternelle légende de Charlemagne et d'Arthur, dans les premières années du XIII^e^ siècle, un homme du Midi, un Toulousain probablement, se mettait à écrire, jour par jour pour ainsi dire, l'histoire en vers de cette horrible guerre des Albigeois. S'il n'a pas pris part aux événements, ce qui n'est pas certain, il en a été le témoin oculaire, ou il les a rapportés d'après des témoignages tout récents et dignes de foi. En tout cas, il n'a point cherché à les embellir par des fictions. Il lui a semblé, et avec raison, que la réalité suffisait et que les faits seraient plus éloquents que toutes les imaginations romanesques. Ce n'est pas ainsi que procédaient d'ordinaire ses compatriotes les troubadours. Esprits légers, brillants, raffinés, plus Italiens et Espagnols que Français, ils ne voyaient guère des choses que les surfaces. Ils excellaient dans la poésie lyrique galante, ils donnaient un tour ingénieux et piquant à ces subtilités du sentiment qui se débattaient dans les cours d'amour. La satire les attirait aussi, et ils y réussissaient assez bien; c'est par là qu'ils échappaient à la fadeur de la galanterie. Mais il ne semble pas qu'ils aient pris une part sérieuse à ces manifestations souvent grossières, mais énergiques, de l'enthousiasme guerrier et

crétien qui a inspiré les plus anciennes chansons de geste. Vivant dans un pays riche et sous un ciel clément, au sein d'une société polie, ces Grecs de notre pays s'abandonnaient doucement à leur aimable et facile nature. Ils n'avaient que du dédain pour les Français d'au delà de la Loire, si grossiers, si étrangers à toutes les délicatesses de la vie. Ils affectaient de ne leur ressembler en rien : institutions, mœurs, langage, chez eux tout différait. Les villes du Midi avaient conservé les libertés municipales que Rome respectait chez les peuples d'Italie, d'Espagne et des Gaules ; chacune d'elles avait une existence propre, indépendante; les ducs, comtes et marquis qui en étaient les seigneurs, n'exerçaient qu'une autorité fort bornée; quant au pouvoir central, il n'existait pas. Certains préjugés, tout-puissants dans le reste de la France, expiraient en Languedoc : les Juifs y étaient traités non-seulement avec douceur, mais sur le pied d'une égalité parfaite. Même liberté, même tolérance dans les choses de la religion. On doit détester et maudire la croisade contre les Albigeois, mais il faut bien reconnaître qu'il y avait en effet des hérétiques. Quant au langage, c'était un mélange de latin, d'italien et d'espagnol, un idiome sonore et gracieux, plus souple que celui des trouvères, et qui ne devait rien à l'élément germanique. Quel réveil pour ces populations paisibles et heureuses, que l'anathème du Saint-Siége tombant sur elles, et convoquant les hommes du Nord à la guerre sainte! Les voilà mises hors la chrétienté! Ce fut une invasion atroce, une lutte inexpiable, pire que les croisades contre les Sarrasins, et elle dura plus de vingt ans. Les envahisseurs se succédaient, se renouvelaient sans cesse. Chaque année l'appât du butin,

des indulgences plénières à gagner précipitaient sur le malheureux pays des pénitents sanguinaires; les ruines s'amoncelaient; une à une tombaient ces riches cités, orgueil du Midi.

Or, c'est au moment même où s'accomplissait cette destruction d'un peuple, et dans un des courts moments de trêve, qu'un poète contemporain songea à retracer les plus notables péripéties de la lutte. Quoi d'étonnant s'il ne ressemble en rien à ses devanciers ? L'heure des badinages ingénieux est passée; le moment est solennel; il faut pour retracer de tels événements un style nouveau, de nouvelles couleurs.

L'auteur emprunte aux chansons de geste ces longs couplets monorimes, où les vers d'une marche pesante, tombant avec le même son, retentissent comme les pas d'une troupe armée, comme les coups des masses sur les heaumes. Chaque couplet se termine par un vers plus court de moitié, et ce vers est répété et forme le commencement du couplet suivant : on dirait la puissante reprise d'une respiration haletante.

Le poème comprend le récit des événements qui se sont accomplis de l'année 1209 à l'année 1219. Je ne veux pas refaire cette histoire bien connue et que l'on trouve partout. Je ferai seulement remarquer que la croisade contre les Albigeois ne finit réellement qu'en 1229, dix ans après le moment où s'est arrêté notre auteur, et qu'elle finit par la ruine complète de la nationalité provençale, et l'établissement de l'inquisition. L'auteur ne fut pas témoin de ces calamités. Sans doute il était mort avant. En tout cas son œuvre s'arrête au moment où les Croisés vaincus ne conservent plus de tout le pays que la seule ville de Carcas-

sonne. Heureux fut-il de ne pas survivre à ce dernier triomphe des siens.

Son œuvre n'est pas une épopée. C'est une chronique en vers, mais d'un caractère bien singulier. Dans la première partie, qui comprend le récit du siége de Béziers, l'anathème lancé contre Raymond de Toulouse et la bataille de Muret où périt le roi d'Aragon (1213), le poète est évidemment favorable aux Croisés. C'est un bon catholique que l'extermination des hérétiques comble de joie. Il applaudit aux horribles supplices inventés contre eux. Voici un échantillon de son style en ce genre [1] :

> Et ils brûlèrent maint félon d'hérétique, fils de chienne,
> Et mainte folle mécréante qui brait dans le feu.

Il célèbre d'avance les victoires des Croisés. Qui pourrait résister à des hommes que Dieu même envoie pour accomplir sa vengeance?

> Contre l'host de Christ il n'y a château qui tienne,
> Ni ville si forte qui lui reste fermée s'il l'attaque.
> Bien fol donc quiconque guerroie contre les Croisés!
> Il n'est personne qui n'en ait été à la fin marri et confondu.

Mais après la bataille de Muret qui livre à Simon de Montfort tout le pays, l'auteur, au lieu d'entonner un chant de triomphe, s'écrie :

> Le monde entier en valut moins, sachez-le de vrai ;
> Exilé et détruit fut le paradis,
> Honnie et déchue toute la chrétienté.

D'où vient ce brusque changement [1]? D'une indignation généreuse à la vue des spoliations éhontées recouvertes

[1] On l'explique par l'intervention d'un second auteur. Fauriel, à qui j'emprunte ces citations, ne l'avait pas encore établi.

du voile de la religion. A la pensée d'un étranger, d'un homme du Nord, chétif châtelain des environs de Paris, volant aux comtes de Toulouse et de Béziers leur brillant héritage, ruinant ces belles provinces pour payer les routiers et les ribauds qu'il traîne à sa suite, le Provençal se réveille ; sa haine change d'objet. La foi a été vengée ; le but de la Croisade est atteint ; on a égorgé les hérétiques. Si les vengeurs de l'orthodoxie poursuivent la guerre, c'est pour s'enrichir aux dépens des vaincus. Que leur cause soit maudite alors, et que le lion de Simon de Montfort s'abatte dans le sang et la boue !

Longue sera la lutte et acharnée, mais il faudra bien qu'à la fin justice et bon droit triomphent. Les comtes sont allés à Rome ; ils se sont présentés devant le pape Innocent III, et ils ont protesté contre la spoliation dont ils sont victimes. Le pape a été troublé dans sa conscience. En vain des prélats violents et cupides le poussent à sanctionner l'usurpation de Simon de Montfort, il ne peut s'y résoudre. C'est que près du comte dépouillé et qui revendique ses droits, se tient le jeune comte de Toulouse son fils, un enfant de quinze ans, hier héritier de tant de provinces, aujourd'hui banni, fugitif, n'ayant pas même un pouce de terre qu'il puisse dire sienne. Le pape congédie le concile et se retire avec quelques conseillers dans un jardin. Il est en proie à une terrible perplexité.

Et là-dessus il ouvre un livre et y trouve un sort
Que le comte de Toulouse peut remonter en pouvoir.
« Seigneurs, dit-il alors, je ne puis être d'accord avec vous.
Comment sans motif et sans raison ferais-je un si grand mal
Que de déshériter le comte qui est vrai catholique,
De lui enlever sa terre et de transporter son droit à un autre ? »

Là-dessus les prélats se récrient, s'indignent, rappellent

au pape ses décisions antérieures. Mais la pitié et l'équité l'emportent. Écoutez ces nobles paroles :

Barons, dit le pape, je ne puis me défendre de chagrin en voyant
Qu'orgueil et malice ont privilége parmi nous.
Nous devrions gouverner toute chose par le droit,
Et au lieu de cela nous favorisons le mal et perdons le bien.
Le comte de Toulouse fût-il condamné, ce qu'il n'est pas,
Pourquoi son fils perdrait-il la terre et l'héritage?
Jésus-Christ, le vrai Roi et Seigneur, a dit
Que le fils n'est point puni des péchés du père.
S'il l'entend ainsi, ainsi nous devons l'entendre.
Et il n'y a cardinal ni prélat qui pour chose qu'il pût dire,
Ne fût blâmé de condamner une telle vérité.
Et il y a encore une autre raison dont il ne vous souvient.
Lorsque les premiers Croisés vinrent dans le Bédarrais,
Détruire le pays et que Béziers fut pris,
L'infant était si jeunet, une si simple chose,
Qu'il ne savait pas ce que c'est que bien ni mal,
Et il aimait mieux un petit oiseau, un arc ou son berceau
Qu'il n'aurait fait la terre d'un duc ou d'un marquis.
S'il n'a point failli, qui d'entre vous peut dire
Qu'il doit tout perdre, terre, rente et cens?
N'a-t-il pas aussi pour défense son lignage,
Qui est du plus noble sang qui soit ou ait jamais été?
En voyant ce gentil esprit courtois qui se montre en lui,
Et quand rien, ni écriture ni droit ne le condamne.
Quelle bouche oserait juger qu'il doit périr,
Ou ne maintenir sa vie que des charités d'autrui.

Le voilà parti le jeune comte, parti pour reconquérir son héritage. A peine a-t-il touché la terre de Provence, de toutes parts, villes, châteaux et bourgades se donnent à lui; on se précipite à ses genoux, on jure de mourir pour sa cause. Le voilà maître de Marseille, d'Avignon, de Tarascon; il se présente devant Beaucaire; la ville lui ouvre ses portes, et il met le siége devant le château fort occupé par une garnison de Croisés. Ces premiers succès ont excité son gentil cœur. « Pour quiconque me sera

léopard, je me ferai lion, » s'écrie-t-il. Bientôt les assiégés serrés de près, n'ayant plus de vivres, sont réduits aux dernières nécessités. Le poète nous introduit dans le château, dans la salle du conseil. On délibère. On mangera les chevaux d'abord,

> Et quand le dernier aura été mangé,
> Que chacun de nous mange son compagnon.

L'un des chevaliers s'écrie :

> Seigneurs, j'ai délaissé l'autre jour mon vrai seigneur
> Pour servir Montfort, il est juste que j'en recouvre la récompense.
> Je demande à être ici le premier mangé.

Voyez comme tous les détails conspirent à relever la cause du jeune comte : voilà les remords qui entrent au cœur de ceux qui ont aidé à le dépouiller.

Cependant Simon de Montfort a appris l'arrivée du comte, le siége du château de Beaucaire ; il se met en marche et accourt pour dégager les assiégés. Introduisons ce personnage. C'était d'abord le vengeur de la foi; ce n'est plus aujourd'hui qu'un usurpateur et un bourreau. Il a osé faire demander au roi de France l'investiture de tout le pays conquis ;le roi de France n'a pas répondu.

Et moi (dit le poète) je crois que pour cette terre seront détruits et occis Don Simon et don Guy (son frère) : ils ne sont pas assez illustres pour [elle.

Le voilà devant Beaucaire, assiégeant ceux qui assiégent le château. Il donne l'assaut, il est repoussé; son armée souffre de la faim et de la soif; les assiégés ont tout à discrétion et mènent joyeuse vie. C'est peu : voici que parmi les chevaliers de son armée s'élèvent des murmures, et que des bouches hardies osent accuser en face l'orgueil et

l'injustice de Simon. Il tient un conseil, et s'exprime ainsi :

Tout le cœur me soupire, et il m'est cuisant et dur
D'être de la sorte dépouillé par un garçonnet de quinze ans,
Qui m'a chassé de Provence et me guerroie sans relâche.
Puisque je suis bien méritant et mon adversaire pécheur,
C'est pour moi une grande merveille,
Puisque l'Église m'a octroyé le pays, et que sous mon oriflamme
On crie Toulouse ! au courir et au frapper;
Puisque je suis de l'Église les œuvres, les ordres et les discours;
C'est pour moi grande merveille que Dieu favorise cet enfant.
— Avant tous les autres lui répond don Alard :
« Seigneur comte, vos discours, votre orgueil et votre faste
Nous feront éprouver en ces pays de dures privations;
Car vous serez vieux, grison et chenu
Avant de reprendre cette ville avec sa tour et ses bastions.
Il me semble et il semble à d'autres
Que Jésus-Christ ne veuille pas que la tromperie aille plus loin.
Si le comte est jeune, si c'est un garçonneau, un enfant,
C'est un enfant de haut naturel, bon et beau;
Il n'est pas sans valeur, ni sans pouvoirs, ni sans bons défenseurs,
Car il nous abaisse et obscurcit notre bonne étoile. »

Là-dessus, Simon s'emporte à de féroces fanfaronnades. Il jure qu'il fera pendre aux palissades les traîtres qui ont rendu la ville. Un autre croisé, Hugues de Lascy, prend la parole :

Par Dieu ! beau seigneur comte, vous condamnez lestement à mort,
Mais vous userez force sel et poivre
Avant de reprendre Beaucaire et son fort château.
Il n'est pas facile d'enlever des châteaux à leurs seigneurs légitimes;
Et les hommes de ce pays ont pour le jeune comte un amour si cordial,
Qu'ils le désirent et le chérissent de préférence au divin Christ.
S'ils ont jamais été traîtres, ils veulent désormais être loyaux;
Et quand on les fit jurer sur le missel,
Ils jurèrent par force, ils ne purent faire autrement;
Car c'est bien tort et force qu'il y a là où le droit n'est rien.
Un serment forcé n'a point de valeur en justice;
Et celui qui conquiert la terre et prend la place d'autrui,

Qui abaisse droiture et recourt à la fraude et au mal,
Celui-là perd l'honneur de la conquête et gagne la peine sur sa tête.
Si donc vous voulez m'en croire, nous parlerons désormais d'autre [chose.

Ce ferme et fier langage retentit sans cesse aux oreilles de Simon; c'est comme le glas funèbre qui lui prédit ruine et mort. Le clergé a de nouveau prêché la croisade; il a, par ses prédications violentes et ses promesses, attiré une nouvelle armée sur ce malheureux pays; mais ces croisés n'accomplissent qu'avec répugnance la tâche ingrate et criminelle.

Ils désirent la plupart s'en retourner vers Paris :
Sauvages sont les montagnes, âpres les défilés
Du pays, et ils ne veulent pas s'y faire égorger.

Où est le sombre enthousiasme des premiers jours? Ces nouveaux venus sont des pénitents; ils serviront pendant quarante jours pour l'expiation de leurs péchés; après quoi, ils reprendront le chemin de leur pays. Peu leur importe le succès de l'entreprise; ils ne se soucient point de faire de Montfort un roi de Provence; ce qu'ils sont venus chercher de si loin, c'est l'indulgence promise à quiconque se croiserait. A l'un d'eux, le comte de Soissons, Simon de Montfort essaye d'adresser une aimable flatterie. — « Comte, lui dit-il, je n'ai pas voulu prendre « Toulouse que vous n'y fussiez le premier. A vous sera la « gloire, à vous le butin. »

Le comte de Soissons se prit à rire et fit une belle réponse :
Seigneur comte de Montfort, je vous rends mille grâces
De ce que si promptement vous me faites possesseur
De tout l'avoir de Toulouse et me le donnez à pleines mains,
Mais je ne vous demande rien.

Ici l'ironie est encore enveloppée, fine et enjouée.

Écoutez le vigoureux langage d'un autre croisé. Simon de Montfort a donné déjà plusieurs assauts à Toulouse et il a été repoussé. Il s'en étonne, il s'en indigne comme d'une injustice : Dieu ne doit-il pas donner la victoire à qui combat pour lui ? A ses plaintes amères le cardinal-légat répond :

Comte, dit le cardinal, ne craignez rien;
Vous avez une âme sainte et patiente;
Vous recouvrerez la ville, vous la reprendrez et bientôt.
Mais qu'il n'y ait ni église, ni saint, ni hospice
Qui préservent les habitants d'être tous mis à mort.
Et si quelques-uns des vôtres y meurent en combattant,
Le saint Pape et moi leur sommes garants
Qu'ils porteront au ciel la couronne des innocents.

A ce double discours de Simon et du cardinal, Alard réplique en reprochant au comte son orgueil et sa violence. « Il vous a poussé, lui dit-il, une si énorme surdent, que nous avons par trop à y limer nous tous et vous-même. » — Puis se tournant vers le cardinal :

Le cardinal, notre seigneur, nous débite certaines raisons
Que nous devrions trouver mauvaises, étranges, cruelles ;
Cependant, puisqu'il veut être notre garant auprès de Dieu,
Nous pouvons bien désormais guerroyer avec sécurité,
Et lui rendre merci de ce qu'il nous traite comme des saints,
Et de ce que notre salut lui est si à cœur ;
Et de ce qu'il voudra bien garder l'argent de ceux qui seront tués.
C'est à chacun de nous à sentir où la dent lui branle.
Pour moi, que Dieu ni saint Vincent ne m'assiste,
Si je combats de nouveau ceux de Toulouse !

Le siége de cette ville est le centre même du poème; il en forme plus de la moitié : c'est là en effet que doit se dénouer ce long drame de sang et de ruines; c'est là qu'il doit recevoir le coup mortel, cet homme qui n'est pas assez illustre pour cette terre. Après l'avoir forcé à lever

le siége de Beaucaire, après avoir réduit la garnison à se rendre, le jeune comte, suivi de quelques amis seulement, se dirige vers sa capitale. Il prend les chemins détournés, il voyage de nuit; on l'attend dans la cité fidèle; et lui, quelle impatience le brûle! Il y a dans les vers qui suivent je ne sais quel parfum d'idylle sauvage qui pénètre:

Tout en conversant ainsi, ils vont chevauchant; [courage
Et quand ils aperçoivent la ville, il n'y eut pas un d'eux de si ferme
Que l'eau du cœur ne lui remplît les yeux.
Vierge, impératrice du ciel, dit en lui-même chacun d'eux,
Rendez-moi le lieu où j'ai été élevé!
Vivant ou enseveli, j'aime mieux être là
Que d'aller plus longtemps par le monde honni et persécuté.

Cependant le dénoûment approche. Une puissante machine de guerre construite par Simon de Montfort, a été incendiée par les assiégés. C'est en vain que le cardinal promet la victoire à son sanglant auxiliaire et essaye de ranimer l'homme abattu en faisant briller à ses yeux la ville emportée d'assaut, le comte périssant dans les tortures, les habitants égorgés jusque dans les églises, Simon n'a plus l'élan des premiers jours. Un évêque même proteste contre ces atroces promesses; il semble que l'Église elle-même ne veuille pas aller plus avant dans cette voie horrible, et la patience du Dieu juste est lassée.

Mais le cardinal y perd cette fois ses ordres;
Car le roi suprême qui gouverne, qui regarde et voit clair,
Qui donna son précieux sang pour détruire le péché,
Veut défendre Toulouse;
Il veut défendre Toulouse, le roi du ciel,
Celui qui gouverne et juge tout, qui tient compte du bien et du mal.

Simon est assailli de sombres pressentiments. Seul, dans sa tente, il cherche au ciel son étoile si brillante jadis, si

obscure maintenant. Il apostrophe Jésus-Christ qui trahit sa cause. Un messager entre précipitamment et annonce un nouveau désastre. « Mon sacrifice est fait! s'écrie le « comte de Montfort. O Jésus, roi de droiture, faites de « moi aujourd'hui un mort en terre ou que je sois vain- « queur. » Il revêt ses armes et se dirige vers les remparts. A peine est-il sorti de sa tente, une flèche atteint don Guy, son frère, au côté gauche :

Son flanc et son braguier sont vermeils de sang.
Le comte vient alors à son frère qu'il aimait fort ;
Il descend à terre proférant des paroles amères :
« Beau frère, dit-il, mes compagnons et moi
« Dieu nous a pris en haine : il protége les routiers,
« Et pour votre blessure je me ferai frère de l'Hôpital. »
Tandis que don Guy se lamente et converse avec son frère,
Il y a dans la ville un pierrier, œuvre de charpentier,
Qui de Saint-Sernin, de là où est le cormier, va tirer sa pierre.
Il est tendu par les femmes, les filles et les épouses.
La pierre part, elle vient tout droit où il fallait ;
Elle frappe le comte Simon sur son heaume d'acier d'un tel coup
Que les yeux, la cervelle, le haut du crâne,
Le front et les mâchoires en sont écrasés et mis en pièces.
Le comte tombe à terre mort, sanglant et noir.

Quelle éloquence dans ce vers si simple : *Il est tendu par les femmes, les filles et les épouses!* Et dans ce trait: *Elle vient tout droit où il fallait!*

Ne poussons pas plus loin cette analyse. Elle suffit pour mettre en lumière l'esprit et la couleur de cette œuvre remarquable. Les discours y tiennent une grande place; ils sont tous d'une forte et sobre diction; peu d'images, mais énergiques. Dans les récits, surtout dans les récits de batailles, une complaisance réelle à entasser les détails hideux : c'étaient les spectacles que l'auteur avait sous les yeux.

Il sera tellement frappé d'épées, de masses et de tranchants
Que de sang et de cervelle nous nous ferons des gants aux mains.....
Le champ a pris une couleur incertaine entre le rouge et le blanc.....
Dans la plaine de Montolieu a été planté un jardin
Qui chaque jour fleurit et bourgeonne ;
Mais le blanc et le vermeil qui y font graine et fleur,
C'est de la chair et du sang, membres tranchés et cervelles.
Là, entre les hasards et les armes, mérite et péché
Peuplent de nouvelles âmes le paradis et l'enfer.

Puis des plaisanteries féroces, en plein carnage. Un chevalier dit à Simon :

« Par Dieu, beau sire comte, nous pourrions lever boucherie,
Tant avons-nous fait de viande au tranchant de l'acier! »

Et parmi ces scènes de désolation, çà et là vient à luire un frais sourire de la nature :

Le matin, à la rosée,
Quand viennent à poindre l'aube et le chant des oiselets,
Quand s'épanouissent la fleur et la feuille des bourgeons,
En mai, vers le temps où fleurissent les buissons.

Telle est cette œuvre, étrange, mais saisissante. Elle n'a pas cette forte unité sans laquelle il n'y a pas d'œuvre parfaite; elle n'a pas même de conclusion, car la défaite et la mort de Simon de Montfort ne sont qu'un épisode de cette horrible guerre ; mais partout circulent la vie et la passion. Et puis, c'est comme le testament politique et littéraire de cette brillante civilisation du Midi qui va disparaître.

ROMANS ALLÉGORIQUES

Le *Roman de la Rose*. — Le *Roman de Renart*. — Les Fabliaux.

Les admirateurs les plus ardents des chansons de geste font commencer à l'année 1328 la décadence de ces fières épopées. « *En 1328*, dit l'un d'eux, *la France est un peuple très-civilisé, très-élégant, très-corrompu même et très-administratif..... Quand la bureaucratie paraît à une porte, l'épopée s'en va par l'autre.* » — *La bureaucratie* n'est pas si coupable : l'épopée mourut de sa belle mort. C'était dès le milieu du XIIIe siècle un genre épuisé, fini. Les trouvères ne trouvaient plus rien; ils jettaient dans le moule convenu des monceaux de vers monotones et fades. Ce qui consomma définitivement la ruine de ces tristes compositions, ce fut l'apparition et le grand succès de nouveaux poèmes d'un tout autre esprit. En général, dans les siècles de culture intellectuelle médiocre, les genres se succèdent, ils ne coexistent pas. Pendant deux ou trois cents ans, un poème ou une série de poèmes calqués sur un type donné, suffisent aux besoins de l'imagination populaire. Peu à peu des idées nouvelles, des goûts nouveaux se font jour dans la société : la littérature s'en inspire et s'en fait l'écho; le public se détourne dédaigneusement des œuvres qui charmaient la génération précédente Elles perdent toute saveur, tombent dans l'oubli, et cinq cents ans après les érudits se livrent à des fouilles héroïques pour es exhumer. C'est l'histoire

de nos chansons de geste. Quand il n'y eut de croisades possibles, quand la féodalité guerrière eut perdu son prestige, elles allèrent rejoindre dans les ombres du passé les héros évanouis.

Les œuvres qui les remplacèrent ne leur étaient supérieures en rien, mais elles étaient nouvelles, elles répondaient à certains besoins, à certaines idées dont le moment était venu. Ici encore nous retrouvons vivante et agissante cette influence des milieux.

Or, vers la fin du XIIIe siècle, à la suite des débats si longtemps prolongés entre les *réalistes* et les *nominalistes*, la Scolastique, puisqu'il faut l'appeler par son nom, avait comme familiarisé les esprits avec les abstractions. De l'abstraction à l'allégorie il n'y a qu'un pas. L'allégorie n'est autre chose qu'un effort de l'imagination pour donner une forme et un caractère à une pure conception de l'esprit, pour en faire un être. Voilà la source d'où jaillit à son heure ce fameux *Roman de la Rose* qui pendant près de trois siècles fut le livre par excellence. Mais il y a deux parties dans le *Roman de la Rose*. La seconde partie, bien que fondée encore sur une allégorie perpétuelle, renferme une satire extrêmement vive des institutions politiques, religieuses et sociales. C'est une note nouvelle dans la littérature du moyen âge; c'est l'avénement de cet esprit critique et sarcastique qui compte parmi nous tant de représentants. L'admiration qui accueillit les deux parties si différentes du *Roman de la Rose* s'explique donc par l'avénement de l'allégorie d'une part, et de l'autre par l'avénement de la satire. Il n'y avait plus de poètes capables de jeter dans un vaste récit héroïque la fière figure d'un Renaud ou d'un Gérard de Vienne; il n'y avait

plus de lecteurs, même dans les châteaux, pour se laisser séduire aux exploits impossibles des paladins. On en avait bien fini avec les croisades, on accueillit avec ravissement un long logogriphe sentimental; on n'allait plus à Jérusalem, on s'embarqua volontiers pour la conquête de la Rose mystérieuse ; on ne frappait plus de grands coups de lance sur les boucliers sonores des Sarrasins, on se plut à escarmoucher en imagination contre *Dangier*, le farouche portier du jardin enchanté. — Puis l'esprit français, qui ne supporte qu'une certaine dose de fadeur et pendant un certain temps, jeta brusquement au milieu de toutes ces galanteries sentimentales une note aiguë, un coup de sifflet perçant, et le poème commencé sur le ton d'une élégie langoureuse se termina en saturnale. Le XIV^e^ siècle commençait; Philippe le Bel régnait en France, et l'on sait quelle insolence de révolte éclata alors contre les personnes et les choses qu'on avait le plus vénérées.

La première partie du *Roman de la Rose* n'a que quatre mille vers. Elle parut vers le milieu du XIII^e^ siècle, et a pour auteur Guillaume de Lorris. Les critiques de tous les temps se sont épuisés en recherches minutieuses pour découvrir le sens de cette allégorie. Qu'est-ce que cette Rose si difficile à conquérir? Sapience? béatitude? L'auteur dit cependant dès les premiers vers :

> Cy est le Roman de la Rose
> Où tout l'art d'amer est enclose.

Il n'y a guère moyen en effet d'y voir autre chose qu'une fantaisie sentimentale beaucoup trop prolongée. On va en juger.

Par un beau jour de printemps, l'amant (c'est le nou-

veau héros, celui qui remplaça les Roland et les Renaud) est allé se promener dans une plaine où coule une belle rivière. Il rencontre un verger enclos de murs, et sur ces murs sont représentées certains êtres comme *la Haine*, *la Félonie*, *la Convoitise*, *l'Avarice*, *l'Envie*, *la Tristesse*, *la Vieillesse*, *la Pauvreté*. Or ce verger appartient à un bachelier (c'est lui qui remplace Charlemagne), nommé *Déduit* (plaisir, amusement). C'est *dame Oiseuse* qui ouvre la porte. Dans le verger se trouve réunie une brillante société d'amis et d'amies de Déduit qui se livrent aux divertissements de la danse et du chant. Près du jeune bachelier se tient l'*Amour*, accompagné de *Doux-Regard*, jouvencel armé de deux arcs et de dix flèches, dont cinq font de douces blessures, et les cinq autres des blessures cruelles. Le visiteur en se promenant dans ce beau verger, voit d'abord une fontaine merveilleuse, celle de Narcisse, puis il aperçoit un rosier chargé de fleurs, et parmi elles il en remarque une si belle qu'il lui prend envie de la cueillir. L'*Amour* décoche au téméraire une flèche appelée *Beauté*, qui pénètre jusqu'au cœur. Il serait trop long d'expliquer pourquoi il n'en meurt pas. Mais il comprend qu'il ne peut lutter contre un tel maître, il se déclare vaincu, fait hommage de son cœur à son suzerain. (Quelle parodie de Renaud de Montauban!) L'amour dicte ses lois, prend le cœur de son vassal et le ferme avec une clef d'or qu'il emporte. Le malheureux reste seul avec *Doux-Penser*, *Doux-Parler* et *Doux-Regard*. Un nouveau survenant, *Bel-Accueil*, s'intéresse à lui et le réconforte : il s'approche de nouveau de la rose; un affreux portier, *Dangier*, se précipite sur lui et le chasse..... Enfin il rentre dans le jardin, grâce à la protection de Vénus et d'autres per-

sonnages allégoriques; mais il tombe sur *Malebouche* (médisance), *Jalousie*, *Peur* et autres monstres. Nouvelles complications, nouveaux embarras. L'auteur ne put en sortir; la mort le surprit dans ce dédale d'un nouveau genre.

Cy endroit trépassa Guillaume
De Lorris, et n'en fit plus psaume;
Mais après plus de quarante ans,
Maître Jean de Meung ce roman
Parfit, ainsi comme je treuve,
Et ainsi commence son œuvre.

Voilà l'annonce de la seconde partie en vers horriblement plats et mal rimés.

Cette seconde partie, qui n'a pas moins de dix-huit mille vers, eut pour auteur Jean de Meung, dit *Clopinet* ou le Boiteux. Celui-ci était un savant homme et fort malicieux. Autant Guillaume de Lorris était porté de nature à la rêverie langoureuse, autant maître Clopinet était ironique et railleur. Il semble surtout avoir exercé sa verve épigrammatique contre les femmes, ces divinités que Guillaume plaçait dans les cieux. Evidemment il cherchait à se venger sur elles des disgrâces de la nature; mais il donna un exemple qui n'eut que trop d'imitateurs. Les plaisanteries de tout genre contre les femmes tiendront désormais une grande place dans notre littérature. Nos ancêtres du XIVe siècle rattrapèrent le temps perdu, et de l'enthousiasme chevaleresque passèrent vite et assez grossièrement au contraire. C'est là un des signes les plus certains de la révolution qui s'accomplit dans les idées, et qui s'étendra à tout. Le bon sens vulgaire et cynique commence à se faire jour, le domaine de l'idéal se rétrécit de plus en plus.

Jean de Meung poursuivit le récit de Guillaume de Lorris.

Il mit en scène de nouveaux personnages allégoriques ; il fit des descriptions de siéges, de batailles ; mais les épreuves infligées à l'amant, ce modèle des soupirants, semblent avoir moins préoccupé le nouvel auteur que le plaisir d'émettre des idées nouvelles. Il interrompt à chaque instant le récit des événements par des discours, et des discours de trois mille vers ! Quels hommes que nos pères du moyen âge !

C'est la *Raison* qui prend d'abord la parole et la garde tout ce temps-là. Elle veut guérir le jeune homme de sa folle passion ; et à ce propos elle lui raconte une série d'histoires empruntées à l'antiquité et dont les héros sont Appius, Virginius, Néron, Sénèque, Crésus, Priam, Hécube. Cette érudition, qui ravissait nos ancêtres, ne convainc pas cependant notre amoureux. Alors un nouveau personnage reprend la thèse de *dame Raison* et, dans une harangue de près de deux mille vers, instruit le procès des femmes depuis l'âge d'or jusqu'au XIIIe siècle. Pénélope, Lucrèce, Déjanire, Dalila, Héloïse, les héroïnes de tous les temps et de tous les pays passent sous nos yeux et nous disent : Ne croyez point en nous. Que respectera l'auteur après une si cruelle exécution ? Rien, ou fort peu de chose. Aussi bien, il vient d'imaginer un personnage nouveau, et ce personnage n'est autre que *dame Nature*. C'est *dame Nature* qui fera leur procès aux institutions du moyen âge. Voilà certes une fiction terriblement sérieuse, révolutionnaire même. Quand Jean-Jacques Rousseau se sépara avec éclat des Encyclopédistes, et lança dans le monde ce fameux discours sur l'*Origine de l'Inégalité parmi les hommes*, qui contenait en germe tous les écrits qui suivirent, c'est en invoquant la *loi de nature*,

l'*état de nature*, qu'il ébranla dans ses institutions fondamentales une société établie sur le privilége et l'injustice. Savait-il que trois cent cinquante ans auparavant, le boiteux Jean de Meung avait déjà hasardé les mêmes paradoxes? Au XIVe siècle on les laissa passer; au XVIIIe siècle on prétendit les arrêter; ils ne firent que plus vite leur chemin.

Le clergé, comme bien l'on pense, a sa bonne part dans les attaques de Jean de Meung; mais il faut m'en croire sur parole et ne pas y aller voir. Je puis cependant indiquer la création d'un personnage allégorique nouveau, *Faux-Semblant*, c'est-à-dire l'hypocrisie. *Faux-Semblant* a l'air pauvre, sobre, humble, pur, et il est tout le contraire. Il s'offre comme auxiliaire à l'amant dans sa poursuite de la Rose. Celui-ci serait tenté de repousser avec dégoût, comme Almaviva à qui l'on offre les services de la calomnie sous les traits de Basile; mais il se ravise, comme le comte, quand Figaro lui a dit : « La calomnie! « vous ne savez pas ce que vous refusez! »

Après les femmes et le clergé, la royauté. Quel chemin parcouru depuis saint Louis! A ceux qui attribuaient à la monarchie une origine divine, que rappelait aux yeux la cérémonie du sacre, Jean de Meung, qui a retrouvé le vieux code de *Nature*, répond que le premier roi fut un vigoureux gaillard, plus fort que tous ses compagnons, vilain du reste comme eux, car la *Nature* nous créa tous vilains, et les nobles sont d'invention récente.

> Un grand vilain entre eux eslurent
> Le plus ossu de quan qu'ils furent,
> Le plus corsu et le greignor,
> Si le firent prince et seignor.

Quels droits a-t-il sur ses semblables, ce chef élu au

concours? Il n'en a aucun. Il a été élevé à ce poste, non pour commander, mais pour être le serviteur des autres : d'eux il dépend; il n'existe que par eux; ils peuvent lui refuser leur assistance et leurs subsides : que devient-il alors? Le voilà si misérable, ce pauvre roi, que j'en ai pitié et demande à l'auteur de le rendre à la vie de simple particulier.

Le roi ne peut rien sans ses hommes,
Pas ses hommes! ma foi, je mens.
En vérité ils ne sont pas siens,
Quelque seigneurie qu'il ait sur eux...
Seigneurie? Non, mais plutôt servitude,
Puisqu'il les doit maintenir en liberté.
Il est donc leur serviteur, car, quand ils voudront,
Ils refuseront au roi leurs aides,
Et le roi tout seul demeurera.
Il suffira que le peuple le veuille.
Ni leur bonté, ni leur courage,
Ni leur corps, ni leur force, ni leur intelligence
Ne sont à lui; il n'y a aucun droit.
La *Nature* les lui dénie hautement.

Si étranges que puissent nous paraître ces hardies revendications, il ne faudrait pas en attribuer à Jean de Meung tout le mérite. Ces idées flottaient pour ainsi dire dans l'air. On en retrouve la trace jusque dans les dernières chansons de geste de cette époque; et vous savez que les chansons de geste réservent d'ordinaire une place d'honneur au roi ou tout au moins aux grands vassaux. Or dans le poème de *Macaire*, le véritable héros, le type du dévouement, du courage, de la fidélité, c'est un manant, Varocher. C'est lui qui force Charlemagne à rendre justice à la reine innocente dont il se fait le champion, qu'il défend contre tous, même contre les paladins bardés de fer. Dans une autre chanson de geste, Hugues Capet

se vantait d'être le fils d'un boucher et déclarait hautement que

Nuls n'est gentis, nuls homs n'est vilain [1].

Mais ce qui appartient bien en propre à Jean de Meung, c'est l'ensemble du programme révolutionnaire qui proclamait, entre autres réformes, l'abolition de la famille et de la propriété, le communisme universel. Seulement cela manquait d'esprit et d'éloquence; la scolastique pesait encore sur les imaginations.

Bien plus vif et plus varié est le *Roman de Renart*, immense composition à diverses branches, qui paraît à la fois en latin, en flamand, en allemand et en français, que chaque siècle, chaque génération remanient et marquent de leur empreinte : c'est comme l'Encyclopédie satirique du moyen âge, le testament ironique d'un état social profondément atteint.

Le héros de ces poèmes est Renart. Renart est le nom d'un personnage, non celui de l'animal qui s'appelle alors *Vulpil* (de vulpes), *gorpil*, *goupil;* mais entre le personnage et l'animal la ressemblance était si frappante que le nom de l'un resta à l'autre.

Qui le premier conçut l'idée de mettre en scène des bêtes et d'en faire les instituteurs ou les critiques des humains? Les Orientaux furent sans doute les inventeurs du genre ; c'est chez eux que l'apologue prit naissance, et cela devait être. Sur une terre vouée au despotisme, le droit et la raison élevèrent une voix timide, et les hommes

1. Ce poème doit être du XIIIe siècle et non du XIVe, comme le prétendent certains historiens des épopées françaises. Dante, dans le *Purgatoire*, fait dire à Hugues Capet : Je fus le fils d'un boucher.
(*Purgat.*, cant. XX.)

firent dire aux bêtes ce qu'ils n'eussent osé dire eux-mêmes. Le maître brutal méritait une leçon, et la recevait, et ne pouvait s'en fâcher. La société du moyen âge provoquait la critique; on l'essaya sous le couvert des fictions, à la façon d'Esope. La matière était riche; aussi les divers poèmes où figure Renart et qui portent son nom forment près de soixante mille vers.

Bien qu'il soit à peu près impossible de réduire à une unité réelle de composition les diverses branches du *Renart* et les innombrables épisodes de chaque branche, il faut cependant constater d'abord l'identité du dénoûment dans les divers poèmes : là est évidemment l'esprit de l'œuvre, l'intention formelle des auteurs. Or ce dénoûment est le triomphe de Renart. Après une foule de tours pendables, le personnage malicieux réussit dans toutes ses entreprises, se joue de tous ses ennemis, écrase les uns, trompe les autres, ceint la couronne royale et meurt sur le trône. Nous assistons à l'avénement d'un héros de nouvelle espèce. Renart n'a rien de commun avec les Roland, les Olivier, les Renaud, les Tristan, les Lancelot du Lac. Ses prouesses à lui, ce sont des larcins, des friponneries, des farces cyniques; ses armes, c'est la ruse, la duplicité, l'hypocrisie. Il est lâche, gourmand, sensuel, menteur, railleur, blasphémateur; mais il a de l'esprit et des ressources infinies dans l'esprit. Né dans une condition fort modeste, peu vaillant et peu robuste de sa personne, il vit en pauvre hère dans son manoir de Maupertuis (mauvais trou) avec sa femme Hermeline et ses enfants. Il est inférieur en vigueur et en puissance à presque tous ses voisins, notamment à Ysengrin (le loup), sa victime de prédilection; mais à force d'audace et d'habileté il se fera une

place d'honneur dans cette société qui voudrait le condamner à végéter misérablement. Ainsi conçu, ainsi représenté, Renart est le véritable ancêtre des Gil-Blas et des Figaro, le premier type de ces déclassés qui courent après la fortune et mettent au service de l'intérêt personnel beaucoup d'esprit et peu de scrupules.

On comprend combien ce cadre était favorable à la satire. Le moindre épisode de la vie de Renart la fait jaillir soudaine et vive. Ainsi, à la suite de démêlés avec Ysengrin, les deux adversaires conviennent de faire appel à la justice du roi : voilà une occasion pour les auteurs de nous donner un tableau de la cour et le portrait des principaux officiers de la couronne. — A tout seigneur tout honneur. Le roi, c'est *Noble*, personnage majestueux et sot. Noble avale sans faire la grimace des bouffées d'encens qui étoufferaient tout autre; il ne s'avise jamais de rien, ne comprend les choses que quand elles sont arrivées et qu'on les lui explique plusieurs fois; mais il se met aisément en colère, crie bien haut et n'avance à rien. Son favori, c'est un brillant seigneur qui n'a pour lui que son beau costume, *Firapel*, le léopard. Quand Noble et Firapel délibèrent ensemble et arrêtent un plan, on peut être sûr qu'il échouera. Je ne parle pas des femmes de ces hauts personnages : elles traîtent leurs seigneurs et maîtres avec peu de considération. *Firapel* est léger, *Brun* (l'ours), conseiller du roi, est grave, solennel ; mais il a un vice qui le perdra, il adore le miel : Renart saura lui tendre un piége irrésistible. — *Brichemer* (le cerf) est le grand-juge : il ne voit pas plus loin que ses cornes, mais il a du sérieux dans le maintien. *Bernard* (l'âne) est l'archiprêtre. C'est un orateur sonore;

il excelle surtout à célébrer les vertus des morts illustres. *Tyber* (le chat) a de l'esprit, et gênera souvent Renart. Quant aux autres personnages secondaires, le Limaçon, le Coq (*Chanteclair*), le Bélier et le Corbeau, confesseurs du roi, ils sont aussi assez heureusement dessinés.

Les péripéties de l'action sont très-variées; je n'indique que celles qui permettent d'apprécier l'idée dominante de cette singulière composition, et les allusions satiriques fort transparentes qu'elle renferme.

Ysengrin s'est allé plaindre à Noble. Le roi ordonne un combat singulier entre les deux adversaires : c'est le jugement de Dieu qui décidera. Renart, malgré toutes les supercheries qu'il a pu imaginer, est déclaré vaincu; il va en conséquence être mis à mort. Sur ces entrefaites, passent des moines qui demandent et obtiennent sa grâce, à condition qu'il entrera au couvent. Il y entre; il édifie tout le monde par sa dévotion. Mais un jour, on apporte à l'abbé de belles poules bien grasses dont la vue trouble la conscience du nouvel ermite. La tentation devient si forte qu'il y cède. Manger les poules de l'Église, quel forfait! On le chasse, on l'excommunie. Chargé de ce terrible anathème, que va-t-il devenir? Le poète nous l'apprend :

Et Renart, en moquant, s'écrie :
Que ferai-je? On m'excommunie.
Manger ne pourrai plus de pain,
Si je n'ai appétit ou faim,
Et mon pot bouillir ne pourra,
Tant que le feu ne sentira.

Voilà le cas qu'il fait des condamnations de l'Église. Il va retrouver sa femme, qui, se croyant veuve, allait se remarier. Renart a l'air de trouver cela tout naturel; il in-

dique même au fiancé une cachette excellente où sont déposées force choses précieuses : le sot y court et se fait déchirer par les chiens. Quant à Renart, il applique à sa femme une bonne correction et lui pardonne.

Mais ses méfaits ont lassé la patience de Noble. Il vient mettre le siége devant Maupertuis avec toute une armée. Ici, se place une parodie des siéges fameux des chansons de geste où Charlemagne avec cent mille hommes ne peut forcer trois ou quatre vassaux révoltés. Renart, serré de trop près, fait une sortie, enlève *dame Orgueilleuse*, la femme du roi, et ne la rend qu'en échange de l'impunité la plus complète. — Enfin, après une foule d'escroqueries de tout genre, après avoir fait célébrer ses propres funérailles et prononcer son oraison funèbre, qu'il interrompt en croquant *Chanteclair*, le coq, qui tenait l'encensoir, Renart, à bout d'expédients, propose au roi d'aller en Palestine pour y expier ses crimes. « Non pas, dit le roi ; tous ceux qui font ainsi reviennent de là-bas pires qu'ils n'y sont allés : »

Quar tuit ceste costume tiennent,
Qui bon y vont, mal en reviennent.

Mais Noble aura beau faire, Renart le condamné, le récidiviste, l'excommunié, devient le conseiller de son maître, son favori, son successeur. Dans cette haute fortune, il est pire qu'avant, et le pape le fait appeler à Rome pour prendre de lui des leçons de politique. — Tel est le successeur de Roland. Plus rien ne reste, comme on le voit, de la France héroïque et féodale. La royauté ridicule, la justice grotesque, la chevalerie et les combats de Dieu bafoués, l'excommunication raillée, le pèleri-

nage à Jérusalem, cette suprême expiation à laquelle se soumit Renaud de Montauban, avili et dégradé; et au-dessus de toutes ces ruines accumulées, la bête malfaisante au museau pointu et narquois, accroupie, domine et triomphe. Quelle amère tristesse sous cette gaîté ! Quel vide laisse l'idéal disparu !

Je ne puis guère que mentionner l'existence et les caractères généraux des petits poèmes auxquels on a donné le nom de *Fabliaux*.

Les *Fabliaux* sont des contes en vers d'une médiocre étendue. Leur apparition et leur succès constatent la ruine définitive des épopées héroïques. C'est justement parce que le public ne pouvait plus supporter ces interminables récits de batailles contre les Sarrasins, que les trouvères et les jongleurs imaginèrent ces anecdotes rapides qu'on pouvait écouter sans fatigue et sans ennui. Il ne faut pas se le dissimuler, c'est là une chute et une chute lourde. Mais que les fanatiques admirateurs des épopées me pardonnent, je crois que l'esprit français est ici bien plus à son aise; qu'il s'était à demi fourvoyé en se hissant aux sublimités épiques, et que le fabliau le rendit à lui-même. C'est à coup sûr la partie la plus originale de notre littérature du moyen âge, celle que les étrangers ont imitée de préférence, témoin Boccace et ses successeurs; celle dans laquelle nous avons produit à toutes les époques, soit en vers, soit en prose, de purs chefs-d'œuvre. Rapidité, finesse, esprit, malice, sensibilité, voilà les qualités du fabliau; ce sont aussi les qualités de l'esprit français.

Rien n'égale la variété et la richesse de nos fabliaux : cela se conçoit. La poésie, ou plutôt la littérature poétique,

avait été jusqu'alors uniquement consacrée aux classes supérieures, aux grands vassaux. Eux seuls étaient les héros des poèmes, eux seuls, ou peu s'en faut, en étaient les auditeurs ou les lecteurs. Vers la fin du XIII^e^ siècle, un nouveau public apparaît. Le bourgeois veut aussi ouïr les chants des trouvères; et après le bourgeois, le vilain éprouve le même désir. Il faudra donc chanter pour les rois, pour les puissants barons, pour les prélats, les curés, les moines, pour les commerçants des villes et les paysans de la campagne. Heureuse nécessité! La littérature qui planait au-dessus des châteaux et des donjons et qui languissait, faute d'espace et d'air, la voilà qui se renouvelle et, se plongeant au sein de la foule, se ravive.

Les critiques n'ont pas encore entrepris un travail sérieux de classification des fabliaux. On ne pensera à eux que quand on aura terminé ce lourd et insipide inventaire de nos prétendues richesses épiques. Cela est toujours ainsi : les grands seigneurs d'abord, Jacques Bonhomme peut attendre. Cette classification devra, si je ne me trompe, prendre pour base non pas le sujet traité, mais les personnages mis en scène. Il y a tel fabliau qui est évidemment imaginé pour charmer l'orgueil d'un grand vassal ou d'un chevalier ; le bourgeois et le vilain y jouent un rôle ridicule. Dans tel autre, au contraire, c'est le curé ou le châtelain qui font les frais de la plaisanterie, et le vilain qui rit son rire épais. Les farces racontées ne sont pas du meilleur goût ; le sel est un peu gros, mais il y a du sel. La bourgeoisie tient aussi sa place dans les fabliaux, et cette place est généralement honorable : c'est dans cette classe que se trouvaient les solides qualités de la race, droiture, franchise, économie, patriotisme. Enfin, la

religion qui tient une si grande place dans la société du moyen âge, a inspiré un certain nombre de fabliaux, les uns d'une élévation véritable, les autres d'une dévotion niaise et immorale. Les plus heureux sont ceux qui respirent une naïveté hardie et libérale pour ainsi dire : tel est celui du *vilain qui gagna paradis par plaids* (en plaidant). Un vilain trépasse : anges et démons sont si occupés que l'âme du pauvre diable va seule là-haut, ne sachant le lot qui lui est réservé, enfer ou paradis. Elle va frapper au paradis. « Que veux-tu, lui dit saint Pierre. Qui t'a permis de venir ici? Ici vilain ne demeure : va-t'en. — Vous êtes toujours dur comme pierre, ô saint Pierre; vous devriez être plus doux cependant : quand on a renié Jésus, il ne faut pas être fier. Moi je suis homme franc et loyal. » Saint Pierre baisse l'oreille et va conter sa mésaventure à saint Thomas. « C'est bien, dit celui-ci, je vais remettre ce vilain à sa place. » Et il y va, et il est dur et insolent. Le vilain lui rappelle son manque de foi et lui donne une leçon de modestie. — Après saint Thomas, c'est saint Paul, qui se montre plus violent encore que ses prédécesseurs. « Je vous reconnais, dit le vilain; tel vous avez été contre les premiers chrétiens, cruel et tyran. » Tous trois, confus, vont soumettre l'affaire à Dieu qui cite devant son tribunal l'audacieux vilain. Celui-ci ne se trouble pas, il expose ses raisons. « J'ai mené vie honnête et pure, j'ai donné mon pain aux pauvres, et place à mon foyer, et des habits. J'ai dignement communié. Or, on nous dit dans les sermons qu'ainsi se gagne la vie éternelle. Vous savez bien si je dis vérité. » Dieu le laisse en paradis.

Les débats de la vie conjugale forment la matière d'une

foule de fabliaux très-curieux à consulter comme renseignements sur les mœurs du moyen âge, mais fort peu édifiants en général. Dans le fabliau qui a pour titre *le Vilain mire* (médecin), nous retrouvons l'idée première de la comédie de Molière, le *Médecin malgré lui*. Il y a là une verve populaire de libre et joyeuse allure.

Mais que ne trouve-t-on pas dans ces recueils confus et précieux? Ici, une élégie sentimentale de gracieuse venue, là, une idylle, plus loin un récit édifiant; tournez la page, c'est une grosse bouffonnerie. On est ému, instruit, catéchisé, récréé, réjoui, scandalisé. Les esprits légers, et, disons le mot, grossiers, y trouvent aliments à leur goût; les âmes délicates et pures y sont doucement charmées. Quelle élévation dans le fabliau du *Chevalier au barizel!* Il y avait un chevalier bien peu digne de ce nom, car il était dur et cruel envers les pauvres gens. Il ne sortait de son donjon que pour leur courir sus et les mettre à mal; et ses gens faisaient tout comme lui. Un jour, il trouva sur le bord de la route une pauvre femme à demi morte, qui venait de donner le jour à un enfant; un peu plus loin, le mari qui avait été tué. « Monseigneur, ayez pitié de moi qui vais rendre l'âme et de ce pauvre petit : allez me chercher un peu d'eau dans ce barizel pour éteindre la soif qui me brûle. » — Il la regarda avec mépris, et piqua des deux sans répondre. Mais au même instant il sentit suspendu à son cou le barizel que la pauvre femme lui avait tendu, et une voix lui dit : « Marche, marche, tu ne t'arrêteras que quand le barizel sera plein. » Il courut à la fontaine; mais dans le barizel l'eau fuyait à mesure qu'elle entrait. Et il commença son voyage, voyage sans trêve; et toujours sonnait sur sa poitrine le barizel vide. Ah! chrétiens, dans

ses courses à travers le monde il vit bien des misères; il rencontra bien des seigneurs sans entrailles qui foulaient le pauvre monde; il entendit bien des lamentations et vit couler bien des larmes; et son cœur de fer commença à mollir dans sa poitrine. Un soir, au moment où pour la centième fois peut-être il approchait de son château où il lui était défendu de s'arrêter, il trouva sur le bord de la route une pauvre femme à demi morte, qui venait de donner le jour à un enfant; un peu plus loin le mari qui avait été tué. « Monseigneur, ayez pitié de moi qui vais rendre l'âme, et de ce pauvre petit : allez me chercher un peu d'eau dans ce barizel. » Le chevalier, remué dans son cœur, laissa tomber une larme, la première qu'il eût versée. La larme tomba dans le barizel : le barizel était plein.

LE THÉATRE AU MOYEN AGE

Origines et transformations du théâtre. — Mystères. — Farces. — Moralités.

Ce n'est pas à Boileau qu'il faut s'adresser pour avoir des renseignements exacts sur le théâtre en France au moyen âge. De son temps, on n'avait guère que du mépris pour la littérature de ces siècles grossiers, mépris d'autant plus tranchant qu'on la connaissait moins.

Chez nos dévots aïeux le théâtre *abhorré*
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
De pèlerins, *dit-on*, une troupe grossière,
En public, à Paris, y monta la première,
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les saints, la Vierge et Dieu par piété.

Le savoir, à la fin, dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence ;
On chassa ces docteurs prêchant sans mission ;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion...

Ne croyons pas, sur la foi de Boileau, que nos *dévots aïeux* aient *abhorré* le *théâtre ;* c'est *adoré* qu'il aura voulu dire : il n'y a pas d'exemple d'un peuple qui ait eu en aversion un divertissement de ce genre ; toutes les nations du monde se sont fait un théâtre plus ou moins grossier, mais du moins toujours conforme à leurs goûts. Ne croyons pas non plus que des pèlerins soient les créateurs du théâtre en France. Enfin ne nous associons pas à ce transport de joie qui soulève Boileau, lorsqu'il s'écrie :

On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion !

La renaissance d'Hector, d'Andromaque et d'Ilion fut une véritable calamité : ces ombres illustres, en s'emparant de la scène française, la fermèrent sans pitié à nos Hectors, à nos Andromaques, à nous, c'est-à-dire, empêchèrent la création d'un théâtre vraiment national.

Mais une défiance légitime envers Boileau ne doit pas non plus nous jeter sans réflexion dans le camp des admirateurs quand même de la littérature dramatique du moyen âge. Des manuscrits exhumés et déchiffrés, Dieu sait avec quelle peine ! ont comme enivré certains érudits : il leur a semblé que des œuvres si difficiles à restituer ne pouvaient être que fort belles, et ils ont mesuré leur admiration à leur labeur. L'un d'eux, M. Onésime Leroy, n'hésite pas à rapprocher de Sophocle, de Corneille, de Molière et de Racine nos auteurs de *mystères;* il lui semble même qu'ils ont dû *être ravis sur l'aile des prophètes* pour écrire les beaux vers que voici :

Diables d'enfer, horribles et cornus,
Gros et menus, aux regards basiliques,
Infâmes chiens, qu'êtes-vous devenus?
Saillez tous nuds, vieulx, jeunes et charnus,
Bossus, tortus, serpents diaboliques,
Aspidiques, rebelles, tyranniques,
Vos pratiques de jour en jour perdez... etc., etc.

Nous préférons encore le style des prophètes. Mais qu'importent ces divergences d'appréciation? Que l'on admire ou non les *mystères* du moyen âge, il faut d'abord savoir ce que c'est.

L'existence officielle du théâtre en France remonte à l'année 1402. Dès l'année 1398, une confrérie de bourgeois et d'artisans s'était formée pour jouer des scènes dramatiques, et avait donné des représentations à Saint-Maur. Le parlement était intervenu et avait interdit ces divertissements. Le roi Charles VI, ce pauvre fou qui s'ennuyait tant, fut plus libéral. Il autorisa les confrères à jouer leurs pièces à l'hôpital de la Trinité, situé hors Paris en tirant vers Saint-Denis, et leur donna un privilége. Mais bien avant ce temps, il y avait eu en France et surtout à Paris, des représentations dramatiques. La chronique de Godefroy de Paris nous apprend qu'en 1313, dans les fêtes qui eurent lieu pour célébrer la chevalerie conférée aux fils de Philippe le Bel, des acteurs montés sur des tréteaux avaient montré au populaire Adam et Eve, les Rois Mages, le massacre des Innocents, Notre-Seigneur riant avec sa mère, disant ses patenôtres avec ses apôtres; puis la décollation de saint Jean-Baptiste, Hérode, Caïphe, Pilate. Ces scènes empruntées à l'Évangile étaient coupées par des intermèdes grotesques. On voyait maître Renart médecin, puis clerc, puis évêque, puis pape, et toujours

mangeant poules et poussins. Il y en avait, comme l'on voit, pour tous les goûts : le sérieux et le burlesque se succédaient, la tragédie et la comédie se donnaient la main.

Mais il nous faut remonter plus haut encore que cette date de 1313. Il est trop évident d'ailleurs que le théâtre ne peut être sorti d'une parade populaire. Chez tous les peuples, il tire son origine de la religion ; c'est à l'ombre même du sanctuaire que se produisent les premiers essais dramatiques. En France, dès le XI^e^ siècle, on représente dans les églises des scènes de l'ancien et du nouveau Testament ; les acteurs sont des prêtres, la langue qu'ils parlent est le latin. Ils ne changent rien au texte sacré ; ils se bornent à y introduire la forme du dialogue. Au XII^e^ siècle, l'élément laïque intervient. La représentation a toujours lieu dans l'église ; ce sont toujours des ecclésiastiques qui sont les acteurs, mais on a fait une concession au public ignorant : le langage employé est mi-partie latin, mi-partie idiome vulgaire : ce sont ce qu'on appelle les *drames farcis*. Au XIV^e^ siècle, l'élément laïque prédomine. Ce n'est plus dans l'intérieur de l'église, c'est sur la place de la cathédrale que se donne le spectacle : les acteurs sont mêlés, aux ecclésiastiques se sont adjoints des bourgeois. Enfin la langue vulgaire est seule employée. Seulement, afin de maintenir le lien de dépendance envers l'Eglise, un lecteur, placé sur le théâtre, lisait avant chaque scène le texte des saintes Ecritures d'où elle était tirée : ainsi était contenue dans les limites d'une orthodoxie scrupuleuse la fantaisie des auteurs de *mystères*. Mais à mesure que le goût de ces représentations devenait plus vif, il fallut faire la part plus grande à la liberté populaire. Une

dernière transformation eut lieu. Le lecteur ecclésiastique disparut ; l'imagination des auteurs ne fut plus entravée ; le drame, qui jusqu'alors avait été un enseignement et comme le commentaire animé de l'histoire de la religion, ne fut plus qu'un divertissement. On joua des *mystères* proprement dits, c'est-à-dire des pièces d'une étendue énorme, qui retraçaient toute l'histoire de la religion depuis la création du monde jusqu'à la Résurrection, et des drames intitulés *jeux*, où on reproduisait les principaux événements de la vie d'un saint ou d'une sainte. Les plus célèbres étaient les jeux de saint Nicolas et de sainte Catherine, les patrons des garçons et des filles. C'est dans des pièces de ce genre que la verve des poètes se donnait libre carrière : aucun scrupule d'orthodoxie ne pouvait les gêner ; ces personnages étaient des humains, ils avaient vécu, ils étaient morts parmi les hommes. On leur prêtait le costume, le langage, les idées, les sentiments des contemporains ; on jetait au milieu de l'action des intermèdes bouffons, des scènes de taverne, des plaisanteries grossières qui charmaient le peuple. Si intéressants que soient ces produits de la verve de nos pères, je me borne à les indiquer en passant : ce sont les *mystères* proprement dits que je me propose d'examiner. J'emprunterai mes documents et mes citations à un mystère célèbre, composé dans les premières années du xv^e^ siècle par les frères Gréban, remanié vers 1480 par Jean-Michel d'Angers, et auquel M. Onésime Leroy a consacré une étude intéressante, très-diffuse et brûlante d'enthousiasme.

Disons-le tout d'abord : si l'on juge des œuvres comme celles-là au point de vue de l'unité, de la mesure, de la juste proportion, en leur appliquant les règles même les

plus larges de l'art dramatique, les *mystères* sont de véritables monstres. Mais que d'institutions du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle nous paraissent aujourd'hui monstrueuses ! Oublions donc, s'il se peut, nos habitudes modernes, donnons une secousse à notre imagination que les choses du présent tiennent captive, et refaisons-nous les contemporains de nos pères. Disons-nous que ces représentations n'avaient lieu qu'une fois l'an, aux fêtes de Pâques, qu'elles étaient attendues avec une sorte de fièvre, qu'elles duraient vingt, trente et jusqu'à quarante jours; que toutes les classes de la société y assistaient et y trouvaient la nourriture de leur âme et de leur esprit, un répit ménagé aux misères de tout genre qui les étreignaient. Disons-nous aussi que le drame embrassait dans une vaste synthèse tous les éléments de la vie religieuse, politique, sociale; qu'il faisait appel à tous les arts; qu'il était enfin comme un immense miroir où se peignaient tour à tour les divers aspects de la société d'alors, depuis les élans de la foi chrétienne jusqu'aux détails les plus familiers de la vie de chaque jour. L'œuvre étrange est donc essentiellement vivante. Elle parle, elle est un témoin irrécusable des choses d'autrefois. — Telle est sa physionomie générale; pénétrons dans le détail.

Un drame de plus de soixante mille vers et dont la représentation durait au moins vingt jours, exigeait un grand nombre d'acteurs. Il y en avait plus de quatre cents, acteurs improvisés pour la plupart, mais acteurs convaincus et qui parfois jouaient au naturel les scènes les plus terribles. Tel, qui représentait Jésus, se crucifiait tout de bon, et n'échappait qu'avec peine à la mort; le malheureux qui jouait Judas, n'était dépendu qu'à la dernière extré-

mité, et quand le public jugeait à ses contorsions que ses remords étaient sincères.

Voici quelle était la disposition du théâtre. Le théâtre était une grande maison ouverte du côté du public et qui se composait de trois étages ou *établies*. Le rez-de-chaussée, véritable cave, était disposé sur un plan incliné, afin que les yeux du spectateur pussent aisément distinguer les personnages qui l'habitaient. Ces personnages étaient des diables, et leur séjour était l'Enfer. Une trappe mobile leur permettait de sortir de leur repaire et de se mêler à l'action. Terrible apparition que celle de ces êtres malfaisants et hideux! On les voyait rôdant autour de leurs victimes, leur soufflant à l'oreille des conseils empoisonnés, des tentations infâmes, puis, le crime commis, ils disparaissaient en poussant ce rire infernal où vibrent la joie du succès criminel et le désespoir du damné. Enfin, Judas avait à peine rendu le dernier soupir, ils s'abattaient sur lui, et le traînaient dans leur repaire, dansant et chantant.

Le premier étage, au-dessus de l'Enfer, formait un plan de niveau avec les spectateurs. C'était la terre, avec ses villes, ses diverses régions, et les hommes ses habitants. Un écriteau indiquait au spectateur le lieu où se passait l'action, Béthléem, l'Égypte, le palais d'Hérode, Jérusalem, le Calvaire, etc.

Le deuxième étage figurait le Paradis. C'était le séjour de Dieu, des Anges et des Saints. C'est là que les peintres et les décorateurs déployaient toutes les magnificences de leur art. L'un d'eux vantait ainsi l'excellence de son travail : « Voilà le plus beau paradis que vous vîtes jamais ni que vous verrez. » Enfin à droite et à gauche deux es-

pèces de pavillons : l'un figurait le purgatoire, et dans l'autre se passaient des événements qu'on ne pouvait mettre sous les yeux des spectateurs.

Les machinistes s'ingéniaient à imaginer les plus subtils agencements. Voici comment le livret du *mystère* des frères Gréban indique l'opération si délicate de la Transfiguration. « Jésus se vêt d'une robe la plus blanche que faire se pourra, et une face et les mains toutes d'or bruny et un grant soleil à rays brunis par derrière, puis sera levé hault en l'air par un subtil contrepoids. » Quand Jésus recevait le baptême, il était déshabillé par l'archange Gabriel, et pendant toute la cérémonie, on entendait un concert qui partait du Paradis. Quand il descendait aux Enfers pour en briser les portes, on voyait s'agiter en désordre la noire fourmilière des diables; ils se poussaient, se pressaient pour mettre en état de défense leur séjour menacé; ils roulaient des couleuvrines qu'ils braquaient aux soupiraux, s'armaient d'arbalètes et de lances.

Quant aux costumes, c'étaient les costumes du XV^e^ siècle. Dieu le père était habillé en évêque ; les Anges et les Saints en ecclésiastiques; les autres personnages étaient suivant leur condition vêtus commes les rois, les grands seigneurs, les chevaliers, les bourgeois, les vilains. Les diables seuls ne ressemblaient à personne.

Essayerai-je maintenant une analyse du *mystère*? Cela est impossible ; il y faudrait consacrer cinquante pages. Si je pouvais donner une idée de la couleur générale de l'œuvre, je serais satisfait.

L'œuvre est vivante, actuelle, réaliste, comme on dit aujourd'hui. Costumes, mœurs, idées, sentiments, langage, tout porte la marque du XV^e^ siècle. Les anachronismes

de tout genre y fourmillent. C'est la société française tout entière qui s'est comme superposée à la société juive. Dans les personnages qui sont en scène, elle reconnaît ses rois, ses chevaliers, ses magistrats, ses bourreaux, ses mendiants, ses prêtres : tout cela défile sous ses yeux à son heure; tout cela jette en passant son image dans le vaste tableau qui se déroulera pendant quinze ou vingt jours. Il y a des sermons de deux mille vers, prononcés par saint Jean-Baptiste; il y a des séances de conseil où Hérode délibère avec ses bourreaux, on croirait voir Louis XI entre Olivier et Tristan l'Hermite; il y a des invectives virulentes contre le roi, mari d'Hérodiade, on croirait entendre les hardis prédicateurs qui tonnaient en chaire contre l'impudique Isabeau de Bavière ; il y a des appels énergiques aux magistrats et officiers royaux, oppresseurs du peuple.

Qui devez être les piliers
Soutenant la chose publique :
N'entretenez débats ni pique
Envers aucuns, *ne prosternez,*
Ne pillez, ni calomniez
Les roturiers ou *simples gens.*

Ici, c'est une gracieuse idylle qui apparaît tout à coup, et repose. Anne et Joachim se rendent à la campagne; ils trouvent leurs bergers qui dansent et qui chantent : c'est un Watteau du XV^e^ siècle.

Pastourelles et pastoureaux
Soufflent dedans leurs chalumeaux,
Et puis chantent à bouche ouverte
En grignotant motets nouveaux,
Faisant gambades, tours et sauts
Sur les carrés et l'herbe verte.

Plus loin, deux malandrins, Claquedent et Babin, our-

dissent un complot pour exploiter le couple charitable. Claquedent contrefait le fou furieux, Babin le tient enchaîné. Ils escroquent une riche aumône. Babin garde tout pour lui et laisse Claquedent empêtré dans ses cordes, appelant au secours, hurlant; mais nul n'ose le délivrer, c'est un fou furieux.

Ailleurs, c'est un commentaire bouffon d'un miracle de Jésus-Christ. Aux noces de Cana, un convive témoin du changement de l'eau en vin, s'écrie :

Si scavoye faire ce qu'il fait,
Toute la mer de Galilée
Serait ennuyt en vin muée,
Et jamais sur terre n'auroit
Goutte d'eau, ne plouverait
Rien du ciel que tout ne fust vin.

Ailleurs, c'est Pilate, avec ses ministres, des drôles patibulaires, qui traitent la question des impôts, et trouvent naturellement qu'on n'en saurait trop mettre sur le menu peuple. Celui-ci, représenté par les Juifs, peste et se déchaîne contre les oppresseurs, sangsues des pauvres gens. Puis, çà et là, quelques scènes de haute diablerie, Lucifer donnant une semonce à deux chétifs diablotins qui n'ont pas réussi à induire Jésus en tentation : il se charge de le tenter lui, et on verra bien.

De cet immense fouillis de scènes qui n'ont aucun lien entre elles, je détache et je forme un épisode auquel j'impose l'unité dramatique, chose facile, puisqu'il n'y a qu'à supprimer les scènes qui n'ont aucun rapport avec l'action. Cet épisode, c'est celui de la conversion de Madeleine.

Un mot d'abord sur le frère de Madeleine, c'est Lazare. Lazare, suivant le livret, « sera habillé bien richement en

estat de chevalier, son oyseau sur le poing; et Brunamont (son écuyer) maine ses chiens après lui. » Lazare est donc un chevalier mondain du XVe siècle. Il entre en scène en chantant.

Je suis pour quérir mon déduit
En toute mondaine lyesse.
Je veuil tenir train de noblesse
En tout plaisir solacieux;
Car il n'est plaisir que jeunesse
Ni heur que de jeune aventureux.
. . . . . .
Le monde est par le temps conduit
Et fortune en est la maîtresse.
Fortune soudaine
Qui tout bien amaine
M'est doulce et humaine,
Et au plus haut de son domaine
Me met en sa roue.
Jamais je n'euz paine;
En joye mondaine
Mon vouloir me maine;
Fier comme un vaillant capitaine
Dont chacun me loue.
Je fais aux envieux la moue,
Car j'ai plaisir et bource pleine.

Ce léger jeune homme, tête folle, cœur plus fol encore, voit, entend Jésus, tombe à ses pieds, renonce à tous plaisirs mondains.

Madeleine, sa sœur, a commencé comme lui et comme lui finira. C'est une belle mondaine du XVe siècle. Elle nous apparaît d'abord dans son boudoir, somptueusement meublé; près d'elle, deux suivantes, Pérusine et Pasiphaë, qui la complimentent sur sa beauté. Elle se met à sa toilette : baumes, parfums, riches étoffes, et la toquade et les oreillettes, aucun détail n'est omis. Nous sommes au château de Magdelon, domaine de la belle coquette. Comme

son frère, elle épanche dans un chant lyrique d'un vif mouvement cette ivresse de joie mondaine qui la possède. — Enfin elle est parée, elle peut recevoir. Entre le comte Radigon, un beau du XV^e^ siècle, qui vient faire sa cour. La conversation s'engage, subtile, raffinée, délicate au possible ; ce ne sont que fines reparties et jeux d'esprit et métaphysique allégorique qui rappelle le *Roman de la Rose* et les cours d'amour. Survient Marthe, la sœur de Madeleine, femme sérieuse et grondeuse, qui vient faire un sermon à Madeleine, sermon fort mal accueilli. — Le dialogue ici est vif, pressé, d'un tour heureux.

On entend un grand bruit, une foule de peuple passe devant le château. « Qu'est-ce? demande Madeleine. — C'est Jésus qui passe. — Jésus? comment est-il ? a-t-il belles façons? Il faut que j'aille le voir et l'entendre. » Fantaisie de femme désœuvrée! Elle jette un dernier coup d'œil sur sa toilette, et la voilà parmi ces gens qui se précipitent et se pressent pour entendre la parole du Rédempteur. Que va-t-il dire ? Il dira ce que n'ose se dire à elle-même l'âme malade et rassasiée de son mal. Madeleine n'a point voulu écouter les leçons de sa sœur Marthe: ici, elle recueille avidement des paroles qui ne s'adressent point à elle, mais à tous.

Regarde, povre créature,
Habandonnée à toute ordure,
A crapule, à fois convys,
Regarde en quel péché tu vis.
Toute ton entente se fonde
Es curiosités du monde
Et à tes plaisances charnelles ;
Mais l'heure viendra, si hastive,
Sur toi, créature chétive,
Qui seras quasi prinse au las.

Veillez, car il en est saison;
A votre salut labourez.
Pleurez, pécheurs, pécheurs, pleurez.

Ces mots entrent comme un glaive dans son cœur et le transpercent; elle fuit éperdue, bouleversée, rentre dans son château; et là, elle arrache les ornements mondains qui la couvrent; elle jette à terre et foule aux pieds voiles précieux et toquade et oreillettes; elle n'a plus qu'une pensée, revoir le médecin de son âme, la lui apporter toute souffrante et repentante, obtenir la guérison souhaitée. Elle ira donc, humble cette fois dans sa mise et dans son attitude, elle ira chercher celui qui tient en ses mains le salut. Il est en ce moment chez Simon le Lépreux, car ce n'est pas au foyer des riches et des puissants qu'il aime à s'asseoir. Vers la maison se dirige Madeleine. Mais ce n'est plus la femme hautaine et rayonnante d'autrefois, celle qui en tous lieux se présentait, fière de sa beauté, commandant les hommages. Sur le seuil même de ce pauvre logis, dont la veille encore elle se fût détournée avec dégoût, elle s'arrête troublée, timide, elle n'ose entrer. Écoutez-la :

Povre femme, que dois-tu faire?
Seras-tu hardie d'entrer
Et ta maladie montrer
A cil qui en est le vrai mire? (médecin)
Entrer? Comment l'as ozé dire,
Pécheresse désordonnée?
La plus vile des ordes née
Se doit-elle trouver en place
Deuant tant digne et sainte face,
Comme est le benoist fils de Dieu?
Suis-je digne d'occuper lieu
Devant le trésor de tous biens?
C'est le meilleur que je retourne.

Retourner? — Femme, que dis-tu?
Cœur vide de toute vertu,
Qu'est-il de ta bouche sailly?
Auras-tu le cœur si failly
Que veuille faire demeurance
Au château de désespérance?
Mourras-tu de soif asservie,
Devant la fontaine de vie?
Nenni! Il n'ira point ainsi;
Car j'irai requérir mercy
Humblement.

Puis une suspension... Elle hésite encore, et répète son refrain douloureux:

Povre femme, que dois-tu faire?

Enfin elle entre, et, sans oser dire une parole, elle va se placer derrière Jésus et répand sur sa tête un vase de parfums. Les convives s'indignent et veulent la chasser; mais le doux Maître la relève prosternée à ses pieds.

Lève-toy, femme, va en paix.
Pardonnez te sont tes méfaits,
Ta parfaite foy t'a saulvée.

Tel est cet épisode. J'avoue humblement que j'en suis touché. Au début, une peinture des mœurs mondaines du xv^e^ siècle, peinture qui ne manque pas d'agrément; à la fin, une peinture de l'âme humaine, à la fois gracieuse et profonde. Le mouvement lyrique du style, la reprise éloquente, *Povre femme, que dois-tu faire?* les belles et fortes expressions *cœur vide de toute vertu*, et *mourras-tu de soif asservie devant la fontaine de vie?* sont d'un poète. Nous sommes un peu loin de l'Evangile, mais dans la vérité dramatique.

A ces citations j'en ajoute une dernière, d'une originalité un peu subtile, mais forte. Jésus vient d'annoncer à sa

mère la mort qu'il va bientôt subir. Un cri de perçante douleur sort des entrailles de celle qui l'a mis au monde. Elle le supplie de fuir, de se soustraire au supplice. Il refuse doucement, avec fermeté. Elle le conjure alors de ne pas lui présenter le spectacle d'une mort lente et douloureuse.

— Au moins veuillez de votre grâce
Mourir de mort brève et légère.
— Je mourrai de mort très-amère.
— Donques bien loin, s'il est permis.
— Au milieu de tous mes amis.
— Soit donc de nuist, je vous prie.
— Mais en plein soleil de midy.
— Mourez donc comme les barons.
— Je mourrai entre deux larrons.
— Que ce soit sur terre et sans voix.
— Ce sera haut pendu en croix.
— Attendez l'âge de vieillesse.
— En la force de ma jeunesse.
— Ne soit votre sang répandu.
— Je serai tiré et tendu
Tant qu'on nombrera tous mes os ;
Puis perceront pieds et mains,
Et me feront playes très-grandes.
— A mes maternelles demandes
Ne donnez que réponses dures.
— Accomplir faut les Écritures.

Ces trois derniers vers, le dernier surtout, sont fort beaux.

Tel est le drame chrétien, le seul qu'ait connu le moyen âge. Pourquoi? Pourquoi, près des trouvères qui chantaient les exploits des Renaud et des Roland, ne s'est-il pas trouvé un poète qui mît en scène ces héros? En Grèce, après Homère apparaissent Eschyle et Sophocle, et des reliefs de la table du vieil aède, ils dressent un festin splendide. C'est que l'épopée homérique était comme la source même des traditions nationales; c'est que les héros

homériques étaient les héros de toute l'Hellade, et que, sur tous les points du sol, les vieillards racontaient aux enfants les belles légendes d'autrefois. On en était comme enveloppé et pénétré ; l'imagination des poètes ne pouvait se mouvoir en dehors de ces brillants souvenirs. Leurs œuvres qui les consacraient de nouveau, se trouvaient tout d'abord au ton de la tradition universelle ; ils ne créaient rien; ils mettaient dans une lumière nouvelle les hommes et les choses du passé ; il y avait enfin une harmonie parfaite entre le poème dramatique et le public tout entier. Où la trouverions-nous, cette harmonie, dans notre moyen âge? Une instabilité perpétuelle emporte toutes choses. Où sont les barons anciens, ces fiers compagnons de Charlemagne? Cent ans après, ce sont tous des vassaux révoltés. Où sont les vaillants qui ont pris la croix avec Godefroy de Bouillon? Cent ans après, on rit de ces chimériques expéditions. Jetez dans un drame les pairs de Charlemagne : où est le public que cette exhumation d'un passé héroïque charmera? Il est disséminé dans les manoirs, les donjons, les châteaux. Quant aux bourgeois, quant aux vilains, en quoi les intéressent les prouesses des paladins ? Ils aiment mieux en rire que les admirer. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ces successeurs des anciens preux? Des vaincus de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt. — Que reste-t-il donc? Le seul lien qui réunisse les éléments dispersés et hostiles de la société du moyen âge, la seule autorité qui s'impose également à tous, c'est la religion. Pour tous, Adam a été chassé du Paradis ; pour tous, Jésus-Christ s'est fait homme, a souffert sur la croix, est mort. Or il faut que le poème dramatique s'adresse à tous, sous peine de n'exister pas. Il ne pouvait donc être que chrétien, puisque

le christianisme était la seule force qui réunît toutes les classes de la société.

Les *mystères* sont la véritable Encyclopédie dramatique du moyen âge : dans leur immense développement ils embrassent tous les éléments de la vie d'alors. Ils ne suffirent pas cependant à ce besoin de représentations sensibles, si impérieux chez l'homme de tous les temps. Les *mystères* étaient à la fois la tragédie et la comédie; ils édifiaient, épouvantaient, divertissaient les spectateurs. Ceux-ci exigèrent bientôt des pièces d'un ton uniforme, et destinées à les égayer. Les *moralités*, déplorables et insipides parades dont les personnages étaient de pures abstractions, ne répondaient pas à ce besoin : elles n'étaient autre chose que le *Roman de la Rose* ou une théologie grossière mise en dialogue. Les *Soties* et les *Farces* furent imaginées. C'est là que le vieil esprit gaulois se donne librement carrière. Elles n'ont rien d'attique les plaisanteries de nos aïeux, mais elles ont leur goût de terroir. Les rudes palais des contemporains les dégustaient avec délices; aujourd'hui nous faisons la moue, comme en avalant une aigre piquette. — La comédie, la farce, voilà une lacune que l'on est bien forcé de laisser non sans le regretter. Je ne puis qu'indiquer nos richesses en ce genre : ce sont trésors auxquels il ne faut pas toucher. J'ai dès le principe signalé ce penchant de la race; je l'ai montré se faisant jour déjà dans les grandes compositions héroïques, la malice et la raillerie ne désarmant pas même en présence de Charlemagne. Le *Roman de Renart* et les *fabliaux* sont venus ensuite, vives et souvent éloquentes représailles du bon sens et de l'esprit satirique et bourgeois contre les pré-

tentions surannées du monde féodal et les fadeurs sentimentales de la scolastique. Jugez de l'expansion abandonnée, le jour où il y eut un théâtre, des acteurs, un public et une liberté réelle, car les rois de France ne détestaient pas ces représentations populaires; souvent même les tréteaux leur servaient de tribunes : Louis XII commandait à Pierre Gringoire des pièces contre le pape et les Vénitiens.

Les auteurs de *farces* aimaient surtout les peintures de la vie conjugale soit chez les bourgeois, soit chez les vilains. C'était un sujet inépuisable de plaisanteries généralement fort grossières, d'autant plus goûtées. Une de ces *farces*, le *Cuvier*, n'est autre chose qu'un fabliau dialogué, mais assez heureusement ; et le sujet n'a rien d'inconvenant. — Un mari trop débonnaire, Jean, vit avec sa femme et sa belle-mère. Toutes deux s'ingénient pour tourmenter soir et matin le pauvre homme; il est leur esclave, leur souffre-douleur. On le fait lever avant le jour, allumer le feu, faire la chambre, laver l'enfant; puis les dames apparaissent et trouvent tout mal. Enfin un jour, n'en pouvant plus, il supplie qu'on lui écrive sur un rollet tout ce qu'il aura à faire; que l'on n'oublie rien, car il est bien décidé à ne faire que ce qui figurera au rollet. On rédige ce nouveau cahier des charges, et il le met dans sa poche. Peu de temps après, sa femme, acariâtre et violente, en l'invectivant, en gesticulant, ne songe point à un grand cuvier placé derrière elle et où trempait la lessive : elle y tombe. « Au secours! au secours! Jean, mon bon mari, mon cher mari. » Jean tire gravement le rollet et le lit attentivement. « Cela n'est pas sur mon rollet. » — Et il se croise les bras. Aux cris de la femme, la belle-mère

arrive. Elle veut retirer sa fille du cuvier, mais elle n'est pas assez forte. « Jean, mon cher gendre, aidez-moi. — Cela n'est pas sur mon rollet. » Enfin, quand la femme de Jean est aux deux tiers noyée, il consent à la retirer, mais à une condition, c'est que dorénavant il sera le maître chez lui. — On promet tout; mais chacun se dit : Le pauvre sot sera toujours mené.

La farce de *l'Avocat Pathelin* est bien plus connue. C'est une véritable comédie en trois actes, et qui renferme des scènes fort heureuses, notamment celle de l'avocat achetant, ou plutôt emportant le drap de maître Guillaume; celle où le berger Aignelet raconte à Pathelin comment il s'y prenait pour empêcher les moutons d'avoir la clavelée (il les égorgetait doucement); celle enfin, où le drapier, l'avocat et le berger comparaissent devant le juge — En résumé, cette farce célèbre est comme le code de la fourberie. Maître Guillaume vole sur son drap; maître Pathelin vole maître Guillaume; le berger Aignelet vole maître Guillaume et maître Pathelin; à l'un il dérobe des brebis, à l'autre il paye ses honoraires d'un *bé* idiot et scélérat. Etait-ce l'intention de l'auteur? A-t-il songé à la moralité qui se dégage de son œuvre? Le plus riche des trois, le commerçant, maître Guillaume, est le plus bête et le plus dupé; vient ensuite l'avocat nécessiteux à la fois trompeur et trompé; puis le berger, le vilain, le chétif qui trompe tout le monde.

Dans ce xv^e^ siècle, de si longue misère, que pas un rayon d'idéal n'illumine, la plaisanterie a je ne sais quoi de lugubre : toujours des fripons et des dupes, un ricanement cynique. C'est l'époque des famines meurtrières, plus meurtrières cent fois que l'éternelle guerre contre

les Anglais. Plus de gaîté possible. On cherche l'étourdissement; on rit au fond de l'abîme. C'est à ce moment que la fameuse Danse Macabre emporte dans son tourbillon la ronde infernale des trépassés. Le populaire se rue au charnier des Innocents, danse parmi les tombes et les monceaux d'ossements mis à nu. Courte est la vie, dure la lutte de la vie. Bien naïfs et bien sots sont les héroïques qui croient, espèrent, se dévouent. Le monde est aux habiles. Voici venir le roi Louis XI : ce n'est pas un chevalier celui-là; il n'ira pas délivrer le saint Sépulcre; mais il saura gagner gens et terres. Maître Renart sort de Maupertuis et s'assied sur le trône.

LES CHRONIQUEURS

Villehardouin, Joinville, Froissart.

Il s'en faut bien que j'aie épuisé les richesses poétiques du moyen âge : parmi les lacunes que je laisse subsister à mon grand regret, je signale la poésie lyrique, qui, chez les troubadours méridionaux surtout, jeta un grand éclat. Il serait difficile d'analyser des productions de ce genre. L'important, c'est de saisir et de caractériser les œuvres qui représentent le plus fidèlement les idées et les goûts des principales périodes historiques.

Dans toutes les littératures connues, c'est la poésie qui apparaît d'abord. Elle est le langage naturel des peuples jeunes que l'imagination et le sentiment dominent. La prose ne se montre guère qu'au moment où la réflexion

entre dans les esprits, avec le calcul et le goût de la vérité. Les fictions brillantes vont déjà pâlissant; les héros épiques rentrent dans l'ombre; on commence à sourire au récit de leurs prouesses merveilleuses; la réalité que l'on voit, que l'on touche, dont on est enveloppé, ne permet plus de s'égarer dans les vagues régions de l'idéal; on mesure les hommes et les choses, et l'on ne trouve plus de charmes à ce qui est impossible. C'est d'ordinaire l'avénement de l'histoire qui marque le déclin des grandes compositions poétiques. L'histoire touche à l'épopée; mais elle la réduit aux proportions humaines; elle impose silence à ce besoin de tout embellir qui tente l'imagination; elle n'arrange pas les faits, elle les accepte et les montre tels qu'ils sont.

C'est au XIII^e^ siècle qu'apparurent en France les premiers monuments de l'histoire. Jusques alors l'histoire était comme la propriété du clergé, et le clergé ne s'abaissait pas à écrire dans l'idiome vulgaire; il croyait écrire en latin. Le jour où des laïques, où des hommes d'action, témoins et acteurs des événements, en consignèrent le souvenir dans la langue nationale, intelligible à tous, l'esprit français fut réellement émancipé, et le premier usage qu'il fit de sa liberté montra qu'il en était digne. Nos débuts dans ce genre furent éclatants. Aujourd'hui encore Villehardouin, Joinville, Froissart, gardent une place d'honneur dans notre littérature.

Ils eurent, c'est notre gloire, à toutes les époques, de nombreux et de brillants successeurs. Les Français excellent dans les Mémoires : les peuples étrangers ont plus d'une fois contesté le génie de nos poètes; ils se sont tous inclinés devant notre supériorité en ce genre.

Les Mémoires sont en effet une des créations les plus originales et les plus heureuses de l'esprit national. Il faut au Français un horizon restreint qu'il embrasse sans peine. Les spéculations sublimes, les vastes compositions savamment ordonnées ne sont guère de son ressort. Laissez-lui choisir sa matière; il saura nettement la circonscrire et s'en rendre maître. Aucune partie ne lui échappera; sur toutes il versera cette douce et égale lumière qui est comme l'expansion naturelle de son génie. Il aime à raconter et il raconte bien, parce qu'il a la vue prompte et sûre, le jugement aiguisé, et avec cela, de l'abandon et de la grâce. N'oublions pas ce goût assez vif chez lui de se mettre en scène, de dire à tout venant : J'étais là, telle chose m'advint. Dans le feu même de l'action, il est déjà préoccupé du beau récit qu'il fera des événements. Le comte de Soissons, serré de près par les Sarrasins, blessé, en grand danger d'être tué ou pris, réconforte le sire de Joinville qui bataille à ses côtés, en lui criant : « Allons, sénéchal, sus à cette canaille! Encore parlerons-nous de cette journée aux chambres des dames. » Que de belles histoires ils durent faire au retour! Et comme on les écoutait, et comme ils étaient heureux d'avoir si bien ferraillé, et de raconter si bien! C'est là encore un des traits du génie national. Le narrateur se reporte sans effort, avec joie, au cœur même des événements; il les revoit, il les refait; son imagination en évoque les moindres détails et les anime d'une vie soudaine : c'est une mise en œuvre prompte et dramatique. La matière est transformée; elle devient la propriété de celui qui s'en est saisi; il lui donne la forme et la couleur de son esprit, la fait sienne, la marque d'une empreinte qui ne s'effacera plus.

Tels sont les caractères généraux de nos Chroniqueurs et de nos auteurs de Mémoires ; mais chacun d'eux garde sa physionomie propre; et bien qu'il y ait entre eux certaine affinité, l'originalité subsiste : elle résulte de l'époque où vivait l'auteur, de son éducation, de sa position, des événements dont il a été le témoin.

Villehardouin, Joinville et Froissart se succèdent; ils remplissent une période de près de deux cents ans, le premier étant né en 1150, le troisième en 1333. Mais dans cette période de deux cents ans bien des changements se sont produits dans les mœurs et dans l'esprit général de la société. Entre un homme du XII^e^ et un homme du XV^e^ siècle les différences abondent, sautent aux yeux. L'un chante encore la *Chanson de Roland*, l'autre lit le *Roman de Renart;* l'un assiste aux Mystères qui se représentent dans l'église; l'autre voit se dresser aux carrefours les tréteaux des farces. Au XII^e^ siècle, Richard Cœur de Lion, ce nouveau Roland, au XV^e^, Louis XI. Complétez vous-mêmes ce tableau que je ne fais qu'indiquer, des contrastes qu'offre l'histoire de ces temps; n'oubliez pas surtout le règne de Philippe le Bel, si voisin de saint Louis et si différent. Ce point de vue une fois marqué, essayons de dessiner le portrait de nos trois Chroniqueurs.

Villehardouin est l'historien de la quatrième Croisade. Elle a un caractère tout particulier. On partait pour délivrer Jérusalem et le tombeau de Jésus-Christ, on s'arrêta en route, on prit Zara pour les Vénitiens, on prit Constantinople pour les Croisés; et il fallut rester pour défendre cet empire latin fondé sur les rives du Bosphore. Puis il y eut des revers terribles; l'armée fut taillée en pièces dans les plaines d'Andrinople et les plus nobles chefs y

périrent; quinze ans après la prise de Constantinople, on était encore sur le qui-vive ; on se demandait avec angoisse ce que l'on deviendrait dans un pays vaincu, mais non soumis, plein de haines et d'embûches. — Quant à Jérusalem, elle n'apparaissait plus dans le lointain que comme un remords ou un regret : le cimeterre des Turcs valait mieux que les incessantes perfidies des Grecs. Telle est la matière offerte au chroniqueur. Elle est, comme on le voit, riche et variée; mais elle a quelque chose de vague et d'indéterminé : l'expédition n'a pas eu d'issue; l'historien, au moment où il écrit, ne sait pas encore ce qu'il adviendra de cet empire latin fondé si inopinément, menacé de tant de dangers. Là est l'inconvénient capital du sujet. Il faut connaître le dénoûment d'une entreprise pour la bien comprendre, en apprécier le véritable caractère. C'est quand les faits ont livré leurs dernières conséquences, qu'ils apparaissent avec la physionomie qui leur est propre. Quand on les suit au jour le jour, ils ont je ne sais quoi d'énigmatique ou d'indécis; le narrateur est comme leur esclave, non leur maître. Mais qu'il sache d'avance où vont ces personnages qui s'agitent sur la scène et la conclusion dernière des choses, l'œuvre tout entière est en pleine lumière; le point de départ et le but s'éclairent mutuellement; un lien solide rattache les unes aux autres toutes les parties et n'en forment qu'un tout.

C'est cette lumière, c'est ce lien qui a manqué à Villehardouin. Il est mort sur cette terre de Grèce, après avoir été fait maréchal de Roumanie, après avoir assisté à la défaite d'Andrinople, après avoir vu périr à ses côtés ce brillant marquis de Montferrat, son chef et son héros. La plume est tombée de ses mains avant que la Croisade ait

abouti d'une manière définitive. Il n'a donc pu la saisir d'une vigoureuse étreinte et la montrer condensée sous son aspect véritable. Son œuvre inachevée comme l'expédition elle-même garde je ne sais quoi d'indécis et de vague. Même sur les peintures les plus brillantes flotte une ombre que rien ne dissipe : on dirait cette brume légère qui monte du Bosphore, enveloppe les étages de la grande ville, et fait flotter aux yeux les vagues contours des maisons et des édifices.

La partie qui se détache le mieux aux regards, c'est le début de la Croisade. Elle fut de vif élan et de fier enthousiasme. Dès qu'on apprit en France que Jérusalem était retombée au pouvoir des infidèles et que le bras terrible de Richard Cœur de Lion n'avait pu la sauver, un cri d'indignation et de pitié s'éleva de tous côtés, comme pour répondre aux gémissements des chrétiens opprimés. Un prêtre, Foulques de Neuilly, fut le Pierre l'Ermite et le saint Bernard de la guerre sainte. Les rois restèrent insensibles à ses prédications, mais le menu peuple et les grands vassaux prirent la croix. A leur tête se placèrent Baudouin, comte de Flandre, Louis, comte de Blois, Thibault, comte de Champagne, qu'une mort prompte ravit, et Boniface, marquis de Montferrat. C'est ici que le chroniqueur va paraître en scène. Dès que l'entreprise fut décidée, on se préoccupa d'avoir des vaisseaux pour transporter l'armée. Six commissaires furent envoyés à Venise pour régler les conditions du transport. Parmi eux était Geoffroi de Villehardouin, et c'est à lui que ses compagnons déférèrent l'honneur de porter la parole. Les Vénitiens étaient de bons catholiques, mais avant tout ils étaient marchands. Ils étaient prêts à prendre part à la

délivrance de Jérusalem, à condition qu'ils n'y perdraient rien et qu'ils y gagneraient quelque chose. Quand les commissaires ont exposé le but de leur ambassade; quand ils ont parlé, ces naïfs hommes du Nord, de la croix, de Jérusalem, du saint pèlerinage, du vœu qui les lie, le Conseil de la république, écartant tout ce qui n'était pas la vraie question, répond : « Pour fournir les vaisseaux et les vivres nous demandons quatre millions et demi, plus la moitié du butin et des conquêtes. » Il fallut bien en passer par là, tout en s'étonnant quelque peu de ces froids calculs. Heureusement le peuple était là, les petites gens de Venise, qui ne trafiquaient point, et qui rendirent aux commissaires enthousiasme pour enthousiasme. C'est dans la grande église de Saint-Marc qu'ils furent consultés sur le marché à conclure; ils crièrent tous : « Nous l'oc-« troyons! nous l'octroyons! » — Mais il faut ici céder la parole à Villehardouin. Le souvenir de cette scène resta bien avant dans son cœur, et il l'a reproduite avec un éclat que n'a pas toujours son style.

Le peuple est rassemblé,

Alors Geoffroi de Villehardouin prit la parole et commença à dire en telle manière : « Seigneurs, les barons de France les « plus hauts et les plus puissants nous ont vers vous envoyés, « et vous crient merci pour qu'il vous prenne pitié de la cité « de Jérusalem qui est en servage des mécréants; et pour que « vous vouliez, en honneur de Dieu, les aider à venger la honte « de Jésus-Christ; et par ce motif vous ont-ils choisis qu'ils « savent bien que nulle nation ni gent qui soit sur mer n'ont « si grand pouvoir comme vous avez; et en partant nous com-« mandèrent que nous eussions à en tomber à vos pieds, et « de ne point nous en relever que vous ne l'ayez accordé. » — Et alors les six députés s'agenouillèrent, pleurant beaucoup; et le doge et tous les autres commencèrent à pleurer de la

pitié qu'ils en eurent et s'écrièrent tout d'une voix, et tendant les mains en haut : « Nous l'octroyons ! nous l'octroyons ! » Là, il y eut si grand bruit et si grande noise qu'il semblait vraiment que toute terre tremblât, et quand ce bruit fut apaisé, Henri Dandolo, le bon duc de Venise, monta au lutrin, et parlant au peuple, leur dit : « Seigneurs, voilà un très-grand hon-« neur que Dieu nous fait, quand les meilleurs et les plus braves « gens du monde ont négligé toute autre nation et ont requis « notre compagnie pour une si haute cause que la vengeance « de Notre-Seigneur. »

Quand Villehardouin revint en France, quand il dit aux Croisés : « Tout est prêt, nous pouvons partir, » l'enthousiasme s'était un peu refroidi : trois mois d'attente, c'est bien long pour des Français ! Mais ils avaient fait vœu d'aller en Palestine, ils firent leurs préparatifs en chrétiens loyaux et se mirent en route, non pas tous ; à plusieurs il était parvenu des empêchements graves, et ils négociaient pour obtenir l'annulation de leurs engagements. D'autres, plus scrupuleux en apparence et moins sincères en réalité, étaient partis sans rien attendre, s'étaient embarqués sans bruit à Marseille sur deux petits vaisseaux, avaient touché terre en Syrie, donné quelques coups d'épée aux Sarrasins accourus par curiosité, et revenaient, déjà dégagés de leur vœu, avant que les Croisés eussent mis à la voile. L'armée arriva enfin à Venise. Là il fallut régler les comptes, payer les fournisseurs des vaisseaux. Il manquait environ cinq cent mille livres. « Qu'à cela ne tienne, « dirent les Vénitiens ; vous nous payerez en monnaie de « héros. Les Hongrois nous ont pris la ville de Zara ; allez « la leur enlever et rendez-la-nous : nous vous tiendrons « quittes du restant de votre dette. » — Encore un retard ! Jérusalem s'enfonce de plus en plus dans le lointain. —

Enfin Zara est prise, en route pour la Palestine ! Pas encore : voici venir au camp des Croisés un jeune prince, Alexis, fils d'Isaac l'Ange, empereur dépossédé qui implore la pitié et la générosité des soldats de Jésus-Christ. — Ils se laissèrent attendrir, et firent voile pour Constantinople. Mais ne poussons pas plus loin cette analyse. Ce qui importe, c'est de marquer tous ces retardements, toutes ces déviations du but proposé : tout cela a pesé sur l'auteur aussi bien que sur la Croisade. Il n'a pu donner à son récit ce mouvement uniforme et rapide que les événements n'avaient pas eu; il a dû suivre les détours, ralentir la marche, mesurer avec une certaine tristesse le temps qui s'écoule et le but qui s'éloigne. Encore s'il avait su rendre cette impatience, ce regret amer dont il dut être saisi! Mais cet homme simple et modeste n'écrivait point pour nous apprendre ce qu'avait pensé Geoffroi de Villehardouin : il écrivait pour rapporter les faits dont il avait été le témoin. Le reste, c'est-à-dire, le monde mystérieux des sentiments intimes, il ne nous en devait pas la confession, et il l'a renfermé au plus profond de lui-même. A peine si quelques mots échappés çà et là trahissent son opinion sur certains événements et certains personnages. Les expansions abandonnées, et non toujours sincères, sont d'invention relativement moderne. Les chrétiens du XIIe siècle étaient humbles et forts : ce sont les faibles et les vaniteux qui ouvrent leur cœur à deux battants et crient à tous : entrez-y.

Joinville ne ressemble en rien à Villehardouin. Entre eux tout diffère, les circonstances d'abord, et la destinée, puis le caractère, le tour d'esprit et par conséquent la couleur du style. Il y a dans le premier quelque chose de

triste et de contenu, une sorte de pudeur grave, aucun épanouissement; le second est tout en dehors et d'un éclat juvénile. D'abord il n'écrit pas son histoire dans le feu même des événements et dans le doute de l'issue. Depuis longtemps les faits ont eu leur dénoûment; il n'y a plus rien en eux de mystérieux et d'incertain. Soixante ans se sont écoulés quand Joinville prend la plume. Il est parvenu à l'extrême vieillesse; il est heureux, paisible, achevant de vivre sa douce vie dans son beau château de Joinville. Tous honorent et vénèrent le vieillard qui a été le compagnon, l'ami du saint roi.

C'est à la prière des membres de la famille royale sur qui se reflète le rayonnement de cette pure gloire, qu'il se met à évoquer les souvenirs lointains. Ils sortent un à un des brumes du passé, et il les fixe dans son livre à peu près au hasard, du moins sans les plier aux entraves d'un plan médité. C'est comme le réveil d'une imagination longtemps endormie qui tout à coup se remet à vivre, et ressuscite les impressions du jeune âge. On l'a souvent remarqué, ce ne sont pas les événements les plus voisins qui possèdent le mieux la mémoire de ceux qui ont longtemps vécu. Au moment où ils se détachent déjà de ce monde, leur pensée, franchissant l'espace intermédiaire, revole aux premières sensations de la vie commençante et ne peut s'en arracher. La fraîche jeunesse revient à eux, leur apparaît avec toute sa grâce, et ils semblent se perdre avec joie dans cette contemplation. Nul plus que Joinville n'a éprouvé cette magie des souvenirs, nul ne l'a mieux rendue. Naturellement expansif et naïf, aimant à raconter, bavard même et sujet à se répéter, il ne fatigue jamais, n'ennuie iamais. C'est une personnalité

aimable que l'on accueille avec plaisir, même quand elle vient se placer entre nous et la noble figure de saint Louis.

Ce que Joinville veut raconter, c'est bien l'histoire de saint Louis, non l'histoire complète de son règne, cela ne l'intéresse que médiocrement, mais tout ce qu'il sait, lui, Joinville, de la vie du roi, ce qu'il en a vu de ses propres yeux, avec les paroles mémorables qu'il a recueillies de cette bouche. Ce n'est donc pas à un politique que nous avons affaire, mais bien plutôt à un biographe, et à un biographe intime, que les secrets et les affaires d'État n'ont jamais préoccupé, et qui estime que le vrai saint Louis, c'est celui qu'il a connu et dans les moments où il l'a connu. De là, une sorte de nécessité pour l'auteur, de ne pas s'oublier, de se mettre assez souvent en scène. Il le faut bien, puisqu'il était là, auprès du roi, quand le roi dit et fit telle chose; il le faut bien, puisque lui, sénéchal de Champagne, fut assez étourdi que de laisser échapper telle parole doucement corrigée par le saint roi; il le faut bien, puisque, après le plaisir de raconter la vie de saint Louis, il n'y en a pas de plus vif que de raconter ce qui arriva au sire de Joinville.

Ils sont bien précieux ces petits détails où s'arrête complaisamment l'auteur. Non-seulement la figure de saint Louis nous apparaît en pleine lumière, aussi vivante que celle d'un héros de Plutarque, mais comme nous comprenons bien une foule de choses que le biographe n'avait pas l'intention de nous montrer, et qu'il nous explique sans le savoir! — Je laisse un peu de côté la personne du roi et la partie purement historique, ce sont des détails qui se trouvent partout, je demande à Joinville ce que les hommes

du milieu du XIIIe siècle pensaient des croisades. Il n'a pas traité la question, car encore une fois, ce n'est pas un politique, mais il l'a pleinement résolue pour nous. Réunissez les traits du tableau qu'il n'a pas songé à composer, recueillez ses aveux personnels, et vous vous expliquerez alors comment et pourquoi le temps de ces pieuses expéditions est passé. — Et d'abord le roi saint Louis lui-même ne prend les armes que pour accomplir un vœu fait pendant une grave maladie. Sa mère, apprenant sa résolution, mène deuil, comme s'il était mort. Les mêmes scènes se reproduiront à la seconde Croisade. Quant à Joinville, bien que fort jeune et assez ardent, il a bien de la peine à se décider. Qui donc l'arrête ? Il nous le dit tout simplement : il a une femme qu'il aime, il vient d'avoir un enfant, et il se trouve si bien dans le beau château de Joinville ! Avant de partir, il fait pèlerinage pieds nus, en robe de bure, avec bourdon, à toutes les chapelles du pays, mais n'ose tourner la tête vers Joinville, *de peur que le cœur ne lui attendrît trop*. Il raconte aussi, ce naïf Champenois, que la Croisade lui a coûté gros; qu'il est parti, ne possédant plus que mille livres de rente en terre, et qu'il n'a rien rapporté de Palestine, que des blessures. Vingt ans après, saint Louis veut l'emmener de nouveau ; mais cette fois le sénéchal s'excuse. Il a appris en rêve que la Croisade *serait de petit exploit ;* voilà pour le surnaturel. Il sait de plus ce que deviennent les terres des Croisés en leur absence : lui, il veut garder sa terre et sa gent. Il fait le compte de ses ressources, de ses procès, des héritages en perspective. Bref, à l'élan aveugle a succédé le calcul. Joinville n'a garde de nous dire, à la façon d'un La Rochefoucauld, que les hommes

sont toujours dominés par l'intérêt, mais il y a tel détail qu'il n'oublie pas, telle anecdote qu'il raconte, dont la conclusion est claire. Saint Louis lui-même écoute avec plus de bienveillance l'abbé de Cluny qui a eu soin de lui envoyer avant l'audience deux beaux chevaux. Joinville lui en fait la remarque, et le roi confus, avoue. Où sont-ils les princes et les courtisans de ce temps-là ? Enfin Joinville s'est embarqué ; on lève l'ancre, le vaisseau s'ébranle, les voiles s'enflent au souffle du vent : quelle joie pour un Croisé de cœur! Déjà il croit apercevoir les lignes blanches des côtes de Syrie. Lui, Joinville, il suit d'un œil mélancolique les côtes de France qui s'éloignent et déjà se confondent avec la brume flottante, et son cœur se gonfle de soupirs. Mais le voilà en Palestine. Devant lui une nuée de Sarrasins tourbillonne criant, courant, frappant. Le Français fait bonne contenance et rend coup pour coup ; mais il ne ressemble guère aux paladins de Roncevaux qui se font tuer pour aller en paradis. Un gentilhomme fait un beau sermon aux prisonniers des Turcs, leur remontre qu'ils sont sûrs de leur salut si, après s'être confessés, ils se font massacrer. Joinville l'écoute, et dit simplement *mais nous ne le crûmes pas*. Il est d'avis qu'on ne doit pas prendre le paradis de force, qu'il faut l'attendre. — Sa piété est très-vive, très-sincère ; il fait des pèlerinages, des vœux, et même des bouts de sermon par-ci par-là, mais il y a telle limite que sa foi ne franchira jamais. Il aime mieux par exemple faire cent péchés mortels que d'être lépreux ; il ne se décidera jamais, dût le roi l'en réprimander, à laver les pieds des pauvres le grand jeudi. Cette tiédeur relative et dont il s'accuse, mais qu'il conserve malgré tout, le maintient dans une certaine tolérance. Le roi fait per-

cer d'un fer rouge la langue des blasphémateurs. — Ce sont de bien grands coupables, dit Joinville, qui évite de se prononcer sur le supplice infligé, qu'il doit trouver excessif, mais il ajoute : « A Joinville, telle mauvaise pa-« role reçoit un soufflet ou une tape. » — C'est plus doux. En revanche, il ne marchande pas son approbation au roi quand il le voit résister en face aux demandes injustes et cruelles des évêques qui réclament les biens des excommuniés. — Quand vous aurez prouvé que l'excommunication est juste, répond saint Louis. — Il le loue aussi de la décision qu'il a prise au sujet d'un clerc qui avait tué trois sergents. Le clerc fut emmené à la Croisade : c'était évidemment un homme d'action. — Deux traits encore, qui achèveront de peindre cette aimable nature, sa franchise, son indépendance, sa ferme loyauté. — Le roi vient d'apprendre la mort de sa mère, coup subit qui le frappe au plus profond du cœur. Pendant deux jours il s'enferme, ne veut voir personne, puis il envoie querir Joinville. A peine celui-ci est-il entré, le roi étend les bras et s'écrie : « Ah ! sénéchal, j'ai perdu ma mère ! — Elle devait mourir, répond Joinville, mais je m'étonne que vous, qui êtes un homme sage, ayez montré un si grand deuil. » Vous trouverez sans doute ce consolateur un peu sec, pour ne pas dire plus. Que voulez-vous ? Joinville n'aimait pas la reine-mère, qui avait toujours été dure et tyrannique pour son fils et sa belle-fille. — En sortant de chez le roi, Joinville va chez la reine Marguerite. Il la trouva aussi montrant grand deuil, et il lui dit : « Il dit bien vrai « celui qui dit que l'on ne doit pas croire aux femmes ; « car c'était la femme que vous haïssiez le plus, et vous « en montrez un tel deuil ! » Et il se met à nous raconter

les duretés de la reine mère envers Marguerite, comment celle-ci étant en danger de mort et ayant auprès d'elle son mari, Blanche fit sortir le roi, et la pauvre femme s'écria : « Hélas ! vous ne me laisserez voir mon seigneur, ni « morte ni vive ! » — Et nous voilà pensant comme Joinville au sujet de la reine Blanche. Mais il faut vous montrer ce fidèle serviteur dans des circonstances plus graves, où la franchise avait plus de mérite, était héroïque. On délibère dans le conseil pour savoir si le roi doit retourner en France, en laissant là ceux qui ne peuvent se racheter. Tous sont d'avis que saint Louis doit partir. Quand ce vint au tour de Joinville à parler, il dit hardiment que le roi devait délivrer les siens ou rester avec eux. Ce fut un scandale énorme; le pauvre Joinville fut honni de tous. Le roi ne dit rien et leva la séance. Pendant le dîner, il n'adressa pas une seule fois la parole au sénéchal. Après le dîner, celui-ci, tout triste, se demandant s'il n'avait pas eu tort, alla s'appuyer la tête aux barreaux d'une fenêtre grillée. Tout à coup quelqu'un s'appuya sur ses épaules, et deux mains se placèrent sur ses yeux. Il reconnut une émeraude que portait ordinairement le roi. « Comment, lui dit saint Louis, vous qui « êtes un jeune homme, fûtes-vous si hardi d'oser me « conseiller de demeurer contre tous les seigneurs et sa- « ges hommes de France ? » Et Joinville répondit : « Je « ne vous conseillerai jamais une mauvaise action. — Ce « serait donc une mauvaise action de s'en aller ? — Oui, « sire, que Dieu me soit en aide ! » Le roi quitta la Palestine, mais ne laissa pas derrière lui un seul homme de ceux que Joinville appelle « le menu peuple de Jésus-Christ. »

Villehardouin et Joinville sont des grands seigneurs, des hommes d'action ; ils ne sont écrivains que par occasion, encore se bornent-ils à dicter à un secrétaire le récit des événements auxquels ils ont assisté : leur main habituée au lourd pommeau de l'épée ne pourrait tenir une plume. Froissart, lui, est un écrivain de métier. De bonne heure il se met à la besogne, et il continue toute sa vie (1333-1400). C'est un homme de petite condition, à qui les prouesses de guerre sont interdites par état, et qui s'en dédommage en couchant par écrit celles des autres. Né dans l'atelier d'un peintre d'armoiries, il fut pris dès l'enfance de la passion du blason et des devises. Chevaliers, belles dames, tournois, cours d'amour, carrousels, batailles, armures éclatantes, bannières déployées, clairons, fanfares, destriers fougueux, tout ce qui luit et fait du bruit et jette la poussière au vent et aux yeux, voilà ce qu'aime Froissart. Tout jeune, il avait dévoré tous les romans de chevalerie qui lui tombaient sous la main, les plus récents surtout, ceux du Cycle Breton, les Tristan, les Lancelot, les Parseval. Ces héros sans patrie, toujours en quête d'aventures, si vaillants et si tendres, si redoutés et si aimés, n'ayant souci que d'eux-mêmes, de se faire admirer et adorer, avaient obsédé et enivré son imagination. Par là-dessus était venu le *Roman de la Rose* avec sa sentimentalité raffinée, qui avait encore développé ce goût des chimères brillantes. Peut-être, s'il eût pu voir de près et en qualité d'acteur, ce monde de la noblesse et de la chevalerie qu'il se représentait sous de si belles couleurs, eût-il rabattu de son enthousiasme juvénile. A tout le moins, il eût fait la différence entre les fictions des romanciers en vers ou en prose et la réalité contemporaine ;

mais il s'obstina dans son idéal et ne vit que ce qu'il voulut voir.

Quel siècle cependant que ce XIVe siècle ! Qu'il est difficile d'y placer l'héroïsme chevaleresque ! D'abord, plus de Croisades; on en est même venu à railler la folie de ces nobles expéditions : le *roman de Renart* les tourne en ridicule. Sous ce règne si sec et si plat de Philippe-le-Bel, les Templiers sont jugés, condamnés, brûlés, procès inique, soit, mais les Templiers étaient-ils ce qu'ils devaient être ? Avec eux disparaît un monde de foi naïve et héroïque. Voici venir les hommes de loi et les administrateurs, et les expédients du fisc aux abois. La noblesse se fait battre à Courtray ; les lourds Flamands font main basse sans respect sur les brillants chevaliers. Ce sera bien pis encore à Crécy et à Poitiers. Partout la misère, la désolation. Le terrible soulèvement de la Jacquerie, cette révolution sociale avortée, éclate, puis la peste noire, qui enlève la moitié de la population, puis les ravages des *grandes compagnies*, et une guerre de cent ans qui commence contre les Anglais. Voilà la matière qui s'offre à Froissart; c'est avec de tels éléments, un sujet si lugubre au fond, qu'il a composé ces chroniques de si vif éclat, d'épanouissement.

Tel était son goût, tel le tour de son esprit. Il nous l'apprend lui-même :

Et pour vous informer de la vérité, je commençai jeune dès l'âge de vingt ans; je suis venu au monde avec les faits et les événements; et y ai toujours pris grand plaisance plus qu'à autre chose; et Dieu m'a fait la grâce d'avoir toujours été de toutes les cours et hôtels des rois, et spécialement de l'hôtel du roi Edouard d'Angleterre et de la noble reine sa femme,

madame Philippe de Hainaut, de laquelle en ma jeunesse je fus clerc et secrétaire. Et je la servois de beaux livres de poésie et traités amoureux, et, pour l'amour du service de la noble dame à qui j'étois, tous autres seigneurs, rois, ducs, comtes, barons et chevaliers, *de quelque nation qu'ils fussent*, m'aimoient, m'écoutoient et voyoient volontiers, et m'étoient grandement utiles. Ainsi, au nom de la bonne dame et à ses frais, et aux frais des hauts seigneurs de mon temps, je visitai la plus grande partie de la chrétienté...; et partout où je venois, je faisois enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avoient été en faits d'armes et qui proprement en savoient parler, et aussi à quelques hérauts d'armes de confiance pour vérifier et justifier toutes choses. Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière; et tant que je vivrai, par la grâce de Dieu, je la continuerai; car *d'autant plus j'y suis et plus y laboure, et plus elle me plaît; tout de même que le gentil chevalier et écuyer qui aime les armes, en persévérant et continuant, s'y nourrit et s'y accomplit, ainsi en travaillant et opérant sur cette matière, je m'habilite et délite.*

Le voilà donc lancé dans son œuvre, « opérant sur cette matière, » comme il dit, y devenant chaque jour plus expert, y trouvant chaque jour joie nouvelle (*je m'habilite et délite*). Excellente disposition d'esprit : il faut aimer ce qu'on fait, mais est-ce tout? On a comparé Froissart à Hérodote. Tous deux en effet, poussés du plus ardent désir de savoir, se mettent à voyager, à courir le monde, recueillant en tous lieux les faits, les documents, les témoignages qui sont les matériaux de l'histoire. Seulement Hérodote n'est pas un simple curieux, c'est un patriote, une âme religieuse, pénétrée de l'amour du droit et de la justice. Il montrera donc, d'un côté, le despote insensé de l'Orient précipitant sur la Grèce son million de soldats, brûlant les temples des dieux, apportant la servitude et la désolation; de l'autre, ces fils de l'Hellade, si peu nom-

breux, si épouvantés d'abord, puis reprenant cœur, invoquant les dieux de la patrie et les héros protecteurs des cités, et allant au combat qui doit sauver l'indépendance du monde. — Admirable récit, enseignement plus admirable encore. Froissart, lui, n'a d'autre but que de narrer. Il se met à courir le monde pour ramasser ses provisions de chroniques. Il est en Angleterre, tout à coup il apprend que Gaston Phébus, qui réside à Foix, connaît par le menu toute l'histoire des derniers événements d'Espagne, la lutte d'Henri de Transtamare et de Pierre le Cruel; voilà Froissart qui passe le détroit, monte à cheval, menant derrière lui deux beaux lévriers, car il sait Gaston Phébus expert en vénerie. Chemin faisant, il rencontre un gentilhomme gascon, et fait route avec lui. Celui-ci, le voyant si disposé à écouter, lui raconte histoires sur histoires, et Froissart prend des notes. Ainsi se forment et s'enflent ses chroniques, et l'auteur se dit avec joie qu'il a atteint son but. Lequel? De sauver de l'oubli les glorieuses actions; seulement il n'a pas la moindre idée de ce que c'est qu'une action glorieuse : pourvu qu'elle jette un éclat quelconque, cela lui suffit. Il le confesse assez naïvement :

> Afin que honorables emprises et nobles avantures et faits d'armes, lesquelles sont avenues par les guerres de France et d'Angleterre, soient notamment registrées et mises en mémoire perpétuelle, par quoi les preux aient exemple d'eux encourager en bien faisant, je veux traiter et recorder histoire et matière de grand louange.

Ce qu'il espère, c'est que ses lecteurs « y prendront « ébattement et plaisance, et lui pourra encheoir en leur « grâce. »

Ne lui demandez donc pas une claire et sûre intelligence des faits qu'il rapporte : il n'en a vu que la face extérieure, la superficie blasonnée. Les questions de droit et de justice n'existent pas pour lui. La reine d'Angleterre, en l'honneur de qui il a rimé des vers galants, fait périr les favoris de son mari Edouard II, puis son mari lui-même; Froissart trouve cela tout naturel. Or près de l'épouse homicide et adultère grandit le fils du malheureux roi, qui à son tour fera périr Mortimer, le favori de la reine, et enfermera sa mère dans un château fort. Froissart trouve encore cela tout naturel. Il a raconté la bataille de Poitiers, et son récit est fort beau. Mais est-ce un Français, est-ce un Anglais qui parle? Je vous défie de le deviner. Admirable impartialité ! direz-vous. — Non, il a vu là une belle bataille, des preux de haute volée, et cela lui suffit. Il admire la valeur du roi Jean, soldat sanguin, sans idées et sans cœur; il admire encore plus la parfaite courtoisie du Prince Noir. Ils ont « bien fait » tous deux : il n'en faut pas davantage à Froissart. — Et le peuple? Il n'en parle jamais. Les petites gens n'existent pas pour lui. Est-ce qu'un chroniqueur qui se respecte met en scène de tels vilains? Grave lacune que celle-là. Le grand mouvement des communes d'une part, la jacquerie de l'autre, comment passer sous silence de tels faits? — Froissart les supprime tout naturellement. Il lui faut pour héros des rois, des princes ou tout au moins des chevaliers. Joseph Chénier l'appelle « valet de prince; » le mot est dur, il n'est pas immérité. Mais ce valet savait écrire, aimait écrire; c'est déjà un artiste en fait de style. Il compose avec art un épisode, l'éclaire d'une douce et égale lumière dans toutes ses parties;

le récit se développe lentement, agréablement; les détails pittoresques abondent; on est intéressé, charmé; mais pas un mot parti de l'âme; aucune de ces réflexions graves qui dans le narrateur trahissent le juge. Les chroniques de Froissart sont un miroir : tout s'y reflète, rien ne s'y arrête.

COMMYNES

L'homme. — Sa vie. — Son caractère. — Son style.

Auprès de nos chroniqueurs du moyen âge je place un écrivain qui n'offre avec eux que de bien lointaines analogies, bien qu'il se soit exercé dans le même genre. C'est Philippe de Commynes, le premier en date, et non le moindre, de nos auteurs de *Mémoires*.

Commynes appartient à la seconde moitié du xv^e^ siècle, époque lamentable (1445-1509). Il a connu, et très-particulièrement, Charles le Téméraire et Louis XI, puis Charles VIII et Louis XII, et il a consigné dans son livre le récit des événements dont il avait été témoin oculaire, où il avait joué un rôle. Il y a dans l'ouvrage plus d'une lacune, mais le témoignage de l'historien n'en a que plus de poids. Il n'a voulu en effet raconter que ce qu'il savait de science certaine, immédiate, bien différent en cela de Froissart, qui se mettait en quête de nouvelles, prenait de toutes mains, enflait ses chroniques d'anecdotes suspectes, mais brillantes, d'un bel effet, n'ayant du reste aucun souci des choses de la politique, ne voyant et ne

montrant que des surfaces. Commynes, lui, est moins jaloux de s'étendre que d'approfondir; il borne son horizon pour le mieux embrasser; il ne veut pas de ces demi-clartés que versent sur les faits des témoignages suspects; il lui faut la vérité vraie, celle que les acteurs mêmes des grands événements ne mettent pas volontiers en lumière, qu'ils essayent plutôt de dérober. Ni la pompe royale, ni les apparences, ni les déclarations solennelles, ni les prétextes spécieux ne trompent Commynes, ou ne l'éblouissent. Il écarte simplement, résolûment tout ce qui se montre pour en imposer et va tout droit à ce qui se cache, le saisit et l'étale. Il serait peut-être téméraire de dire : c'est un moraliste, et lui-même serait faiblement touché d'un tel éloge; mais on peut dire : c'est un politique.

Il est déjà vieux lorsqu'il commence à écrire, vers 1498, un peu avant et un peu après la mort de Charles VIII. Celui-ci tient à l'écart et en grande défiance le sire de Commynes, qui n'en semble pas autrement étonné et révolté : « Je crois, dit-il, que j'ai été l'homme du monde à qui il a plus fait de rudesse. » — Louis XII monte sur le trône, Louis XII que Commynes avait trop bien servi, quand il n'était que duc d'Orléans, et le nouveau roi ne fait rien pour Commynes, qui laisse tomber de sa plume ces mots amers : « Ce prince pour lequel j'avais été en « tous mes troubles et pertes, toutefois pour l'heure ne « lui en souvint point fort. » — Ces mémoires sont donc écrits dans les dernières années d'une vie condamnée à un repos forcé, loin de la cour, dans une sorte de recueillement triste. N'y cherchez pas cependant la vibration de la colère et les éclats de la haine. Commynes n'est pas un

Saint-Simon : c'est une âme froide, toujours maîtresse d'elle-même. D'ailleurs, il ne parlera point du nouveau règne, car il ne parle que des choses qu'il connaît bien, et il est désormais en dehors de tout. Il remonte le cours des ans écoulés, et se donne cette joie mélancolique, mais si intense, de revivre la vie des belles et fortes années, de retrouver son Louis XI, un vrai roi celui-là, tandis que Charles VIII et Louis XII, quelles piètres images de la royauté !

Le livre est dédié à l'archevêque de Vienne, un certain Angelo Cato, Italien de Bénévent, médecin, astrologue, et qui savait l'avenir. Il le prouva bien, l'habile homme, car étant entré au service du duc d'Anjou, faible prince destiné à être écrasé entre Charles le Téméraire et Louis XI, il abandonna son maître et se donna au duc de Bourgogne; puis celui-ci ne lui semblant pas de taille à lutter contre le roi de France, il le quitta aussi, fut bien accueilli de Louis XI, reçut de lui l'archevêché de Vienne et de l'argent. C'était, comme vous voyez, un personnage avisé et qui réussit. Commynes l'admire fort et tient à grand honneur de faire paraître son livre sous de tels auspices. Telles sont les circonstances dans lesquelles furent composés les *Mémoires*. Essayons maintenant de saisir plus étroitement la personne de l'auteur.

Ce n'est pas lui qui nous fournira les renseignements nécessaires. Soit modestie, soit embarras, Commynes se met rarement en scène et ne s'épanche jamais. Mais nous possédons un certain nombre de pièces officielles qui suppléent à sa réserve et l'expliquent. Ces pièces, vous les trouverez tout au long dans le troisième volume des *Mémoires de Commynes*, publiés par la *Société de l'Histoire*

de France [1]. Voici la biographie de Commynes, telle qu'elle se dégage de ces documents. Il entra au service du comte de Charolais, en 1464, à l'âge de 19 ans. Il assista l'année suivante, dans les rangs des Bourguignons, à la bataille de Montlhéry, puis aux négociations qui suivirent. C'est à ce moment un fidèle vassal de son suzerain légitime, le duc de Bourgogne. Aussi la première pièce officielle est un arrêt de confiscation, signé Louis XI, qui déclare Commynes « rebelle et désobéissant sujet, » — et lui enlève six mille livres tournois qu'il avait en dépôt à Tours. — Le document porte la date de 1471. — Tournez la page et vous trouvez à la date de 1472 (août) une autre pièce, signée du duc de Bourgogne et portant confiscation de tous les biens de Commynes, attendu qu'il « s'est dis- « traict hors de nostre obeyssance et rendu fugitif au party « à nous contraire. » — Quant à Commynes, lui, il se borne à écrire dans ses *Mémoires :* « En ce temps-là, je « vins au service du Roy. » — Voilà donc la volte-face accomplie : elle coûte cher à Commynes, mais elle lui rapporte dix fois plus qu'elle ne lui coûte Deux mois après (octobre 1472), Louis XI fait enregistrer des *Lettres de don* en faveur de son nouveau serviteur, et se plaît à « constater la grande et ferme loyauté et singulière amour « que Philippe de Commynes a eue envers nous, et mes- « mement en nostre grande et extrême nécessité, à la dé- « livrance de nostre personne, lorsque estions entre les « mains et sous la puissance de nos dicts rebelles et déso- « béissans..... Nostre dict conseiller et chambellan, sans « crainte du danger qui lui en pouvait alors venir, nous ad-

[1] L'auteur de ce beau travail est une femme, mademoiselle Dupont.

« vertit de tout ce qu'il pouvoit pour nostre bien, et telle-« ment s'employa que, par son moyen et aide, nous « saillismes hors des mains de nos dicts rebelles et déso-« béissans,» etc., etc. Il a exposé sa vie, perdu ses biens pour nous servir : en conséquence, il est fait don à Commynes des principautés de Talmont, baronnies, chasteaux, chastellenies, terres et seigneuries du dict lieu, plus Aussonne, Curzon, Chasteau-Gonthier et La Chaume, chastel et chastellenie de Berrye, etc. De plus, il est fait sénéchal de Poitou avec six mille livres de pension, capitaine du château et donjon de Chinon; il reçoit le domaine de Chaillot, près Paris; il est marié à une fort riche héritière, Hélène de Jambes; et un peu plus tard, après le supplice de Jacques d'Armagnac, obtient une part considérable des biens du condamné. — Quel service avait rendu Commynes? La lettre royale est assez claire : *la grande et extrême nécessité* où s'est trouvé Louis XI, c'est évidemment le séjour à Péronne. D'où il suit que si Commynes servit le roi de France en cette occasion, ce fut en trahissant son maître légitime, le duc de Bourgogne. *Trahir* est un bien gros mot, me dit-on; l'idée de patrie n'existait pas alors. Soit; mais les devoirs du vassal envers son suzerain, est-ce qu'ils n'existaient pas non plus? Il faut donc le reconnaître : Commynes passa à l'ennemi et se fit richement payer sa défection. Il paraît que le duc de Bourgogne n'était pas un maître fort agréable, qu'il était grossier, brutal, blessant; qu'un jour, entre autres, au retour de la chasse, trouvant Commynes endormi, il le réveilla en lui jetant une botte à la tête, et s'en vanta si bien que l'on n'appelait plus Commynes que *tête bottée*. Le fait n'est pas invraisemblable; Commynes n'en parle pas, mais

il s'en est souvenu : il y a telle phrase sur *la bestialité* des princes, sur les princes *qui vivent bestialement* qui va droit frapper le duc de Bourgogne. Louis XI, qui se connaissait en hommes et les payait leur prix, fit à Commynes des avantages tels, que celui-ci n'eût aucun intérêt à trahir. A ces conditions, ces âmes, faites pour se comprendre, s'entendirent fort bien. Il n'y eut qu'un léger nuage entre elles, et il creva sur la tête de Commynes qui avait trouvé son maître dans tous les sens. Ayant voulu profiter d'une mission qui lui fut donnée en Bourgogne après la mort du duc pour nouer quelques intrigues et faire sa main, Louis XI l'envoya sur-le-champ à Florence. — « Cela, dit Commynes, avec quelque autre petite sus-« pection, fut cause de m'envoyer très-soudainement à Flo-« rence. » A la mort de Louis XI, brusque revirement. Le nouveau roi dépouille Commynes de la principauté de Talmont et de tous les biens confisqués injustement aux héritiers de La Trémouille, puis de son office de sénéchal du Poitou, « comme conseillant et favorisant les princes et « seigneurs rebelles au roy. » Quelle chute ! Commynes est traité en coupable de haute trahison ; il passe huit mois enfermé dans une de ces cages de fer inventées par Louis XI (« je les connois, dit-il, j'en ai tasté »), puis dix ans en prison ou gardé à vue dans ses terres. Peu de temps avant la mort du roi, il revient sur l'eau on ne sait trop comment; on le retrouve en Italie, diplomate et soldat; il assiste à la bataille de Fornoue. Le voilà en passe de reconquérir son ancienne position; mais Charles VIII meurt, et Louis XII, qui avait conspiré avec Commynes contre le feu roi, ne juge pas à propos de récompenser et d'employer un tel auxiliaire. La carrière po-

litique de Commynes est terminée; dix ans après il meurt.

Que conclure de tous ces documents? Que notre auteur n'était pas une de ces âmes nobles et élevées qui sacrifient tout au devoir. Autre chose encore, à ce qu'il me semble. Commynes ne se plaint guère, ne récrimine point, n'accuse personne. S'il se fût ouvert à nous, il nous eût dit, j'imagine : Voyez, je m'y suis bien pris d'abord et j'ai réussi; puis, je me suis trompé dans mes combinaisons, et j'ai échoué. Tant pis pour moi! Ou bien encore : Quels tristes princes que ces successeurs de Louis XI! Comme ils se connaissent peu en hommes! Eh bien! le principe (si c'est un principe) qui a dirigé Commynes dans la conduite de sa vie, c'est justement celui qui le guidera dans son appréciation des personnes et des événements. Rien d'héroïque ou de chevaleresque, comme l'on voit. Aussi bien la chevalerie a fait son temps; et quant aux héros, il n'y en a qu'un dans le xv^e^ siècle, c'est Jeanne d'Arc, une sorcière ou une folle tout au moins aux yeux de Commynes. Lui qui a assiégé Beauvais et qui raconte le siége, il ne prononce seulement pas le nom de Jeanne Hachette. Ces exaltations de l'âme sont, de pures chimères pour lui. Il se dit, avec son modèle Louis XI, que le temps des prouesses brillantes est passé. Qu'est-ce qu'elles ont rapporté à leurs auteurs? La ruine et un renom stérile. Qu'un Froissart admire les grands coups d'épée de Jean le Bon et la splendide mêlée de Poitiers où il y eut jusqu'à quatre batailles : Commynes, lui, n'a que du mépris pour ce triste monarque. Il fait le compte de ce qu'a coûté sa rançon, et conclut en regrettant qu'il n'ait pas été tué sur place. Voilà un patriotisme éclairé, calculateur! Quand on lit Froissart, on se console presque de la défaite, tant

le vaincu est vaillant, généreux, de fière mine, tant le vainqueur est courtois, modeste, humble même devant son prisonnier. Commynes, lui, déclare tout d'abord que les Anglais nous sont bien supérieurs sur les champs de bataille; mais ils sont « moins subtils dans les traités; ils « ont du gaing en combattant, perte et dommages en « traitant. » — Voilà ce qui doit nous consoler; nous ne pouvons être des lions, soyons des renards, aussi bien c'est aux renards qu'appartient l'empire du monde; voyez plutôt Louis XI.

Tel est le point de vue de Commynes. Il est le premier représentant d'une école nouvelle, celle que Louis XI vient d'inaugurer, l'école de la politique, c'est-à-dire de l'habileté, de la ruse, de la fourberie. Ces gens-là sont encore quelque peu des sauvages; leur diplomatie n'a pas encore cette exquise urbanité qui est un voile brillant jeté sur les actes iniques et odieux : ils sont faux, tortueux et féroces aussi, mais à la fin seulement et quand ils tiennent leur ennemi. Tel fut Louis XI, et Louis XI est le roi selon le cœur de Commynes, son idéal, comme César Borgia pour Machiavel. Ce n'est pas qu'il lui attribue aucune de ces hautes vues politiques dont on lui fait honneur aujourd'hui : tout ce qui s'élève échappe à Commynes; mais il a vu le roi à l'œuvre; il l'a suivi dans les moindres détails de ses luttes incessantes; il a constaté la supériorité de son intelligence, les ressources infinies de son habileté, et en fin de compte le succès qui a récompensé tout cela. Il en a conclu tout naturellement que l'intérêt est le principe de toutes les actions, et que le succès en est la pierre de touche. Aussi est-il sévère, dur même pour les faibles et les maladroits, tandis qu'il n'a que des éloges et de l'ad-

miration pour les forts et les habiles. En somme, si Louis XI avait écrit l'histoire de son règne, il n'eût guère procédé autrement Commynes est une façon d'historiographe du roi.

La partie la plus intéressante et la mieux réussie des Mémoires est la lutte entre Louis XI et le Téméraire. Commynes ne cherche point le pittoresque, le dramatique, il ne veut pas produire de l'effet; mais il sait si bien choisir et ordonner les détails les plus insignifiants en apparence, que tout apparaît en pleine lumière et avec un relief singulier. Ainsi il a vu se former les premiers nuages, et il nous les montre suspendus quelque temps avant de crever. Le duc Philippe règne encore; son fils, le comte de Charolais, est dévoré d'impatience et d'ambition; la sage modération de son père le tient en bride, mais frémissant. D'un autre côté, Louis XI, à peine monté sur le trône, est pris d'une sorte d'enivrement, et veut emporter de haute lutte toutes les résistances. Il envoie à la cour du duc de Bourgogne le chancelier Morvillier, porteur de sommations très-hautaines, insolentes même. Celui-ci s'est plaint amèrement de l'humeur remuante du comte de Charolais, qui a été blâmé et désavoué par son père. Les ambassadeurs se retirent; le jeune comte saisit l'un d'eux, l'archevêque de Narbonne, et lui dit : « Re- « commandez-moy très-humblement à la bonne grâce du « roy, et luy dictes qu'il m'a bien fait laver icy par son « chancellier, mais que avant qu'il soit ung an il s'en re- « pentira. » En effet presque aussitôt éclate la ligue du Bien public, on prend les armes, on se rencontre à Montlhéry, les Bourguignons viennent camper aux portes de Paris, Louis XI court les plus grands dangers. C'est

alors que le roi de France change de ton et d'allures, se fait humble et chétif et demande à la ruse ce qu'il n'a pu enlever de vive force. Il se dirige vers le camp de ses ennemis, se fait *assurer*, et quand il est en présence du Téméraire, tout gonflé d'orgueil:

« Mon frère, lui dit-il, je congnois que vous êtes gentilhomme et de la maison de France. » — Le dict comte de Charolois luy demanda : « Pourquoy, monseigneur? — Pour ce, dit-il, que quand j'envoyay mes ambassadeurs à l'Isle, n'a guères, devers mon oncle votre père et vous, et que ce fol Morvillier parla si bien à vous, vous me mandastes par l'archevesque de Narbonne que je me repentiroye des parolles que vous avoit dict le dict Morvillier avant qu'il fust le bout de l'an. Vous m'avez tenu promese, et encores beaucoup plus tôt que le bout de l'an. » Et dict le roy ces parolles en bon visage et riant, congnoissant la nature de celluy à qui il parloit estre telle qu'il prendroit plaisir aux dictes parolles : et seurement elles lui pleurent. Puis poursuivit ainsi : « Avec tels gens veulx-je avoir à besongner, qui tiennent ce qu'ilz promettent. »

Voilà les débuts du véritable Louis XI. Comme cela est saisi, pris sur le vif! Vous voyez l'humble contenance du roi, les flatteries qu'il adresse à son ennemi, celui-ci se rengorgeant et Commynes prenant des notes. — Quelques pages plus loin, il annoncera la chute probable du Téméraire, cet orgueilleux « qui mesprisoit tout aultre conseil « du monde sauf le sien seul. »

La lutte une fois engagée, Commynes sait bien que malgré les trêves et les traités elle se poursuivra toujours, et il reste à l'affût. On met en avant le bien public; mais ce n'est pas lui qui croira à ces beaux prétextes : « c'estoit là « le moins de la question; car le bien public estoit con- « verty en bien particulier. » On signe un traité à Conflans; Louis XI a le dessous à ce moment; aussi, vous dit

l'auteur, « les princes butinèrent le monarque et le mirent « au pillage. » Louis XI accepta cette humiliation, bien résolu à prendre sa revanche et le plus tôt possible, mais par d'autres moyens. — Plus de batailles, plus de campagnes, mais de la diplomatie. Il s'agit de diminuer le nombre de ses adversaires, d'isoler, si c'est possible, le duc de Bourgogne; alors on verra. En conséquence, le roi commence « à faire des marchandises, » c'est-à-dire à acheter ses ennemis l'un après l'autre. Voilà la politique nouvelle, celle qui a toutes les sympathies de Commynes. « Naturel- « lement, dit-il, la plus part des gens ont l'œil à s'ac- « croistre ou à se sauver, quy aisément les faict tirer aux « plus forts. » Que le prince exploite donc ce penchant de la nature humaine et la victoire lui est assurée : « gai- « gner gens est une grant grâce que Dieu faict au prince « qui le scait fayre; et est signe qu'il n'est point entaché « de ce fol vice et péché d'orgueil qui procure hayne « envers toutes personnes. » — Encore un coup de patte au duc de Bourgogne. Tel n'est point Louis XI. Voici son portrait par Commynes :

Entre tous ceulx que j'ay jamais congneux, le plus saige pour soy tirer d'ung mauvais pas en temps d'adversité, c'estoit le roy Louis XI nostre maistre, et le plus humble en parolles et en habits ; qui plus travailloit à gagner ung homme qui le povoit servir, ou qui luy povoit nuyre. Et ne se ennuyoit point à estre refusé une fois d'ung homme qu'il praticquoit à gaigner; mais y continuoit, en luy promettant largement, et donnant par effect argent et estat qu'il congnoissoit qui luy plaisoit. Et ceulx qu'il avoit chassez et deboutez en temps de paix et de prospérité, il les racheptoit bien chier quant il en avoit besoing, et s'en servoit, et ne les avoit en nulle hayne pour les choses passées. Il estoit naturellement amy des gens de moyen estat, et ennemy de tous grans qui se povoient passer de luy.

Tel il n'avait pas été au début de son règne, où « d'en-« trée ne pensa que aux vengeances; » — mais comme il en éprouva dommage, il en eut repentance et « répara « ceste follye et ceste erreur. » — Un seul défaut déparait tant de qualités, non pas la couardise, bien qu'il fût « assez « craintif de sa propre nature; » mais il était parfois léger à parler des gens, blessait l'amour-propre, indisposait. Mais il le sentait bien vite et s'empressait de réparer le dommage avec de l'argent et des paroles de regret. Il disait à l'offensé : « Je sçay bien que ma langue m'a porté grant « dommage; aussi m'a elle faict quelque fois du plaisir « beaucoup; toutefois c'estraison que je répare l'amende. » Voilà comme se doit comporter un prince vraiment digne de ce nom : « Dieu n'a point estably l'office de roy ne « d'aultre prince pour estre exercé par les bestes. » — Et lui, l'historien de cette époque, il sait bien que son rôle c'est d'en saisir et d'en rendre la véritable physionomie: « il n'escrit pas pour bestes ou simples gens, mais pour « princes ou autres gens de cour qui y trouveront de bons « advertissemens. » — Je n'entrerai pas dans le détail des « bons advertissemens » que les princes peuvent retirer de la lecture de Commynes, ce serait fort peu édifiant et intéressant pour nous simples mortels; et d'ailleurs nous avons Machiavel, qui est plus fort que Commynes. Un trait ou deux suffiront pour donner une idée de ce code politique. Gaigner les gens, faire marchandises, est le premier point; le second, c'est « de chercher quelque bonne cou-« leur et un peu apparente, » tâcher d'avoir pour soi l'ombre de la légalité. Par exemple, Louis XI veut faire la guerre au duc de Bourgogne, mais il veut avoir l'appa-rence du droit en sa faveur : en conséquence il réunit les

états de Tours, et « n'y appella que gens nommés, et « qu'il pensoit qui ne contrediroient point à son vouloir. » — Il le fait ajourner à comparaître devant son Parlement, bien certain qu'il refuserait et laisserait ainsi à son adversaire l'apparence du droit. Un autre point, c'est de tout promettre, de s'engager à tout dans un mauvais pas, quitte à ne rien tenir quand on en est sorti. Ainsi Louis XI aurait promis de livrer tous les otages du monde pour quitter Péronne sain et sauf, et les aurait même livrés au besoin, mais, ajoute son admirateur, « je croy qu'il les eût laissés « et ne fût pas revenu. » — Bref, tout se résume pour lui dans cet axiome : « A la fin du compte, qui en aura le « prouffict, en aura l'honneur. » — C'est l'issue du duel entre Louis XI et Charles le Téméraire : le roi en eut le prouffict et l'honneur. Quant au duc, c'était un violent et un orgueilleux, qui s'essayait parfois à la politique, mais le pauvre prince n'y réussissait guère. Il n'avait qu'une corde à son arc, promettre sa fille à tous les gens dont il pouvait espérer secours contre son ennemi ou pour ses desseins ambitieux, bien décidé d'ailleurs à ne la marier qu'à la dernière extrémité. Commynes approuve cette bonne idée, mais quoi? « Il n'estoit pas assez puissant de sens et malice. » — « Le sens vient de Dieu. » — Commynes est frappé de la haute ambition du connétable de Saint-Pol, ce double traître qui voulait se frayer un chemin entre le roi et le duc : cela était hardi, noble même, mais l'entreprise était dangereuse, car ces deux princes étaient trop grands, trop forts et trop habiles. Il devait donc succomber et succomba.

Le duc de Bourgogne a péri et misérablement; Louis XI recueille la meilleure partie de l'héritage : il n'a plus d'en-

nemis sérieux en France; il s'est débarrassé de chacun d'eux à son heure et par des moyens sages : le voilà plus fort, plus puissant que ne le fut aucun roi de France depuis Charlemagne. Tout à coup, en 1479, la maladie tombe sur lui; il se relève, nouvelle attaque, rechute; c'est la mort qui vient le prendre, et cela en pleine prospérité, au moment où il va enfin jouir de cette puissance si chèrement acquise. Il va s'enfermer à Plessis-les-Tours; il se fortifie, il se barricade, s'entoure de fossés, de chausse-trappes, de bourreaux. Commynes est là; c'est un des rares serviteurs en qui le roi ait confiance; il est là, il suit jour par jour, heure par heure, les progrès du mal, la résistance acharnée du malade, les suprêmes et navrantes comédies qu'il joue encore sous la main de la mort, les terreurs qu'il montre et celles qu'il inspire. Il le voit épuisé, haletant, n'entendant plus, ne pouvant plus lire et se faisant apporter les dépêches, fixant sur le papier un œil qui ne voit pas, interrogeant l'attitude de ceux qui le voient essayant de faire son métier de roi, prêt à frapper pour montrer qu'il est encore vivant. Jamais il ne fut plus sévère et plus impitoyable qu'alors; les moindres manquements étaient punis de mort : « C'estoit maistre avec qui il falloit charrier droit. » — Cette volonté terrible, que rien n'abat, arrache à Commynes un cri éloquent; ce froid calculateur se sent une âme. Maigre et décharné était le roi, dit-il, « mais son grand cœur le portoit. » Et il le suit dans son agonie, disputant tout de lui-même à la mort, déployant contre elle les ressources infinies qui lui avaient si bien réussi contre ses autres adversaires. Un jour, se sentant plus défait, il revêt des habits splendides et rehausse par le velours et l'or l'abattement de la majesté royale.

Un autre jour, il expédie des députés sur tous les points de l'Europe ; il fait acheter pour le roi Louis XI des chevaux, des chiens, des mules en Espagne, en Danemark et jusqu'en Barbarie : il veut qu'on sache que le roi Louis XI vit encore. Autour de lui, il fait pendre et décapiter celui-ci et celui-là, pour qu'on n'oublie pas le roi Louis XI. Les médecins ne le guérissent pas ; il fera venir les saints, ceux qui sont tout-puissants auprès de Dieu : il mande le saint homme de Calabre, « afin qu'il lui peut allonger la vie. » Commynes le voit implorant la santé, courbé, attendant un miracle. Saint François de Paule le pourrait obtenir de Dieu s'il voulait! Et lui, le froid politique, s'arrête, hésitant et presque sceptique : « Il est encores vif, dit-il, « par quoy se pourroit bien changer en mieux ou en pis : « pourquoy m'en tay. » — Saint François n'a pu guérir le malade; qu'on cherche d'autres secours. On demande des reliques au pape Sixte IV ; on en demande au Turc qui en envoie ; enfin on fait venir la sainte Ampoule de Reims ; remèdes inutiles, mais quel autre qu'un Louis XI aurait pu les avoir? Là encore éclate sa puissance, et c'est là ce que Commynes ne veut pas qu'on oublie :

Par toutes les choses dessus dictes se peut congnoistre le sens et grandeur de nostre roy, et comme il estoit estimé et honoré en ce monde, et comme les choses spirituelles de dévotion et de religion estoient employées pour luy alonger la vie aussi bien que les choses temporelles : toutes fois le tout n'y fict rien, et falloit qu'il passast par là où les aultres sont passez.

Ce fut seulement quand il n'y eut plus l'ombre d'espérance qu'il fit venir son fils, relégué et comme emprisonné à Amboise, « *lequel n'avoit veu de plusieurs années*

« (quel détail !), car il craingnoit que soulz umbre de luy « quelque assemblée ne se feist en son royaulme. » — Il se souvenait de ce qu'il avait été pour son père. — Il faut lire tout ce sixième livre des Mémoires. C'est Commynes qui a créé le Louis XI de Plessis-les-Tours, qui est dans toutes les imaginations. Combien les vers de Casimir Delavigne pâlissent auprès de cette prose sobre et forte !

Le roi Louis XI mort, Commynes se demande s'il a fait plus de mal aux autres qu'il n'en a enduré lui-même, et enfin s'il trouvera grâce devant Dieu. Il rappelle cette existence si tourmentée, les angoisses de tout genre, les soupçons continuels, les inimitiés sans nombre, cette crainte de tous ceux qui l'approchaient, cette défiance de son gendre, de son fils, puis les souffrances de la maladie et le désespoir de ne pouvoir allonger une vie qui échappe. Voilà ce qu'il a eu à supporter; mais d'autre part il a fait bien du mal à ses ennemis; il a été dur et sans pitié pour eux; il a imaginé ces horribles cages de fer et ces supplices et ces piéges redoutables. — Tout compensé, Commynes estime que Dieu tiendra compte au roi des misères de sa vie; « qu'il a eu punition en ce monde pour en avoir moins en l'autre. » Bref, s'il ne va pas sûrement en paradis, au moins n'ira-t-il point en enfer... Car, après tout, Commynes « n'a jamais vu meilleur prince, car se il pressoit « ses subjectz, toutefois il n'eust point souffert que ung « austre l'eust faict, ne privé, ne étrange. » — Quel enseignement faut-il tirer de ce spectacle ? Celui que Commynes essayait de s'appliquer chaque jour, dans la retraite forcée où il écrivait son livre. C'est que « c'est peu de chose que « de l'homme, et que ceste vie est misérable et briefve, « et que ce n'est rien des grans ne des petits dez ce qu'ils

« sont morts. » — A quoi bon donc se tant tourmenter, puisque le terme fatal ne peut être évité? Ne vaudrait-il pas mieux « eslire le moyen chemin en toutes choses, « prendre ayses et plaisirs honnestes? » A tout prendre, ce serait encore le meilleur calcul. Le malheur est qu'on ne s'avise jamais de cette belle sagesse que quand il est trop tard, quand la mort se présente ou que la disgrâce est venue. Il ne faut donc pas chercher dans Commynes une philosophie quelconque. Il débite chemin faisant quelques bouts de sermon, des lieux communs qu'il a entendus ici ou là. Comment voulez-vous que ce froid calculateur, ce glorificateur du succès s'élève jusqu'aux principes supérieurs de la morale ou de la foi? Le paradis ou l'enfer pour lui, c'est encore un compte à établir ; il faut mettre dans les plateaux de la balance ceci et cela. Réussir dans ce monde, cela est excellent, cela est glorieux, cela est permis ; tâchons seulement que cela ne nous coûte pas trop cher, tâchons de réussir aussi dans l'autre monde. Il est probable que Louis XI ne sera pas damné, mais il n'est pas sûr qu'il aille en paradis. Cette prétendue philosophie que certains critiques veulent admirer, se réduit, comme vous voyez, à fort peu de chose. J'en dirai autant des vues politiques qu'on prête à Commynes, et d'un certain libéralisme dont on voudrait lui faire honneur. Il dit quelque part que ni le roi ni nul autre n'a le droit de lever sur les sujets les impôts qu'il lui plaît. — Mais il en a le pouvoir et le peuple se laisse faire. Que le roi y mette donc une certaine modération, non parce qu'il y est tenu absolument, non parce que ses sujets ont des droits, mais parce que tout cela sera compté au jour du jugement. — Toujours un calcul à faire un compte à établir! Évidemment

telle était alors la préoccupation de Commynes ; c'est ainsi qu'il faisait son examen de conscience et celui des autres.

Si j'ai réussi à montrer le caractère du personnage et l'esprit de l'œuvre, on connaît déjà l'écrivain. Ses prédécesseurs, Villehardouin, Joinville, Froissart, sont soutenus par une foi quelconque, ils sont capables d'enthousiasme; ce ne sont pas des observateurs profonds, mais ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu, ils le rendent avec une fidélité naïve et abandonnée. Commynes est froid, réfléchi, toujours en garde. Il n'a pas cette charmante imagination qui colore les souvenirs, refait le passé plus brillant qu'il ne fut. Il est plutôt tenté de ramener tout aux proportions les plus mesquines. On ne peut donc exiger de lui qu'il raconte avec enthousiasme la triste bataille de Montlhéry, mais il semble heureux de la rabaisser encore. Aucune des deux armées ne savait où elle était, où elle allait; on prend un champ de chardons pour un champ de lances, on bat en retraite de part et d'autre. Il a connu deux seigneurs, l'un Français, qui s'enfuit et alla d'une traite jusqu'à Lusignan en Poitou, et l'autre, Bourguignon, qui gagna Quesnoi en Hainaut, et il ajoute : « Ces deux n'avoient garde de se « mordre l'un l'aultre. » — Quant à lui, qui n'avait alors que vingt ans, il assista à la bataille sans s'en douter, et un peu par la volonté de son cheval, qui avait bu tout un baquet de vin et n'écoutait plus rien. Un peu de fanfaronnade juvénile ne nous déplairait pas ici; mais il n'y a rien que Commynes haïsse davantage. Cette espèce d'aversion pour l'idéal sous toutes ses formes crée un style ferme, exact, net, mais sans chaleur et généralement sans relief, excellent dans les détails, insuffisant pour peindre les grands tableaux. C'est le langage d'un homme d'affaires,

sans illusions, sans enthousiasme, qui n'a jamais été dupe, qui garde en tout une sage mesure. Que s'il s'avise de hausser le ton, d'aborder quelque question de morale ou de philosophie religieuse, il y montre « plus de bon zèle qu'aucune exquise suffisance. » — C'est Montaigne qui parle ainsi, et on ne peut que l'approuver.

LA RENAISSANCE

Caractères généraux de ce retour à la vie. — Influence féconde de l'antiquité retrouvée. — Les hommes du Nord et les hommes du Midi. — Les érudits et les traducteurs. — Budé, les Estienne, Amyot, Plutarque et le XVI^e^ siècle.

Avec Commynes nous prenons congé du moyen âge. Nous n'avons pas énuméré toutes les prétendues richesses littéraires de ces siècles troublés et stériles; mais y a-t-il lieu de le regretter bien vivement? Je ne le pense pas.

Ce sont les hommes du XVI^e^ siècle qui ont créé le beau mot de *Renaissance :* ils sentaient donc, ces vaillants, qu'ils sortaient d'une longue mort. L'un d'eux, esprit aventureux, âme chevaleresque, Ulrich de Hutten, s'écriait : « O siècle! les esprits se réveillent, les études fleurissent; « il fait bon vivre ! » C'est leur cri à tous, leur signe de ralliement. Vers la fin du XV^e^ siècle, le monde en effet semble près de périr. Partout l'Église et la royauté ont brisé les ressorts de la vie, partout la servitude, l'ignorance, une sorte d'affaissement des esprits et des cœurs. Ockam persécuté, Roger Bacon brûlé, Jean Huss brûlé, et Jérôme de Prague et Wiclef; la guerre faite en tous

lieux à la pensée. Quelle nourriture offerte à l'intelligence des hommes ? Il y a bien ce livre mystérieux, que nul n'a signé, mais que plus d'un a rêvé dans la profonde tristesse de son âme, l'*Imitation de Jésus-Christ;* mais c'est le livre des oisifs, des contemplateurs, des détachés de ce monde, c'est le livre de l'*internelle consolacion*, de la résignation, non l'œuvre d'un combattant. Les grandes multitudes veulent autre chose : que trouvent-elles ? Les *Mystères*, les prédications des moines, frère Menot, frère Maillard, orateurs de passage, qui ne parlent plus latin et pas encore français, qui s'escriment à outrance contre les vices et les excès des privilégiés de tout genre. Jacques Bonhomme oublie ses misères en riant de ses oppresseurs. Supposez-le plus instruit, sachant lire, que lira-t-il? Le temps des chansons héroïques est passé : qu'importent au vilain Roland et Charlemagne? Les grands seigneurs eux-mêmes n'en veulent plus entendre parler. Que lui importe aussi la fade allégorie du *Roman de la Rose ?* Il aime mieux le récit des tours pendables de maître Renart, et les fabliaux malicieux ou licencieux qui raillent les nobles et les gens d'Église, ou les farces des carrefours, celle de *Pathelin* surtout, ce code plaisant de la friponnerie, ou quelque cynique ballade d'un Villon que la corde attend. Lamentable époque ! Il semble que le vrai roi d'alors soit l'esprit de ténèbres, le génie du mal qui épaissit la nuit pour mieux perdre ceux qu'il guette. On ne reconnaît plus la main de Dieu dans les grands événements qui s'accomplissent, ni l'esprit de Dieu dans ceux qui en furent le plus évidemment inspirés; tout est l'œuvre du démon. En 1470, le Parlement poursuit trois ouvriers allemands coupables d'avoir importé en France l'art de

l'imprimerie, invention diabolique qui menace l'industrie des copistes. Ce n'est pas l'exemple de Louis XI qui pouvait relever le niveau moral de la nation : Commynes nous a montré à nu la cynique théorie du succès glorifié.

La Renaissance fut une secousse énergique imprimée aux âmes languissantes et découragées, l'explosion tumultueuse de la vie. Après une immobilité et un jeûne de plusieurs siècles, l'esprit humain réclama de l'action et de la nourriture; il brisa les cadres étroits où il était contenu, et se précipita à la découverte de l'inconnu, dans tous les sens, par toutes les voies, sans ordre et sans discipline, mais avec une irrésistible ardeur.

Ce ne fut pas en France que ce grand mouvement commença. L'Italie la précéda de près d'un demi-siècle dans la voie de la rénovation. Dès le XIVe siècle, Pétrarque et Boccace découvraient et publiaient les manuscrits de plusieurs auteurs anciens que les moines laissaient pourrir dans leurs couvents; et dans le XVe siècle, le nombre des érudits et des lettrés est considérable. C'est en Italie que sont apportés par Lascaris les monuments de la littérature grecque, riches dépouilles ravies aux stupides vainqueurs de Constantinople. Un pape de cette brillante famille des Médicis, Léon X, encourage les explorations dans le domaine de l'antiquité. Les Pogge, les Politien, les Pic de la Mirandole, les Bembo, ajoutons-y aussi les savants imprimeurs de la famille des Alde, traduisent, commentent, vulgarisent les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine. Mais cette noble antiquité qui fut révélée tout à coup à ces Italiens, ils ne semblent pas l'avoir dignement sentie : il y avait là une hauteur morale à laquelle ne pouvaient atteindre les contemporains des Borgia. Ce qui les frappa

et les ravit, ce fut l'admirable élégance de la forme, la pureté de la diction, l'éclatante beauté du style; la *substantificque moelle* leur échappa. Ces leçons, ces exemples de fierté républicaine, de liberté, de ferme courage, furent perdus pour eux. Machiavel commentait les héroïques *Décades* de Tite-Live et écrivait *le Prince*. Le Poggese délassait de ses travaux d'érudition en composant un livre de *Facéties* d'un cynisme rare. Bembo, un cardinal, félicitait le pape d'avoir été élu par le *bienfait des Dieux immortels* (*Deorum immortalium beneficio*); il lui conseillait d'avoir confiance en ces Dieux immortels dont il tenait la place sur la terre (*fidat Diis immortalibus quorum vicem gerit in terris*). On jurait par les Dieux immortels, on appelait la sainte Vierge *Déesse*, bref, c'était comme un retour aux formes, non à l'esprit du paganisme, je ne sais quelle mascarade pédantesque. On n'était plus de son temps et de son pays, mais il s'en fallait bien qu'on fût citoyen d'Athènes ou de Rome.

Tout autres furent les hommes du Nord, ces grossiers, ces sauvages que raillaient les Italiens. C'est en Allemagne et en France que la Renaissance pénétra les âmes au lieu de les effleurer, tendit les ressorts de l'activité libre, et fit éclater cette tempête de cent années qu'on appelle le XVI^e^ siècle. L'Italie fut le champ de bataille des peuples, mais elle n'apporta rien dans la lutte. Parmi les promoteurs des idées nouvelles, Luther, Calvin, Rabelais, Képler et tant d'autres, pas un Italien. L'antique terre de Saturne ne produit plus que des artistes, mais des artistes incomparables. L'audace et le sérieux des idées, l'intrépidité des convictions, le dévouement absolu à des principes une fois embrassés, l'ardente propagande, la fer-

meté et l'héroïsme des caractères, c'est à l'Allemagne, à la France surtout qu'il faut les demander. Martyrs de la science, martyrs de la foi religieuse, apôtres enthousiastes des réformes littéraires, fanatiques, bourreaux, quelle diversité, quelle richesse de types ! Rien de vulgaire et d'effacé : toutes ces figures ont des traits communs, comme l'empreinte forte du siècle, mais chacune garde sa physionomie. Les hommes enfin émancipés, et jetés tout frémissants dans la bataille de la vie, y apportent une personnalité indomptable. Le convenu, les faux-fuyants, la tradition, la routine, tout ce qui énerve et arrête l'élan, on n'en veut plus. Chacun vaut tout ce qu'il vaut, veut le montrer et le montre. Des points les plus opposés se rencontrent pour un combat qui est loin d'être fini, le sombre Calvin, le joyeux, l'humain Rabelais, et ce gentilhomme estropié de Biscaye qui a nom Ignace de Loyola. A dix ans de distance sont jetés dans le monde les trois livres qui sont l'âme même du siècle : l'*Institution chrétienne*, le *Pantagruel*, les *Exercices spirituels*, le christianisme réformé, déformé, bafoué.

Je ne pourrai suivre, on le comprend bien, dans toutes ses manifestations le puissant mouvement de la Renaissance. Il me faut laisser de côté les sciences, les arts, la philosophie, la politique, la polémique religieuse, c'est-à-dire la meilleure partie du sujet. J'agrandirai cependant quelque peu le cadre que la routine veut bien concéder à la littérature : de plus heureux iront plus loin.

C'est par les études d'érudition que la Renaissance est inaugurée en France comme dans tous les autres pays. L'imprimerie multiplie et répand les chefs-d'œuvre du génie antique que leur rareté et leur prix rendaient à peu

près inaccessibles. On se précipite sur ces trésors, on s'en repaît avidement, on déchiffre d'abord les manuscrits, on en découvre d'inconnus jusqu'alors, on les imprime, on les commente, on les traduit, on en extrait des livres, des exemples, des sentences; toute une classe d'hommes ne vit plus que de l'antiquité. Ce ne fut pas impunément. Démosthènes, Cicéron, Tite-Live, Tacite, Plutarque, c'est le génie, la liberté, la fierté du cœur, l'enthousiasme, le mouvement et la vie. Ils s'imposent à nous, ces grands écrivains, même encore aujourd'hui, dans ce souci accablant des choses matérielles; ils rayonnent, ils échauffent, ils fortifient. De leur commerce on sort plus aguerri, plus droit, plus prêt au sacrifice. Jugez l'effet produit sur ceux qui, dans la nuit et le chaos où s'agitait péniblement le siècle, découvrirent tout à coup ces grandes lumières! Ils furent éblouis, enivrés; la soif de leur cœur fut apaisée; ils se firent les contemporains, les concitoyens des hommes d'autrefois, et par là, ils valurent mieux que ceux de leur temps, furent plus haut. Ce fut donc par son propre charme, par la vertu qui était en elle que l'antiquité agit sur les intelligences; à ceux qui se donnèrent à elle, elle donna ce qui est en elle, ce que rien ne pouvait leur donner alors. L'influence des rois et des princes ne vint qu'après, et elle fut peu de chose; souvent même elle fut funeste. Que leur protection s'exerce sur les arts plastiques et s'exerce heureusement parfois, on le comprend; c'est la nécessité même qui le veut. Il faut de l'argent pour construire des édifices, les remplir d'un peuple de statues, les décorer de toiles splendides; de plus, le génie de la forme n'a pas des exigences aussi hautes. A un écrivain il ne faut qu'une main de papier pour faire un

chef-d'œuvre, et la complète indépendance de l'esprit.

C'est à François Ier qu'on fait honneur du mouvement de la Renaissance; on l'appelle le protecteur, le père des lettres et des arts, et l'on nomme tous les littérateurs, tous les érudits, tous les artistes qu'il encouragea de ses dons. Ce sont des faits qu'il faut bien admettre; mais que l'on fasse l'inventaire des grandes œuvres du XVIe siècle, et qu'on en cherche le secret dans la protection royale, on sera forcé de la réduire singulièrement. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que ce père des lettres ordonna en 1535 la suppression des imprimeries, qu'il créa la censure, qu'il édicta la peine de mort contre tout auteur d'ouvrage publié sans son autorisation; que sous son règne furent brûlés Berquin et Estienne Dolet; qu'il ordonna les massacres de Mérindol et de Cabrières; que Brantôme enfin le félicite d'avoir persécuté les protestants, d'*en avoir fait faire de grands feux*, et d'*avoir montré le chemin à ces brûlements d'hérétiques*.

Mais il fonda le Collége de France, y institua malgré les criailleries de la Sorbonne et du Parlement les chaires d'hébreu, de grec et de latin. Les théologiens s'indignèrent. La langue des juifs enseignée à des chrétiens! C'est vouloir les amener à judaïser. — Le grec, c'est la langue des hérétiques et des schismatiques! Le roi maintint les chaires créées et en créa d'autres. Il s'adressa aux savants de toute l'Europe; il leur fit des offres magnifiques pour les attirer à sa cour. Ceux qui avaient le bonheur d'habiter des pays à peu près libres déclinèrent l'honneur qui leur était fait. Parmi eux, il faut citer Érasme, ce vif esprit, qu'on a surnommé le Voltaire du XVIe siècle. Il ne se fiait guère aux monarques; le goût qu'ils ont à arborer

pour emblèmes le lion, le léopard, l'aigle, tous bêtes de proie, le rassurait médiocrement. — « De tous les oi-« seaux, disait Érasme, l'aigle est le seul qui ait paru aux « sages représenter dignement la royauté : il n'a ni beauté, « ni ramage, mais il est carnivore, rapace, pillard, dévas-« tateur, querelleur, solitaire, haï de tous, fléau de tous : « il a un immense pouvoir de nuire et plus de volonté « encore que de pouvoir. » — En conséquence il refusa et alla vieillir et mourir en paix auprès de son éditeur de Bâle, le docte Froben.

A défaut d'Érasme, la France eut Budé. Celui-là était surtout un helléniste, le véritable roi et protecteur des études grecques. Il apprit un jour que deux moines avaient été jetés dans un cachot pour avoir été surpris étudiant la langue proscrite; il employa son crédit auprès du prince et leur fit rendre la liberté. Un de ces moines était Rabelais. Budé était un travailleur infatigable. En dix ans, on ne le vit pas sortir une fois de sa maison. Le jour même de son mariage, il s'enferma dans son cabinet et y passa une partie de la journée. On raconte même que, le feu ayant pris à sa maison, un de ses gens se précipita tout effaré pour le prévenir. — « Avertissez ma femme, dit Budé; vous savez bien que je ne me mêle pas des affaires du ménage. » — Budé, né dans le XV^e^ siècle (1467), et déjà âgé quand François I^er^ l'appela à sa cour (1530), commença tard ses études d'érudit, et il dut les poursuivre sans le secours de personne. Ce fut le véritable initiateur des Français aux lettres antiques. Aussi fut-il vivement et incessamment attaqué par les Sorbonnistes. Il délaissa un moment, pour leur répondre, ses travaux sur les *Pandectes*, sur les *Monnaies anciennes* (*de asse*),

et composa le traité qui a pour titre : *du Passage de l'Hellénisme au Christianisme* (*de Transitu Hellenismi ad Christianismum*). Dans cet ouvrage, il montrait que la science n'est pas un obstacle, mais plutôt un acheminement à la foi; que la philosophie antique est une sorte de préparation à l'Évangile. Telle avait été l'opinion des plus illustres docteurs du christianisme naissant, des saint Justin, des Clément d'Alexandrie, des saint Basile. Mais, parmi ses adversaires, qui avait lu ces auteurs?

Près de lui il faut placer les deux Estienne, Robert et Henri, le père et le fils. Robert fut le premier qui imprima des Bibles en France, aussi son orthodoxie fut-elle bientôt suspecte. Il quitta sa patrie et alla se réfugier à Genève. C'était là déjà que s'était rendue la veuve de Budé.

Henri Estienne, son fils, eut une vie tourmentée, misérable, mais l'énergie de son caractère ne fut pas ébranlée un seul instant. Homme de labeur et homme de lutte, il se délassait de la composition de son *Trésor de la langue grecque*, le plus admirable monument de l'érudition du XVI^e^ siècle, en lançant d'ardents pamphlets écrits dans la langue maternelle et qui éclataient dans toute l'Europe. Sous le titre d'*Apologie pour Hérodote*, il publiait la satire la plus vive et la plus étrange des mœurs, des préjugés, des excès de son temps. On accuse Hérodote de crédulité, disait-il, parce qu'il rapporte une foule de faits absurdes ou monstrueux et évidemment impossibles. — Mais comment qualifierez-vous ce que nous avons tous les jours sous les yeux? Est-il vraisemblable que des Français, que des chrétiens fassent ce que nous leur voyons faire? Qu'ils affichent tels désordres, tels scandales, telle férocité? La matière était riche, et Henri Estienne n'est

pas un modèle de sobriété. — Il aimait avec passion la langue de son pays. Les autres érudits n'écrivaient guère qu'en latin et pour les érudits, dédaignant le gros du public. Lui, si versé dans les littératures anciennes, défendait avec énergie ce pauvre idiome national qu'on abandonnait. Il prouvait, cet helléniste consommé, d'abord *la Conformité du langage français avec le grec;* puis, se piquant au jeu, la *précellence du langage français.* Mais ces théories littéraires n'étaient qu'un faible aliment pour l'ardeur qui le consumait. Il lui fallait des ennemis, et il les prenait en haut lieu, à la cour de France, sur le trône. Catherine de Médicis avait importé chez nous tout ce que l'Italie avait de pire, et elle faisait école. Henri Estienne feignit de protester contre cette invasion de l'italianisme dans notre langue (*Dialogues du Français italianisé*); mais ses critiques allaient bien au delà : c'était l'esprit même de la cour des Valois qu'il prenait à partie : rien n'échappait à sa verve impitoyable; travers, ridicules, vices, crimes, hypocrisies, superstitions, cette propagande cynique du mal, et ces bassesses contagieuses qui ruinaient le caractère national et viciaient l'air du pays, il a tout vu, tout montré, tout dépeint, sans réserve, sans pudeur. — A cette explosion de verve pamphlétaire, le consistoire de Genève s'alarma et cita Henri Estienne à comparaître, pour être blâmé et censuré, avec interdiction de la Cène. Il comparut, mais le front haut, l'œil fier, refusant de reconnaître un tort quelconque. Et comme on insistait, il sortit, déclarant qu'avec de telles gens, « pour « bien faire, il fallait être un peu hypocrite. » A partir de ce jour, Henri Estienne mène une vie errante et misérable; banni à la fois de France et de Genève, il ne rentre

dans son pays natal que pour y mourir dans un lit de l'Hôtel-Dieu de Lyon (1598).

Plus tragique encore fut la fin d'Estienne Dolet, imprimeur à Lyon, auteur d'un *Commentaire de la Langue latine;* il fut brûlé vif. Quel était son crime? Il n'était pas protestant; mais il était sans doute assez mauvais catholique. C'était ce qu'on appellerait aujourd'hui un libre penseur. Le roi de France, dont il avait célébré les hauts faits en prose latine et en vers français, le laissa périr. Comme presque tous ses contemporains, Dolet était possédé d'une véritable fièvre de savoir. Il haïssait, il flétrissait avec emportement les défenseurs de l'ignorance, les ennemis des lettres, gens bien redoutables, qui se vengent toujours, mais savent lentement, sûrement préparer leur vengeance. Dolet leur était particulièrement odieux; d'abord, il les avait démasqués et raillés à Toulouse; de plus, dans son *Commentaire de la Langue latine*, il avait étalé triomphalement les riches dépouilles conquises sur l'ignorance, et poussé le cri de guerre contre ses derniers suppôts. — Il appelait à la guerre sainte les savants de tous les pays, et prédisait la ruine prochaine de leurs obscurs adversaires. — « La barbarie, disait-il, perd du terrain. « L'Italie l'a déjà vue fuir; en Allemagne, elle bat en re- « traite; en Angleterre et en Espagne, la voilà qui se « dérobe; en France, elle tombe sous les sifflets. Pas une « ville en Europe qui ne soit délivrée de l'horrible mons- « tre; plus que jamais fleurit l'étude des lettres; dans toutes « les branches de l'art circule la séve de l'intelligence; « le monde sort du chaos et marche à la conquête de la « justice et de la vérité..... Elle tombera de vieillesse la « tyrannie des pervers : les vaillants jeunes hommes qui

« marchent dans la voie de la science, grandissant avec « les lettres, renverseront leurs ennemis juchés en haut « lieu, entreront à leur tour dans les charges publiques, « dans le conseil des rois. » Et il termine en saluant l'aurore de cette bienfaisante révolution accomplie dans l'enthousiasme et dans la lumière. Il ne vit pas le triomphe qu'il sentait proche. Voici quelques-uns des derniers vers qu'il écrivit, déjà entre les mains de ses bourreaux et voyant le bûcher :

Quand on m'aura ou bruslé, ou pendu,
Mis sur la roue et en cartiers fendu ;
Qu'en sera-t-il ? Ce sera ung corps mort !
Las ! toutes fois n'auroit-on nul remord
De fayre ainsi mourir cruellement
Ung qui en rien n'a forfait nullement ?
Ung homme est-il de valeur si petite ?
Est-ce une mouche, ou un ver qui mérite
Sans nul esgard si tost estre destruict ?
Ung homme est-il si tost faict et instruict,
Si tost muny de science et vertu,
Pour estre ainsy qu'une paille ou festu
Anéanti ? Faict-on si peu de compte
D'ung noble esprit ?...

Saluons en passant une autre victime du fanatisme et de l'ignorance, le noble Ramus, assassiné à la Saint-Barthélemy. Son crime, à lui, était d'avoir méconnu et attaqué le roi du moyen âge, Aristote. Sa vie ne fut qu'une lutte incessante contre la Sorbonne et les préjugés de l'Université de Paris. Il supportait tous ces orages avec un calme admirable qu'il puisait dans la certitude du triomphe de la justice et de la vérité. « Je supporte sans peine, disait-il « toutes ces tempêtes, parce que je contemple dans un « paisible avenir, sous l'influence d'une philosophie plus « humaine, les hommes devenus meilleurs et plus éclai-

« rés. » Combien d'autres encore on pourrait citer parmi les promoteurs de la science! On ne lit plus aujourd'hui leurs lourds in-folio écrits en latin; mais ces rudes travailleurs nous ont déblayé le terrain, ils l'ont conquis sur la barbarie et sur l'ignorance; ils sont les premiers ouvriers de cette civilisation dont nous étions fiers jadis.

Leur renommée a été éclipsée par celle d'Amyot, qui ne les valait certes pas, si l'homme vaut surtout par l'élévation des idées et du caractère, mais qui eut sur eux l'avantage d'écrire en français. Les travaux si remarquables des érudits ne franchissaient pas un cercle assez restreint; l'ouvrage d'Amyot s'adressait à tout ce qui savait lire. Les érudits, après de longues et laborieuses recherches, arrivaient à fixer le texte d'un auteur, le sens des passages obscurs; ils défrichaient des champs couverts de ronces et de broussailles; Amyot présenta au public la moisson faite et les fruits savoureux.

La biographie des premières années d'Amyot est connue; il figure à une place d'honneur parmi les *Enfants célèbres*. Très-pauvre, très-laborieux, il s'était fait le domestique des écoliers plus aisés du collége de Montaigu; sa mère lui envoyait toutes les semaines un pain par les bateliers qui descendaient la Seine de Melun à Paris. On dit même qu'il travaillait la nuit à la lueur des charbons. Successivement précepteur, docteur ès arts, professeur à Bourges, il fut pourvu par François Ier de l'abbaye de Bellozane. Il dut cette faveur non pas à sa belle traduction de Plutarque qui ne parut que quinze ans plus tard, mais à la traduction d'un roman grec intitulé *les Amours de Théagène et de Chariclée*. Il traduisit ensuite *les Pastorales de Longus*, autre roman de corruption aban-

donnée et molle. Sous les successeurs de François Ier, il fut nommé grand aumônier de France, précepteur du prince qui fut Charles IX, et enfin évêque d'Auxerre. Il habitait cette ville lorsque la Ligue éclata. Il fut fort malmené par les Ligueurs, notamment par un cordelier, Claude Trahy, qui voulut rendre le pauvre précepteur responsable des crimes de ses élèves. Amyot courba la tête devant l'orage, et ne se souvint guère des héros de Plutarque. C'était un pur littérateur, non un homme d'action ni de convictions. Il aimait l'étude, le loisir, la paix, les divertissements honnêtes; et n'ayant aucune opinion à défendre, il trouvait fort injuste qu'on troublât sa tranquillité. — Il avait trop longtemps, pour le bien de son âme, séjourné à la cour des Valois.

Son grand travail, c'est la traduction des *Vies de Plutarque* qui parut en 1559. Il publia plus tard la traduction des *Œuvres morales*. L'ouvrage est dédié à Charles IX, son élève. Soit flatterie, soit naïveté naturelle, Amyot disait au prince qui fit plus tard la Saint-Barthélemy : « Notre-Seigneur a mis en vous une singulière bonté, encline d'elle-même à aimer, honorer et estimer toutes choses vertueuses. » — Il lui adressait même de nobles recommandations, évidemment inspirées de l'antiquité. — « Ce « n'est pas vraie grandeur de pouvoir tout ce que l'on « veut, mais bien de vouloir tout ce que l'on doit... La « loi éternelle, qui commande aux princes comme aux « autres hommes et qui est la droite raison, vérité et jus« tice... » Belles paroles, mais le maître qui les écrivait n'avait pas en lui l'autorité morale nécessaire pour les graver bien avant dans l'âme du disciple. Du reste Catherine de Médicis était là, et elle ne voulait pas que ses fils

fussent des Marc-Aurèle. Elle était plutôt de l'avis de la mère de Néron, qui détourna son fils de la philosophie « parce qu'elle ne valait rien pour un empereur. » Peut-être cependant faut-il attribuer à l'influence d'Amyot ces violences de remords qui assaillirent le roi assassin, cette lutte qu'il livra avant d'autoriser le crime, ce cri désespéré qu'il poussa en l'autorisant : « Eh bien, oui, j'y consens; « mais qu'il n'en reste pas un seul pour me le reprocher « après! »

Le succès de l'ouvrage fut immense, universel. La cour elle-même, cette cour dépravée des Valois, se jeta sur cette noble nourriture. Ronsard fut négligé quelque peu, et il en conçut quelque envie. Brantôme, le courtisan cynique, nous représente « les princesses entourées de « leurs gouvernantes et filles d'honneur, s'édifiant grande- « ment aux beaux dits des Grecs et des Romains, remé- « moriés par le doux Plutarchus. » Mais ce n'était là qu'un engouement passager, une fantaisie de curiosité. La morale des héros de Plutarque n'était pas faite pour de telles gens. Ils ne virent que la surface des choses, les épisodes plus ou moins curieux; le fond même leur échappa. Mais en dehors de la cour et à la cour même, il y avait des âmes forte et pures qui trouvèrent là un aliment fait pour elles. Plutarque disait dans sa préface : « Quand je « me suis mis à écrire ces vies, ce fut au commencement « pour profiter aux autres; mais depuis j'y ai persévéré et « continué pour profiter moi-même, regardant en cette « histoire comme en un miroir, et tâchant à racoutrer « aucunement ma vie et la former au moule des vertus de « ces grands personnages. » Tels durent être aussi les sentiments de ces hommes de bien et de volonté, qui se

retrouvèrent dans les héros de Plutarque, et voulurent rester dignes de leurs devanciers. L'Hôpital, Molé, Coligny, la Noue, d'Aubigné, et ce simple et grand Bernard Palissy, et Duplessis Mornay, et tant d'autres, sont comme façonnés au moule antique. Le jeune La Boétie est imprégné d'héroïsme républicain. Henri IV lui-même, roi bien moderne cependant et bien français, et français de Gascogne, disait de Plutarque : « Il m'a été comme ma « conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes « honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et « le gouvernement de mes affaires. » — C'est à Amyot que tout ce monde dut la connaissance de Plutarque : on savait le latin, mais ceux qui lisaient le grec étaient bien rares. La traduction d'Amyot fit de Plutarque l'auteur ancien le plus populaire, et tel il est resté.

Bien des critiques furent adressées à cette traduction, surtout au XVII^e^ siècle. Un certain Méziriac prouva pièces en main qu'il y avait bon nombre de contre-sens et des inexactitudes à foison. Il aurait même pu ajouter que la couleur est fausse d'un bout à l'autre, qu'elle n'est pas antique, que le français ne rend pas l'allure du style du modèle. Mais quoi? C'est là justement que gît le mérite de l'œuvre, c'est là qu'est son charme infini, à jamais durable. Amyot a comme créé Plutarque, j'entends un Plutarque français et du XVI^e^ siècle. Il a remplacé la langue un peu vieillotte et maniérée de l'historien par un idiome jeune, frais, vivant, d'une grâce singulière. Il a fait disparaître les défauts du style sous la belle couleur de sa diction originale Plutarque reste son obligé. Grâce à Amyot, Plutarque pri la place de ces fades romans de chevalerie qui charmaient encore François I^er^, et qui dis-

parurent enfin. Ce fut une admiration universelle. Le gros du public était ravi, et dévorait ces belles pages, pleines de lumière et de chaleur. Quant aux connaisseurs, aux savants, tous proclamaient les mérites du traducteur, et se faisaient les interprètes de la reconnaissance universelle. Estienne Pasquier se répandait en éloges, Montaigne, si froid d'ordinaire, se prenait d'enthousiasme. — « Je « donne la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains « français. — Il a su trier un livre si digne et si à propos « pour en faire présent à son pays. » — Belles paroles et bien vraies. C'est là en effet une œuvre vraiment nationale, toute française, si française et si originale que cette traduction fut traduite à l'étranger. — Amyot prenait la place de Plutarque. Au XVII^e^ siècle, sa réputation est aussi brillante. Le docte Vaugelas invoque son autorité; Fénelon regrette que la langue ait perdu une foule de tours et d'expressions dont Amyot lui fournit le modèle; Boileau lui-même, peu suspect de partialité envers les auteurs du seizième siècle, fait une exception en faveur « du français d'Amyot. »

RABELAIS

Jugements portés sur Rabelais : les contemporains, le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, les modernes. — La légende de Rabelais. — L'œuvre. — La place de Rabelais dans le mouvement de la Renaissance.

Dans l'énumération bien rapide que j'ai faite ailleurs [1], des romans les plus célèbres, j'ai dû mentionner *Gar-*

[1] Voir *La Prose*, XX^e^ leçon.

gantua et *Pantagruel* et prononcer le nom de Rabelais. Je reviens à lui, ou plutôt je le retrouve sur mon chemin, à sa place, qui n'est pas la moindre, parmi ceux en qui se personnifie ce beau mouvement de la Renaissance. Certes, celui-là n'est plus un homme du moyen âge, on peut même dire qu'il en est l'ennemi acharné ; mais d'autre part, il n'appartient à aucune des écoles philosophiques, scientifiques ou littéraires qui se forment au XVI^e^ siècle : c'est un indépendant. Il est isolé parmi ses contemporains, comme certaines productions bizarres, je dirais presque monstrueuses, que l'on ne sait à quelle espèce rattacher.

De là la difficulté d'en parler. On ne peut cependant passer sous silence un penseur, un écrivain de cette valeur, qui resta si Français, qui porta d'une si allègre façon le poids d'une érudition énorme. Abordons-le, mais avec précaution, en décrivant, pour ainsi dire, un cercle autour de lui, ne nous approchant que des points qu'on peut toucher sans danger. Ce sera une infidélité à notre méthode : d'ordinaire nous ne nous contentons pas d'observer à distance; nous pénétrons au cœur du sujet. Cette fois, c'est impossible, je ne montrerai de Rabelais que ce qu'on peut montrer : il y gagnera.

La première chose qui me frappe, en l'étudiant ainsi par le dehors, ce sont les vicissitudes par lesquelles a passé sa réputation. Ses contemporains le goûtaient extrêmement. Peu d'ouvrages eurent plus de succès que les siens, non auprès du commun des lecteurs, mais auprès d'hommes de grand sens et tenus à garder certain décorum. Deux rois, des cardinaux, des évêques, des ambassadeurs, des magistrats, des savants, des littérateurs, pro-

fessèrent pour Rabelais la plus vive admiration. Mais la partie grossière de son œuvre suscita bientôt une foule d'imitations plus grossières encore et fit tort au modèle. Quant à la partie sérieuse, véritablement élevée, la seule qui existe pour nous, a-t-elle réellement été comprise et appréciée?

Au XVII^e^ siècle, on n'en parle plus guère, mais bien des gens le lisent. Parmi ces amateurs il faut placer en tête La Fontaine. Le comique et le pittoresque de Rabelais lui plaisaient fort; il lui a emprunté plus d'un épisode, des détails expressifs, des noms heureusement forgés, comme Grippeminaud, Picrochole et d'autres. On sait la bizarre question que La Fontaine adressa un jour à un janséniste, zélé sectateur de saint Augustin « Croyez-vous qu'il ait plus d'esprit que Rabelais?» — Molière aussi le pratiquait fidèlement. Racine lui-même, ce délicat, lui a emprunté le *Dandin* des *Plaideurs*, et quelques détails piquants. En voici un : — « Si en tout le territoire n'es- « toient que trente coups de baston à guaigner, il en em- « boursoyt toujours vingt huyct et demi. » — Ce que Racine a traduit ainsi :

> Et si dans la province
> Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf,
> Mon père, pour sa part, en *emboursait* dix-neuf.

Il est bien certain que Pascal l'a lu. Nous savons que le fils de M^me^ de Sévigné en lisait des fragments à sa mère. Rabelais n'était donc pas dédaigné, mais on ne se vantait pas d'avoir fait sa connaissance. Pourquoi? C'est un homme mal élevé, de mauvais ton. La Bruyère résume bien l'opinion générale à ce sujet :

Le livre de Rabelais est une énigme, quoi qu'on veuille dire,

inexplicable; c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds ou une queue de serpent ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une moralité fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

Au XVIIIe siècle, Voltaire le traite de « philosophe ivre, « qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse. » Voltaire revenait d'Angleterre, tout émerveillé de ce qu'il avait vu et dans des dispositions peu équitables envers la France. Il croyait de bonne foi alors, et peut-être ne cessa-t-il jamais de croire, que Swift était supérieur à Rabelais. Plus tard, il crut devoir une réparation à son compatriote du XVIe siècle, et il s'exécuta : « Je me re- « pens, dit-il alors, d'avoir dit autrefois trop de mal de « lui. » — Voilà qui est bien; mais il ajoute : « Rabelais, « quand il est bon, est le premier des bons bouffons. » — Singulière réparation! Quant à La Harpe, il a ramassé pieusement le mot de son chef de file, et il déclare que l'œuvre de Rabelais *est de la plus basse bouffonnerie*, qu'il s'est exercé dans le genre le plus facile, celui de la satire allégorique habillée en grotesque. Il est dommage que M. de La Harpe ne se soit pas exercé dans ce genre facile.

De nos jours, Rabelais est placé très-haut. On en publie chaque jour de nouvelles éditions; on lui a enfin donné une biographie sérieuse. Il a des admirateurs très-ardents. Pour eux, c'est le grand esprit du XVIe siècle, l'apôtre de la foi nouvelle. N'a-t-il pas écrit sur les murs de l'abbaye de Thélème?

Entrez : qu'on fonde icy la foy profonde.

Cette soif inextinguible qui consume les héros de son livre, c'est la soif même du siècle altéré de justice et de vérité. Ses buveurs, ce sont ses contemporains qui d'un chœur unanime criaient : A boire! à boire! — M. Guizot ne pousse pas si loin l'enthousiasme et l'audace des interprétations. Cependant il a rendu à Rabelais, il y a cinquante ans, pleine et entière justice. Il le considère comme un des esprits les plus sérieux et les plus élevés, et il loue presque sans réserve le plan d'éducation appliqué à Gargantua. A tous ces témoignages il en faut joindre un autre, celui de Rabelais lui-même. Il a soin de nous avertir que sous ces *moqueries*, *folâtreries* et *menteries joyeuses* est cachée chose sérieuse : *Il faut,* dit-il, *rompre l'os et sucer la substantifique moelle.* — Soit, seulement il est bien difficile de prendre l'os sans trop se salir.

Essayons d'approcher davantage. Après avoir enregistré les témoignages sur l'auteur, voyons si sa vie nous donnera quelque renseignement utile. La légende s'en est de bonne heure emparée; elle a créé de toutes pièces un bouffon endiablé ; elle a entassé sur lui les farces les moins édifiantes et les plus malpropres. Jeune homme, homme mûr, vieillard, Rabelais ne se montre à nous qu'avec un masque aviné, cynique, toujours en quête de quelque plaisanterie grossière, de quelque tour pendable. On le représente curé de Meudon, buvant et dansant avec ses paroissiens, et pour donner encore plus de saveur à ce tableau, on le transforme en impie, presque en athée. — Hâtons-nous de dire que ce Rabelais n'est pas le vrai. L'ouvrage a fait tort à l'auteur; on l'a dépouillé de sa personnalité pour en faire un des héros de son roman; il est devenu comme le bouc émissaire de toutes les iniquités

de son livre, châtiment cruel infligé par la logique populaire.

Ce que l'on sait de certain sur lui se réduit à peu de chose. Il est né vers 1483, à Chinon en Touraine, Chinon, qu'il appelle « le jardin de la France. » Son père tenait une auberge à l'enseigne de *la Lamproie*. L'enfant grandit parmi les buveurs. Mis au collége, il s'y rencontra avec les frères Du Bellay, et d'autres jeunes gens qui furent plus tard ses protecteurs dévoués. Il entra ensuite dans un couvent de Cordeliers. Suivant la légende, il y commit plus d'une espièglerie de haut goût, et fut plus d'une fois jeté en prison. Le fondement de ces fables rapportées par presque tous les biographes est des plus honorables pour Rabelais. Il fut emprisonné avec un de ses camarades, Pierre Amy, pour avoir été surpris étudiant le grec, ce qui était sévèrement défendu, car les moines, dit Colletet, faisaient encore plus profession d'ignorance que d'obéissance. L'intercession de Budé, qui était alors le représentant attitré de l'hellénisme, fit rendre la liberté au moine, et peu après il entra dans un couvent de Bénédictins. On n'a plus à partir de ce moment que des renseignements assez vagues sur Rabelais. Il est probable que le séjour du couvent ne lui convenait guère, car il obtint du pape la dispense d'y résider. Il fit trois voyages à Rome à la suite de grands personnages dont la protection ne lui fit jamais défaut. Il en avait bon besoin; car son livre à peine publié souleva contre lui la colère de la Sorbonne et du Parlement, auxquels vint se joindre Calvin lui-même. Les frères Du Bellay, le cardinal de Châtillon tinrent tête à l'orage, et obtinrent de François Ier et de Henri II qu'on laissât Rabelais en paix. Il fut même pourvu de la cure de

Meudon en 1552, mais il est probable qu'il n'exerça jamais son ministère. Il mourut en 1553. Un fait incontestable, c'est que ce moine, cet auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*, était un des plus savants hommes de son temps, un des premiers médecins. Il signe ses livres *François Rabelais, médecin.* Il enseigna la médecine à Montpellier, où l'on montre encore la robe de Rabelais aux voyageurs naïfs. C'est lui qui fit à Lyon la première dissection qui eut lieu en France. Une pièce de vers latins d'Estienne Dolet, son ami, célèbre cet événement si important pour l'avenir des sciences médicales. Quant à son érudition philologique, elle est admirable. Non-seulement il connaît à fond les langues anciennes, mais aucun des idiomes modernes ne semble lui avoir été étranger. Un de ses personnages favoris, le fameux Panurge, en fort piteux état, aborde Pantagruel qui lui demande d'où il vient, qui il est. Panurge lui fait réponse en onze langues. Il n'est pas impossible que Rabelais ait trouvé dans ses souvenirs personnels l'idée de cette scène. On dit en effet qu'envoyé auprès du chancelier Du Prat par la Faculté de médecine de Montpellier pour réclamer le maintien des priviléges de ladite faculté, il débita en sept ou huit langues la harangue qu'il devait adresser. — Des études si sérieuses, des connaissances si variées et si étendues ne vont guère avec les bouffonneries perpétuelles que lui prête la légende.

Telle est, dans ses traits essentiels, la seule biographie exacte de Rabelais. Une particularité me frappe, et je la signale. Il y a dans cette vie une lacune qui m'explique bien des choses, notamment ce manque absolu de pureté, d'idéal, de tendresse. Rabelais semble n'avoir

pas connu sa mère. Ou il l'a perdue tout enfant, ou, ce qui est plus probable, elle l'a éloigné d'elle pour le donner tout jeune à un couvent. Je retrouve comme l'écho d'un souvenir douloureux dans ces lignes où le peintre bouffon de l'*Ile sonnante* explique la provenance des moines « Je m'esbahys si les mères de par delà les portent neuf « mois en leurs flancs, veu que en leurs maisons elles ne « les peuvent porter ni pâtir neuf ans, non pas sept le « plus souvent; et leur mettant une chemise seulement « sur la robe, sur le sommet de la teste leur coupant je « ne scay quants cheveulx, les font oiseaux tels devenir « que présentement les voyez..... poids inutile de la « terre. » — Il y a une réelle amertume dans le ton, tristesse et ressentiment à la fois. Cette première éducation du foyer, si douce et si saine, lui a donc manqué. Des buveurs d'abord, puis des moines paresseux et ignorants, voilà les premiers modèles qu'il a eus sous les yeux. Il ne les a jamais complétement oubliés; l'image de sa mère n'est jamais venue se placer entre eux et lui. Aussi la femme et la mère sont absentes de son livre. Il y a trois générations de héros en Utopie, Grandgousier, Gargantua, Pantagruel; il y a deux éducations, celle de Gargantua, celle de Pantagruel : la mère n'apparaît point; elle n'est associée en rien à ce travail si grave, si bien fait pour deux. A peine l'enfant est-il né, Rabelais tue la mère. Voici son oraison funèbre :

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplexe? Ce fut Gargantua son père; car voyant d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre, son fils Pantagruel né, tout beau et tout grand, il ne savait que dire ni que faire. Et le doute qui troublait son entendement était, s'il devait pleurer pour le

deuil de sa femme ou rire pour la joie de son fils. D'un côté et d'autre, il avait des arguments sophistiques qui le suffoquaient ; car il les faisait très-bien *in modo et figura*, mais il ne pouvait les résoudre. Et par ce moyen, il demeurait empêtré comme la souris empiégée ou un milan pris au lacet. « Pleurerai-je? disait-il. — Oui, car ma toute bonne femme est morte, qui était la plus ceci, la plus cela qui fût au monde. Jamais je ne la verrai, jamais je n'en recouvrerai une telle ; ce m'est une perte inestimable. O mon Dieu, que t'avais-je fait pour ainsi me punir! Que n'envoyas-tu la mort à moi premier qu'à elle? Car vivre sans elle n'est que languir. Ha! Badebec, ma mignonne, ma mie, ma tendrette, jamais je ne te verrai. Ha! pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrice, ta dame très-aimée. Ha! fausse mort, tant tu m'es malfaisante, tant tu m'es outrageuse de m'enlever celle à laquelle immortalité appartenait de droit! » — Et ce disant, il pleurait comme une vache, mais tout soudain riait comme un veau, quand Pantagruel lui revenait en mémoire. « Hé! mon petit fils, disait-il, mon peton, que tu es joli! Et tant je suis tenu à Dieu, de ce qu'il m'a donné un si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joli! Ho, ho, ho, que je suis aise! Buvons, laissons toute mélancolie ; apporte du meilleur, rince les verres, mets la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume la chandelle, ferme cette porte, taille ces soupes, envoie ces pauvres, donne-leur ce qu'ils demandent ; tiens ma robe que je me mette en pourpoint pour mieux festoyer. » — Ce disant, il entendit la litanie et les *memento* des prêtres qui portaient sa femme en terre ; dont il laissa son bon propos et tout soudain fut ravi ailleurs : « Seigneur Dieu, faut-il que je me contriste encore? Cela me fâche ; je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux ; je pourrai prendre quelque fièvre ; me voilà tourmenté. Foi de gentilhomme, il vaut mieux pleurer moins et boire davantage. Ma femme est morte ; eh bien! je ne la ressusciterai pas par mes pleurs. Elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si elle n'est mieux. Elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos misères et calamités ; autant nous en pend à l'œil. Dieu garde le demeurant! Il me faut penser d'en trouver une autre. »

Cette lacune bien et dûment constatée, et je la regarde comme très-grave, pénétrons un peu plus avant.

L'ouvrage se compose de cinq livres. Le premier a pour titre *Gargantua*, les quatre autres, *Pantagruel*. Il est assez difficile d'indiquer le lieu de la scène, car Rabelais promène ses personnages un peu partout et dans des pays qui ne se trouvent sur aucune carte. Grandgousier, Gargantua, Pantagruel (l'aïeul, le père, le fils), sont des rois et des géants qui règnent en Utopie, près de Chinon en Touraine. Rabelais avait longtemps séjourné en Touraine et en Poitou; son livre est plein de détails minutieux sur de petites localités où son souvenir vit encore aujourd'hui, notamment aux environs de Poitiers, à l'endroit dit *Pierre levée* (c'est une pierre druidique), à Ligugé, à Croutelle. Quant à l'action, elle est impossible à suivre; à vrai dire, il n'y en a pas. L'auteur introduit ses personnages dans la vie, raconte leur enfance, fait le procès à l'éducation qu'on donnait de son temps; puis il sème au gré de sa fantaisie les épisodes les plus divers, les digressions les plus burlesques et souvent les plus malpropres. La façon dont l'ouvrage fut écrit et publié explique ce décousu. Rabelais semble ne s'en être occupé qu'à ses moments perdus, et comme pour se délasser d'études sérieuses. Le premier livre parut en 1531, le dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur en 1553; et il est en partie apocryphe. Lesage mit à peu près un aussi long intervalle entre les diverses parties de son *Gil-Blas*. Rien d'extraordinaire là-dedans. Les deux romans n'ont pas de composition; c'est une succession de scènes dont l'ordre peut être interverti sans inconvénient pour l'ensemble. De même que Gil-Blas change à chaque instant

de lieu et de condition, ainsi Pantagruel, dont la personnalité remplit les quatre derniers livres, voyage dans une foule de régions imaginaires ; mais l'allégorie est transparente, et nous sentons bien que nous sommes toujours en France et parmi des hommes du XVIe siècle. Nous ne suivrons pas le voyageur dans ses pérégrinations. Je veux seulement essayer de donner une idée du Rabelais des bons jours, du penseur sérieux, de ce ferme esprit en avance de son siècle, hélas! et du nôtre, sur tant de points. — On sait que le XVIe siècle est rempli presque tout entier par des guerres. La force, disons mieux, la violence, semble être la loi de ce temps. Rabelais, bien que protégé par François Ier, ce batailleur, n'a pas craint de s'élever contre ce fléau. Grandgousier est un roi juste, bon, cher à ses sujets, aimant la paix qui fait tout fleurir. Il est attaqué sans provocation de sa part, au mépris de tout droit, par le roi Picrochole, en qui, dit-on, Rabelais a voulu personnifier Charles-Quint. En face de cette agression inique, le bon roi d'Utopie adresse des observations pleines de sens à son adversaire; il le prie de ne pas violer les lois qui règlent les rapports entre les rois et les peuples. Enfin, après avoir usé de tous les moyens de conserver la paix, il est forcé d'avoir recours aux armes. Mais il ne fera la guerre que pour défendre ses sujets; car, dit-il, « de leur labeur je suis entretenu, et de leur « sueur je suis nourri, moi, mes enfants et ma famille. » — Belles paroles, qui sans doute faisaient sourire les porte-sceptre de ce temps-là. Leurs conseillers (le chancelier Poyet par exemple) leur répétaient sans cesse qu'ils étaient maîtres absolus de la vie et des biens de leurs sujets, qu'ils pouvaient tout prendre à leur gré, que c'était

là le droit royal (*jus regium*). Mais poursuivons. Picrochole envahit le royaume de Grandgousier, ravage toute une contrée; mais il est arrêté dans sa course, battu, et se sauve suivi à peine de quelques compagnons. Quel usage le vainqueur va-t-il faire de sa victoire? Il n'enlèvera pas un pouce de terre aux ennemis; il rendra la liberté aux prisonniers sans rançon. Écoutez en quels termes il s'adresse à ces malheureux, tout perclus d'épouvante. La leçon fut perdue, mais la protestation subsiste :

« Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes avec dommage de son prochain frère chrétien. Cette imitation des anciens Herculos, Alexandres, Annibals, Scipions, Césars et autres tels, est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres et non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarrasins et Barbares jadis appelaient prouesses, maintenant nous appelons briganderies et méchancetés. Mieux il eût fait de se contenir en sa maison, royalement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant; car, par bien gouverner la sienne, l'eût augmentée; par me piller sera détruit. Allez-vous-en au nom de Dieu; suivez bon conseil; remontrez à votre roi les erreurs que vous connaîtrez en lui, et jamais ne le conseillez, ayant égard à votre profit particulier; car avec le commun est aussi le propre perdu. Quant à votre rançon, je vous la donne entièrement; et veux qu'armes et cheval vous soient rendus : ainsi faut-il faire entre voisins et anciens amis. »

Dans cette guerre, le plus vaillant champion de l'armée de Grandgousier est un moine, frère Jean des Entomeures. A l'approche des ennemis, qui sont déjà en train de vendanger les vignes du couvent, les autres moines se sont réfugiés tout tremblants dans la chapelle; frère Jean, lui, s'arme du bois de la croix, met son froc en écharpe, et tombe à bras raccourci sur les pillards. Comment il les

traite, pas n'est besoin de le dire. Sachez seulement que, de compte fait, il s'en trouva de morts « treize mille six « cents vingt et deux, sans les femmes et petits enfants, « cela s'entend toujours. » — Pourquoi introduire ce héros d'un nouveau genre? L'intention de l'auteur n'est pas douteuse. Il veut montrer que le couvent renferme et enlève à la société des hommes faits pour l'action, qui sont de très-mauvais moines et qui feraient d'excellents soldats, d'excellents laboureurs et artisans. Il savait à quoi s'en tenir sur ce sujet. Les ennemis battus et rentrés dans leur pays, Gargantua songe à récompenser le moine. Il lui offre l'abbaye de Seuillé qu'il a préservée du pillage, ou toute autre à son choix. Mais frère Jean refuse, disant: « Comment pourrais-je gouverner autrui, moi qui ne sais me gouverner moi-même? » — Cependant il ne demande pas mieux que de fonder une abbaye à son gré. C'est la fameuse abbaye de Thélème, véritable paradis terrestre. Là règnent la liberté absolue, la joie, l'étude, les honnêtes délassements. Sur la porte est gravée la devise : *Fais ce que voudras*. On y entre et l'on en sort à sa volonté. — C'est le rêve d'un ami de l'humanité. La meilleure règle écrite vaut-elle celle qu'un esprit éclairé et droit se prescrit à lui-même? Il pensait sans doute à des passages de ce genre, La Bruyère, quand il louait dans Rabelais « cette moralité fine et ingénieuse. » — Peut-être même n'eût-il pas désapprouvé l'épisode des six pèlerins que Gargantua mangea en salade, mais qui heureusement purent sortir à temps de la bouche gigantesque qui les avait engloutis. Ces pauvres gens revenaient de Saint-Sébastien, près de Nantes, et ils avaient fait ce long et coûteux voyage pour se faire préserver de la peste.

« Allez-vous-en, dit Grangousier, pauvres gens, au nom de Dieu le créateur, lequel vous soit en guide perpétuelle. Et dorénavant, ne soyez faciles à ces paresseux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, vivez chacun en sa vocation, instruisez vos enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apôtre saint Paul. Ce faisant, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints avec vous; et n'y aura peste ni mal qui vous porte nuisance. »

Il y a autre chose ici qu'une « moralité fine et ingénieuse. »

J'ai dit que les quatre derniers livres sont consacrés à Pantagruel. Le jeune homme élevé comme le prescrit Rabelais, c'est-à-dire tout autrement que ses contemporains, est un prince juste, bienfaisant, humain surtout. Je dois avouer qu'il manque de tenue. Plus désireux de se faire aimer que de se faire craindre, il est accessible à tous, recherche volontiers la société des petites gens et ne fraye guère avec ses pareils. Il voyage, il parcourt le monde. Que rencontre-t-il? Partout des abus, des iniquités, des superstitions grossières ou ridicules. Il pressent le pindarique Ronsard *dont la muse en français parle grec et latin*, et le raille sans pitié sur le dos d'un écolier limousin qui jargonne un idiome hybride. Il trouve sur son chemin le noir essaim des juges de toute classe, les uns naïvement grotesques, comme Bridoye qui fait apporter les sacs contenant les dossiers, les soupèse, puis tire au sort des dés l'arrêt qu'il doit rendre; les autres, sombres, rapaces et sanguinaires, comme Grippeminaud, l'archiduc des chats-fourrés, et ses acolytes « qui paissent sur des tables de marbre. » — Leur nourriture, c'est l'or, c'est la vie des malheureux. Descendant un degré de plus dans cet enfer (le mot est de Marot), il se heurte

aux Chicanous, huissiers et sergents, valetaille renfrognée des juges, qui recueillent les reliefs de leurs hideux festins ; puis c'est *Hume-Veine*, personnification lugubre des procès qui hument la substance des parties. Qu'on écarte tout ce fatras de paperasses, tous ces parasites qui rongent les plaideurs, et que tous deux comparaissent devant le juge, exposent tour à tour le débat et qu'il prononce. Quelle hardiesse dans ces peintures! quel bon sens! quelle humanité dans ces revendications au nom de l'équité naturelle! Les chats-fourrés, c'étaient eux qui avaient pris, condamné, brûlé Berquin, Estienne Dolet, et tant d'autres! Je ne le suivrai pas dans l'*Ile sonnante*, au pays des *papimanes* et des *papefigues :* c'est une pointe hardie qu'il pousse sur les terres de la cour de Rome. On voit qu'il a présents à l'esprit les horribles massacres de Mérindol et de Cabrières. Il rentre bientôt en France, et saisit les gens de la cour des Comptes (*les apedeftes*) ; ceux-là ont pour habitation « un maître pressoir. » Ce sont gens « qui tireraient de l'huile d'un mur. » — Et dans une de ces énumérations vertigineuses dont il a le secret, il nous jette les titres des divers impôts, autant de fléaux qui tombent à leur heure sur le pauvre peuple : l'impôt général, particulier, fortifications, emprunts, dons, casuel, domaines, menus plaisirs, portes, offrandes, maison, etc., etc. Voilà quelques-uns des points sur lesquels portent les ardentes et sérieuses critiques de Rabelais. Parmi ces peintures lamentables au fond, des scènes de haute bouffonnerie, des plaisanteries effrénées, une sorte de délire de farce à outrance ; on dirait qu'il fait appel au grotesque, à l'ivresse même pour tout dire ou pour rire de tout, de peur d'être forcé d'en pleurer. Et de fait, ce

déguisement de fou n'était-il pas son passe-port auprès des puissants?

On ne peut quitter Rabelais sans avoir fait connaissance (légère s'entend) avec Panurge. Panurge est l'ancêtre et le type primitif des Gil-Blas, des Figaro, de tous ceux qui, nés pauvres et intelligents, luttent et lutteront sans fin pour se faire dans la société la place qu'ils méritent. Dans la littérature contemporaine, ces déclassés sont des révoltés, gonflés d'orgueil et d'amertume et le plus souvent impropres à l'action. Panurge porte sa misère avec gaîté et insouciance. Quand Pantagruel fit sa rencontre, il était en fort piteux état. Il arrivait du pays des Turcs, où ces mécréants l'avaient mis à la broche après l'avoir bien garni de lardons, car il était fort maigre. Comment il se tira de leurs mains et du feu, ce serait trop long à vous raconter, et vous trouveriez peut-être le récit trop invraisemblable. Toujours est-il que Pantagruel, dès qu'il le vit de loin, « si pitoyablement navré en divers lieux, » dit à ses compagnons : « Voyez-vous cet homme qui vient « par le chemin du Pont-Charenton? Par ma foi, il n'est « pauvre que par fortune, car je vous assure qu'à sa physio- « nomie, nature l'a produit de riche et noble lignée; mais « les aventures des gens curieux (c'est la police) l'ont « réduit en telle pénurie et indigence. » — Cette noblesse native, qui frappe Pantagruel à première vue, avait subi bien des éclipses; dur avait été le combat de la vie. Panurge, bien galant homme de sa personne, était sujet de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là

Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.

Toutefois il avait soixante et trois manières d'en trouver toujours à son besoin, dont la plus honorable et la plus com-

mune était par façon de larcin furtivement fait; malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, ribleur, s'il en était à Paris.

Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Et toujours machinait quelque chose contre les sergents et contre le guet.

C'est le mariage de Panurge qui sera le prétexte des voyages de Pantagruel. Il faut consulter tous les sages, tous les oracles, tous les devins : la question est si grave! Aussi ne sera-t-elle point tranchée. L'oracle de la *Dive Bouteille* lui-même ne peut apprendre à Panurge s'il fera bien ou mal de se marier. En attendant, Pantagruel lui fait cadeau de la châtellenie de Salmigondin, et voici comment Panurge s'y comporte :

Et se gouverna si bien et prudemment monsieur le nouveau châtelain, que, en moins de quatorze jours, il délapida le revenu certain et incertain de sa châtellenie pour trois ans. Non proprement délapida, comme vous pourriez dire, en fondations de monastères, érections de temples, bâtiments de colléges et hôpitaux; mais dépensa en mille petits banquets et festins joyeux, ouverts à tous venants, mêmement à tous bons compagnons; abattant bois, brûlant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

Il n'y a que les pauvres pour être prodigues; l'imprévoyance est la maladie incurable de ceux qui n'ont jamais rien possédé. Tel qu'il est, le seigneur Panurge a bien de l'esprit, mais aucune vergogne. Il est même poltron, et d'une façon cynique. Il faut le voir pendant la tempête, poussant des plaintes inarticulées, voulant à toute force qu'on le mette à terre, « sur le plancher des vaches. » Quand on a un pied à terre, dit-il, l'autre n'en est pas loin. Puis, le calme revenu, faisant le fanfaron,

reprochant à tout l'équipage la poltronnerie que lui seul a montrée, enfin cherchant un mauvais tour à faire à quelqu'un. C'est sur Dindenaut, le marchand de moutons, que tombe son dévolu. Il obtient à grand'peine que celui-ci lui vende un mouton. Il le paye au poids de l'or; puis le prenant entre ses bras, le jette à la mer. Aussitôt tout le troupeau d'un bond se précipite à la suite du noyé; et Dindenaut éperdu, se cramponnant au bélier, est emporté avec lui dans les flots. Panurge, du haut du pont, leur débite un beau discours sur les misères de cette vie, la félicité de ceux qui sont sortis de cette vallée de larmes, et leur promet de leur élever un beau cénotaphe.

On pourrait, à la rigueur et sans faire trop de tort à Rabelais, rester sur cette dernière impression d'une scène de bouffonnerie; mais il vaut mieux, en prenant congé de lui, lui demander quelque noble parole d'adieu. Ce railleur cynique n'était point un athée, il s'en faut bien; il semble au contraire que le spectacle si triste de toutes les misères et iniquités de ce monde, l'ait plus ardemment tourné vers Dieu, source de toute justice, consolation et espérance des opprimés. Voici comment se terminait la journée de Pantagruel : « Quand le soir venait, il réca-« pitulait brièvement avec son précepteur, à la mode des « Pythagoriciens, tout ce qu'il avait lu, vu, su, fait et en-« tendu au décours de toute la journée. Puis priaient « Dieu le créateur en l'adorant et ratifiant leur foi envers « lui, et le glorifiant de sa bonté immense, et lui rendant « grâce de tout le temps passé, se recommandaient à sa « divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait, entraient « dans leur repos. » — Enfin, ajoutons cette simple et

forte parole : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme [1]. »

LA RÉFORMATION

Le génie de la France, ses traditions et l'esprit de la Réformation. — Les précurseurs de Calvin, Lefèvre d'Étaples, Briçonnet, Roussel. — La cour de Nérac et Marguerite de Valois ; les poètes et les libertins ; Marot et Bonaventure des Périers. — Calvin. — Ses études, ses voyages, sa vocation en 1536. — L'homme, sa vie, son caractère.

Si nous ne considérions la littérature que comme un simple divertissement d'oisifs, si nous n'étudiions les œuvres littéraires qu'au point de vue de la forme et d'après certaines règles aussi contestables qu'étroites, nous laisserions de côté un des aspects les plus sérieux du mouvement de la Renaissance, je veux dire la Réformation. Mais qui aurait ce courage? Aurait-on une idée du XVI[e] siècle, si cet élément de vie était retranché ? Ils parlèrent, ils écrivirent, ils luttèrent sans trêve et sans défaillance les hommes qui furent les promoteurs et les champions des idées nouvelles. Par tous les moyens possibles ils font appel à l'opinion publique ; ils exposent leur doctrine, ils attaquent la doctrine contraire, ils jettent à tous les vents les manifestes, les pamphlets, les invectives passionnées ; l'esprit qui les anime pénètre tous les arts, les marque d'une empreinte profonde : ici, la poésie avec

[1] Toute cette partie de l'œuvre de Rabelais a été fort bien mise en lumière par M. Guizot dans ses *Études morales*, p. 357 et suiv. J'y renvoie.

d'Aubigné et Du Bartas, là, la musique avec Goudimel, l'éloquence avec Calvin et Théodore de Bèze, l'érudition avec Henri Estienne, les sciences de la nature avec Palissy et Olivier de Serres. De même que dans les rues, à la cour, sur les champs de bataille, on reconnaissait un huguenot entre mille à la couleur et à la coupe de ses habits, au ton de sa parole, à la raideur de ses mouvements, ainsi, dans leur style, vibre un accent nouveau, je ne sais quoi de triste et de résolu, avec une hauteur de dédain sans pareille. Ils semblent dire à leurs ennemis : Vous êtes le nombre, vous êtes la force, vous nous écrasez sans pitié et sans justice, mais nous sommes le droit et la vérité; allez, continuez votre œuvre, nous continuerons la nôtre. — Tels sont les caractères généraux de la littérature protestante en France au XVI^e^ siècle. Je vais essayer de les mettre en lumière.

Le fondateur de la Réformation en France est Calvin. Le nom de fondateur lui est bien dû. Ce n'est ni un Wiclef, ni un Luther, ni un Zwingle, ni un Mélanchthon, il est lui-même. Nul n'eut jamais une personnalité plus forte. A une œuvre nouvelle il fallait un homme nouveau. Aujourd'hui encore, où sa doctrine, telle qu'il l'a promulguée et imposée, ne compte plus que de rares fidèles, il reste debout, comme une de ces ruines colossales qui dominent encore, et que le temps ni les hommes n'osent abattre.

La tâche qu'il entreprit et à laquelle il se consacra absolument, était ardue, presque impossible. Le catholicisme était bien plus inexpugnable en France qu'en Allemagne. Louis XI avait fondé cette forte unité monarchique qui, armant le pouvoir d'une autorité sans limites, ne laissait

aucun moyen de se produire aux dissidences, quelles qu'elles fussent. De plus le catholicisme était contemporain de la monarchie; son histoire se confondait avec nos plus antiques traditions nationales. Clovis n'était devenu le maître de la Gaule que grâce à l'appui des évêques orthodoxes; il avait été sacré à Reims, et le sacre était comme la condition même de l'autorité royale. Ses successeurs, les Charles-Martel, les Pépin, les Charlemagne, avaient tenu l'épée de la chrétienté contre les Sarrasins; ils étaient les premiers fondateurs du pouvoir temporel des papes. Pendant toute la durée du moyen âge, pas une attaque à l'autorité du saint-siége. C'est en France que se préparent les croisades; c'est de France que partent les deux dernières expéditions, et c'est un roi, un roi canonisé par l'Église, Louis IX, qui en est le chef. Ajoutez à cela la puissante organisation du clergé, les richesses énormes dont il disposait, le secours qu'il tirait sans cesse des ordres monastiques, si nombreux, si fortement enracinés sur le sol, et qui remontaient jusqu'à saint Martin, l'apôtre des Gaules, le fondateur des premiers couvents, à Ligugé, à Marmoutiers. N'oubliez pas non plus cette longue et profonde possession des lettres, des sciences et des arts par le catholicisme, ni cette Université de Paris, ni la Sorbonne, la plus haute autorité en matière de foi après le pape et les conciles. A toutes les époques la France avait eu horreur des hérétiques, et les avait poursuivis, exterminés sans pitié, témoins les Albigeois du XIII^e^ siècle. Les démêlés de Philippe le Bel avec le pape n'avaient en rien altéré la soumission de tous au chef spirituel de l'Église : c'était débat tout politique. C'est à peine si, pendant une période de mille années, vous relèverez çà et là dans le *Roman de*

la Rose, dans le *Roman de Renart*, dans les *Fabliaux*, quelques traits un peu vifs lancés contre les gens d'Église, contre les moines surtout. Mais la verve gauloise qui s'exerçait à leurs dépens n'attaqua jamais l'institution, qui semblait excellente, utile, malgré les abus de tel ou tel membre. Enfin le catholicisme en France était un édifice imposant par sa masse et sa durée, objet de la vénération universelle, et qui semblait indestructible.

La Réformation n'est pas un accident ni un fait isolé, sans rapport avec le mouvement général de la Renaissance. L'imprimerie, qui répandait partout les monuments du génie antique, répandit aussi les Livres saints. Le premier ouvrage que Gutenberg demanda à ses presses fut la Bible. Le roi François I^er^, en fondant des chaires d'hébreu et de grec, encouragea, sans en avoir le dessein, l'étude des textes sacrés, qui est le fondement même de la Réformation; car l'étude suppose l'intelligence et la liberté d'examen. Du jour où des chrétiens purent lire, comprendre et apprécier les monuments de leur créance, la liberté religieuse exista; mais que de temps il fallut, que de calamités avant que ce principe passât dans la loi et dans les mœurs! Les réformés de France ne furent jamais ingrats envers François I^er^. Ils lui surent gré de ce qu'il avait fait pour la diffusion des lumières et voulurent oublier « qu'il avait frayé la voie aux brûlements d'hérétiques. » Théodore de Bèze le place en tête de sa galerie de portraits contemporains (*Icones*).

Lecteur chrétien, dit-il, ne t'afflige pas de voir ici cet adversaire de la pure doctrine. Certainement il m'a semblé que je ne devais laisser en arrière ce prince-ci qui a remis en honneur les langues hébraïque, grecque, latine et les bonnes

sciences, *pour être les portières du temple de la vraie religion*, et qui a chassé l'ignorance, laquelle empêchait la vérité de venir en avant.

D'Aubigné dira plus tard :

> Non, le vice n'a point pour mère la science,
> Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

Voilà le véritable point de départ de la Réformation.

Dès l'année 1512, avant le tocsin de Luther et la fondation du Collége de France, quelques esprits sérieux et de bon vouloir étudiaient les Livres saints. Ce sont les précurseurs des grands réformateurs, les ouvriers timides qui n'ont osé aller jusqu'au bout de leur tâche. A leur tête se place Lefèvre d'Étaples, docteur en théologie à l'Université de Paris. Homme d'étude et de réflexion, il se pénètre des Épîtres de saint Paul; il les traduit, chose inouïe alors, il les accompagne d'un commentaire. Il est le premier qui ait découvert et mis en tout son jour ce redoutable principe de la justification fondée non sur les œuvres, mais sur un don de la grâce de Dieu par le sang de Jésus-Christ. Ce sera la base sur laquelle Calvin établira toute sa doctrine. Lefèvre d'Étaples traduisit aussi les Évangiles, que les clercs seuls entendaient, et qui devinrent accessibles à tous; et il les expliqua dans un enseignement clair, hardi pour le temps. La Sorbonne s'émut, protesta, se plaignit au roi qui refusa de poursuivre. Il était jeune alors, et écoutait volontiers sa sœur, Marguerite de Valois, qui protégeait ouvertement Lefèvre d'Étaples. Celui-ci avait déjà des disciples, et parmi eux l'évêque de Meaux, Briçonnet, Berquin, le plus savant des nobles, destiné à périr sur un bûcher, Roussel, le Dauphinois Farel. Sur de nouvelles plaintes de la Sorbonne, Lefèvre quitte Paris, se

rend à Meaux auprès de l'évêque, son ami, et continue sa propagande. La persécution devient plus vive; Lefèvre prend la fuite, et Briçonnet fait amende honorable. Ce n'est pas ainsi qu'on fonde une doctrine nouvelle.

C'est à la cour de Marguerite de Valois, à Nérac, que la plupart de ces dissidents timides se réfugièrent. Ils y trouvèrent des poètes de cour et d'antichambre, des amuseurs comme Marot et Bonaventure des Périers, caractères légers, esprits plus légers encore, qui flattaient les secrets penchants de leur protectrice, ne sachant d'ailleurs où ils allaient ni ce qu'ils voulaient. A voir ces étourdis manier chose si grave, on a pitié. Le matin, on assistait à la messe catholique, qu'on détestait, dont on se moquait; mais nul n'eût osé s'en affranchir. Après la messe, ces beaux esprits devisaient joyeusement, à la mode italienne, à la façon des personnages de Boccace. La reine Marguerite prenait des notes pour les contes de son *Heptaméron*, faible recueil sous tous les rapports; Marot récitait des vers, Bonaventure des Périers racontait des histoires plus ou moins édifiantes. On refaisait les fabliaux du temps jadis contre les moines et leurs vices d'habitude. C'était une revanche de la messe. Puis on essayait de se recueillir, et Roussel, se dépouillant de ses habits sacerdotaux, prononçait une exhortation. Enfin, les jours de grande hardiesse, on se rendait dans un souterrain pratiqué sous le château, et on y faisait la Cène. Quant aux divertissements de la petite cour, Marguerite qui faisait des vers, hélas! avait rimé une sorte de mystère évangélique intitulé *la Nativité de Jésus-Christ*, où elle avait semé une foule de traits habilement dissimulés contre le catholicisme. On voyait, par exemple, Joseph et la

sainte Vierge arrivant à Bethléem, frappant en vain à toutes les portes, forcés de se réfugier dans une crèche, où les anges venaient les visiter. Des bergers célébraient la naissance du Sauveur, malgré Satan qui leur adressait des questions insidieuses comme celle-ci :

Pensez-vous bien entendre l'Écriture?

A quoi ils répondaient :

Nous en faisons humblement la lecture.

Parole hardie, alors! Ensuite on se livrait à quelque conversation mondaine, plus ou moins libre; on lisait quelque chapitre de Rabelais, une ballade de Marot, dont la devise était *parler peu et poltroniser*, des vers de des Périers comme ceux-ci, par exemple :

Salut vous doint celui qui sauve l'homme
Bien mieux gratis que par argent à Rome,

trait piquant, dirigé contre les indulgences; ou bien encore des passages du *Cymbalum mundi*, satire fort obscure de toutes les religions, profession enveloppée d'athéisme. Tout cela constituait une sorte de libéralisme vague (qu'on me pardonne cet anachronisme), une opposition puérile à la religion établie, rien de sérieux et de consistant. Ces gens-là étaient des amateurs, non des apôtres. Ils se tenaient loin des bûchers, et ils le prouvèrent bien. Quand on les pressa un peu, ils firent amende honorable. Briçonnet abjura ses erreurs et mourut en bon (ou mauvais) catholique; Roussel se fit nommer évêque d'Oléron; des Périers se donna la mort; Marot s'en alla à Genève où il se remit à sa faible traduction des Psaumes. Mais comme il apportait dans la ville de

Calvin des habitudes et des mœurs qui n'y avaient pas cours, il fut condamné à être pendu. La peine fut commuée; il ne fut que fouetté en place publique. Le dégoût le prit, et il courut en Piémont, à la cour de Renée de Ferrare, où il mourut. La reine Marguerite, pressée par son frère que les criailleries de la Sorbonne importunaient, redevint catholique et mourut d'une façon édifiante. Quant au vieux Lefèvre d'Étaples, sentant sa fin prochaine, il fut pris de remords. Un jour il se mit à fondre en larmes à la table même de la reine. Comme on lui demandait la cause de ce violent désespoir, il répondit : « Ayant connu la vérité et l'ayant enseignée à plusieurs personnes qui l'ont scellée de leur propre sang, j'ai eu la faiblesse de me tenir dans un asile, loin des lieux où les couronnes de martyrs se distribuaient. »

Or, parmi ceux qui assistaient à cette scène, se trouvait un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, le futur réformateur, celui qui devait « rédarguer librement ceux qui, « s'accouplant avec les infidèles, leur tenaient compagnie « en idolâtrie externe, » celui à qui Lefèvre d'Étaples dit en mourant : « Dieu se servira de vous pour restaurer en « France le royaume du ciel. » C'était Jean Calvin, alors fugitif, indécis encore, non sur la doctrine, arrêtée déjà dans son esprit, mais sur les moyens de la prêcher. Introduisons ce personnage. Il est né en 1509, à Noyon, en Picardie. Son père était procureur fiscal du comté et secrétaire de l'évêque. Calvin était destiné à l'Église; à douze ans, on en fit un chapelain. C'était un des scandales les plus révoltants de l'Église d'alors; on voyait des évêques et des cardinaux de huit ans et de cinq ans. Il est assez remarquable que le futur adversaire de ces abus ait

commencé par en profiter. L'enfant, de nature silencieuse et réfléchie, fit ses études théologiques à Paris, où il frappa tout le monde, maîtres et élèves, par la force de son intelligence et la gravité de sa tenue. Il étudia ensuite le droit à Orléans et à Bourges, sous le célèbre Alciat. Il ne négligeait pas non plus les lettres anciennes, possédait à fond le grec et le latin, n'ignorait pas l'hébreu. Partout où il résidait, sa maturité précoce, je ne sais quoi de ferme et d'arrêté inspiraient une vénération mêlée d'une sorte d'épouvante. Sa parole faisait autorité. En 1533, il était à Paris, il voyait le recteur de l'Université, Cop ; ils s'entretenaient ensemble de graves questions théologiques. Cop fut dominé, subjugué par cet esprit impérieux. Il chargea Calvin de composer la harangue latine que le recteur devait prononcer le jour de la Toussaint, dans la séance de rentrée. Cette harangue, le premier ouvrage de Calvin, a été retrouvée il y a peu de temps : c'est comme la préface encore enveloppée de la doctrine de la justification par la grâce. Les saints, ces puissants intercesseurs auprès de Dieu, d'après la doctrine catholique, n'étaient pas même mentionnés. L'œuvre du salut était l'œuvre de Dieu seul. Le scandale fut énorme. Cop se sentit menacé, il prit la fuite et s'alla cacher en Suisse. Calvin, serré de près, se sauva par une fenêtre de la rue des Bernardins, et sortit de la ville. Pendant près de deux années, il mène la vie du fugitif ; on le voit passer et disparaître à Poitiers, à Angoulême, à Nérac, à Ferrare. En 1534, c'est à Strasbourg qu'il a planté sa tente, puis à Bâle. C'est dans cette ville qu'il apprend les horribles persécutions qui ensanglantèrent Paris à la suite des placards injurieux affichés jusque sur les murs du Louvre, et dans la chambre même du roi.

« Qu'on saisisse immédiatement, s'écria François Ier, tous « ceux qui sont suspects de *luthérésie*. Je veux tout exter- « miner. » Les échafauds se dressèrent, les bûchers flambèrent. François Ier avait déclaré que si « l'un de ses enfants était entaché, il le sacrifierait lui-même à Dieu. » Lui-même voulut assister aux supplices, avec sa famille et toute sa cour, et se transporta de quartier en quartier, partout où l'on brûlait. Le bruit de ces exécutions et des arrêts de proscription lancés contre tout chrétien suspect, arriva à Calvin au moment où il venait de s'établir à Bâle. — Chaque jour apportait son contingent de martyrs; des édits royaux adressés à l'Europe transformaient en citoyens séditieux les malheureux qu'on envoyait au bûcher. La consternation et l'angoisse étaient partout. Calvin n'hésita plus. Il écrivit cette fameuse *Institution de la religion chrétienne*, avec une préface adressée au roi. Le programme de la Réformation existait; son symbole était arrêté. Les bourreaux et les martyrs savaient désormais pourquoi ils tuaient, pourquoi ils mouraient; on savait aussi dans toute l'Europe quel était l'auteur de cette fière protestation. La France avait son Luther.

Mais Calvin ne se croyait point appelé à cette grande tâche. Il fuyait le bruit qui s'attachait à son nom, il allait partout cherchant le silence et l'obscurité. L'année suivante, il était caché à Genève. La ville, récemment affranchie de la domination du duc de Savoie et de son évêque, était une ville de plaisirs, de mœurs faciles et abandonnées. En vain le Dauphinois Farel multipliait les exhortations et les appels les plus ardents, les Genevois résistaient, restaient attachés à leurs habitudes. Farel apprend l'arrivée de Calvin: « C'est l'homme qu'il nous faut, » s'écrie-t il, et il se

précipite chez lui. Calvin allait partir ; tout lui déplaisait à Genève. « Restez ici, lui dit Farel ; il y a tâche pour vous ; c'est ici que vous devez édifier l'Église de Dieu. — Je ne puis, reprend Calvin : comment enseignerais-je, moi qui ai si besoin d'apprendre ? Je pars, je vais en Allemagne, consulter les docteurs, étudier, m'instruire. — Des études, des loisirs, s'écrie le bouillant Farel, eh ! quoi, ne faut-il donc pas agir d'abord ? — Mais je suis chétif, ma santé est débile, j'ai besoin de calme et de repos. — Du repos ! Tu te reposeras à la mort. — Mais voyez : cette ville est bien mal disposée pour accueillir la prédication : elle est livrée à tous les vices, aux désordres, au relâchement. — Raison de plus pour la secourir en cette extrémité. — Mais vous ne me connaissez pas. Je suis faible de cœur, timide, impropre à la lutte. — Lâches excuses, que Dieu n'acceptera point. Souviens-toi de Jonas ; lui aussi voulut désobéir à l'Éternel ; l'Éternel le jeta dans la mer. Jérémie aussi voulut renoncer à la prophétie, et il sentit un feu qui le consumait dans ses entrailles. » Et comme Calvin hésitait encore, Farel leva la main au ciel et s'écria : « Tu ne penses qu'à ta tranquillité, à tes loisirs, à tes études personnelles. Eh bien, au nom du Dieu tout-puissant, je t'annonce que, si tu ne réponds à son appel, il ne bénira pas tes desseins ! Oui, que Dieu maudisse ton repos ! que Dieu maudisse tes études, si en une si grande nécessité tu te retires et refuses de prêter aide et secours. » — Calvin fut vaincu, il se sentit sous la main de Dieu et céda.

Les détails de cette scène capitale dans l'histoire du protestantisme français, je les emprunte à la *Vie de Calvin* par Théodore de Bèze, son disciple et son successeur dans le ministère évangélique. Il les tenait de la bouche même

de Calvin et de Farel ; et tous deux faisaient dater de ce jour ce qu'ils appelaient *la vocation* du fondateur de l'Église de Genève. Comment il remplit la tâche qu'il n'avait pas recherchée, qu'il avait voulu fuir, c'est ce que toutes les histoires de Calvin vous apprendront : je n'ai point à entrer ici dans le détail. Ce que je cherche à mettre en lumière, c'est le caractère de l'homme, c'est-à-dire ce qui a fait de lui l'écrivain que nous étudions. En 1536, à ce moment décisif, il avait vingt-sept ans. Il n'avait encore écrit que l'*Institution chrétienne*, ouvrage capital, il est vrai, mais qui ne fut d'abord qu'une ébauche que Calvin reprit, remania, développa jusqu'à la fin de sa vie. Ce qui domine en lui, on le voit, ce n'est pas l'élan, la force d'initiative, l'emportement de l'imagination. C'est un esprit grave, lent, profond, toujours en garde contre les surprises de la sensibilité. Modeste, plein de défiance en lui-même, il a une extrême répugnance à se mettre en avant. Il ne désertera point la cause qu'il a embrassée, mais il voudrait la servir dans le silence et la solitude. La violente pression de Farel, l'appel plus pressant encore d'une conscience toujours en éveil, le jetèrent dans la vie active. N'oublions jamais cette crise si grave. On ne pourra porter sur l'écrivain un jugement sûr qu'en se rappelant ce qu'il fut d'abord.

La tâche acceptée, il s'y livra tout entier. Plus d'incertitudes, plus de défaillances. On est effrayé de la froide intrépidité que déploie cet homme investi tout à coup d'une mission à faire trembler les plus déterminés. Il se dit tout d'abord que la doctrine sans les mœurs est une chimère ; que l'on ne peut éclairer les esprits, sans avoir d'abord purifié les âmes. Il faut donc que les Genevois renoncent

à cette vie de plaisirs qui leur est si chère; il faut que les magistrats mettent leur autorité au service du réformateur des mœurs ; que les lois frappent le péché aussi bien que le délit et le crime ; que les châtiments soient à la fois temporels et spirituels. Il se mit à l'œuvre. Au bout de dix-huit mois, la ville, exaspérée contre sa tyrannie, le chasse. Deux ans après, elle était tombée si bas que tous voyaient déjà proche le retour de la servitude et le joug de Rome. On rappelle Calvin. Il revient, il reprend sa place parmi ces repentants. Rien n'est changé en lui. Son but est le même, ses moyens sont les mêmes. Cette redoutable autorité qui est en lui dompte toutes les résistances. Les endurcis, il les brise. Il les poursuit au nom des lois, au nom de l'Évangile; il les fait juger, condamner, exécuter, sans hésitation, sans trouble; et, après le supplice, il commande à la ville consternée un jeûne solennel d'actions de grâces. Servet met le pied à Genève ; il est saisi, emprisonné, brûlé. Et Calvin, dans un livre répandu par toute l'Europe contre *les prodigieuses erreurs de Servet*, prouve « que « l'office du magistrat s'étend jusqu'à réprimer les héréti- « ques, et que à bon droit ce méchant-là a été puni de « mort à Genève ; bref, qu'il portait des marques bien « certaines de réprobation. » — C'est Théodore de Bèze qui résume ainsi la pensée de son maître.

Pendant vingt-quatre ans, de 1540 jusqu'au jour où l'on écrivit sur les registres de la ville : « 27 mai 1564, Jean Calvin, allé à Dieu, » il exerça une domination absolue. Cet homme, chétif de santé, consumé par la fièvre, ne savait ce que c'était que le repos; il attendait la mort pour se reposer. Tous les jours il enseignait, il prêchait. Rentré chez lui, il écrivait : il voulait ne pas laisser une ligne des Livres

saints sans l'avoir éclaircie, sans en avoir fixé définitivement le sens. A mesure que son autorité croissait, Genève devenait la capitale du protestantisme; les exilés de tous les pays y affluaient, les Français surtout; mais tous devaient plier devant la loi du réformateur. Marguerite de Valois le trouve un peu sévère dans le blâme qu'il inflige à ses anciens serviteurs, les Marot, les des Périers, les Rabelais et consorts; il lui répond : « Estimez-vous votre maison plus « précieuse que celle de Notre Seigneur Jésus-Christ? » C'est lui que consultent le roi de Navarre, Condé, Coligny, sur les mesures à prendre dans l'intérêt du parti protestant. C'est à lui enfin que tout huguenot jeté en prison, sentant déjà les premières angoisses du supplice, adresse la dernière salutation et demande le suprême viatique.

Des calomnies ont été lancées contre lui; ses adversaires au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle ont attaqué sa vie privée. Elle est irréprochable. De tels hommes sont au-dessus, en dehors des passions vulgaires. Une âme remplie d'une pensée unique ne peut sentir les atteintes de la chair et du sang. Il vécut pauvre et voulut rester pauvre. Il recevait du Conseil un traitement de cinq cents florins, ou deux mille cinq cents livres, qu'il refusait de toucher quand la maladie l'empêchait de remplir ses fonctions. Exténué, épuisé, il renvoyait le vin qu'on lui offrait. Il voulait être jusqu'au bout ce qu'il avait annoncé qu'il serait en commençant son œuvre, un exemple. Cet homme se maria. C'était comme une nécessité pour tout chef de dissidents, le gage d'une rupture définitive avec l'Église romaine. Calvin dut céder aux sollicitations de ses amis, il se résigna. Une compagne d'ailleurs le débarrassait du souci des choses matérielles, lui laissait sa liberté d'ac-

tion; et de plus, elle le soignerait dans ses maladies. Mais il ne la voulait ni jeune, ni belle, ni riche, ni de haute naissance. Ces considérations le déterminèrent à épouser Idelette de Bure, la veuve d'un anabaptiste qu'il avait converti. On n'ose se demander ce que dut être la vie de cette femme qui voyait et entendait Calvin à toute heure. Elle le précéda dans la tombe. Lorsqu'elle fut près de s'éteindre, silencieuse, immobile, Calvin lui rappela qu'elle avait des enfants de son premier mari. « Je les ai déjà recommandés au Seigneur, dit-elle? — Et à moi? — Je sais que tu n'abandonneras pas des enfants recommandés au Seigneur. » Quelle parole!

Le récit des derniers instants de Calvin, auxquels assista Théodore de Bèze, terminera cette étude sur l'homme. Calvin mourut d'épuisement, après une agonie douloureuse de plus de trois mois. Au milieu des plus atroces souffrances, on l'entendait murmurer quelque verset des Livres saints, comme un cri étouffé jeté vers Dieu : « Je me tais, Seigneur, parce que c'est toi qui l'as fait. — Seigneur, tu me broies, mais il me suffit que c'est ta main. » Huit jours avant d'expirer, il voulut se montrer pour la dernière fois à ses collègues dans le ministère évangélique. Voici la scène rapportée par Théodore de Bèze :

En ce jour, parce que, selon la coutume de cette Église, tous les ministres s'assemblent pour se censurer en leur vie et doctrine, et puis en signe d'amitié prennent leur repas ensemble, il accorda que le souper se fît en la salle de sa maison. Là, où s'étant fait porter de sa chambre en une chaise, il dit ces mots en entrant : « Mes frères, je vous viens voir pour la dernière fois, car, hormis ce coup, je n'entrerai jamais à table. » — Ce nous fut une pitoyable entrée, combien que lui-même fît la prière comme il pouvait et s'efforçât de nous

réjouïr sans qu'il pût manger que bien peu. Toutefois avant la fin du souper il prit congé et se fit remporter en sa chambre qui était prochaine, disant ces mots avec une face la plus joyeuse qu'il pouvait : « Une paroi entre deux n'empêchera point que je ne sois conjoint d'esprit avec vous.... » Depuis ce soir, il ne bougea jamais de dessus ses reins, tellement atténué, outre ce qu'il était fort maigre de soi-même, qu'il n'avait que le seul esprit, hormis que du visage il était assez peu changé. Mais surtout l'haleine courte le pressait, qui était cause que ses prières et consolations assiduelles étaient plutôt soupirs que paroles intelligibles; *mais accompagnées d'un tel œil et d'une façon tellement composée que le seul regard témoignait de quelle foi et espérance il était muni.*

CALVIN

Le style de Calvin. — Analyse de l'*Institution chrétienne.* — *Lettre aux Nicodémites.* — Calvin et Luther.

Nous avons vu comment la Réformation en France avait été étroitement unie au mouvement littéraire de la Renaissance, comment aussi elle n'avait eu d'abord pour représentants que des érudits timides, des courtisans attachés à leurs dignités et priviléges, des poètes légers d'esprit et de conduite, des princesses faibles de volonté; comment il était impossible de rien fonder sur des bases si fragiles. Les supplices vinrent, tous se rétractèrent.

C'est alors que paraît Calvin. Il formule la profession de foi de la doctrine nouvelle; il prend la direction du mouvement encore indécis et la garde jusqu'à sa mort. Jusqu'alors on appelait les dissidents *Luthériens;* on les appela *Calvinistes.* En vain Théodore de Bèze proteste

contre cette désignation, qui semble réduire le christianisme réformé à n'être qu'une secte, et Calvin qu'un hérésiarque ; l'opinion publique la maintient et l'impose. Quelque sentiment que l'on ait sur la doctrine en elle-même, qu'elle soit ou non un retour au christianisme véritable, c'est Calvin qui l'a mise en lumière, c'est Calvin qui l'a marquée de son empreinte, c'est Calvin qui en reste pour nous le seul représentant. La domination qu'il exerça, il la dut à l'autorité morale qui était en lui. Cet homme, si considérable par l'intelligence et le savoir, avait une force de volonté, une intrépidité de conviction qui subjuguaient. Bossuet ne veut voir en lui qu'un esprit orgueilleux ; c'est le diminuer et le méconnaître : l'orgueil isole et stérilise. Nous connaissons l'homme, voyons l'écrivain.

Il est bien de son temps. L'esprit de la Renaissance est en lui. Il se porte au travail avec une énergie sombre, recueillie, infatigable. Parmi ses contemporains, il y en a, comme Ulrich de Hutten, Dolet, Rabelais, qui saluent avec des transports de joie la lumière qui revient, qui sont comme enivrés à la vue de tous les trésors qu'apporte l'antiquité et qui s'y plongent éperdus : Calvin, lui, reste maître de sa science, il la domine, il lui assigne un but déterminé ; elle sera pour lui un moyen, non une fin. Lettres anciennes, jurisprudence, théologie, politique, tout cela il faut le posséder, ce sont des armes nécessaires ; mais il faut surtout en faire usage, non étalage ; il faut avec elles faire triompher la vérité ici-bas. La vérité, elle existe, elle est consignée dans les Livres saints, qui sont la parole même de Dieu. Mais elle a été faussée, dénaturée cette sainte vérité ; l'erreur et la corruption se sont

établies dans le monde en invoquant l'autorité divine Le devoir du chrétien, c'est de ressaisir la vraie doctrine de Christ; elle est dans l'Évangile; il faut l'en tirer, la manifester à tous, mourir au besoin pour elle. Mais comment le faire, si l'ignorance ferme l'accès des Livres saints? Comment sera-t-on l'arbitre de sa croyance si l'on ne peut lire et interpréter les monuments de sa croyance? En conséquence, que tout chrétien s'instruise; que tout homme facilite à ses frères les moyens de s'instruire. Lui-même ne manqua pas à cette obligation : en fondant l'Église de Genève, il fonda en même temps l'École et l'Académie, et donna ainsi un exemple qui est devenu une loi. Ce fut là un des plus puissants moyens d'action du protestantisme. Saint François de Sales ne s'y trompait pas; il le proclamait avec douleur, il essayait par là de stimuler le zèle de son clergé :

Je vous conjure, mes très-chers frères, de vaquer très-sérieusement à l'étude; car la science à un prêtre, c'est le huitième sacrement de la hiérarchie de l'Église, et son plus grand malheur est arrivé de ce que l'arche s'est trouvée en d'autres mains que celles des lévites. *C'est par là que notre misérable Genève nous a surpris.*

Calvin accueillait avec faveur tous les réfugiés qui pouvaient contribuer à répandre la lumière; mais quant à ceux qui faisaient des lettres un divertissement profane, qui n'usaient de la science que pour semer le trouble et la corruption dans les esprits, il les réprouvait et les anathématisait :

Les autres, comme Rabelais, Des Périers, et beaucoup d'autres que je ne nomme pas pour le présent (Marot et H. Estienne, sans doute), après avoir goûté l'Évangile, ont été

frappés d'un même aveuglement. Les chiens dont je parle, pour avoir plus de liberté à dégorger leurs blasphèmes sans répréhension, font des plaisants : ainsi voltigent par les banquets et compagnies joyeuses, et là en causant à plaisir, ils renversent, en tant qu'en eux est, toute crainte de Dieu. Vrai est qu'ils s'insinuent par petits brocards et farceries, sans faire semblant de tâcher, sinon à donner du passe-temps à ceux qui les écoutent; néanmoins leur fin est d'abolir toute révérence de Dieu.

Voilà un ressouvenir de la cour de Nérac. Rabelais riposta en traitant Calvin de « *démoniaque* et *imposteur* « *de Genève*, fils de Antiphysie (contre nature), mère de « difformité et discordance, qui tire tous les fous et in- « sensés à ses opinions, et est en admiration à tous les « gens écervelés et dégarnis de bon jugement et sens « commun. »

Voilà donc le point de vue où se place Calvin. La science est nécessaire, mais elle doit être subordonnée à la foi. Le chrétien doit être en état de lire et d'interpréter les Livres saints ; mais il lui est interdit d'y trouver autre chose que ce qu'y trouve Calvin.

Si Calvin n'eût écouté que son goût personnel, il eût toujours et uniquement écrit en latin. C'était la langue de la science et de la théologie; mais la doctrine réformée ne pouvait rester enfermée dans le cercle étroit des érudits ; il fallait qu'elle se répandît parmi les foules, qu'elle arrivât jusqu'aux rois. Il employa donc à la fois la langue latine et la langue populaire. Dans ses commentaires sur les Écritures, dans ses sermons, au nombre de plus de trois mille, dans une partie de sa correspondance, dans ses œuvres de polémique, c'est en français qu'il s'adresse au public. Souvent même il publie le même ou-

vrage dans les deux langues. C'est ce qu'il fit notamment pour l'*Institution chrétienne*.

C'est l'ouvrage capital de Calvin, l'ouvrage de toute sa vie. Il le commença en 1535, le reprit en 1539 et lui donna une forme nouvelle; en 1543, nouvelle révision, nouveaux développements; enfin en 1559, il le refond tout entier et s'arrête épuisé, mais satisfait. Il a construit le monument qu'il avait dans l'esprit. Alors seulement, il confesse à tous qu'il a eu crainte de mourir avant d'avoir pu y mettre la dernière main. L'indomptable énergie de son cœur l'a soutenu. Écoutez-le :

L'hiver prochain (le dernier), étant menacé par la fièvre quarte de partir de ce monde, d'autant plus la maladie me pressait, je me suis d'autant moins épargné jusqu'à ce que j'eusse parfait le livre, lequel survivant après ma mort, montrât combien je désirais satisfaire à ceux qui déjà y avaient profité, et désiraient d'y profiter plus amplement. Je l'eusse bien voulu faire plus tôt, mais ce sera assez tôt, si assez bien. Et quant à moi, il me suffira qu'il ait porté fruit à l'Église de Dieu.

Tel est l'homme : d'autres, atteints par la maladie, s'arrêtent ou ralentissent leur travail ; lui, s'y épargne d'autant moins.

L'ouvrage est divisé en quatre livres, dont les titres généraux sont : — De la connaissance de Dieu ; — De Dieu rédempteur; — Du moyen de participer à la grâce de Christ ; — Des moyens extérieurs ou aides à salut. (Il entend par moyens extérieurs l'Église, les sacrements, la police.) La composition est très-forte et très-habile à la fois. Elle réunit les avantages de l'ordre historique et de l'ordre logique; elle a de plus pour base le principe essentiel de la Réformation, la justification par la foi et par

la grâce. C'est là le point de départ et le terme. Bien que la question fût surtout traitée au troisième livre, elle est déjà résolue dans l'esprit de l'auteur; et c'est à la lumière de la solution trouvée qu'il éclaire tout le reste. La religion tout entière, depuis la Création, est rappelée, expliquée, démontrée à ce point de vue. On se sent mené par une main puissante qui ne lâche prise à aucun moment et qui vous ayant saisi vous entraîne au but marqué d'avance. — Nous ne suivrons pas Calvin sur le terrain de la théologie, mais il importe de signaler l'avénement dans la littérature française de ces précieuses qualités qui seront toujours nôtres, ordre, méthode, clarté, distribution nette et savante, unité, harmonie et cependant variété. C'est par là que valent surtout nos grands écrivains, les Bossuet, les Pascal, les Descartes, les Rousseau, les Buffon. Que dis-je? Nos poètes dramatiques eux-mêmes sont surtout remarquables par cet endroit. Point de soubresauts et de hors-d'œuvre, une marche ferme, régulière, une gradation imposante, une puissante et simple concentration. Les Allemands n'ont point ces qualités et ils les goûtent fort peu chez nos auteurs : aussi les Allemands ne savent-ils pas faire un livre; le chaos pour eux est l'image de la nature et de la force.

Une partie de l'*Institution chrétienne* nous appartient à nous, modestes littérateurs : c'est la préface; qu'on me permette d'y ajouter aussi le dernier chapitre du quatrième livre, écrit en 1559. Nous aurons ainsi le Calvin du début, le jeune homme obscur qui ne craint pas d'interpeller directement le roi de France; nous aurons ensuite le Calvin de Genève, le maître tout-puissant, l'homme qui a détruit les *libertins* et fait brûler Servet. C'est bien la

même personne. Vingt-cinq ans d'intervalle, vingt-cinq ans de luttes et de labeurs ont passé sans l'entamer. Seulement la requête qu'il adressait au roi de France est devenue la loi qu'il impose à Genève. La situation a changé, le fugitif est devenu tout-puissant; mais ce que le fugitif demandait, le dominateur l'exige ; ce que le roi n'a pas voulu faire dans ses États, Calvin l'a fait dans les siens et démontre qu'il fallait le faire.

Au moment où Calvin s'adresse à François Ier (1535), celui-ci vient d'ordonner les supplices contre tous les gents suspects de *luthérésie*. La violente colère que montra en cette occasion le roi de France n'excluait pas les calculs de la politique; sur ce point il a eu des imitateurs. En frappant ces premières victimes, il prétendait les transformer en complices ou en imitateurs des Anabaptistes de Munster avec lesquels ils n'avaient aucun rapport. Les Anabaptistes étaient des révolutionnaires que rien n'arrêtait. Communistes, polygames, rejetant et condamnant toute autorité établie, quelle qu'elle fût, aussi bien celle des rois que celle du pape et celle de Luther lui-même, ils avaient produit dans la chrétienté une sorte de stupeur; puis on s'était rué sur eux comme sur des bêtes malfaisantes, et on les avait exterminés. Les premiers réformés de France étaient des gens inoffensifs, des sujets soumis; ils ne formaient pas un parti, ils n'avaient ni chef, ni organisation, ni but arrêté : ils n'étaient plus catholiques, voilà tout. Non-seulement on les fit périr, mais on voulut les déshonorer. Calvin ne le permit pas. Sa lettre adressée à François Ier n'a pas d'autre objet. C'est une protestation d'abord; puis cette protestation devient sommation. Il nie que la doctrine nouvelle tende

au renversement des institutions politiques et notamment de la royauté; il démontre que le devoir de la royauté c'est de protéger, de faire prévaloir, disons le mot, d'imposer la vérité. — Voilà certes une admirable matière offerte à l'éloquence. C'est en lançant dans le monde de telles revendications que les premiers apologistes du christianisme avaient déconcerté les bourreaux, et appelé à la croix des millions de fidèles. Aux calomnies les plus infâmes, aux persécutions les plus atroces, ils opposaient la pureté des mœurs de leurs frères, la simplicité de leur foi, l'intrépidité de leur mort, le sang des martyrs devenu une semence de chrétiens. La situation était à peu près la même. Les nouveaux chrétiens étaient eux aussi méconnus, calomniés, persécutés; eux aussi mouraient sans qu'une voix s'élevât pour les défendre. Calvin fut leur avocat.

Qui ne s'attendrait à trouver dans ce plaidoyer d'un jeune homme de vingt-cinq ans l'impétuosité de cet âge, cette éloquence du sang qui bouillonne ? Calvin est grave, maître de lui-même, comme impassible. C'est que au-dessus de ses clients, il y a la cause elle-même, la cause de la doctrine attaquée, frappée, et qu'il faut justifier. Tant qu'elle sera méconnue, le monde pourra croire que ces supplices sont mérités : avant tout, il importe donc de la mettre en lumière. De là la nécessité de faire appel au raisonnement plutôt qu'à la passion. Ajoutons que Calvin y était disposé par sa nature, qu'il enseigna et dogmatisa toute sa vie.

Le but qu'il poursuit est double. Il présentera d'abord un résumé fidèle de la doctrine, une *somme*, comme on disait alors; ensuite il confessera sa foi et celle de ses frères envers le roi, « cette foi contre laquelle d'une

« telle rage sont enflambés ceux qui par feu et par glaive « troublent aujourd'hui votre royaume. » Cette doctrine, elle est diffamée, condamnée; il faut qu'on la connaisse, il faut surtout que le roi la connaisse :

Or c'est votre office, Sire, de ne détourner ni vos oreilles, ni votre courage d'une si juste défense, principalement quand il est question de si grandes choses. C'est à savoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur terre, comment sa vérité retiendra son honneur et dignité, comment le règne de Christ demeurera en son entier.

C'est donc le roi qu'il institue arbitre des choses de la foi. Je signale cette grave erreur, l'erreur capitale de Calvin : il n'a jamais pu s'élever à la notion de la liberté absolue de conscience. Le jour où il sera le maître à Genève, il fera l'office qu'il prétend imposer aujourd'hui au roi. Dès les premières lignes, il le met en demeure de déclarer hautement, non pas que les réformés ont le droit d'adorer Dieu comme il leur plaît, mais que leur manière de voir est la seule vraie, que tous doivent s'y ranger, et que le roi doit employer à cette fin l'autorité qu'il tient de Dieu. Voilà pourquoi il ne craint pas de dire que lui Calvin, « il entreprend la cause commune de tous les « fidèles et même celle de Christ. » Du reste, aucun motif humain ne le pousse. Exilé, réfugié à Bâle, ne sachant ce qu'il adviendra de lui, il veut cependant qu'on sache « qu'il ne traite pas ici sa défense particulière, pour im- « pétrer retour au pays de sa naissance. » Il ne fera pas valoir non plus d'arguments pathétiques en faveur de ses frères opprimés. S'il osait, il dirait : « Qu'on les frappe, qu'on les extermine, si l'on peut prouver qu'ils ont tort. » Mais voilà ce que l'on ne prouvera jamais :

Et ne devez être détourné par le contemnement (mépris) de notre petitesse. Certes, nous reconnaissons assez combien nous sommes pauvres gens et de mépris, c'est à savoir, devant Dieu, misérables pécheurs, envers les hommes, vilipendés et déjetés, et même, si vous voulez, l'ordure et ballieure du monde, ou si on peut encore nommer quelque chose plus vile, tellement qu'il ne nous reste rien de quoi nous glorifier devant Dieu, *sinon sa seule miséricorde, par laquelle sans quelque mérite nous sommes sauvés* (c'est le principe de la justification par la grâce), ni envers les hommes, sinon notre infirmité, c'est-à-dire, ce que tous estiment grande ignominie. Mais toutefois, *il faut que notre doctrine consiste élevée et insupérable par dessus toute la gloire et puissance du monde, car elle n'est pas nôtre, mais de Dieu vivant et de son Christ.*

Voilà le fond de l'apologie de Calvin. Il prétend avoir la possession exclusive de la vérité, et il enjoint à tous de le reconnaître. Donc rien d'humble et de suppliant dans son langage, au contraire, le ton impérieux et dominateur.

Mais comment prouver la vérité de la doctrine? Saint Paul a dit : « Toute prophétie doit être conforme à l'analogie et similitude de la foi. » — Telle est la doctrine des réformés, et c'est pour cela qu'elle est persécutée. Ses adversaires « se soucient peu de Dieu, mais de leur « ventre; leur ventre leur est pour Dieu, la cuisine pour « religion. » — Que ces grossièretés de langage ne nous étonnent pas : c'était le ton des polémistes d'alors, et Calvin est un des plus réservés. Quels sont donc les griefs soulevés contre la doctrine? 1° Elle est nouvelle. — Cela est faux :

Premièrement, en ce qu'ils l'appellent nouvelle, ils font grande injure à Dieu, duquel la sacrée parole ne méritait point d'être traitée de nouvelleté. Certes, je ne doute point que tou-

chant d'eux, elle ne leur soit nouvelle, vu que Christ même et son Évangile leur sont nouveaux.

2° Elle est douteuse et incertaine. — Moins cent fois que la leur:

Car s'ils avaient à signer la leur de leur propre sang et aux dépens de leur vie, on pourrait voir combien ils la prisent. Notre fiance est bien autre, laquelle ne craint ni les terreurs de la mort ni le jugement de Dieu.

Quelle assurance hautaine et quelle énergie! — 3° Elle n'a pas été confirmée par des miracles. — N'a-t-elle pas pour elle les miracles de l'Évangile? Et d'ailleurs, Satan, les magiciens et les enchanteurs font des miracles. Les miracles ne sont pas un signe indubitable. — 4° Elle est opposée à l'autorité des Pères. — A cela, deux réponses : d'abord l'autorité des Pères ne vaut pas celle de l'Évangile; ensuite la plupart des Pères sont avec nous. Et pour le prouver, il entre dans une de ces formidables énumérations qui se déroulent lentement, d'un mouvement sûr, et font de l'argumentation une sorte de catapulte à coups pressés et de plus en plus violents. Puis, il la reprend cette énumération que l'on croyait épuisée, et il la retourne contre ses adversaires. Ils invoquent le témoignage des Pères; ce témoignage les condamne. Ils invoquent les limites posées par les Pères; ces limites, ils les outre-passent sans cesse; ils les outre-passent, quand ils se délectent en or ou en argent; quand... quand... vous voyez d'ici le réquisitoire terrible qui suit... C'est lui qui a pris l'offensive et d'une rude façon. Tous les griefs, toutes les indignations accumulés depuis des siècles contre le luxe, la cupidité, les désordres de tout genre du clergé

et des moines, il les condense et les lance à la tête des persécuteurs. — 5° La doctrine est opposée à la commune coutume. — Qu'importe? si cette coutume est mauvaise. Depuis quand le nombre est-il une preuve certaine de la vérité? Noé était seul. — 6° La doctrine nouvelle engendre troubles et séditions. — Qu'elle trouble certaines gens, soit, ceux à qui la vérité est importune. « Hélie et « Christ et les apôtres engendraient aussi troubles. » — Mais on ne trouvera pas un seul séditieux parmi les réformés. Ils respectent l'autorité du prince; et s'ils ne la respectaient pas, il est armé contre eux :

S'il y en a aucuns qui, sous couleur de l'Évangile, émeuvent tumultes, ce qu'on n'a point vu jusqu'ici en votre royaume, ou qui veuillent couvrir leur licence charnelle du nom de la liberté qui nous est donnée par la grâce de Dieu, *comme j'en connais plusieurs* (ce sont les libertins, il les retrouvera), il y a lois et punitions ordonnées par les lois pour les corriger âprement selon leurs délits.

Ne poussons pas plus loin cette analyse; mais écoutons les dernières paroles qu'il adresse au roi. Quelle noblesse et quelle fermeté!

Votre cœur est enflambé contre nous; toutefois j'espère que nous pourrons regagner sa grâce. Mais si, au contraire, les détractions des malveillants empêchent tellement vos oreilles que les accusés n'aient aucun lieu de se défendre; d'autre part, si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent toujours cruautés par prisons, fouets, géhennes, coupures, brûlures, nous serons jettés en toute extrémité, tellement néanmoins que *en notre patience nous possèderons nos âmes, et attendrons la main forte du Seigneur*, laquelle sans doute se montrera en sa saison, et apparaîtra armée, tant pour délivrer les pauvres de leur affliction, que pour punir les contempteurs qui s'égaient si hardiment à cette heure. *Le Sei-*

gneur, roi des rois, veuille établir votre trône en justice et votre siége en équité !

Voilà le souhait de Calvin : c'est presque une menace.

Vous remarquerez l'insistance particulière de Calvin sur le devoir imposé au roi de faire prévaloir la vérité. C'est par là qu'il débute, c'est le dernier mot du livre de l'*Institution chrétienne*. Rien de plus formel que le langage de notre auteur :

Le magistrat a le devoir d'empêcher que la vraie religion qui est contenue en la loi de Dieu ne soit publiquement violée et pollue par une licence impunie. ..... Il a commandement de Dieu, est autorisé de lui, représente sa personne, étant aucunement son vicaire..... Les rois sont tuteurs et gardiens de l'État de l'Église. S'ils besognent lâchement à l'œuvre de Dieu, ils sont maudits..... Nous devons nous rendre sujets et obéissants à quelconques supérieurs qui domineront au lieu où nous vivrons.... Les bons rois que Dieu a choisis entre les autres, sont notamment loués de cette vertu en l'Écriture, d'avoir remis au-dessus le service de Dieu, quand il était corrompu ou dissipé, ou bien d'avoir eu le soin que la véritable religion florît et demeurât en son entier.

Bossuet ne tiendra pas un autre langage. La doctrine est absolument la même.

La souveraine puissance, dit-il, vous est accordée d'en haut afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel. — Pourquoi commandent les hommes si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi ?... Le souverain législateur met le glaive en la main de ses ministres.

Ceux-ci, il est vrai, n'ont pas le droit de rien ordonner contre Dieu; mais s'ils le font cependant, quelle sera l'attitude du chrétien? Ne sera-t-il pas autorisé à prendre les armes pour défendre sa foi? Non. Jamais. Il refusera

de se soumettre, mais il ne se révoltera point. Il confessera sa foi et marchera au supplice. Telle est l'opinion de Bossuet; telle est aussi celle de Calvin : ce n'est pas la seule analogie qu'il y ait entre ces deux esprits, aussi intolérants l'un que l'autre.

Calvin est mort au moment où la guerre civile éclatait en France. Il a tout fait pour empêcher l'explosion. Ce lui fut une amère douleur de voir ses efforts impuissants. Homme d'autorité et de foi, il ne voulait pas que l'on ébranlât les trônes: c'est Dieu qui les a établis; il ne voulait pas non plus qu'on demandât à la force le triomphe de la vérité. Il rappelait sans cesse aux impatients l'exemple des premiers chrétiens, leur résignation, leur constance, qui avaient lassé les bourreaux et conquis le monde : c'est comme eux qu'il fallait lutter et vaincre. Mais de tous côtés les potences s'élevaient, les bûchers flambaient; les clameurs désespérées de ceux que la mort allait saisir, montaient vers lui, et le pressaient et le troublaient au fond de son âme. — Nous ne voulons pas attaquer, lui disait-on, mais permettez-nous de nous défendre. — Et il répondait non. — Alors les malheureux se révoltaient. L'héroïsme vous est facile à vous, s'écriaient-ils; vous êtes en sûreté! Que répondre? — Voici ce qu'il répondit :

Il m'est bien facile de parler ainsi quand je suis loin du danger, mais que si j'étais en leur lieu, je ne ferais pas tant du vaillant, mais que j'en ferais comme eux. Je réponds que je ne dis autre chose sinon ce que ma conscience me presse de dire, et que, si je voulais autrement parler, je blasphémerais méchamment la vérité. Par quoi, si j'étais au lieu où je ne pusse fuir l'idolâtrie sans danger, je prierais Notre-Seigneur qu'il me confirmât et qu'il me donnât cette constance de préférer, comme la raison le veut, sa gloire à ma propre vie.

Après ces malheureux, placés sous le glaive, et que la douleur rendait injustes, mais qui après tout étaient excusables, et qu'il excuse, venaient les gens du monde. Ceux-là réclament volontiers une morale à part; les prescriptions ordinaires ne sont pas faites pour eux; le réformateur doit comprendre cela et trouver un biais qui leur permette d'être de l'Église et de ne pas en être. Cela est bon pour le petit bourgeois et l'artisan de faire scandale et de ne mettre à rien aucun tempérament : les gens bien élevés ne peuvent procéder ainsi. Ils sont de cœur pour l'Évangile, mais il y a certaines bienséances de société qu'ils doivent respecter. — Autant Calvin avait mis de douceur et de commisération dans sa réponse aux martyrs sous le couteau, autant il est âpre et dédaigneux pour ces tièdes, pour ces esclaves des apparences :

Il y a puis après une seconde secte. Ce sont les prothonotaires délicats, qui sont bien contents d'avoir l'Évangile et d'en deviser joyeusement et par ébat avec les dames, moyennant que cela ne les empêche point de vivre à leur plaisir. Je mettrai en un même rang les mignons de cour et les dames qui n'ont jamais appris que d'être mignardées, et partant, ne savent ce que c'est qu'ouïr qu'on parle un peu rudement à leur bonne grace. Je ne m'ébahis pas si tous ceux-là forment une bande contre moi, et comme s'ils avaient serment ensemble, condamnent tous d'une bouche ma trop grande austérité. Et de fait, je m'y suis bien attendu devant les coups. Et maintenant, il m'est avis que je les entends : « Qu'on ne nous parle plus de Calvin ! C'est un homme trop inhumain. Comment ! Si nous le voulions croire, non-seulement il nous ferait bélistres (mendiants), mais il nous mènerait incontinent au feu. Y a-t-il propos de nous presser de telle sorte ? S'il veut que chacun le ressemble, et s'il est marri de nous voir plus à notre aise qu'il n'est, que nous en chaut-il? Nous sommes bien ici; qu'il se tienne là où il est, et qu'il laisse chacun en repos. » La con-

clusion est que je ne sais que c'est du monde. Quand ils en ont bien conté pour se flatter l'un l'autre, il leur semble qu'ils se sont bien vengés de moi. — Voire, mais que feront-ils à Dieu auquel je les renvoie? ..... Ils faisaient cy devant leur compte avec un prêtre; il leur faut maintenant compter avec Dieu.

Voilà l'écrivain sous un nouvel aspect. Sa personnalité est en jeu, et suivant les personnes, apparaît tantôt résignée et comme miséricordieuse, tantôt amère et ironique. — Pour achever de la peindre, il faudrait citer quelque passage où la plaisanterie domine, car il y en a. Le *Traité des reliques* en renferme un grand nombre; mais le moyen de les rapporter? C'est d'ailleurs une note rare chez lui, et cela se comprend. Sa nature ne le portait point de ce côté, et les circonstances ne permettaient guère un langage de ce genre. J'ai lu les lettres qu'il adresse aux pauvres prisonniers placés entre l'abjuration et le bûcher : elles sont froides, sèches même, mais viriles. — Vous allez mourir, mourez bien. — Cela suffisait alors.

Tel est l'homme, tel est l'écrivain. Il commande le respect, non la sympathie. C'est une âme énergique, profonde, une intelligence très-forte, un esprit de médiocre étendue. Les fanatiques sont tous ainsi, et Calvin est un des types les plus complets du fanatisme. Ses admirateurs veulent absolument découvrir sous cette rigidité un cœur sensible, tendre même et pitoyable; c'est une illusion : il était sec et dur; mais il avait en lui une haute autorité. Le style est comme l'homme, raide, ferme, sans abandon, sans rayonnement; c'est la dialectique qui parle. On devine la passion, elle n'apparaît pas. Tout autre était Luther. Celui-ci eût mieux convenu, à ce qu'il semble, à des Français, tandis que Calvin n'eût pas été déplacé

parmi des Allemands. Luther n'est pas un système, c'est un homme de chair et d'os. Il a des colères, des ravissements, des ivresses; il a surtout des doutes, des défaillances; c'est un besoin pour lui d'épancher le trop-plein d'un cœur ouvert à toutes les émotions. Rien d'humain ne lui est étranger. Il quitte volontiers ses livres et les assemblées des docteurs pour courir se plonger au sein de la nature, qui rafraîchit son âme et lui montre un autre Dieu que celui de la théologie. Il le bénit ce Dieu d'inépuisable bonté, qui fait germer le grain de blé dans la terre et ondoyer les jaunes épis, qui ménage au petit oiseau les branches entrelacées où il assoira son nid. Partout il le retrouve, partout il le sent, et de cette communication avec lui, il revient meilleur, plus doux envers les hommes, plus compatissant : ne sont-ils pas les enfants du même Dieu, ses frères?

Rentre-t-il en sa maison? Il y trouve d'autres êtres plus chers encore, le complément de sa vie. Il joue comme un enfant avec ses enfants; il écrit à son fils Jean de longues lettres où il lui dépeint un jardin merveilleux, plein de fleurs, de fruits, d'oiseaux, de joujoux. Calvin n'eût point ainsi parlé du Paradis! Quand sa fille Madeleine lui est enlevée, le chrétien et le père se livrent en lui un douloureux combat. Le chrétien dit : « Ma fille Madeleine est née « au royaume de Christ; nous ne devons songer qu'à rendre « joyeuses actions de grâces pour un si heureux passage à « une fin si désirable. » Puis le père éclate : « Je ne puis « le supporter sans sanglots, sans gémissements, sans une « véritable mort du cœur. Dans le plus profond de mon « cœur sont encore gravés ses traits, ses paroles, ses « gestes, pendant sa vie et sur son lit de mort. Mon obéis-

« sante et respectueuse fille! La mort même de Christ (et « que sont toutes les morts en comparaison?) ne peut me « l'arracher de la pensée. Elle était douce de caractère, « aimable, pleine de tendresse. » — C'est lui aussi qui, rencontrant dans la Bible l'histoire du sacrifice d'Abraham, s'arrête et dit à sa femme : « Quels ont dû être les « sentiments d'Abraham, lorsqu'il a consenti à sacrifier « et égorger son fils unique? *Il n'en aura rien dit à* « *Sara* (cela est sublime). Vraiment, je disputerais avec « Dieu, s'il m'imposait et ordonnait une telle chose. » Alors la femme du docteur prit la parole et dit : « Je ne « puis croire que Dieu demande à personne qu'il égorge « son enfant. »

VILLON ET MAROT

Villon, poète de la ville. — Marot, poète de la **cour.**

Le seizième siècle abonde en contrastes. C'est le propre de toutes les époques de séve puissante : la vie éclate sur tous les points à la fois, désordonnée, tumultueuse. Il n'y a plus de tradition, il n'y a pas encore de loi établie; les esprits sont libres et se jettent hardiment dans les voies de leur fantaisie. Rabelais coudoie Calvin, Calvin chante les Psaumes de Marot. Il serait donc bien puéril de vouloir établir un lien quelconque entre des auteurs si absolument différents : le seul trait commun qu'il y ait entre eux, c'est le goût c'est le besoin de l'indépendance, de l'originalité personnelle. A ce titre, Marot, bien que fort agréable

rimeur, est bien inférieur aux deux autres; mais c'est un poète, un être ailé comme dit Platon, une hirondelle comme dit Marot :

> Sur le printemps de ma jeunesse folle
> Je ressemblais l'hirondelle qui vole
> Puis çà, puis là ; l'âge me conduisait,
> Sans peur ni soins, où le cœur me disait.

C'est de plus un pur Français; et ce n'est pas un mince mérite dans un temps où l'on se faisait Grec ou Latin avec enthousiasme.

Mais avant de l'étudier, il convient de dire un mot d'un de ses prédécesseurs, de Villon. On ne peut ni le passer sous silence ni en parler à son aise. Boileau lui-même a cru devoir placer son nom en tête de cette médiocre énumération des poètes d'autrefois, qu'on ne lisait plus de son temps. Ce qu'il en a dit ne nous aidera guère à nous en faire une idée.

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Cela suffisait sans doute aux contemporains de Boileau; nous sommes aujourd'hui plus exigeants.

Villon est un homme du XV^e^ siècle, un Parisien. Il est né pauvre, il a vécu misérable, et l'on ne sait comment il est mort. S'il n'a pas été pendu, c'est heureux hasard, car il a été condamné à l'être. Il connaît tous les gibets de Paris, ceux de Montfaucon surtout où plus d'un de ses amis a été branché; il connaît les prisons de tous les lieux où il a séjourné. Il a fait tous les métiers, sauf les métiers honorables, et il s'est peint à nous tel qu'il était, sans vergogne et sans jactance, non pas lui seulement, mais le

monde qu'il fréquentait, et Dieu sait quel monde! Les misères de tout genre qui pesèrent sur les hommes de son temps, il les a éprouvées : il a eu faim, il a contemplé avec envie le pain qu'étalent les boulangers; il est à peine vêtu, il couche où il peut. Mais qu'est-ce que cela auprès des misères morales? La corruption est partout avec l'abattement des âmes : on n'espère plus, on ne croit plus; on raille l'héroïsme et la foi; on a des gaîtés lugubres, des plaisanteries funèbres; on se donne rendez-vous pour boire, chanter, danser, au Charnier des Innocents, parmi les squelettes déterrés. Chacun cherche à imiter le roi Louis XI, qui s'enrichit habilement du bien d'autrui. La farce de l'avocat Pathelin est l'idéal de la société. Villon, lui, ne peut faire de grands coups, c'est un chétif; il vole une bourse par-ci par-là et court s'enivrer à la taverne. Et cependant ce n'est pas un truand grossier; c'est un écolier; il est instruit, il a lu; à défaut de sa conscience, les livres et les leçons de ses maîtres lui ont appris ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Il s'avise un peu tard, aux heures où la faim le presse, qu'il eût mieux valu vivre autrement :

Hé! Dieu, si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.

Mais ce n'est pas là du remords, c'est le regret d'un mauvais calcul. Eh bien! ce bohème, ce débauché, ce coupe-bourse, c'est un poète. Il y en a de tout vol. Villon n'est pas de ceux qui poursuivent l'idéal et ne se plaisent que sur les hautes cimes : mais ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a senti, il sait le rendre. Rien de factice chez lui,

rien de guindé. Il ne cherche point à sortir de l'horizon où il est jeté, mais il l'embrasse tout entier et d'une vue nette. Il vit sa vie et non celle des héros de roman ou des rêveurs. Elle a des plaisirs étranges cette vie de l'écolier, batteur de pavés, hôte des tavernes; elle a d'amers retours et de cuisantes douleurs. Villon a tout éprouvé, et il a rendu tout ce qu'il éprouvait. Au fond, ce qui domine en lui, c'est le dégoût de lui-même et des autres. Il écrit sans doute aux heures sombres, où la faim, la maladie, l'isolement tombent sur lui; il mesure l'abîme où il roule; il jette un cri de désespoir, ferme les yeux, et reprend le lendemain l'existence de la veille. Ces accès de mélancolie passent et passent aussi les remords et les regrets. A quoi bon ces retours sur soi-même? Le dernier mot de tout n'est-il pas la mort? Elle lui apparaît sans cesse, tantôt comme un épouvantail, tantôt comme la grande niveleuse. Il se plaît à l'évoquer, non point en vagues paroles à la façon des héros de roman : il veut la voir en personne, telle qu'elle est, tel que sera tout être vivant. Il va la chercher à Montfaucon, aux Innocents; il passe en revue ces têtes aux orbites caves, ces monceaux d'ossements entassés pêle-mêle : là sont confondus les puissants et les misérables. C'est la fin de tout, c'est le dernier mot de cette énigme douloureuse qu'on appelle la vie. Parfois un rayon de mélancolie plus douce l'effleure; et il groupe autour de lui les preux du temps jadis et les nobles dames, et il se demande ce qu'ils sont devenus :

> Mais où est le preux Charlemagne?
> Mais où sont les neiges d'antan ?

C'est le seul vers de lui qui soit resté dans la mémoire de tous. Il est exquis. Joignez-y les trois suivants, qu'il faut

savoir aussi : c'est un salut envoyé à Jeanne d'Arc, et Villon est le seul des poètes de ce temps qui ait songé à elle :

> Et Jeanne, la bonne Lorraine,
> Qu'Anglais brûlèrent à Rouen;
> Où sont-ils, Vierge souveraine ?
> Mais où sont les neiges d'antan ?

Voilà l'homme, voilà le poète. Avec lui commence la poésie personnelle, sincère, cynique, si vous voulez, trop rare toujours. Il n'appartient à aucune école; il ne refait pas les chansons d'autrefois, ni le *Roman de la Rose*, ni même les fabliaux à la mode : s'il chante, c'est que la voix lui vient et que sa verve le pousse; et il ne chante que ce qui est en lui. Point d'affectation, aucune pose; une franchise crue, un abandon qui touche au débraillé. L'expression est ferme, nette, adéquate à l'objet, comme disent les philosophes. Il ne force point le ton ni la couleur : que serait-ce, bon Dieu, s'il les forçait? La forme qu'il préfère est celle de la ballade, fort goûtée de son temps, et qui a un charme réel. Elle convient admirablement aux esprits faciles et peu abondants; c'est un cadre assez étroit que peuvent remplir ceux qui sentent vivement et s'enferment dans leur sentiment. Le refrain qui termine chaque couplet, s'il est bien amené, produit un effet agréable; l'*envoi*, qui est la dernière note, relève le tout. C'est un genre très-français, car il a du piquant, de la grâce, et il n'exige pas l'élan sublime et les splendeurs du langage.

Villon et Marot se touchent par bien des points. Marot se fit l'éditeur de Villon; et il est permis de supposer que si Villon eût vécu soixante ans plus tard, il eût été une

sorte de Marot, de même que celui-ci, condamné à vivre sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, eût probablement subi la destinée faite à son devancier. Ce qui sauva Marot, ce qui fit de lui le poète que nous savons, ce fut la cour. Il fut tenu et soutenu, ne put tomber où l'autre avait roulé jusqu'au fond de l'abîme. Il vécut dans un milieu plus décent, auquel il voulut plaire. Le monde des princes, des grands seigneurs et des belles dames l'adopta, l'empêcha d'en aller chercher et peindre un autre. Son œuvre y gagna en pureté d'abord, bien qu'elle laisse fort à désirer sous ce rapport, en élégance ensuite : peut-être y perdit-elle cette âpre énergie qui distingue l'écolier de Paris. Il faut mettre ce point en lumière.

Lorsque Louis XII, ce roi économe, se sentit près de mourir, il dit à un de ses conseillers : « Hélas! nous tra-« vaillons en vain : ce gros garçon gâtera tout. » — *Ce gros garçon*, c'était le duc d'Anjou, François Ier. A peine Louis XII a-t-il rendu l'âme, le jeune roi, avide de gloire, de plaisirs, se jette et jette la France dans les aventures. Il lui faut du bruit, de l'éclat, des batailles, des entrevues splendides avec les princes, des tournois. Il lui faut surtout un entourage brillant et gai qui rehausse la majesté du trône et divertisse le monarque. Cet entourage, c'est la cour. C'est François Ier qui l'a créée. Le roi de France n'avait jusqu'alors autour de lui que les gens de sa maison; il appela au Louvre et dans les palais qu'il fit construire à Fontainebleau, à Chambord, toute sa noblesse; il n'oublia pas les dames.

Considérant, dit Brantôme, que toute la décoration d'une cour était de dames, l'en voulut peupler plus que de la coutume ancienne; comme de vrai, une cour sans dames est un jardin

sans aucunes belles fleurs, et ressemble mieux à une cour d'un satrape ou d'un Turc que non pas d'un grand roi chrétien.

Chrétien est ici joliment placé. Ajoutez à cette *décoration* naturelle les artistes italiens, les savants, les poètes, et représentez-vous le roi au centre de toute cette splendeur dont les rayons convergent sur lui. Il est le maître tout-puissant, admiré, adoré de tous. Chacun essaye de se modeler sur lui. Un ambassadeur italien qui résidait alors en France écrivait à sa cour :

Chez les Français, que l'on appelle aussi gascons, le roi s'entoure d'une foule de flatteurs, gens qui, toujours attachés à sa personne, l'accompagnent partout où il va et font ce qu'il fait; qu'il rie, qu'il pleure ou qu'il éprouve tout autre sentiment; pour tout dire en un mot, qu'il meure, ils meurent avec lui.

Le dernier trait est un peu excessif : le dévouement d'un courtisan ne va pas jusque-là. Les mots qui suivent ne sont que trop vrais :

Le roi peut augmenter les tailles à plaisir: plus ses peuples sont grevés, plus ils paient gaiement.

Le fétichisme monarchique qui aura une si brillante carrière débute assez agréablement. Le roi reçut un jour en jouant un tison enflammé sur la tête; ses cheveux furent brûlés et la place resta chauve. A partir de ce jour il porta les cheveux ras et la barbe longue. Le lendemain tous les courtisans rasèrent leurs cheveux et laissèrent croître leur barbe. Le poète Marot s'égaya à ce propos aux dépens des pauvres barbiers qui commencèrent à chômer

Ces détails vous paraissent peut-être un peu puérils. Ils ont leur signification. L'idolâtrie monarchique est

inaugurée; la société française en sera imprégnée pendant près de trois cents ans; les arts et la littérature en seront saturés. Le roi d'abord, la cour ensuite, voilà d'où partira le mot d'ordre pour les artistes et les poètes. Le reste de la nation existera à peine et sera sans influence sur les écrivains; les petites gens ne donnent ni cadeaux ni pensions; et d'ailleurs c'est à la cour seulement que résident le goût, le beau langage, les belles manières. C'est à ce public d'élite qu'il faut plaire; ce sont ses idées, ses sentiments, ses habitudes qu'il faut caresser. Hors de là, point de salut. On tombe dans la bohème, on végète misérablement, froidement : il faut se tenir près du soleil, qui est le roi, la source de l'inspiration, de la vie.

C'est dans ce milieu que naquit Clément Marot, le plus charmant, le plus original des poètes de cour. Il était contemporain de François Ier (1495) et il le précéda de peu dans la tombe (1544). Son père, Jean Marot, était valet de chambre du roi, et rimait avec quelque agrément. Lorsqu'il mourut, Clément demanda et obtint de lui succéder en sa charge. « Cela est si facile, sire, et vous demandera si peu de peine.

Il ne faut seulement
Qu'effacer Jehan et écrire Clément. »

Ses vœux furent exaucés; il fut attaché à la personne du roi; il vécut à la cour. Ce n'était pas un pays inconnu pour lui. Son père, en mourant, l'avait mis au courant des us et coutumes. Le premier article du code à observer, c'est d'adresser des prières à Dieu pour la vie du roi :

Autre oraison ne faisait icelluy (son père)
Fors que peussiez vivre par dessus lui.

Il est bon que le roi sache qu'on en use ainsi. Ensuite,

puisque le jeune homme aime à rimer, il fera bien de rimer des vers qui puissent aider à sa fortune. Qu'il les dédie à quelque personnage considérable, à un prince, à un grand seigneur. Ce qu'il y a de plus sûr et de plus profitable, c'est de célébrer la gloire du roi :

Tu décriras le bruit resplendissant
De quelque roi ou prince dont le nom
Rendra ton œuvre immortel de renom,
Qui te fera peut-être, si bon heur,
Que le profit sera joint à l'honneur.
Donc, pour ce faire, il faudrait que tu prinses
Le droit chemin du service des princes,
Même (surtout) du roi qui chérit et pratique
Par son haut sens ce noble art poétique.

Clément Marot suivit à la lettre les recommandations paternelles. Il fut bien accueilli du roi, le suivit en Italie, combattit et fut blessé à ses côtés à la bataille de Pavie. Il eut même l'honneur de partager quelque temps sa captivité. Il fut ensuite cédé par le roi à la duchesse d'Alençon et put se croire définitivement attaché à la cour, assuré de la protection des membres de la famille royale. Il en eut bientôt besoin. Les ennemis, les envieux qu'il pouvait avoir, enhardis par l'absence du roi, dénoncèrent Marot comme suspect de luthérésie. Il fut arrêté, emprisonné, en même temps que le malheureux Berquin. Sa légèreté bien connue, les démarches de la duchesse le firent relâcher, tandis que son compagnon d'infortune montait sur le bûcher. Mais ce soupçon d'hérésie s'attacha à lui, troubla ses dernières années. Le roi, qui avait ri d'abord à la pensée de Marot théologien, n'entendit plus raillerie à partir des fameux placards. Marot, à qui il fallait absolument l'atmosphère d'une cour quelconque, se rendit à

Nérac, puis à Ferrare; de là il passa à Genève, idée malencontreuse : Calvin était moins endurant encore que la Sorbonne; échappé à grand'peine aux griffes de ses coreligionnaires, il alla mourir à Turin. Il n'avait pas cinquante ans. La mort vint encore trop tard pour lui, comme pour François Ier. La vieillesse ne leur sied point; elle n'est pas faite pour eux; elle n'a rien à leur donner en retour de ce qu'elle leur enlève.

Tout poète a son horizon, plus ou moins vaste suivant ses ailes. Virgile ne peut se laisser enfermer dans le palais d'Auguste ni dans la Rome d'Auguste : il lui faut la solitude, la contemplation de la nature et de la vie universelle, la vision des collines où s'élèvera la cité reine du monde. Dante échappe aux mesquines passions de Florence en se plongeant dans le rêve de l'autre vie, en parcourant les sphères infernales et les espaces infinis du ciel. Marot est poète de cour : la cour, voilà son horizon; c'est là seulement qu'il se meut à son aise, qu'il est lui-même, qu'il a de la grâce, de l'esprit. Est-il exilé de ce pays, on ne le reconnaît plus. Les natures fortes se retrempent dans l'infortune; elles y trouvent un aiguillon qui les réveille; la vie leur apparaît sous une autre face. Marot, lui, perd tout ressort; la transformation ne se fait pas; il veut toujours rire et folâtrer, et il ne le peut plus. Les années et les épreuves arrivent, le sérieux n'arrive pas. Il est devenu mauvais catholique, mais il n'est pas bon huguenot.

Au fond, il n'a rien dans l'esprit. Il attend tout des événements. Au début, la matière est riche; il y a tous les jours du nouveau à la cour de France, des mariages, des naissances, des morts, et puis le jour de l'an, occasion

toute naturelle de rimer des étrennes. La famille royale d'abord, les grands dignitaires, les belles dames, les nobles étrangers, deux ou trois amis qu'on retrouve avec plaisir, voilà la matière et les héros de ses chants quand il ne se chante pas lui-même. Ajoutez-y, car cela est bien un peu maigre, une excursion furtive et malheureuse dans le domaine de la Bible, les Psaumes abordés résolûment et traduits pitoyablement, pour faire la nique à la Sorbonne, amuser le roi, sa sœur et la cour. Il choisit dans les chants du roi David ceux qui peuvent se prêter à quelque allusion ; il a soin de leur donner un titre expressif : *Pour un prince, — Pour un chef de guerre :* — le roi se reconnaît. D'autres, plus hardis, portent en tête : *Pour le temps qui court ;* ou bien : *Consolatif pour ceux qui sont en tribulation et mis hors la grâce de leurs seigneurs.* Toute la cour les chante, seulement chacun adapte aux paroles l'air du vaudeville à la mode qui lui plaît. Voilà le fonds de Marot. — Il est, comme vous voyez, assez pauvre.

Reste la forme. C'est là qu'il prend sa revanche. S'il a peu de chose à dire, il le dit d'une façon charmante, toute française et naturelle.

Il courut le risque au début de se perdre dans l'allégorie, de refaire ce fastidieux *Roman de la Rose*, qui était encore à la mode. A vingt ans (1515) il offrit au roi, qui montait sur le trône, tout un poème peuplé de personnages imaginaires : *Bel-Accueil*, *Desplaisance*, *Dangier*, *Beau-Parler*, *Grâce*, *Mercy*, *Bon-Rapport*, etc. C'était le *Temple de Cupido*. Le succès qu'il obtint eût pu l'encourager dans cette voie détestable ; mais Marot avait du bon sens, de l'esprit, du goût ; et puis, ces longs détours de

l'allégorie ne convenaient guère à sa nature libre et prime-sautière. Il n'y eut plus recours qu'une seule fois, un peu plus tard, quand il voulut peindre le Châtelet et la noire tribu des suppôts de justice qui peuplaient d'innocents les cachots de la prison, et arrachaient des aveux par la torture. Ce monde souterrain il l'appela l'*Enfer*. Oubliez Dante, oubliez Milton, les guides sacrés des régions infernales ; mais sachez gré à notre *gentil* Marot de son indignation généreuse :

Sitôt qu'il (le juge) vient à voir
Que par douceur il ne la peut avoir,
Aucunes fois encontre elle il s'irrite,
Et de ce pas, selon le démérite
Qu'il sent en elle, il vous la fait plonger
Au fond d'enfer, ou lui fait alonger
Veines et nerfs, et par tourments s'efforce
A esprouver s'elle dira par force
Ce que douceur n'a su d'elle tirer.
O chers amis, j'en ai vu martyrer,
Tant que pitié m'en mettait en émoi!

Le tableau n'est guère qu'une ébauche et assez pâle ; mais le cri de la fin est éloquent. Il y a d'autres couleurs sur la palette de Rabelais, quand il peint les *Chats fourrés*. Là n'était pas le génie de Marot. L'allégorie supprime la personnalité du poète ; c'était un genre qui ne pouvait longtemps arrêter une nature expansive. Il revint à la vérité, à lui-même. Boileau caractérise ainsi son génie :

Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Il y a dans ces vers à peu près autant d'erreurs que de mots. Marot n'a pas montré *des chemins tout nou-*

veaux pour rimer; loin de là, ce n'est pas lui qui a établi la succession des rimes masculines et féminines; c'est Jean Bouchet, un de ses contemporains. Il n'a pas *asservi les rondeaux à des refrains réglés;* ils l'étaient déjà, et ne pouvaient ne pas l'être : leur nom même l'indique ; les ballades *fleurissaient* avant lui, témoin Villon ; quant aux *triolets* et aux *mascarades*, on ne sait pas ce que veut dire Boileau. La vérité est que Marot composa des ballades et des rondeaux, genres anciens et consacrés ; qu'il s'adonna même au *coq-à-l'âne*, espèce de pot pourri satirique dont l'agrément nous échappe, et qu'il créa des genres nouveaux alors, mais imités de l'antiquité, l'Épître, l'Élégie, l'Épigramme, l'Églogue. Je ne parle pas des *Étrennes*, espèce de madrigaux envoyés au jour de l'an, ni des *Psaumes*, ni de la traduction d'un livre des *Métamorphoses* d'Ovide : la n'est pas l'originalité du poète. C'est dans la ballade, le rondeau, l'épître et l'épigramme qu'il faut la chercher; n'excluons pas néanmoins l'élégie, où il a rencontré des notes heureuses, de sensibilité vraie.

Le mètre qu'il préfère, c'est le vers de dix syllabes, le plus français de tous. Il n'a pas la majesté un peu lourde, un peu froide de l'alexandrin ; il est vif, alerte, hardi dans ses enjambements ; il se prête heureusement au récit familier, à l'expansion abandonnée. C'est par là qu'il plut à Marot. C'est lui qui lui a donné ses droits de cité et de primauté en France. Toute notre poésie moyenne, et c'est la plus achevée, celle de La Fontaine, de Voltaire et de tant d'autres, a adopté ce moule élégant et souple. C'est Marot qui leur a donné l'exemple et le modèle.

Quelle est la matière de ces petits poèmes? La vie

même de Marot au jour le jour, et les menus incidents de la cour de France. Tout sujet lui est bon ; il est toujours prêt à rimer. Le roi, Marguerite de Valois, la duchesse d'Étampes tiennent le premier rang dans ce défilé de nobles personnages que Marot chante gaiement, sans tomber dans la plate et niaise adulation qui fleurira plus tard. Puis viennent les ennemis, les envieux du courtisan, du réformé et du poète, le farouche Béda qui veut l'envoyer au feu et que le poète veut qu'on jette à l'eau :

En l'eau, en l'eau ces fols séditieux,
Lesquels en lieu de divines paroles,
Prêchent au peuple un tas de monopoles
Pour émouvoir débats contentieux.
Le roi leur est un peu trop grâcieux.
Que n'a-t-il mis à bas ces têtes folles
En l'eau !

Puis viennent ses ennemis littéraires, Sagon, La Huéterie, qui osent, pendant son exil, le diffamer en tous lieux, rendre son rappel impossible. L'un d'eux signe un factum contre Marot de ces mots : *Un jeune Poète champêtre.* — Marot lui décoche le rondeau suivant :

Qu'on mène aux champs ce coquardeau,
Lequel gâte quand il compose
Raison, mesure, texte et glose ;
Soit en ballade ou en rondeau
Il n'a cervelle ni cerveau ;
C'est pourquoi si haut crier ose,
Qu'on mène aux champs ce coquardeau.

S'il veut rien faire de nouveau
Qu'il œuvre hardiment en prose
(J'entends s'il en sait quelque chose),
Car en rime, ce n'est qu'un veau
Qu'on mène aux champs.

Il y a aussi les amis, le brave Lyon Jamet, qui s'est em-

ployé pour faire sortir Marot de prison ; il y a ces belles dames qui ne dédaignent pas les vers de Marot, et qui y répondent. Quel honneur pour le poète, et quel profit ! Il montre la royale écriture à ses créanciers, et il obtient d'eux répit et crédit. Comment inquiéter un homme à qui la sœur du roi adresse des vers ? L'argent, les créanciers, la prison, tout cela tient une grande place dans la vie et dans l'œuvre de Marot. Il y a bien des suppliques adressées au roi, aux princesses, pour sortir d'un mauvais pas. — Il excelle dans des requêtes de ce genre. On a souvent cité son Épître au roi *pour avoir été dérobé*. Bien qu'elle soit fort connue, on la retrouve toujours avec plaisir. C'est le chef-d'œuvre du genre :

On dit bien vray, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux ou trois avecques elle, Sire ;
Vostre cœur noble en sçaurait bien que dire ;
Et moy, chétif, qui ne suis roy, ne rien,
L'ay esprouvé, et vous compteray bien,
Si vous voulez, comment vint la besogne.
J'avois un jour un vallet de Gascogne,
Gourmand, yvrogne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde ;
Au demeurant le meilleur fils du monde...
Ce vénérable hillot fut adverti
De quelque argent que m'aviez desparti,
Et que ma bourse avoit grosse apostume.
Si se leva plustot que de coutume
Et me va prendre en tapinois icelle ;
Puis la vous mit très bien sous son esselle,
Argent et tout, cela se doit entendre,
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
Bref, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit, mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe

De mes habits, en effect, il pilla
Tous les plus beaux et puis s'en habilla,
Si justement, qu'à le voir ainsi estre
Vous l'eussiez prins, en plain jour, pour son maistre.
Finablement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable où deux chevaux trouva ;
Laisse le pire et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger le compte
Soyez certain qu'au partir du dit lieu,
N'oublia rien, fors à me dire : à Dieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Le dict vallet, monté comme un sainct George,
Et vous laissa monsieur dormir son saoul
Qui au resveil n'eut sceu finer d'un soul.
Ce monsieur-là, sire, c'estait moy-mesme
Qui, sans mentir, fus au matin bien blesme
Que je me vy sans honneste vesture
Et fort fasché de perdre ma monture.

Pour comble de malheur, Marot dévalisé tombe malade. Les médecins s'assemblent, délibèrent, puis,

Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guérison.

Le pauvre poète, en cette extrémité, cherche un prêteur, et c'est au roi qu'il donne la préférence :

Voilà comment, depuis neuf mois en ça,
Je suis traicté. Or, ce que me laissa
Mon larroneau, longtemps a l'ay vendu,
Et en sirop et juleps despendu,
Ce néanmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande.
Je ne veux point tant de gens ressembler
Qui n'ont soucy autre que d'assembler.
Tant qu'ils vivront, ils demanderont eux ;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrester.
Je ne dy pas, si voulez rien prester
Que ne le prenne : il n'est point de presteur,
S'il veut prester qui ne fasse debteur

Et sçavez-vous, sire, comment je paye?
(Nul ne le scayt, si premier ne l'essaye).
Vous me debvrez, si je puis, de retour,
Et vous feray encores ung bon tour :
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle sedulle
A vous payer, sans usure, il s'entend,
Quand on verra tout le monde content.
Ou si voulez, à payer ce sera
Quand vostre los et renom cessera...

Voilà ce que Boileau, mieux avisé cette fois, appelle l'*élégant badinage* de Marot ; imitons-le, dit-il. Oui, si nous pouvons.

RONSARD

Les réformateurs littéraires : Du Bellay et Ronsard.

Clément Marot fut à peine effleuré du grand souffle de la Renaissance. Il avait peu lu les anciens, surtout les Grecs, et il ne pensait pas qu'il fût nécessaire de les étudier ; son caractère d'ailleurs et la dissipation de sa vie ne s'accommodaient d'aucun travail sérieux. Des nouveautés de son temps la réformation est la seule qui ait eu quelque influence sur son esprit ; encore est-il fort probable qu'il ne fut touché qu'indirectement, qu'il *luthérisa* pour faire sa cour à Marguerite de Valois : ce fut un engouement passager, le ton de la mode à un certain moment. Marot n'avait pas le génie dogmatisant. Bien que tous ses contemporains, sauf quelques envieux obscurs, reconnussent sa supériorité, il ne songea jamais à prendre l'atti-

tude d'un chef d'école, à dicter des lois : c'eût été trop grosse affaire pour lui et mère de soucis. La fantaisie ne se formule point en code. Marot se contentait d'être ce qu'il était sans exiger que les autres lui ressemblassent. S'il fallait lui trouver une devise, on pourrait prendre ce vers de Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Ce devrait être la devise de tous les poètes ; la dimension du verre n'y fait rien.

Il eut, je ne dirai pas des imitateurs, mais des amis qui pensèrent et écrivirent librement, facilement, comme lui, Mellin de Saint-Gelais, Jean Bouchet, Charles Fontaine et plusieurs autres que je ne puis que mentionner en passant.

A peine était-il mort, une révolution se fit dans la poésie française. Le fameux Ronsard apparut, Ronsard, qui

Par une autre méthode
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode.

En quoi consista cette révolution ? C'est ce que je vais essayer d'indiquer.

Je remarque d'abord qu'elle coïncide avec une transformation réelle de l'esprit de la société et surtout de la cour. A la mort de François Ier, roi très-français, un élément nouveau apparaît, l'élément italien, représenté par Catherine de Médicis. Elle n'a pas d'abord une très-grande influence, mais à la mort de Henri II, elle est sous les règnes de ses trois fils le véritable arbitre des destinées de la France. Non-seulement elle imprimera à la politique une allure tortueuse et perfide, je ne sais quoi de louche et d'équivoque, essayant tour à tour les piéges les plus divers, tantôt les caresses et les séductions de tout genre,

tantôt les guet-apens et l'extermination, élève à la fois de Machiavel et de Boccace; mais les mœurs, les goûts, le costume, le langage seront transformés. Les Français commencent, à l'exemple des Italiens, à ne voir plus dans les choses que les apparences brillantes, le côté artistique; ils perdent le souci de l'idée, de la loi morale : ils séparent le bien du beau : une difficulté vaincue, un succès obtenu à quelque prix que ce soit les enchantent. Assassiner, empoisonner, cela ne s'appelle plus crime : ce sont des actes ordinaires; ce qui importe, c'est qu'ils soient accomplis avec art, qu'ils réussissent. Un des derniers mots de Catherine de Médicis la peint tout entière; c'est celui qu'elle adressa à son fils Henri III, quand celui-ci eut fait assassiner les Guise : « Bien taillé, mais il faut coudre. » Elle eût été digne d'inventer le fameux axiome : c'est plus qu'un crime, c'est une faute. C'est sous le règne de Henri II et des fils de Catherine de Médicis que s'annonça et s'épanouit la nouvelle école poétique. Comme les Valois, elle fut amoureuse de la forme, de la difficulté vaincue, peu soucieuse d'ailleurs de l'idée et de la dignité de la muse. C'est un point que la critique trop exclusivement littéraire a négligé jusqu'ici. Je crois bon de le signaler.

Le programme de la révolution, car c'en était une, fut lancé cinq ans après la mort de Marot, en 1549, par un jeune homme de vingt-cinq ans, Joachim Du Bellay, neveu du cardinal Jean. Le titre était *Défense et Illustration de la langue française*. C'est une œuvre de jeune homme. Beaucoup de vivacité et d'éclat, peu de logique et de solidité, un ton emphatique, déclamatoire, des réminiscences antiques que l'auteur croit des idées originales et qu'il

amalgame confusément. Il commence par gémir sur l'abandon où est laissée la langue nationale. On écrit en grec, on écrit en latin, on n'écrit pas en français; l'idiome de la patrie est dédaigné. C'est la faute des devanciers qui l'ont laissé chétif et nu; c'est aussi la faute des modernes, qui devraient avoir pitié de sa misère et venir à son aide; mais c'est tout au plus s'ils osent traduire quelque auteur ancien. D'un autre côté, la plupart de ceux qui composent des vers n'osent point s'éloigner des sentiers frayés par Marot et ses prédécesseurs. Il leur semble que la poésie française ne saurait s'élever plus haut, et qu'elle doit toujours se tenir à ces modèles. Mais c'est là « une superstition; elle est capable de quelque plus haut et meilleur style. » — Comment le créer ce style? En se tournant vers les auteurs grecs et latins, même vers les italiens et les espagnols : eux seuls pourront fournir une forme de poésie plus exquise. Qu'on laisse donc là les ballades, les rondeaux, les virelais, les chansons *et telles autres épiceries qui corrompent le goût de notre langue et ne servent sinon à porter témoignage de notre ignorance.* Qu'on remplace ces genres barbares par l'élégie, l'épigramme, l'églogue, l'ode, la satire; que des vieux romans français « on fasse renaître au monde une admirable *Iliade* ou une laborieuse *Énéide;* » — enfin que les Mystères, les Farces et Moralités disparaissent, et que la Tragédie et la Comédie leur succèdent. N'oublions pas non plus de « sonner ces beaux sonnets de savante et agréable invention italienne. » — Comme vous le voyez, Du Bellay ne laissait rien subsister absolument de l'antique poésie nationale. Sa conclusion est un véritable appel aux armes, la *Marseillaise* de la Pléiade :

La donques, Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'icelle, comme vous avez fait plus d'une fois, ornez vos temples et vos autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traître Camille, qui sous ombre de bonne foi vous surprenne tout nuds, comptant la rançon du Capitole. Donnez en cette Grèce menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple Delphique, ainsi que vous avez fait autrefois, et ne craignez plus ce muet Apollon, ses faux oracles ni ses flèches rebouchées. Vous souvienne de votre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre Hercule Gallique, tirant les peuples après lui par leurs oreilles avec une chaîne attachée à sa langue.

Il faut ajouter à ce dithyrambe la recommandation formelle adressée au poète : « Sur toute chose observe que ton poème soit éloigné du vulgaire. » Enfin n'oublions pas non plus la dernière prière de l'auteur au dieu des vers : « Je supplie Phébus-Apollo que la France, après avoir été si longtemps stérile, enfante bientôt un poète dont le luth bien résonnant fasse taire ces enrouées cornemuses. »

Ce vœu fut exaucé : le poète était déjà « enfanté, » il avait même vingt-cinq ans, et il est probable qu'il n'était pas étranger à la rédaction du manifeste. Du Bellay était son contemporain, son ami, et de plus il était sourd comme lui et s'en glorifiait. Ainsi annoncé et prédit comme un météore, Ronsard apparut à l'horizon.

C'était un gentilhomme vendômois, à qui plus tard on découvrit des ancêtres légendaires en Hongrie ; il fallait que le berceau de sa race fût enveloppé de ténèbres mystérieuses; c'était une analogie de plus avec Homère. Ronsard suivit d'abord la carrière des armes et celle du service des princes ; il fit en qualité de page du duc d'Orléans des voyages en Angleterre, en Écosse et en Italie. A l'âge de

dix-huit ans, il fut atteint de surdité, et dut quitter son emploi. Il se fit poète. On ne se fait pas poète, direz-vous ; on naît poète, Boileau lui-même le déclare :

C'est en vain qu'au Parnasse...

Ronsard, lui, voulut être poète et le fut, d'une certaine façon, cela va sans dire. Il quitta la cour, le monde, les plaisirs, et s'enferma pour étudier. Il prit pour maître le savant Jean Daurat, et sous sa direction, il se jeta sur les auteurs grecs et latins. Pendant sept années il s'acharna à ses livres, prenant des notes, recueillant des expressions, un tour ingénieux, un mètre sonore, une métaphore brillante, bref, dévalisant l'antiquité, accumulant dans sa mémoire et dans ses cartons « les serves dépouilles d'icelle », comme dit Du Bellay. Quand il eut bien emmagasiné et étiqueté son bagage poétique, il se mit à l'œuvre. Lui aussi, comme vous voyez, est un homme de la Renaissance : il en a l'énergique volonté, la patience de labeur, l'obstination, la conviction. Seulement il n'a vu dans la poésie que des formes et des sons.

Aux premiers vers qu'il publia, les amis et les gens de la cour poussèrent des cris d'admiration. Les rois, les princes, les savants, tous furent enthousiasmés ; Henri II, Charles IX, Henri III le comblèrent de pensions et de bénéfices ; Marie Stuart lui envoya de sa prison un présent splendide ; Élisabeth fit de même. Charles IX lui adressa des vers et des vers fort bien tournés. Il devint l'oracle, le Dieu vivant de la poésie. « Sitôt que les jeunes gens, dit Pasquier, s'étaient frottés à sa robe, ils se faisaient accroire d'être devenus poètes. » — Quand on sut qu'il était né en 1525, l'année de la bataille de Pavie, on remercia la Pro-

vidence qui avait voulu consoler la France de ce désastre en lui donnant Ronsard. On déclara (c'est le sceptique Montaigne) que la poésie française était arrivée à sa perfection, qu'elle n'irait jamais au delà. Ronsard le crut bonnement avec tout le monde. On l'élevait aux cieux, il s'y laissa guinder, et consentit même à prendre parmi cette foule de disciples, béants d'admiration, six compagnons qu'il transforma en astres : c'est la fameuse Pléiade, renouvelée des Grecs, des Grecs d'Alexandrie, et dont les étoiles furent Daurat, le maître de Ronsard, Amadis Jamyn, Du Bellay, Remi Belleau, Jodelle, Pontus de Thyard. Enfin, lorsqu'il mourut, en 1585, des honneurs extraordinaires furent rendus à ses restes ; Du Perron, qui fut depuis cardinal, prononça devant une assemblée recueillie et désolée l'oraison funèbre du poète. J'en extrais le passage suivant qui vous donnera une idée du ton général. L'orateur attribue à Ronsard un génie universel et s'exprime ainsi :

Ils'est bien vu aux siècles passés des hommes excellents en un genre de poésie ; mais qui aient embrassé toutes les parties de la poésie ensemble, comme celui-ci a fait, il ne s'en est point vu jusques à maintenant. Homère a bien emporté la palme entre les épiques, Pindare entre les lyriques, un autre entre les bucoliques, et ainsi des autres ; mais la gloire universelle de la poésie, ils l'ont tous divisée entre eux, et chacun en a pris sa partie. Il n'y a jamais eu qu'un Ronsard qui l'ait possédée toute pleine et tout entière.

Vous remarquerez qu'à cette brillante couronne il manque un fleuron au moins, la poésie dramatique.

Dans ce concert universel de louanges, à peine une protestation. Je ne parle pas du malicieux Mellin de Saint-Gelais, qui dut décocher contre *le roi des poètes et le*

poète des rois quelque épigramme acérée, car Ronsard se plaint quelque part d'avoir été *tenaillé par la pince de Saint-Gelais;* mais l'homme du bon sens, le pur Gaulois, Rabelais, vit poindre le génie prétentieux et vide et s'égaya à ses dépens. Son Pantagruel rencontre un jour un écolier Limousin qui jargonne un baragouin barbare, n'ayant du français que les terminaisons (*l'Alme, inclyte urbe que l'on vocite Lutèce*); il le prend à la gorge, l'étrangle à demi, le force à parler son patois naturel, et le renvoie en disant : « Sans doute ce galant veut contrefaire la langue des Parisiens, mais il ne fait que écorcher le latin et cuide (pense) ainsi pindariser; et lui semble bien qu'il est quelque grand orateur en françois, parce qu'il dédaigne l'usance commun de parler. » — Il est probable aussi que du haut de la tour du château de Meudon où Ronsard, hôte du cardinal de Lorraine, rimait avec rage, il aperçut plus d'une fois la figure narquoise du curé de Meudon, l'un cherchant à se perdre dans la nue, l'autre ricanant, donnant une secousse à la ficelle qui retenait le cerf-volant. Ronsard s'en vengea, mais après la mort de Rabelais. Il lui fit une épitaphe injurieuse, le transforma en grossier ivrogne, représailles sans esprit et sans portée. La gloire de Ronsard lui survécut environ vingt ans, mais en déclinant toujours. Le colosse ne tombait pas, mais la base était chancelante. Quand Malherbe, qui avait de trop en bon sens ce qui manquait à l'autre, toucha du doigt la statue du dieu, elle tomba. On allait crier au sacrilége, on aima mieux rire. Boileau vint après, qui constata la chute, *le trébuchement grotesque :* ce fut l'oraison funèbre définitive celle-là. Il disparaît, on ne le lit plus. C'est de nos jours seulement qu'on a essayé de reviser le procès.

Par certains côtés Ronsard était un ancêtre pour la jeune école romantique. Il avait voulu renouveler la poésie ; elle la renouvelait. M. Sainte-Beuve, dans son livre charmant *de la Poésie française au* XVI^e^ *siècle*, ramena au jour un Ronsard ébranché, émondé, à peu près accessible, et lui fit trouver grâce aux yeux du public. Mais le critique ingénieux, d'un goût si sûr, ne se dissimula pas qu'il était impossible d'aller plus loin, d'exiger une réparation, une réhabilitation :

> Non que jamais j'espère au trône radieux
> D'où jadis tu régnas, replacer ta mémoire :
> On ne peut de si bas remonter à la gloire ;
> Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

D'autres n'imitèrent pas cette sage réserve, mais ils en furent pour leurs frais d'admiration tapageuse. Tout au plus leur accorda-t-on ce qu'ils voulaient, d'être des fils posthumes de Ronsard.

Ces phases diverses par lesquelles est passée la renommée du poète seraient peut-être, étudiées de près, la critique la plus sûre de son œuvre. Les différents aspects apparaîtraient successivement et rentreraient dans l'ombre suivant le goût dominant de telle ou telle époque ; on le connaîtrait et il ferait connaître ses juges ; mais c'est un travail que je ne puis qu'indiquer aux exprits curieux et qui ont du loisir. Pour nous, il faut nous borner à l'essentiel.

A ce point de vue, la première chose qui me frappe, c'est que l'on ne lit plus Ronsard. On vient d'en publier une édition faite avec amour, sinon très-solide, en huit volumes (Bibliothèque elzévirienne). La dernière en date était de 1623. Près de deux cent cinquante ans d'oubli ! Et

qui oserait assurer que l'oubli ne dure pas? Les Français sont peu touchés de haute poésie, je le sais, et je l'ai dit plus d'une fois, et l'on pourrait supposer que c'est leur faute, et non celle de Ronsard, si Ronsard n'est pas plus en honneur. Mais il faut y regarder à deux fois avant de condamner l'opinion publique si nettement formulée depuis si longtemps. Avouons-le donc sans fausse honte, Ronsard est illisible, Ronsard est profondément ennuyeux. On en fera de petits recueils dont les amateurs viendront à bout, en s'y reprenant à plusieurs fois; mais qui osera se plonger dans ses œuvres complètes? On est pris de frisson rien qu'en y songeant. Et d'où cela vient-il? Ronsard n'a pas d'idées, et il est très-pauvre de sentiments.

La galanterie était fort à la mode à la cour des Valois : c'était pour ainsi dire un sujet imposé au poète. Il l'accepta résolûment et se mit au travail. Aussi bien il avait des devanciers et des modèles parmi les poètes latins et italiens, Pétrarque surtout. Seulement il oublia une chose, c'est le naturel, la sincérité, la passion. Il chanta tour à tour Cassandre, Hélène, Marie, beautés imaginaires, créées pour servir de prétexte à des sonnets. Il avoue naïvement que ses transports, ses désespoirs, tout cela est prémédité, disons mieux, tout cela est imité. Il veut

Par écrit témoigner sa détresse,

mais ce qui le préoccupe surtout, c'est le soin du langage. Celui qui est en usage, celui de Marot lui semble « trop bas, « se traînant à terre » :

Adonques pour hausser ma langue maternelle,
Indompté du labeur, je travaillai pour elle ;
Je fis des mots nouveaux, je rappelai les vieux,
Si bien que son renom je poussai jusqu'aux cieux.

. . . . . .
Et mis la poésie en tel ordre qu'après
Le Français fut égal aux Romains et aux Grecs.

Voilà sa véritable préoccupation. — Le sentiment viendra après, comme il pourra; les réminiscences antiques ou italiennes en tiendront lieu. Les femmes à qui il adressait ses vers n'y comprenaient rien le plus souvent. On rapporte que l'une d'elles célébrée sous le nom de Cassandre, se fit un jour expliquer un sonnet qu'elle avait reçu et qui était de l'hébreu pour elle. Il s'y trouvait les vers que voici:

Je ne suis point, ma guerrière Cassandre,
Ni Mirmydon, ni Dolope soudart,
Ni cet archer dont l'homicide dard
Tua ton frère et mit l'Asie en cendre.

Je ne vous donnerai pas le commentaire nécessaire à l'intelligence du passage; il faudrait raconter tout le siége de Troie. Les doctes étaient ravis, mais un mot parti du cœur ferait bien mieux notre affaire. Marot, si dédaigné par Ronsard, le trouvait ce mot.

Cherchons ailleurs, cherchons la corde vibrante. — Ronsard, poète des rois, est monarchique; il est de plus, au moins en sa qualité de bénéficier, bon catholique; enfin, on peut supposer qu'il doit aimer son pays. — Ce sont là des sentiments qui échauffent d'ordinaire les âmes les plus froides. L'atmosphère qu'on respire alors est embrasée; jamais il n'y eut telle explosion de passions violentes; c'est une mêlée, une furie; on ne rêve que l'extermination de son ennemi, et on ne reculera devant rien pour cela. Rappelez-vous d'Aubigné : tous pensent et sentent comme lui, huguenots et catholiques. — Ronsard, lui, consulte ses auteurs; il trouve dans Virgile,

dans Horace, dans Lucain surtout, de belles peintures de la guerre civile, des imprécations éloquentes contre ce fléau. Voilà son affaire. Il s'étend sur ce thème usé; il fait un inventaire de tous les membres de la famille s'égorgeant entre eux.

> Ce monstre arme le fils contre son propre père.
> Le frère factieux s'arme contre son frère,
> La sœur contre la sœur ,et les cousins germains
> Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains.
> L'oncle hait son neveu, le serviteur son maître,
> La femme ne veut plus son mari reconnaître.
> Etc.

Quant à la doctrine qui émeut si rude guerre, il ne la connaît pas et ne veut pas la connaître. Elle est nouvelle, cela lui suffit; donc elle est mauvaise. On ne s'avisa pas de lui rétorquer l'argument, à lui qui se vantait sans cesse d'avoir renouvelé la poésie française. Il avoue cependant qu'il eut un jour la tentation d'assister à un prêche de Théodore de Bèze, et qu'il se rendit pour cela au faubourg Saint-Marceau. Sa foi courut de grands dangers; mais il échappa, grâce à sa bienheureuse surdité : il n'entendit pas un mot de ce qui se disait; « il alla *voir* prêcher, » et sortit convaincu que l'orateur était un imposteur. Ces naïvetés ne sont pas rares chez lui; on les préfère encore à certaines injures, parties d'un cœur peu généreux. Ainsi il ne pardonne pas aux protestants venus en France pour le colloque de Poissy, de s'être fait délivrer un sauf-conduit. Ils auraient dû venir se faire égorger :

> Eussiez-vous de Genève osé venir en France,
> Sans avoir sauf-conduit écrit à votre gré?

Les Valois se rattrapèrent à la Saint-Barthélemy. —

Ronsard eut du moins alors la pudeur de ne pas célébrer le massacre. Ce n'était pas d'ailleurs le moyen qu'il avait indiqué à Catherine de Médicis pour rétablir la paix dans le royaume. Ce moyen est celui que Virgile recommande au propriétaire d'abeilles; il consiste tout bonnement à jeter sur les essaims qui se battent, une poignée de poussière. O imitation!

Les sentiments purement personnels n'ont pas mieux inspiré Ronsard. Il était d'une vanité démesurée, et il l'épanchait dans ce langage hyperbolique qui la rendait plus ridicule. Bien que richement renté et adulé de tous, il se plaint sans cesse qu'on ne fait rien pour lui. — C'est de l'ingratitude et de l'orgueil; mais il s'indigne que d'autres aient part aux faveurs royales, c'est de l'envie. Il est jaloux d'Amyot, qu'il appelle « ravaudeur d'histoire »; il est jaloux du courtisan qui, à la mort de Charles IX, courut en Pologne avertir Henri III, et fut bien récompensé de son zèle; il est jaloux de ceux qui ont de l'esprit, de la grâce, de l'entregent et qui ne sont pas sourds. Voyez comme il les traite :

> Il me fache les voir avancés devant moi
> Qui peux de tous côtés sonner l'honneur du roi.
> Il faudrait qu'on gardât les vacants bénéfices
> A ceux qui font aux rois et aux princes services,
> Et non pas les donner aux hommes inconnus,
> Qui comme potirons à la cour sont venus,
> Vieux corbeaux affamés qui faussement héritent
> Des biens et des honneurs que les autres méritent.

Je ne sais comment il arrange ensemble *ces potirons* et *ces vieux corbeaux affamés*, mais c'est son affaire. Ce qui ressort de tous ces passages et de bien d'autres, c'est que le pauvre Ronsard n'était qu'un chanteur de rois et de

princes, qu'il n'avait guère d'esprit, que l'on commençait à ne plus payer aussi grassement ses louanges rimées et alambiquées, et qu'il en était fort mécontent. Aussi déclarait-il que le ciel allait le venger, car

> Quand on n'avance point aux honneurs les poètes
> Qui sont...
> Toujours dans le royaume arrive la famine;
> La peste ou le malheur ou la guerre y prend lieu
> Pour n'avoir honoré les ministres de Dieu.

Les choses se passaient peut-être ainsi du temps d'Orphée, mais nous avons bien changé tout cela.

Arrivons enfin aux titres d'honneur de Ronsard, car il en a. C'est un admirable fabricant de vers. Il possède tout les secrets du métier, et c'est lui qui le premier les a révélés aux Français. Le reproche que lui adresse Boileau de parler grec et latin est excessif; il n'a forgé que peu de mots; mais le contexte de son style, mais la couleur générale n'ont rien de français. Il croyait que les beautés de la poésie grecque et latine entreraient d'elles-mêmes dans l'idiome national; il se trompait. Chaque langue a son génie, et ce n'est pas impunément qu'on essaye d'affubler l'une d'elles des dépouilles des autres. Ronsard a pillé les Grecs, pillé les Latins, gardé quelque chose du français, et de ce triple assemblage a composé un véritable jargon. — Voilà le premier point. Reste la forme poétique. C'est par là surtout qu'il vaut.

Nous avons vu que Marot, sans répudier les genres nationaux, la ballade, le rondeau, s'était essayé dans des genres renouvelés de l'antiquité, l'élégie, l'églogue, l'épigramme. Ronsard, lui, ne veut rien devoir qu'aux anciens. Son luth *bien résonnant*, comme dit Du Bellay, doit

imposer silence *aux enrouées cornemuses*. Parmi les genres modernes il n'en admet qu'un seul, et il est d'origine étrangère, c'est le sonnet, cher aux Italiens, cher aux Valois surtout. Il en a écrit des milliers, dont quelques-uns assez réussis. Il en possède à fond le mécanisme; ces lois rigoureuses et bizarres plaisent à son esprit qui recherche toujours les difficultés; on le sent à l'aise dans ces entraves. Seulement où est la pensée? où est le sentiment? On cherche et l'on ne trouve rien, rien que l'implacable ennui.

L'innovation la plus audacieuse de Ronsard, c'est l'ode : Il a créé le genre et le mot. Toujours en quête de l'extraordinaire et du sublime, à défaut du grand et du vrai, il voulut être le continuateur de ces poètes des anciens âges que la tradition représente entre ciel et terre, interprètes des dieux, apportant aux hommes les lois divines dans un langage éclatant et sonore. Orphée, Musée, Linus, et quand il daignait redescendre le cours des siècles, Anacréon, Pindare, Horace, voilà ses modèles et ses pairs. Il se guinde à leur niveau, et il explique (en prose cette fois) comment il faut faire pour y arriver. Que dites-vous du conseil que voici? « Tu ne laisseras rien entrer en ton entendement qui ne soit surhumain et divin. » — « Tu auras en premier lieu les conceptions grandes, belles et non traînantes à terre. » Il croit naïvement qu'on se commande l'enthousiasme et le vol sublime; il est persuadé qu'il a créé la lyre française; il s'en vante dans les vers assez plats que voici. — C'est à la lyre qu'il parle; il a pitié « de la voir si mal en point » :

Pour te monter de cordes et d'un fust
Voire d'un son qui naturel te fût,

Je pillai Thèbe et saccageai la Pouille [1],
T'enrichissant de leur belle dépouille.
Lors par la France avec toi je chantai,
Et jeune d'ans sur le Loir inventai
De marier aux cordes les victoires
Et des grands rois les honneurs et les gloires.

Ces grands rois nous les connaissons, c'est Henri II avec ses fils et toute la famille des Valois, en y comprenant les Guises. La grandeur pour Ronsard est attachée au rang, non au mérite; un roi est toujours grand. Il ne lui est pas arrivé une seule fois, je crois, d'attraper la note vraie, de célébrer une vertu réelle; il est toujours à côté du ton, bref il chante faux. La fameuse ode à L'Hôpital, qui a près de six cents vers, et que les contemporains préféraient au duché de Milan, est un logogriphe laborieux. A propos du chancelier, il raconte la naissance des Muses, le voyage qu'elles font pour se jeter aux pieds de Jupiter, l'Océan et ses grottes, l'Olympe et ses splendeurs, etc. Une seule strophe est consacrée au magistrat intègre et loyal. Mais les détails sont éclatants; les rhythmes habilement variés, la phrase poétique pleine et harmonieuse. C'est lui qui le premier a construit cette belle strophe de dix vers où excellent Hugo et Lamartine, celle de quatre vers alternés et d'inégal mètre :

Tantôt nous danserons par les fleurs des rivages
Sous maints accords divers,
Tantôt lassés du bal, irons sous les ombrages
Des lauriers toujours verts;

et plusieurs autres d'une fière venue ou d'un agréable mouvement. Son chef-d'œuvre en ce genre, c'est la petite pièce bien connue que voici :

[1] Thèbe, c'est Pindare; — la Pouille, c'est Horace.

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las, las, ses beautés laissé choir !
O vraiment marâtre nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusque au soir !

Donc, si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Cela est frais, gracieux et surtout, mérite bien rare chez lui, simple et naturel. Ses élans ambitieux vers le ciel et ses métaphores érudites et tout le fatras de sa muse, on en rit : on ne se souvient avec plaisir que de ces trois strophes qu'il dédaignait peut-être ; c'est une perle. Les autres genres créés par Ronsard sont les *Hymnes*, qui diffèrent peu des odes ; les *Élégies*, assez froides et qui n'offrent rien de remarquable sous le rapport du rhythme ; les *Églogues*, dont nous avons parlé en traitant de la *Poésie pastorale ;* des *Discours* en vers, généralement vides d'idées, et assez lourds de style ; le *Bocage* royal, recueil de pièces adressées aux princes pour chanter leurs vertus et leur reprocher leur parcimonie envers Ronsard ; enfin *la Franciade*. Il fallait que la France eût son Homère ou son Virgile ; en conséquence, Ronsard se mit à construire le plan d'une épopée. Il ne put aller au delà

du quatrième livre; la douleur qu'il éprouva de la mort de Charles IX brisa sa lyre :

> Si le roi Charles eût vécu,
> J'eusse achevé ce long ouvrage ;
> Sitôt que la mort l'eut vaincu,
> Sa mort me vainquit le courage.

Cela serait touchant, si l'on y pouvait croire. Il est plus probable que Ronsard fut pris d'ennui ; on le comprend de reste en essayant la lecture du poème. Outre l'absurdité de la conception, le style rebute et fatigue l'attention la plus courageuse. Comment admettre ce héros fantastique, Francus, fils d'Hector, ancêtre des rois de France? Quel charme trouver à cette plate parodie du VI^e^ livre de l'*Énéide* où une magicienne fait défiler devant Francus les ombres de tous les princes qui règneront un jour sur la France? La forme même est malheureuse. Le vers de dix syllabes n'est pas fait pour les récits épiques. Ronsard le savait mieux que personne; mais Charles IX lui avait commandé d'employer ce mètre. Le poète s'immola au courtisan. Le roi mort, et avec lui l'espoir de la récompense évanoui, Ronsard laissa là *la Franciade*. Et nous ne nous en plaignons pas.

LE THÉATRE AU XVI^e^ SIÈCLE

École de Ronsard. — Le théâtre de la Pléiade.

Ronsard ne fut pas seulement considéré comme *le prince des poètes* et *et poète des princes*, ce qui était

fort juste, mais il fut érigé en chef d'école ; il eut des disciples, des imitateurs, une véritable cour. On le voit, du trône où il est perché, surveillant les travaux de la troupe qui rime avec acharnement, assignant des places, distribuant la gloire, éparpillant en menue monnaie ces monceaux de louanges qu'on dépose à ses pieds. Ce qui frappe et attriste dans le spectacle qui s'offre alors, c'est l'ardeur passionnée de ces jeunes gens vers un but qu'aucun d'eux n'atteindra : ils se consument, s'exténuent et meurent avant d'avoir atteint la forte maturité. L'imitation les tue. Ronsard avait imité les Grecs, les Latins, les Italiens ; eux ils imitent les Grecs, les Latins, les Italiens et Ronsard par-dessus le marché. Il se forme ainsi au cœur de la France une réunion de faiseurs de vers qui, à force de piller les anciens et de s'affubler de leurs dépouilles, présentent l'image d'une véritable mascarade. Il est vrai que, suivant le précepte de Du Bellay et de Ronsard, ils se tenaient de plus en plus éloignés du vulgaire, c'est-à-dire du naturel et de la vérité. Et pourtant plusieurs d'entre eux ne manquent pas de talent. Quand ils veulent bien ne pas s'épuiser à gravir le Parnasse, à enfourcher le rétif Pégase, à s'abreuver à la fontaine de Castalie, quand ils consentent à rester Français, à chanter ce qu'ils ont dans le cœur, ils rencontrent la note vraie. Que n'ont-ils serré sous triple verrou et Pindare, et Horace, et Pétrarque, et le grand Ronsard lui-même ! Pauvres forçats de la Muse, ils eussent été d'agréables poètes. Au lieu d'escalader les sommets sublimes, ils auraient voleté avec grâce un peu au-dessus de la terre, dans la région moyenne, où souffle un vent plus doux qui soutient les ailes délicates et ne les brise point. Les seuls vers que l'on cite encore de la plupart d'entre

eux sont justement dans ce ton ; ils croyaient peut-être déroger en les écrivant ; c'est en écrivant les autres qu'ils dérogeaient.

Ainsi qu'il est facile de se l'imaginer, cette poésie artificielle était renfermée en un cercle assez restreint. Les lecteurs étaient les érudits, les gens du métier, des magistrats, des avocats et quelques grands seigneurs qui voulaient paraître doctes et jouer au Mécène. Quant au reste de la nation, il n'existait pas pour les Ronsardistes, et les Ronsardistes n'existaient pas pour lui. Ni la matière ni la forme de ces poèmes laborieux et savants n'arrivaient jusqu'au grand public. C'est lui cependant, c'est lui seul qui décerne la véritable gloire, la gloire universelle, éternelle. Les poètes anciens, ceux de la Grèce surtout, n'avaient-ils pas été comme l'âme chantante de l'Hellade tout entière ? Y eut-il jamais un Hellène, soit de l'Attique, soit du Péloponèse ou de l'Ionie qui ne chantât les vers d'Homère, de Pindare, de Sapho ? Virgile lui-même ne fut-il pas de son vivant salué du titre de poète national ? Parmi les modernes enfin, en Italie, Dante et l'Arioste n'étaient-ils pas dans toutes les mains, dans toutes les mémoires ? Le dédain de la foule affiché par la Pléiade est la condamnation même de cette école. A vrai dire, ils ne comprirent ni les temps anciens ni leur propre temps ; ils crurent relever la poésie en l'isolant dans une sphère inaccessible ; elle s'y morfondit, elle qui ne vit que de mouvement, de sympathies émues, frémissantes au sein des vastes multitudes.

Leur impuissance se manifesta particulièrement dans les deux genres qui exigent avant tout une association intime de la foule et du poète, une véritable collaboration, je

veux dire l'épopée et la poésie dramatique. Nous avons vu le misérable avortement de *la Franciade*, tentative burlesque, inférieure même à *la Pucelle* de Chapelain; voyons ce que la Pléiade essaya pour donner un théâtre à la France.

Il n'y a pas de succès plus immédiats, plus enivrants que ceux du théâtre. En quelques heures un inconnu passe de l'obscurité à la gloire ; son nom est acclamé par toutes les bouches, les applaudissements le saluent, et c'est justice. Il a créé une œuvre qui est allée droit à l'âme du public, qui a arraché des milliers de spectateurs aux préoccupations, aux soucis de la vie réelle pour les emporter haletants et charmés dans le monde idéal. Qu'est-ce, s'il a su en même temps évoquer les nobles et touchants souvenirs des traditions nationales, s'il a présenté à ses contemporains l'image des épreuves et des héroïsmes de leurs ancêtres ; s'il a renoué la chaîne des sympathies généreuses entre les générations, et mis en lumière le haut enseignement moral que renferme toute légende? Tels avaient été les poètes de la Grèce, le vieil Eschyle surtout, ce génie créateur, cet éducateur des hommes de Marathon et de Salamine. Tels furent au XVI^e siècle, en Espagne et en Angleterre, les Lope de Véga, les Caldéron, les Shakspeare. Ne pouvait-on pas espérer qu'à une époque de renouvellement universel, où la force et la vie éclatèrent, où tout fut grand, sincère, passionné, des poètes apparaîtraient, qui, convoquant la foule, lui jetteraient en pâture les ardentes émotions de la scène qu'elle attendait, auxquelles elle était si bien préparée ? Qu'il eût fallu peu de chose alors pour emporter les applaudissements ! Les spectateurs n'étaient ni blasés ni exigeants ; leur enthousiasme était prêt ; au moindre ap-

pel il eût fait explosion. Regrets inutiles ! Il n'y eut pas de théâtre national, il n'y eut pas de spectateurs, il n'y eut pas de poètes. Il y eut une plate et insipide parodie du théâtre ancien, et elle eut lieu à huis clos. — Reprenons avec quelques détails l'histoire de ce nouvel avortement.

Au commencement du XVI^e siècle, sous le règne de Louis XII et dans les premières années du règne de François I^er, *les Confrères de la Passion* d'une part, de l'autre *les Enfants sans souci* et *les Clercs de la Basoche* offraient toujours au peuple des *mystères*, des *farces*, des *soties*, des *moralités*, spectacle grossier assurément, mais enfin spectacle national. Auteurs, acteurs, spectateurs, tous étaient en communion d'idées et de sentiments; le public comprenait ce qu'il avait sous les yeux, suivait sans peine les interminables développements d'une action chargée d'épisodes de tout genre : c'était la religion et les mœurs sociales qui passaient de l'Église et de la maison sur la scène. Il y eut des abus, et l'autorité intervint. Dès 1542, le procureur général près le parlement défendit la représentation d'un *Jeu du Vieil Testament*. Il fondait cette interdiction d'abord sur les déportements des acteurs recrutés dans les classes infimes de la société et peu faits pour rehausser aux yeux du public les événements et les personnages des saintes Écritures; ensuite sur les additions irrévérencieuses ou impies qu'ils se permettaient au texte consacré, sur les intermèdes licencieux, les plaisanteries indécentes qu'ils intercalaient dans la pièce. Le procureur général signalait aussi certaines conséquences fâcheuses de ces représentations, notamment « la cessation du service divin, le refroidissement de charités et d'aumônes, » les scandales de tout genre, dérisions

et moqueries. Le peuple délaissait sa messe paroissiale, sermon et vêpres, pour courir aux dits jeux ; les prédicateurs n'avaient plus d'auditeurs. Chose plus grave encore, « les prêtres des paroisses, pour avoir leur passe-temps d'aller aux dits jeux, ont délaissé dire vêpres les jours de fête, ou les ont dites tout seuls dès l'heure de midi ; et même les chantres et chapelains les disaient en poste et à la légère pour aller aux dits jeux. » Voilà bien des griefs, et ce n'était pas tout. Il arrivait souvent que le public lui-même tournait en ridicule les choses représentées, s'égayait aux dépens de tel acteur en plaisanteries qui portaient plus loin [1]. Enfin le procureur général affirmait « qu'il y a plusieurs choses dans le Vieil Testament qu'il n'est expédient de déclarer au peuple comme gens ignorants et imbéciles, qui pourraient prendre occasion de judaïsme, à faute d'intelligence. » Tout cela sans doute était fondé, mais le motif qui fit interdire ces représentations, c'est qu'elles fournissaient aux huguenots une occasion toute naturelle de déclamer contre des divertissements qui étaient une véritable profanation des choses saintes. En conséquence, le roi rendit en 1548 un édit défendant de jouer le mystère de la Passion ni autres mystères sacrés sous peine d'amende arbitraire. On devait désormais se borner à jouer « autres mystères profanes, honnêtes et licites, sans offenser ou injurier autres personnes. » — Quant aux farces et soties, les auteurs devaient communiquer le manuscrit à l'autorité ; ne mettre jamais en scène ni princes ni princesses, sous peine de prison ou même

[1] Un jour, les machines qui devaient faire apparaître le Saint-Esprit dans les airs, étant détraquées, un spectateur (huguenot peut-être) s'écria : Le Saint-Esprit ne veut pas descendre.

de la hart. Du reste, les Confrères de la Passion étaient maintenus dans la possession du privilége à eux accordé dès l'année 1402.

Quelque opinion que l'on ait sur cette réputation de protecteur des lettres faite à François I^er, un fait reste acquis : l'ancien théâtre est supprimé; le roi ne s'oppose point à la création d'un théâtre nouveau, pourvu que les pièces jouées fussent *profanes*, *honnêtes*, *licites* : ce sont les termes de l'édit de 1548. Or en ce moment même, Du Bellay jetait à ses contemporains son appel éclatant; la nouvelle école se formait. Le terrain était déblayé; du passé il ne restait plus rien; la France entière était prête à accueillir toute tentative de renaissance dramatique. A toute société il faut un théâtre quel qu'il soit. Les Romains de la décadence avaient eu les courses du Cirque et les boucheries de l'arène; l'Italie du XVI^e siècle avait ses bouffons, l'Espagne avait ses *autos-sacramentales*, l'Angleterre avait ses *mystères*, abolis et rétablis par Henri VIII et par Marie Tudor : qu'est-ce que la Pléiade allait donner à la France ?

L'histoire de notre pays depuis Clovis jusqu'à François I^er offrait aux poètes une riche moisson d'événements et de personnages. Le règne de Charlemagne, les Croisades, les guerres contre les Anglais, que de sujets de drames dans ces trois époques! Indépendamment des innombrables compositions poétiques qu'elles avaient inspirées, on possédait et on lisait enfin dans des livres imprimés les chroniques de nos premiers historiens, Grégoire de Tours, Frédégaire, Éginhard et les anciens monuments de l'idiome national. Estienne Pasquier commençait ses *Recherches sur la France;* Claude Fauchet établissait sur des

documents originaux les annales de l'antique monarchie. Mais tout cela fut dédaigné. Les poètes de la Pléiade franchirent d'un bond nos antiquités nationales pour s'abattre au milieu d'Athènes et de Rome. Fidèles au programme de Du Bellay, ils tendirent à travers les siècles la main à Sophocle, à Sénèque surtout, et crurent travailler d'autant mieux à la gloire de la France qu'ils ne lui empruntaient rien, prenaient tout aux anciennes littératures. L'un d'eux, Lazare de Baïf, « translata ligne pour ligne » l'*Électre* de Sophocle, l'*Hécube* et l'*Iphigénie* d'Euripide; Ronsard traduisit le *Plutus* d'Aristophane. Ces pièces ne furent pas représentées, cela va sans dire : il n'y avait pour elles ni théâtre, ni acteurs, ni public; on les lut en petit comité, on les applaudit, on s'encouragea à imiter ces imitations. Ce qui importait avant tout à l'école, c'était de répudier hautement les grossiers monuments de l'art du moyen âge, de bannir à tout jamais ces espèces de monstres qu'on appelait *mystères*, *farces*, *soties*, *moralités*, de donner droit de cité dans les lettres françaises à la *tragédie*, à la *comédie*, mots nouveaux, genres nouveaux. Ainsi pour eux l'originalité consistait à rompre absolument avec la tradition nationale et à implanter chez nous des œuvres qui, par l'esprit, le fond et la forme, étaient pour les Français de véritables logogriphes. Jamais l'antiquité retrouvée n'eut un tel triomphe et plus déplorable; nos beaux esprits tendirent au-dessus des Alpes la main à ces cardinaux italiens qui juraient par les dieux immortels.

Parmi les disciples de Ronsard il y avait un jeune homme de vive et impétueuse nature, Étienne Jodelle. Il fit lui aussi sa tragédie et la lut au Cénacle. On l'admira fort,

comme de raison; mais cela ne suffit pas à Jodelle. Il pensa qu'une œuvre dramatique était faite pour être représentée, non pour être lue, et il se mit à chercher des acteurs et un théâtre. Il ne fallait pas songer à s'adresser aux Confrères de la Passion, qui avaient bien un privilége, mais qui n'avaient pas de troupe, ni même de salle disposée pour une représentation. Jodelle se fit acteur; il distribua des rôles à ses amis, à Jean de la Peruse, à Remi Belleau. Il obtint qu'on lui cédât la cour de l'hôtel de Reims; il y installa un théâtre, convoqua le public. Le roi Henri II s'y rendit avec toute la cour. Une seconde représentation fut donnée au collége de Boncour. « Toutes les fenêtres, dit Pasquier, étaient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'écoliers que les portes du collége en regorgeaient. » Les acteurs cette fois encore étaient Jodelle et ses amis. Le succès fut très-grand; le roi Henri II donna au poète cinq cents écus de son épargne. Encouragé par ce début, Jodelle fit aussitôt après représenter une comédie qui fut aussi accueillie avec la plus vive faveur. Ronsard prit sa lyre et célébra la gloire de ce disciple de vingt ans.

Jodelle, le premier, d'une plainte hardie
Françoisement chanta la grecque tragédie,
Puis en changeant de ton, chanta devant nos rois
La jeune comédie en langage françois,
Et si bien les sonna que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre.

Il y revint plusieurs fois, comme c'était sa coutume :

Et lors Jodelle heureusement sonna
D'une voix humble et d'une voix hardie
La comédie avec la tragédie,
Et d'un ton double ores bas ores hault,
Remplit premier le François eschaffault.

Arrêtons-nous un moment en présence de la première tragédie. Elle parut en 1552; il faudra attendre le *Cid* encore quatre-vingt-quatre ans, mais le genre est créé; il a fait son apparition dans la littérature française; il est irrévocablement décidé que nous aurons des tragédies. Tous les poètes dramatiques qui viendront après Jodelle essayeront de faire des tragédies; on ne verra de salut pour l'art et de gloire que dans la tragédie; on se jettera sur le théâtre grec et latin pour y découvrir le secret de la tragédie; on épluchera les moindres mots de la *Poétique* d'Aristote pour en saisir la recette infaillible; le grand Corneille lui-même s'épuisera à démontrer aux pédants et aux envieux qu'il n'est pas un génie original et qu'il relève d'Aristote. Voyons-la donc à son origine, cette fameuse tragédie, qui fut pendant trois cents ans notre idéal dramatique, et que nous avons laissée mourir d'inanition.

La tragédie de Jodelle a pour titre *Cléopâtre captive*. Elle a cinq actes, elle est en vers. Les vers sont tantôt de douze pieds, tantôt de dix : il y a des chœurs avec *strophe*, *antistrophe*, *épode*, à la façon pindarique chère à Ronsard. — Les personnages sont peu nombreux; il y a :

L'ombre d'Antoine (qui débite une sorte de prologue).
Cléopatre (ce rôle fut joué par Jodelle).
Eras, Charmium } suivantes de la reine d'Égypte.
Octavian César.
Agrippe, Proculée } ses confidents.
Séleuque, Égyptien traître.
Le chœur, formé de femmes Alexandrines.

Acte I^er, *Scène* I^re.

L'ombre d'Antoine raconte au spectateur la mort tragique du Romain.

Scène II.

Cléopâtre se lamente en compagnie de ses confidentes, et leur raconte qu'elle a vu en songe l'ombre d'Antoine l'appelant.

Le chœur chante les vicissitudes du destin.

ACTE II, *Scène* I.

Octavian, Agrippe, Proculée. — Échange de lieux communs sur la destinée des mortels. Désir d'Octavian d'emmener Cléopâtre captive à Rome.

Le chœur chante les maux que produit l'orgueil.

ACTE III, *Scène* I.

Octavian, Cléopâtre, le chœur, Séleuque. — Cléopâtre essaye d'attendrir le vainqueur qui se montre fort insensible. Séleuque dénonce sa maîtresse comme ayant enfoui des objets précieux. Cléopâtre le bat, on l'arrache de ses mains. Le chœur chante les vicissitudes de la fortune.

ACTE IV, *Scène* I.

Cléopâtre, avec ses confidentes, s'encourage à la mort. Le chœur compare les malheurs qui se succèdent à la grêle qui saccage tout. Cléopâtre adresse à Antoine mort un long discours. Le chœur chante le désespoir de la Reine.

ACTE V, *Scène* I.

Proculée annonce la mort de Cléopâtre. Le chœur s'écrie :

> O dure, hélas ! et trop dure avanture !
> Mille fois dure, et mille fois trop dure !

Voilà l'analyse de la pièce. Il convient d'être indulgent pour un début et pour un poète de vingt ans; aussi me défiant de moi-même, je vais céder la parole à M. Sainte-Beuve, qu'on n'accusera pas de sévérité envers les poètes de la Pléiade :

Voici, dit-il, ce que l'on y (dans la tragédie) remarque constamment : nulle invention dans les caractères, les situations et la conduite de la pièce (pesez tous les mots); une reproduction scrupuleuse, une contrefaçon parfaite (?) des formes grec-

ques; l'action simple (ou nulle?), les personnages peu nombreux, des actes fort courts, composés d'une ou de deux scènes et entremêlés de chœur; la poésie lyrique de ces chœurs bien supérieure à celle du dialogue; les unités de temps et de lieu observées moins en vue de l'art que par un effet de l'imitation; un style qui vise à la noblesse, à la gravité, et qui ne la manque guère que parce que la langue lui fait faute; jamais, ou rarement, de ces bévues, de ces inadvertances géographiques et historiques, si communes chez les premiers auteurs dramatiques des nations modernes. Telle est la tragédie dans Jodelle et ses contemporains.

Voilà l'arrêt d'un juge ami; les circonstances atténuantes y tiennent grande place. Mais quel aveu dans ces mots: *Nulle invention dans les caractères, les situations et la conduite de la pièce!* — Que reste-t-il après cela? Le vide, le néant, des mots. Et ne croyez pas qu'il y ait un éclair de passion, un sentiment vrai: la langue « ne fait pas faute » à ce point, qu'elle n'eût pu l'exprimer. Plus de soixante ans auparavant, l'auteur du mystère que nous avons étudié, avait bien su trouver des paroles pathétiques pour Madeleine troublée de remords. Il semait les « bévues géographiques et historiques, » ce pauvre faiseur de mystères; mais il lui arrivait aussi d'attraper la note vraie, ce qu'on appelle en musique la voix humaine. Le langage des héros de Jodelle n'a ni âge, ni sexe, ni couleur; c'est un jargon spécial à l'usage des fantômes qui n'ont ni chair, ni os, ni sang, qui ne se posent pas sur la terre et semblent sortir d'une vieille bibliothèque. Les mots ont six coudées, les phrases sonnent le creux; les métaphores s'alignent et se heurtent; on entend du bruit, mais on ne distingue rien. — Il n'y a sous ces oripeaux prétentieux ni corps ni cœur. Et voilà ce que les contemporains avaient la naïveté d'appeler une œuvre antique! voilà ce que Ronsard déclarait

supérieur à Sophocle ! Les fanatiques d'imitation allèrent jusqu'à se faire païens. Ils prirent un bouc, le chargèrent de fleurs et de lierre, et le traînant dans la salle du festin à Arcueil l'offrirent au poète, en l'honneur de qui Baïf entonna un péan. Ils croyaient célébrer les Dionysies, ce n'étaient que des Saturnales. « Écoliers robustes, dit encore M. Sainte-Beuve, ils n'ont pas entendu le premier mot à cet art ingénieux et profond qui, de la lecture des anciens, sut tirer plus tard des tragédies comme *Iphigénie* et *Agamemnon*, des comédies comme *Amphitryon*. »

Jodelle mourut jeune, à quarante ans, en 1573. Ses amis versèrent des larmes et des élégies sur cette fin prématurée ; ils l'attribuèrent à l'indigence, ce qui fournit à l'un d'eux l'antithèse suivante :

Jodelle est mort de pauvreté :
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France.
O Dieu ! quel trait de cruauté !
Le ciel avait mis en Jodelle.
Un esprit tout autre qu'humain ;
La France lui nia le pain,
Tant elle fut mère cruelle.

Lui-même, à son lit de mort, adressa un sonnet à Charles IX pour lui reprocher l'abandon où il le laissait.

Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met,

disait-il au roi qu'il comparait à Périclès, tandis que lui-même se désignait sous le nom d'Anaxagore. Mais la vérité, c'est que Jodelle mourut d'inconduite et d'ivrognerie. Son premier succès, si peu mérité, lui tourna la tête. Il n'eut jamais d'ailleurs pour l'art ce profond et saint respect des âmes supérieures. Il bâclait une tragédie ou une comédie en quelques séances, au courant de la plume. Ce qui

acheva de le perdre, ce fut le malheur qu'il eut d'être choisi pour fournisseur de cour. On lui demanda des divertissements, des mascarades, des devises, des inscriptions, et il accepta ces commandes. Une de ses mascarades donnée à l'Hôtel de Ville en l'honneur de Henri II, qui venait de recouvrer Calais, devait représenter le navire des Argonautes, Jason et surtout Orphée qui chantait une ode à la louange du roi. Mais les acteurs ne surent pas leur rôle. Jodelle, qui jouait Jason, se décontenança, et pour comble d'infortune, les machinistes au lieu d'amener des *rochers* à la suite d'Orphée, amenèrent des *clochers*. Jugez de l'effet du quiproquo. Il y eut telle explosion de rires que Jodelle faillit être suffoqué de rage. Cette mésaventure lui fit du tort auprès des puissants; et comme il avait fait de sa muse une amuseuse, il n'eut pas le refuge du noble travail et des hautes pensées : il fut perdu pour l'art ; et il faut bien reconnaître que la perte fut médiocre. Les contemporains eux-mêmes, et Ronsard tout le premier, reprirent au poète mort les éloges décernés un peu à la légère au poète débutant; et Ronsard alla jusqu'à regretter pour la mémoire de Jodelle que ses ouvrages n'eussent pas été jetés au feu.

Vous trouverez dans toutes les histoires de la littérature les noms des autres poètes dramatiques de ce temps et les titres de leurs pièces. M. Sainte-Beuve du reste vous donnera sur ce sujet tous les détails nécessaires. Je ne dirai donc rien de Jean de la Péruse, auteur d'une *Médée*, de Charles Toutain, auteur d'un *Agamemnon*, de Jacques de la Taille, auteur d'un *Daire*, tragédie célèbre par ce vers :

Le seul ennuy mes ennuys désennuye ;

et ces deux autres; — Darius mourant, disait :

Ma femme et mes enfants aie en recommanda.. ....
Il ne put achever, car la mort l'en garda.

ni même de Grevin et de Garnier, ce dernier quelque peu supérieur aux précédents. Ce qui importe, ce n'est pas de rédiger un inventaire complet de ces faibles productions, c'est d'en déterminer exactement le caractère. Les poètes du XVI^e siècle invoquaient volontiers l'exemple de Sophocle, l'autorité d'Aristote : vous avez vu que Ronsard loue Jodelle d'avoir

Françoisement chanté la *grecque* tragédie.

C'était une illusion de leur part, ou bien cherchaient-ils à faire illusion. Le vrai modèle de tous ces faiseurs de tragédies antiques n'est pas Sophocle, fort peu accessible en tous temps à des modernes, c'est Sénèque. Or les tragédies de Sénèque ne furent jamais représentées, ni destinées à la représentation. Elles n'ont ni action, ni caractères, ni mouvement, ni variété, ni dialogue. Les actes n'ont guère qu'une scène ou deux suivies des chants du chœur. Le ton général, c'est la déclamation ampoulée, avec des lieux communs interminables sur la fortune, les coups du sort, la destinée humaine, l'esclavage, la mort. Sénèque écoulait dans ces produits inférieurs le trop-plein de sa philosophie. Tous les personnages, sauf le tyran, étaient des stoïciens ; tous déclaraient et démontraient, même le petit Astyanax, que la douleur n'est pas un mal, ni l'exil, ni la mort, ni la pauvreté ; ils défiaient le destin et les oppresseurs. De vérité, de naturel, de simplicité il n'y en avait pas l'ombre. L'auteur avait pris un cadre antique, des personnages antiques, des situations bien connues ; mais son but n'était pas de produire une œuvre dramati-

que. Un esprit aussi distingué que le sien n'eût jamais pris le change à ce point. Or, Sénèque était fort connu, fort goûté au XVI^e siècle; il est d'une lecture facile, il a de l'éclat, il peut faire illusion à des esprits peu sûrs. Les érudits, comme Heinsius, faisaient des tragédies latines, et se réglaient sur ce modèle. Les poètes de la Pléiade eurent beau prétendre être Grecs, ils furent Latins et Latins de la décadence. Que n'eurent-ils l'idée d'être Français ! Mais être Français ou barbare, c'était tout un alors aux yeux des doctes.

Ils furent cependant forcés de faire quelques concessions au goût de leurs compatriotes. Les *farces*, *soties*, *moralités*, genres très-français, ne se laissèrent pas déposséder aussi aisément que les *mystères*. Étienne Jodelle écrivit une comédie en vers intitulée *Eugène ou la Rencontre;* mais les personnages et les mœurs de la pièce n'avaient rien d'antique; le public retrouvait au théâtre une peinture, bien faible il est vrai, mais assez exacte en somme, de la société contemporaine. Jean de la Taille se vantait dans la préface de sa comédie *les Corrivaux* d'offrir aux spectateurs non une *farce* ni une *moralité;* car, disait l'auteur, « nous ne nous amusons point en chose ni si basse ni si sotte et qui ne montre qu'une pure ignorance de nos vieux Français. Vous y verrez jouer une comédie faite au patron, à la mode et au portrait des anciens Grecs et Latins. » — Seulement les personnages étaient des Français, l'action se passait à Paris, entre bourgeois. L'intrigue avait grande analogie, il est vrai, avec celle des pièces de Plaute, presque toutes imitées du grec; mais la couleur générale était moderne, contemporaine. Quant à l'analyse de ces comédies, elle est impossible. Les

lois de la décence qui règnent aujourd'hui au théâtre n'existaient pas alors, ni dans la société ni sur la scène. Après Jodelle et Jean de la Taille, le Champenois Pierre Larrivey donna définitivement droit de cité à la comédie écrite en prose, représentant des événements et des personnages français. Il est vrai que lui-même n'osa s'affranchir complétement de l'imitation, qui était comme la loi de la littérature d'alors, et qu'il emprunta aux Italiens le sujet et les personnages de la plupart de ses comédies; mais il habilla le tout à la française; et d'ailleurs il y avait moins de différence entre les mœurs et l'esprit des Italiens et des Français du XVI^e siècle, qu'entre un Français et un contemporain de Plaute ou de Ménandre. Le XVII^e siècle ne semble avoir tenu aucun compte de cette tentative originale de Larrivey; mais il serait injuste de ne pas la mentionner en passant. Il est bon de savoir qu'au milieu de cette invasion de la Grèce et de Rome, le génie national, ami de la vérité et du bon sens, protesta et subsista.

MONTLUC

Blaise de Montluc. — Sa vie militaire. — Style des *Commentaires.*

Laissons pour un moment les théories littéraires et les littérateurs de métier, allons aux hommes d'action. Nulle époque n'en a produit davantage et de plus forte trempe. Au XV^e siècle tout est languissant et lâche; au XVI^e, il y a un renouvellement d'énergie morale et même de vigueur musculaire; et, comme la lutte est partout, chacun tient

sa place et fait son œuvre sans hésitation, sans défaillance. En même temps, pour ces natures passionnées, il y a un besoin d'expansion impérieux. L'heure du repos ou de la retraite forcée a-t-elle sonné, les souvenirs accumulés se réveillent en foule, obsèdent l'imagination; l'âme qui s'en nourrit ne peut les contenir et les jette au dehors tout frémissants encore et tout jeunes; c'est comme une seconde vie qui afflue après l'emportement de la première. De là le grand nombre de Mémoires que nous a laissés le XVI^e^ siècle. Il y a peu de lecture plus attachante. Mais il nous faut faire un choix. Nous étudierons successivement Blaise de Montluc, Agrippa d'Aubigné, Marguerite de Valois, la première femme de Henri IV. Le modeste et naïf Bernard Palissy viendra ensuite et nous révélera un autre aspect de cette époque si riche en contrastes.

Les Mémoires de Montluc, comme ceux de César, portent le nom de *Commentaires :* c'est un rapprochement de plus que l'auteur tient à établir entre lui et le vainqueur des Gaules. Hâtons-nous de dire que c'est le seul. L'œuvre de César est non-seulement un monument littéraire de premier ordre; c'est de plus une source de documents d'un intérêt capital. On n'en pourrait dire autant des *Commentaires* de Montluc; ils ne nous apprennent rien de nouveau. S'ils n'existaient pas, l'histoire du XVI^e^ siècle n'aurait pas de lacune regrettable; mais nous ne connaîtrions pas Montluc, c'est-à-dire une des figures les plus originales de son temps. Homme de guerre, il ne vient qu'après une foule d'autres, et, à vrai dire, il ne compte pas, bien qu'il se croie de la famille des César et des Alexandre. S'il revenait au monde, ce lui serait une amère douleur de se voir relégué si bas. Il est douteux que la gloire littéraire

le consolât de l'autre, la seule réelle, la seule enviable à ses yeux. Lui qui disait : « J'ai toute ma vie haï les écritures, aimant mieux passer toute une nuit cuirasse sur le dos que non pas faire écriture, » ne survivre que comme écrivain, quelle déception ! N'être guère mentionné que pour servir de pendant au baron des Adrets, quelle chute ! Mais son livre est là, qui lui assure une belle place parmi ces écrivains de passion et d'élan qui pensèrent peu et sentirent vivement.

Sa biographie ne nous arrêtera pas longtemps. Bien qu'il entre dans les détails les plus minutieux et se donne à chaque instant en exemple à ceux qui suivent la carrière des armes, l'intérêt est médiocre ; les événements rapportés n'ont que peu d'importance ; mais ils mettent en lumière une personnalité très-forte : c'est elle que nous essayerons de dégager.

Montluc est né à Condom en 1503, il est mort en 1577. Entré au service en 1521, il a porté les armes pendant plus de cinquante ans à peu près sans interruption. Il a passé par tous les grades, simple soldat, enseigne, lieutenant, capitaine, mestre de camp, gouverneur de place, lieutenant du roi, et enfin maréchal de France en 1574, trois ans avant sa mort. Il a servi en Italie, en Lorraine, en Guyenne pendant les guerres de religion. Il a assisté à cinq batailles rangées, à dix-sept assauts, à onze défenses de places, à deux cents escarmouches. Il a reçu vingt-quatre blessures, dont la dernière à soixante-sept ans fut horrible, lui enleva la moitié de la figure. Il n'a jamais commandé une armée, sauf quand il fut chargé de la défense de Sienne, et encore cette armée n'était qu'une garnison de cinq à six mille hommes. Il se plaint fréquemment d'injus-

tices, de passe-droits commis envers lui ; mais il est fort douteux qu'il eût été propre à un grand commandement. Il avait le tempérament d'un soldat, non d'un général, toujours prêt à payer de sa personne et au premier rang. Les combinaisons stratégiques n'étaient pas son affaire : il allait de l'avant et enlevait ses hommes. Absolument étranger aux calculs de la politique ou de la diplomatie, il voyait dans la guerre non un moyen, mais un but. Il l'aimait pour elle-même, et la voulait pousser jusqu'à l'extermination complète des ennemis, quels qu'ils fussent. Aussi ne comprit-il rien à la politique équivoque de Catherine de Médicis envers les huguenots : ces trêves, ces traités, ces comédies d'amitié l'exaspéraient. Il faudra toujours les tuer, répétait-il sans cesse, qu'on le fasse donc une bonne fois et sans désemparer. C'est dans les deux dernières années de sa vie qu'il dicte ses *Commentaires*. Ce qui le détermine à faire « ces écritures, » c'est qu'il lui semble que « c'est mourir en bête de ne laisser nulle mémoire après soi. » Mais la vraie raison, c'est que l'inaction le ronge, qu'il faut absolument une pâture à son esprit, et qu'il n'en a pas d'autre à lui donner. Il ne peut songer à autre chose qu'à la guerre : son grand âge la lui interdit, il la refait par le souvenir; il se replonge dans la mêlée, il se revoit encore aux assauts, aux embuscades, blessé, tuant. Sa mémoire, qui est merveilleuse, le sert à souhait ; et sa forte imagination répand sur tout les vives couleurs. Quand une passion unique et si violente remplit une âme, le style est trouvé, c'est bien alors qu'on peut dire : C'est l'homme même.

Le personnage qu'il a peint avec le plus d'amour, c'est lui-même. Il se met toujours en scène ne parle jamais à

la troisième personne comme César. Il confesse tout d'abord qu'il a « toujours été glorieux, » et il ajoute : « Aussi suis-je Gascon. » Mais c'est ce qu'on pourrait appeler un Gascon de la veille, non de ces intrigants hâbleurs et impudents que d'Aubigné a flagellés dans *le Baron de Fœneste* et dans *la Confession du sieur de Sancy* : Montluc veut *paraître*, mais il veut *être* aussi. Cadet de famille, sans aucune fortune, il veut conquérir gloire et dignités, et il donnera sa vie pour cela. Quand le roi Henri III le fait maréchal de France, il approuve le roi qui se connaît en hommes. Il tient à montrer à ceux qui le liront que cet honneur il y a droit ; il se vante de n'avoir jamais été battu ; il convie les capitaines « à prendre de beaux exemples en lui. » Qu'ils fassent comme lui ; qu'ils s'affranchissent de bonne heure des vices trop communs dans la profession des armes, le jeu, le vin, l'avarice, l'amour. Pour lui, dès ses plus jeunes années, il a enfermé toutes ses passions dans un sac et l'a jeté au feu. Qu'ils soient comme lui francs et loyaux ; peut-être ne réussiront-ils pas à la cour, mais ce n'est pas là qu'un soldat doit faire son chemin. Pour moi, dit-il, « je n'ai jamais su faire ce métier ; j'ai porté au front ce que j'ai dans le cœur. » Qu'ils soient généreux, toujours prêts à donner du leur aux compagnons ou aux soldats. Lui, Montluc, a donné onze chevaux, et il se rappelle à qui, et il cite les noms ; si les obligés l'oublient, la postérité le saura. L'amour de la gloire, voilà le puissant aiguillon qui le pique. Il n'omet rien de ce qui peut donner du relief à ses moindres actions. Il raconte par le menu l'accueil qu'il reçut à la cour de France après le siége de Sienne, les compliments du roi, ceux de Diane de Poitiers, puis des courtisans à la

file : ce fut un véritable triomphe, qui avait déjà commencé en Italie. Le pape l'avait voulu voir ; dans les rues on se mettait aux fenêtres pour le voir passer. A trente ans de distance, il en est encore tout gonflé de joie :

Une chose veux-je dire, encore qu'elle soit à ma louange, qu'allant par les rues et allant au château Saint-Ange, tout le monde courait aux fenêtres et sur les portes pour voir celui qui avait si longtemps défendu Sienne. Cela ne me faisait que d'autant plus élever le cœur pour acquérir de l'honneur; et encore que je n'eusse pas presque d'argent pour m'en retourner, si me semblait-il que j'étais plus riche que seigneur de France.

Vanité naïve, comme l'on voit, et qui n'a rien de choquant. Il a mérité ces récompenses, et il avoue qu'elles ont été douces à son cœur. Une telle estime de soi-même est une force ; celui qui en est soutenu ne faillira jamais. Montluc avait pris pour devise ces fières paroles : « Nos vies et nos biens sont à nos rois, l'âme est à Dieu, l'honneur est à nous, car sur mon honneur mon roi ne peut rien. » Voilà bien des qualités, et vous trouverez peut-être l'auteur un peu libéral envers lui-même. Mais il avoue un défaut : il est colère : « Il ne me fallait guère piquer pour me faire partir de la main. » — Nous pouvons le croire sur parole, les preuves d'ailleurs ne manquent pas. La colère chez lui n'est pas un transport passager, un accès de démence dont on rougit ensuite ; on peut dire que c'est son état naturel. A la vue de l'ennemi, des huguenots surtout, le sang lui monte à la tête, trouble sa vue ; il se rue sur eux, et ne s'arrête que quand il a tout tué. « Mon naturel, dit-il, tendait plus à remuer les mains qu'à pacifier les affaires, aimant mieux frapper et jouer des couteaux que faire des harangues. » — Aussi de

toutes les armes c'est la hallebarde qu'il préfère : « J'ai toujours aimé à jouer de ce bâton. » Il lui faut bien user de l'artillerie, mais il ne le fait qu'à regret ; l'artillerie est « un artifice du diable. » — *Remuer les mains, jouer des couteaux, jouer de ce bâton,* voilà des expressions vives qui ont un cachet particulier, peignent un tempérament. Ce qui le peint mieux encore, c'est son étonnement que tout le monde ne soit pas comme lui. Peut-il y avoir autre métier au monde que celui de soldat ? Dans ses courses à travers la Guyenne, il a eu l'occasion d'entrer quelquefois aux Parlements de Toulouse et de Bordeaux et il s'est demandé « comment il était possible que tant de jeunes gens s'amusassent ainsi dans un palais, vu que ordinairement *le sang bout à la jeunesse.* » Il propose en conséquence de jeter au feu lois et procédures ; on prendra tous les gens de robe et on en fera des soldats ; « car à quoi voulez-vous qu'un cœur noble et généreux s'adonne, sinon aux armes ? Les deux tiers s'amusent en ces palais et plaidoiries ; et encore qu'ils aient naturellement bon cœur, avec le temps s'apoltronisent. » Les Turcs donnent un bel exemple aux Français ; en Turquie tout le monde est soldat ; aussi quelle puissance que la leur ! Il en serait ainsi chez nous ; le royaume serait formidable aux étrangers ; il a même la naïveté d'ajouter, « serait riche et opulent. »

Mais c'est à l'œuvre qu'il faut voir un tel homme. Prenons-le dans deux épisodes de sa vie militaire et ajoutons-y quelques incidents de ses luttes contre les huguenots.

En 1544, l'armée française en Piémont était commandée par M. d'Enghien, brave et généreux prince, dit Montluc. L'empereur et le roi d'Angleterre avaient fait un

traité et déjà se partageaient la France ; de tous côtés on se tenait sur la défensive ; les soldats étaient mal payés et manquaient de confiance. Il fallait un coup d'éclat pour relever les affaires et rendre cœur aux gens. Le duc d'Enghien envoya Montluc en France pour obtenir du roi des secours et surtout la permission de livrer bataille. François Ier n'était plus jeune ; il se défiait de la fortune, songeait plus à Pavie qu'à Marignan. Une défaite eût été la ruine du royaume : il le sentait, tout le monde le disait autour de lui. Il assembla son conseil et donna ordre d'introduire Montluc. Le roi était assis, ainsi que l'amiral d'Annebault et M. de Saint-Pol ; tous les autres étaient debout, même le jeune Dauphin, plus tard Henri II, qui se tenait derrière le siége de son père. M. de Saint-Pol prit la parole le premier et se prononça nettement contre la bataille : les ennemis étaient supérieurs en nombre ; une victoire leur livrait le royaume. Tout le monde opina dans le même sens. — « Je trépignais de parler, » dit Montluc. « Tout beau, tout beau, » lui répétait l'amiral qui essayait de le calmer. Quant au roi, il riait, et le Dauphin plus fort encore. Enfin le roi lui adressa la parole et lui ordonna de rapporter à M. d'Enghien ce qu'il avait entendu, avec défense formelle de combattre et de rien hasarder. A ce coup, Montluc n'y tint plus, et, bien qu'on ne lui demandât point son avis, il le donna bravement, à la gasconne, sans rien ménager, mais habilement aussi, et de façon à ne pas déplaire. Il commença par se féliciter d'avoir à parler « devant un roi soldat, et non devant un roi qui n'avait jamais été en guerre. » François Ier redressa la tête, comme le cheval qui entend le clairon ; le Dauphin, placé derrière lui, se mit à faire des signes à l'orateur,

l'encourageant du geste et du regard ; l'amiral scandalisé voulait imposer silence à « ce fol enragé. » Montluc poursuivit. Il reprit un à un les arguments mis en avant ; il fit le compte des troupes ; il démontra qu'elles ne pouvaient être vaincues, attendu qu'il y avait six mille Gascons : or un Gascon en vaut dix ; et, d'ailleurs, « ce n'est pas le grand nombre qui vainc, c'est le bon cœur. » Le Dauphin redoublait ses signes d'approbation et d'encouragement, et Montluc reprenait de plus belle sa démonstration. Se sentant appuyé, il prit à partie ces conseillers timides, qui ne songeaient qu'à la défaite. « Ils ne disent autre chose si ce n'est : « Si nous perdons, si nous perdons ; » je n'ai ouï personne d'eux qui ait jamais dit : « Si nous ga- « gnons, si nous gagnons. » — Le roi, un peu ébranlé, se tourna vers M. de Saint-Pol, qui dit qu'il ne fallait point s'arrêter au dire de ce fol qui ne se soucie que de combattre. « Je ne suis ni un bravache ni un écervelé, repartit Montluc ; nous battrons les ennemis, j'en suis sûr : « nous sommes en cœur, eux en peur, » nous les battrons et du coup nous arrêterons net l'empereur et le roi d'Angleterre. M. de Saint-Pol à demi vaincu, voyant d'ailleurs le roi incliner à l'opinion de Montluc, n'insista plus. Que le roi prenne conseil de Dieu sur ce qu'il doit faire :

Alors le roi leva les yeux au ciel, et joignant les mains, jettant le bonnet sur la table, dit : « Mon Dieu, je te supplie qu'il te plaise me donner aujourd'hui le conseil de ce que je dois faire pour la conservation de mon royaume ; et que le tout soit à ton honneur et à ta gloire. » Sur quoi M. l'amiral lui demanda : « Sire, quelle opinion vous prend-il à présent ? » — Le roi, après avoir demeuré quelque peu, se tourne vers moi, disant comme en s'ecriant : « Qu'ils combattent, qu'ils combattent. »

M. de Saint-Pol prit ensuite Montluc à part et lui dit : Vous

serez responsable de tout ce qui arrivera. — N'ayez souci, reprit l'autre, « les premières nouvelles que vous entendrez seront que nous les aurons tous fricassés, et en « mangerons si nous voulons. » — La bataille fut livrée à Cerisoles et gagnée; mais l'aile que commandait M. d'Enghien fut rompue et il crut à une défaite. Quant à Montluc, dont l'aile était victorieuse, lorsqu'il apprit que l'armée avait couru tel danger, il fut pris d'une terreur rétrospective qui faillit le tuer; il se rappela les paroles de M. de Saint-Pol, la responsabilité qui était sur lui : tout cela le remuait tandis qu'on lui racontait les péripéties de la bataille; et, trente ans après, il en frémissait encore, et écrivait : « S'il m'eût donné deux coups de dague, je crois que je n'eusse point saigné. » — Toujours les mêmes images.

Onze ans après la bataille de Cerisoles, Montluc fut envoyé à Sienne pour défendre la ville contre les Impériaux commandés par le marquis de Marignan. Son élection fut très-combattue dans le conseil du roi. Il est bizarre et colère, répétait-on sans cesse à Henri II. Il ne saura s'accommoder avec les Siennois, gens d'humeur difficile. Le roi maintint son choix et fit bien. Après tout, dit Montluc, les gens colères sont les meilleurs; « il n'y a point d'arrière-boutiques en eux. » Il était alors à Agen, fort malade; il reçut l'ordre de se rendre immédiatement à son poste. Il partit malgré la défense des médecins, ayant plus de trente aunes de taffetas autour du corps. A Toulouse, les médecins veulent encore le retenir; il ne les écoute pas et pousse jusqu'à Montpellier. A Montpellier, les médecins déclarent qu'il n'arrivera pas vivant à Marseille. A Marseille, il se porte bien. La ville de Sienne était serrée de près par les Impériaux. M. de Strozzi, qui tenait la campa-

gne et eût pu la secourir, venait d'être battu; le marquis de Marignan avec une armée assez forte et de l'artillerie campait sous les murs. Quant aux troupes assiégées, elles se composaient de Français, d'Italiens, d'Allemands et des bourgeois de Sienne. La ville était administrée par un conseil qui avait toute l'autorité ; Montluc n'était que commandant militaire. Le siége dura dix mois et couvrit Montluc de gloire. Il nous en a rapporté les moindres incidents avec une complaisance qu'on ne peut trouver excessive; ce troisième livre de ses *Commentaires* est un pur chef-d'œuvre. Il se montre sous un jour nouveau : ce n'est plus l'homme violent que sa furie mène, que le sang aveugle, qui ne songe qu'à remuer les mains; c'est un gouverneur avisé, prudent, qui ne livre rien au hasard. On le disait brusque et bizarre, impossible à vivre : il se fera aimer, obéir de tout le monde. Fait-il une de ces harangues à la gasconne étincelante de pittoresque et de bonne humeur, les lourds Allemands et leur chef le Rincroc rient à ventre déboutonné; et quand on leur explique ce que le gouverneur a dit, à savoir, qu'il faut pâtir et jeûner, ils rient encore, ils jeûnent, et pourtant ce sont gros mangeurs. Les Italiens acceptent la ration de quatorze onces par jour qu'il leur impose; tout le monde a confiance en lui, et s'abandonne à lui. Mais le voilà pris par la fièvre et la dyssenterie, abandonné des médecins, visité des prêtres, recommandé à Dieu par les prières des dames siennoises. En cette extrémité le conseil s'assemble, on délibère sur la reddition de la ville. Montluc l'apprend; il est dans son lit, grelottant de fièvre; les os lui percent la peau en maint endroit. Il se lève, se fait apporter « des chausses de velours cramoisi, couvertes de passement d'or et fort découpées et

bien faites; car au temps que je les avais fait faire, j'étais amoureux. Nous étions lors de loisir en notre garnison, et n'ayant rien à faire, il le faut donner aux dames. » Après les chausses, le pourpoint, puis la belle chemise ouvrée de soie cramoisie et de filet d'or; puis un collet de buffle et le hausse-col de ses armes, le tout bien doré; puis un chapeau de soie grise, avec un grand cordon d'argent et des plumes d'aigrette bien argentées. Mais sous ses beaux atours il avait la mine d'un déterré; heureusement il lui restait un flacon de vin grec; il s'en frotte les mains et le visage, trempe un peu de pain dans le vin, en boit quelques gorgées et se regarde au miroir. Sa vue le fait rire; il ne se reconnaît pas. Aussitôt il monte à cheval, se rend à la salle du conseil. On le croyait mort, on se récrie, on s'extasie, on le félicite, on reprend cœur. Pour lui, il leur débite une de ses longues et solides harangues dont il a le secret, et leur démontre en fin de compte qu'ils doivent pâtir (son expression favorite) pour la plus grande gloire de Montluc. On diminue encore les rations; on n'a plus que de la viande de cheval, les murs sont battus par l'artillerie; des traîtres nouent des intelligences avec l'ennemi; les secours que Montluc a fait espérer n'arrivent pas (il savait lui-même qu'il n'y avait pas de secours à attendre): n'importe; tout le monde se met à l'œuvre; les femmes travaillent aux remparts; une jeune fille monte la garde, morion en tête, à la place de son frère malade. Sorties de nuit, assauts à repousser, fortifications à réparer, tous les dangers, toutes les souffrances de la famine, on endure tout sans une plainte: Montluc est là, qui remonte le courage des assiégés à la hauteur du sien. Au moment où la capitulation semble inévitable, il a toujours un expé-

dient à proposer pour gagner deux ou trois jours; le dernier dont il s'avisa fut une procession solennelle, « car, dit-il, de jeûner nous en faisions assez. » — Mais enfin il fallut céder; le siége durait depuis dix mois. La capitulation fut signée, non par Montluc, qui ne mit jamais son nom au bas de telle pièce, mais par les Siennois. Quant à la garnison, elle sortit de la ville enseignes déployées, avec armes et bagages, défilant devant les Impériaux qui saluaient et admiraient. Montluc était monté sur un cheval bien maigre et harassé, mais « encore faisait-il bonne mine. » — Je vous laisse à penser les belles recommandations qu'il adresse aux capitaines pour les inciter à faire comme lui, le cas échéant. C'est la conclusion naturelle de tous ses récits : prenez exemple sur moi. Cette fois nous dirons comme lui.

Cette défense de Sienne, c'est la belle page de la vie militaire de Montluc. Il vécut de cette gloire jusqu'au jour où il lui fallut prendre les armes contre des compatriotes. Ce fut un grand malheur pour lui. A Sienne il avait montré de la prudence, du sang-froid, de l'humanité même; une fois lancé dans la guerre civile, ses instincts violents reprirent le dessus; il lui fallut, dit-il, « contre son naturel user non-seulement de rigueur, mais de cruauté. » — Était-ce contre son naturel? En tous cas, il y eut cruauté, férocité même. On pourrait suspecter le témoignage des huguenots; mais c'est Montluc lui-même qui instruit son procès, fournit les pièces, se condamne.

Envoyé en Guyenne en 1562 par Catherine de Médicis, il se trouve sous les ordres de M. de Burie, homme doux et modéré, qui semble avoir incliné vers le protestantisme. Jamais il n'y eut deux caractères plus opposés. M. de Burie

était conciliant, cherchait toujours un biais pour arranger les choses, ne pouvait se décider à verser le premier sang. Montluc le pressait, le harcelait, ne se possédant plus de fureur et d'impatience. A l'heure où il écrit, vieux, infirme et refroidi à ce qu'on croirait, il retrouve l'emportement qu'il montra alors. Il se revoit en face de M. de Burie, qui hésite, ne veut livrer bataille; il retrouve l'exclamation furieuse qui lui échappa alors :

Monsieur, monsieur, *sanguis super nos et super filios nostros !* que le monde charge hardiment sur moi, car je veux porter la coulpe de tout, j'ai les épaules assez fortes; mais je vous assure que je serai chargé d'honneur et non de honte, et *que plutôt y demeurerai-je le ventre au soleil.*

Quelle image et quel langage ! C'est le ton ordinaire de Montluc. Du fond de la Guyenne il envoie des imprécations à ces maudits conseillers qui trompent le roi, lui font signer des édits de pacification, comme s'il y avait paix possible avec telles gens ! « Croyez, sire, qu'avec douceur vous ne viendrez jamais à bout de ces gens-là. Le plus homme de bien d'eux vous voudrait avoir baisé mort. » — Il n'y a qu'un moyen, c'est de « faire grande tuerie pour que la peur aille jusqu'à la Rochelle. » Pour lui, il n'y manque pas. Il sait qu'on l'appelle *le tyran, le boucher royaliste,* et il le tient à honneur. Tout huguenot pris est mis à mort; il les fait « brancher sur les chemins sans forme de procès, pendre sans dépendre papier ni encre et sans les vouloir écouter, car ces gens parlent d'or. » A leur éloquence Montluc oppose la sienne, la corde : « On pouvait connaître par là où j'étais passé, car par les arbres sur les chemins on trouvait les enseignes : un pendu étonnait plus que cent tués. » Du reste l'un n'empêchait pas l'autre. Il marche

toujours escorté de deux bourreaux, qu'il appelle ses laquais, et qui ont rude besogne. Rien qu'à Toulouse, on égorge d'un seul coup trois mille huguenots. « Je n'ai jamais tant vu voler de têtes, » dit Montluc. Au siége de Rabasteins, blessé, demi mort, il répond à ceux qui viennent pour le relever et le secourir. « Allez, retournez, montrez-moi tous l'amitié que vous m'avez portée, et gardez qu'il n'en échappe un seul qui ne soit tué. » Il a de rudes auxiliaires dans les Espagnols : ces bons catholiques n'y vont pas de main morte; Montluc se voit presque dépassé. Il ne tuait pas les femmes; les Espagnols les tuent, disant que ce sont des «Luthéranos déguisés. » Montluc, lui, donne une autre raison : dans les siéges, les femmes jettent des pierres, et peut-être bien aussi les petits enfants; d'ailleurs avec les cadavres on comble les puits.

Assez de ces horreurs. C'est un des aspects du siècle et du personnage qu'on ne peut supprimer, mais, une fois indiqué, passons. Il faut ajouter cependant à la décharge de Montluc que, catholique et royaliste, il croyait servir son prince et sa religion; qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres reçus; que la guerre a d'horribles nécessités, et que, pour lui, il n'hésitait pas à en faire remonter la responsabilité à qui de droit. Enfin, et c'est là un point important, il fut par les huguenots maudit, exécré, non méprisé. Son frère, l'évêque de Valence, n'eut pas le même honneur. « C'était, dit Brantôme, un Gascon de mauvaise marque, fin, délié, rompu et corrompu, prêchant tantôt à la catholique et tantôt à la huguenote, » excommunié comme hérétique par le pape Pie IV, et glorifiant en chaire la Saint-Barthélemy. Ces roueries éhontées répugnaient à la violente et franche nature de Montluc. Quand Cathe-

rine de Médicis lui fit part du massacre, nécessité, disait-elle, par une vaste conspiration, Montluc ne répondit pas. « Je sais bien ce que j'en crus, » dit-il dans ses Mémoires. Il ne se permit pas de blâmer, mais il n'approuva point. A chacun sa responsabilité, pensait-il; et celle des rois lui semble bien effrayante. Devant Dieu ils comparaîtront, chargés des plaintes du peuple qu'ils ont « mangé, » des imprécations des veuves et des orphelins, et alors quel compte il faudra rendre! C'est sur eux que tout retombera, oui, même les cruautés de Montluc, car « ils nous le font faire. » Quant à lui, sa conscience est en repos; il a dû agir comme il a agi. Cependant « il est une chose qu'il a sur le cœur par-dessus toutes les autres. » Quel peut être ce remords? Il est resté enseveli au fond de cette âme qui se montrait si librement à nu, et l'a obsédée jusqu'au dernier moment.

D'autres épreuves furent réservées à sa vieillesse. Montluc fut marié deux fois et eut dix enfants. De ses six filles il ne parle pas; elles entrèrent presque toutes en religion, car elles étaient pauvres; de ses deux femmes il ne parle pas non plus : elles ne venaient qu'après tout le reste. Ainsi il nous apprend que dans une bataille il perdit un cheval turc « qu'il aimait après ses enfants plus que chose au monde. » Mais il eut quatre fils, et il en perdit trois. Deux d'entre eux furent tués à ses côtés; le troisième, le plus aimé, qu'on appelait à la gasconne le capitaine Peyrot, périt à Madère, où il avait relâché. Avec de hardis compagnons il avait équipé une flotte, et faisait voile vers le Mozambique, pour y fonder un établissement militaire. C'était le portrait de son père, avec plus de fougue encore et de hautes visées d'ambition, une vaillante nature d'aventurier, un Fernand Cortez

français. Ce fut la grande douleur de sa vie, le deuil profond que l'on entretient et avive en soi, la pensée qui revient sans cesse, qui empoisonne tout événement heureux : il n'est pas là pour en prendre sa part, se dit-on. Ajoutez-y le regret amer de n'avoir pas joui autant qu'on aurait pu du bien que l'on a perdu, d'avoir arrêté cent fois l'élan de son cœur, découragé, glacé la tendresse en ne présentant jamais qu'un visage froid à des êtres profondément chéris. De cela Montluc ne put jamais se consoler. Ce n'est pas dans son livre que vous trouverez cette confidence douloureuse, mais elle existe, elle a été recueillie par un contemporain, un compatriote, Montaigne. L'accent dut en être bien vif, bien pénétrant, jugez-en plutôt :

Feu M. le maréchal de Montluc ayant perdu son fils, qui mourut en l'Isle de Maderes, brave gentilhomme à la vérité et de grande espérance, me faisait fort valoir, entre ses autres regrets, le desplaisir et créve-cœur qu'il sentait de ne s'estre jamais communiqué à luy, et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouster et bien cognoistre son fils ; et aussi de luy déclarer l'extrême amitié qu'il luy portait et le digne jugement qu'il faisait de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disoit-il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refroignée et pleine de mespris ; et a emporté cette créance, que je n'ay sceu n'y l'aimer n'y l'estimer selon son mérite. A qui gardoy-je à descouvrir cette singulière affection que je luy portoy dans mon âme ? estoit-ce pas luy qui en devait avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? Je me suis contraint et gehenné pour maintenir ce vain masque ; et y ai perdu le plaisir de sa conversation et sa volonté quand et quand, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais reçu de moy que rudesse, ny senti qu'une façon tyranique. »

Tel est l'homme : ce dernier trait le complète et à son avantage. Cette nature de fer s'est donc adoucie sous la

main de la douleur ; il y a eu une détente, des larmes peut-être, vite essuyées sans doute, mais dont la source ne tarit jamais, si profonde elle se cachait au fond du cœur!

Que dirai-je de l'écrivain ? vous le connaissez déjà, si vous connaissez l'homme. Il ne doit rien à l'antiquité qu'il ignore. Il ne sait du latin « pas plus que sa patenôtre, » il n'a garde d'imiter Tite-Live ou César, qu'il a lus en français ; il est et veut rester lui-même. Souvent prolixe et diffus, il se relève et nous réveille par des tours hardis, de fortes et pittoresques expressions. Son langage a une saveur énergique, un peu crue parfois, rien d'artificiel et de froid. Cela est net, vigoureux, d'un jet facile et abandonné. Incorrections, répétitions, longues incidentes, détours et retours imprévus, bien des défauts au point de vue de l'art, mais quelle verve et quel éclat !

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

L'homme. — Le caractère. — Les écrits.

Il semble assez naturel de rapprocher Montluc et d'Aubigné; cependant que de dissemblances entre eux ! Montluc est catholique et royaliste, d'Aubigné est huguenot et n'est royaliste que sous bénéfice d'inventaire; Montluc meurt dans son pays, honoré, maréchal de France, d'Aubigné meurt en exil, chargé de quatre condamnations à mort; Montluc peut croire en mourant que le triomphe du catholicisme et de la royauté est assuré; d'Aubigné voit tomber le dernier rempart du calvinisme en France, la Ro-

chelle ; Montluc perdit ses enfants sur les champs de bataille, d'Aubigné n'eut qu'un fils, et ce fils, joueur, débauché, traître, apostat, fut le père de Mme de Maintenon. S'il eût pu lire dans l'avenir, il eût vu la fille de ce fils reine de France et pressant la révocation de l'édit de Nantes. Enfin Montluc n'est pas un écrivain, c'est le repos forcé des dernières années qui lui fait dicter ses *Commentaires ;* d'Aubigné est écrivain, et veut l'être. A toutes les époques de sa vie et suivant les circonstances, il écrit, tantôt des vers, tantôt une *Histoire universelle*, des Mémoires, des romans satiriques. Eh bien, malgré toutes ces dissemblances, Montluc et d'Aubigné se touchent par un point : ils sont bien de leur temps ; chacun d'eux en représente le côté le plus saillant, la fougue impétueuse, l'énergie du caractère. Partis de points opposés, poursuivant un but tout différent, un lien secret les unit, l'esprit même du siècle. A tous deux j'appliquerai la même méthode, j'essayerai de mettre en lumière la personnalité de l'homme, de dégager des événements et des écrits ce *moi* qui en est l'âme et l'explication dernière. C'était chose assez facile avec Montluc, homme d'action avant tout et tout d'une pièce ; d'Aubigné est plus *divers et ondoyant*, comme dit Montaigne. Bien que sa vie et ses œuvres aient une unité réelle, les accidents de tout genre y abondent : c'est une nature extraordinairement riche et passionnée qui se porte à tous les extrêmes par bonds violents. Ce n'est pas du reste un inconnu pour nous : nous l'avons déjà rencontré dans nos études sur la *Poésie*, à propos de cette œuvre étrange et puissante, les *Tragiques ;* mais il ne nous est apparu alors que sous l'un de ses aspects, aujourd'hui c'est l'homme tout entier que nous saisirons.

Il est né en 1552 à Pons en Saintonge. Ni la date ni le lieu ne sont indifférents. La Saintonge fut un des premiers et des plus ardents foyers de la réforme, le champ de bataille des guerres civiles, et les guerres civiles éclatèrent au moment même où d'Aubigné sortant de l'enfance put comprendre et sentir. Son père, fougueux calviniste, un des conjurés d'Amboise, le prit avec lui dès l'âge de huit ans et demi, façonna aux impressions violentes cette âme qui naissait. Il l'arrête devant les potences où sont exposées les têtes des conjurés d'Amboise, il les lui montre et dit : « Mon enfant, il ne faut point que ta tête soit épargnée après « la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur ; si tu « t'y épargnes, tu auras ma malédiction. » Pour contre-balancer ces excitations tragiques, il eût fallu la tendresse et la douceur d'une mère; mais Agrippa perdit la sienne en naissant; et à peine sut-il parler qu'on le donna en proie à un précepteur *astorge* (dur) et *impiteux* (sans pitié). Si jeune encore, il eut cependant conscience de ce qui lui manquait; il chercha sa mère, l'attendit avec cette fixité du désir qui crée les hallucinations. Quelqu'un entra un jour dans sa chambre, s'avança vers la ruelle du lit, tira les rideaux : « c'était une femme blanche qui, lui ayant donné « un baiser froid comme glace, disparut. » — L'enfant fut pris de fièvre et de délire, manqua mourir. Son père l'envoie étudier à Paris, mais à chaque instant il quitte ses livres pour aller battre la campagne avec les soldats. Dans une de ces escapades, il est fait prisonnier, jeté au cachot, livré à un inquisiteur qu'il exaspère par ses réponses. On lui montre les préparatifs du supplice, le bûcher qui s'élève, le bourreau qui attend; on le presse d'abjurer, il répond « que l'horreur de la messe lui ôtait celle du feu : »

et pour prouver qu'il n'a pas peur, comme il y avait là des violons, « il danse une gaillarde. » — On le fit évader. A l'âge de douze ans, il voit mourir son père qui « lui re- « commanda ces paroles d'Amboise, le zèle de sa religion, « l'amour des sciences et d'être véritable; puis le baisa « hors sa coutume. » — Il passa deux années à Genève pour y achever ses études, se trouva à Lyon sans ressources, ne sachant même où coucher, et contemplant la Saône « et criant à Dieu qu'il l'assistât en son agonie. » — Un secours inespéré le sauva. Son tuteur voulut le remettre au travail; mais d'Aubigné avait seize ans, on se battait, il s'échappa la nuit en chemise, et se joignit à la première troupe de huguenots qu'il rencontra.

Le voilà lancé dans cette guerre d'escarmouches et d'embuscades, battant le pays, recevant ou prenant l'hospitalité dans le château voisin, dans la chaumière à demi incendiée, dans le fourré des bois, rencontrant çà et là sur les routes, dans les fossés les cadavres de frères égorgés, les bûchers fumants encore. Parmi toutes ces horreurs dont il vit, il tombe amoureux de mademoiselle de Talcy, Diane Salviati, et veut l'épouser. Mais il est huguenot, ce qui à la rigueur pourrait ne pas être un obstacle insurmontable; seulement il est aussi très-pauvre. On le lui fait entendre; il court à la maison paternelle, y ramasse les papiers qu'il y trouve, rapporte le tout et se met à le dépouiller devant son futur beau-père. Parmi ces papiers il y en avait qui prouvaient d'une manière irréfragable l'adhésion du chancelier de L'Hôpital à la conjuration d'Amboise. — « C'est une fortune, cela, lui dit M. de Talcy; le chancelier payera cher de tels papiers. » D'Aubigné est troublé; il hésite un instant, puis sa loyale nature l'em-

porte; il jette les papiers au feu. — « Je les ai brûlés, dit-il, de peur qu'ils ne me brûlassent, car j'avais pensé à la tentation. » — Il continue sa cour, mais sans cesser de se battre à tort et à travers. Un jour il reçoit une horrible blessure, est ramassé à demi mort. Le chirurgien arrive, d'Aubigné voit à ses mines qu'il n'en a pas pour longtemps; aussitôt il se fait amener son cheval, se hisse en selle, et le voilà faisant vingt-deux lieues d'une traite pour aller mourir aux pieds de sa fiancée. M. de Talcy n'hésite plus et le congédie. Deux ans après, d'Aubigné était à la cour, fort en faveur, en passe de prétendre à tout; il aperçut une provinciale que son mari essayait de présenter, chétif hobereau de Saintonge, chétif de fortune, de cœur et de mine. Il se sentit vengé et savoura sa vengeance. Quant à Diane, « voyant les différences de ce qu'elle avait perdu et de ce qu'elle possédait, elle amassa une mélancolie dont elle tomba malade, et n'eut santé jusqu'à la mort. »

A la cour des Valois, d'Aubigné, jeune, ardent, fort recherché pour son esprit et ses talents de poète, fort aimé du roi de Navarre et de Charles IX, se laissa aller au tourbillon des plaisirs et de la vie abandonnée. Il crut à la sincérité de ces démonstrations d'amitié qui accueillaient les huguenots; il écarta la sombre vision des têtes d'Amboise. Son ami, le roi de Navarre (Henri IV), lui donnait l'exemple. La Saint-Barthélemy les réveilla. D'Aubigné échappa au massacre par miracle. Il avait deux jours avant blessé un sergent du guet et avait dû se cacher. Il revint bientôt, trouva son maître surveillé de près, essayant de s'étourdir, de rassurer à force d'insouciance et de légèreté les meurtriers de ses frères. Catherine de Médicis était là,

ne les perdant jamais de vue, se défiant surtout de d'Aubigné, trop folâtre pour être sincère. Il composait des ballets mythologiques, organisait des mascarades, courait la bague, avait la mine du plus évaporé des courtisans. Jamais son âme ne fut plus sérieuse qu'alors, plus dévorée du feu de sa foi, du désir de la vengeance. Après une journée passée dans les folies de la cour, il se retrouvait avec le roi de Navarre, attendant, épiant sur ce visage le signe d'une résolution virile, et toujours déçu. Enfin, un soir, au moment où le roi venait de se coucher, d'Aubigné, resté seul avec d'Armagnac, crut entendre soupirer. Ils approchèrent l'oreille du chevet, et entendirent une voix faible et basse qui murmurait en chantant les derniers couplets du psaume 88, où David déplore l'éloignement des amis fidèles. D'Aubigné tire le rideau, et jette au roi ces brûlantes paroles :

Est-il donc vrai que l'esprit de Dieu travaille et habite encore en vous ? Vous soupirez à Dieu pour l'absence de vos amis et fidèles serviteurs ; et en même temps ils sont ensemble soupirant pour la vôtre et travaillant à votre liberté. Mais vous n'avez que des larmes aux yeux, et eux les armes aux mains. Ils combattent vos ennemis et vous les servez ; ils ne craignent que Dieu, vous, une femme, devant laquelle vous joignez les mains quand vos amis ont le poing fermé ; ils sont à cheval et vous à genoux. Quel esprit d'étourdissement vous a fait choisir d'être valet ici au lieu d'être le maître là, le mépris des méprisés où vous seriez le premier de tous ceux qu'on redoute ? N'êtes-vous point las de vous cacher derrière vous-même ? Ceux qui ont fait la Saint-Barthélemy s'en souviennent bien et ne peuvent croire que ceux qui l'ont soufferte l'aient mise en oubli.....

Deux jours après, le roi de Navarre prenait la fuite et se retirait dans ses États. Il échappait aux embûches et

aux vices de la cour; les protestants avaient un chef bien léger encore d'esprit et de foi, mais capable de mouvements généreux et sans perfidie. D'Aubigné est sévère pour Henri IV, dur même et injuste : c'est qu'il l'aimait, s'était dévoué à lui sans réserve, attendait de lui plus qu'il ne pouvait, ne devait donner. Dans la préface de son *Histoire universelle*, il s'exprime ainsi :

> Nourri aux pieds de mon roi, desquels je faisais mon chevet en toutes les saisons de ses travaux, quelque temps élevé en son sein, et sans compagnon en privauté, et lors plein des franchises et sévérités de mon village, quelquefois éloigné de sa faveur et de sa cour, et lors si ferme en mes fidélités que même au temps de ma disgrâce il m'a fié ses plus dangereux secrets. J'ai reçu de lui autant de biens qu'il m'en fallait pour durer et non pour m'élever; et quand je me suis vu croisé par mes inférieurs et par ceux mêmes qui sous mon nom étaient entrés à son service, je me suis payé en disant : « Eux et moi avons bien servi, eux à la fantaisie du maître et moi à la mienne, qui me sert de contentement. »

Cette amitié, comme on le pense bien, fut orageuse. D'Aubigné n'oublia jamais ce que le roi lui devait, à lui, le serviteur des jours d'épreuves; il regarda toujours son prince comme son obligé, même quand il fut assis sur le trône de France; et par-dessus tout il ne lui pardonna jamais son abjuration. D'Aubigné n'était pas un politique; sa vue n'embrassait qu'un horizon fort borné, et dans tous ses jugements il était dominé par la passion. Au fond il resta jusqu'à sa mort, et malgré tous les changements survenus, ce que son père lui avait fait jurer d'être, un calviniste intraitable; toute sa vie il voulut venger les conjurés d'Amboise et les victimes de la Saint-Barthélemy. Il ne put admettre que le chef du parti se fît le roi de tous les

Français : selon lui, il devait livrer la France aux huguenots, écraser leurs adversaires. Quand, au lieu de cela, il vit le roi se convertir d'abord, puis faire des avances à ses plus mortels ennemis, aux Ligueurs qui avaient prêché son assassinat, réserver à ces valets de la fortune les places et les honneurs, tandis qu'il jetait à peine un regard sur ses amis de la veille, il fut pénétré de douleur et de rage. L'édit de Nantes ne le calma point, ni les places de sûreté octroyées, ni les assurances mille fois répétées du roi. Le roi ne fut plus pour lui qu'un traître, mais un traître qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer, dont il espérait encore un de ces retours subits comme il en avait tant vu. Il le fuyait, déblatérait contre lui, excitait les huguenots mécontents; puis il tombait à l'improviste au Louvre, et se présentait à Henri IV. Le moyen de haïr un prince qui, apprenant que d'Aubigné avait été fait prisonnier, avait engagé les bagues de sa femme pour le racheter, et, sur le bruit de sa mort, avait pris le deuil? Cela touchait d'Aubigné, mais l'amertume lui remontait vite au cœur; il lui échappait alors de ces mots féroces qu'un fanatique seul peut trouver et lancer. Un jour, il est seul avec le roi et Gabrielle d'Estrées, qui tient dans ses bras le petit César, duc de Vendôme. Le roi montre à d'Aubigné sa lèvre percée par le couteau de Jean Châtel, d'Aubigné regarde et dit : « Sire, vous n'avez encore renoncé Dieu que des lèvres, il s'est contenté de les percer; mais quand vous le renoncerez du cœur, il percera le cœur. » — Le roi ne répondit rien; mais il plaça sur les bras de d'Aubigné l'enfant nu. Quelle réponse! C'était pourtant toujours à cet impitoyable qu'il revenait, quand il se sentait l'âme triste et épouvantée. Rien de plus étrange que la scène

qui se passait alors. Le roi inquiet, tourmenté de remords, malade, mandait d'Aubigné, se confessait à lui. Celui-ci reprenait la confession, examinait une à une les quatre marques du péché : connaissance du mal en le commettant, la main tendue à l'esprit d'erreur, le cœur vide de pénitence, la désespérance de la miséricorde de Dieu; et pendant plus de quatre heures il admonestait, châtiait, réconfortait le vainqueur d'Arques et d'Ivry, humblement attentif et repentant. Il n'y avait plus de roi, ni de courtisan, ni d'ami, il y avait un pécheur et un ministre calviniste, plein de « vérités aigres, mais utiles. » — Au sortir de cette conférence, d'Aubigné provoquait à un combat théologique le cardinal du Perron qu'il poussait ferme et sans pitié, si bien que celui-ci, à bout d'arguments, se voilait la face derrière un saint Jean-Chrysostome, qu'il mouillait des gouttes de sueur tombées de son front. Que d'aspects divers d'une même physionomie! quelle richesse de facultés! quelle indomptable énergie! Dans une des dernières entrevues qu'il eut avec le roi, il y eut de la sécheresse au début, d'Aubigné conspirait, le roi en avait les preuves en main. Il crut l'arrêter en lui montrant qu'il savait tout, et que, parmi les conjurés, il avait des espions. Cela mortifia d'Aubigné. Il sentit d'ailleurs que la vieille amitié du roi se décourageait, allait mourir. Il retourna donc à lui et lui dit :

Sire, en regardant votre visage, il me donne les anciennes hardiesses, suivant lesquelles j'ose demander à mon maître ce que l'ami demande à l'ami. Défaites trois boutons de votre estomac, et me dites pourquoi vous m'avez pu haïr. — Le roi ayant pâli, comme à tout ce qu'il faisait d'affection, dit : « Vous avez trop aimé la Trimouille. — Sire, cette amitié s'est faite à

votre service. — Dam oui, mais quand je l'ai hai, vous n'avez pas laissé de l'aimer. — Sire, j'ai été nourri aux pieds de Votre Majesté attaquée de tant d'ennemis et d'accidents qu'elle a eu besoin de serviteurs amateurs des affligés, et qui n'abandonnassent pas votre service, mais redoublassent leurs affections à mesure que vous étiez accablé par une puissance supérieure. Supportez de nous cet apprentissage de vertu. »

Sur ces fières paroles il le quitta. Le roi donna des gages de plus en plus sérieux au catholicisme, jusqu'à dire à d'Aubigné : « Je tiens ma vie temporelle et spirituelle entre les mains du Saint-Père, vrai vicaire de Dieu. » — Ce furent les derniers mots que d'Aubigné entendit de lui, et il regarda la vie de son prince comme condamnée de Dieu. Deux mois après, il était assassiné par Ravaillac. Quand on vint l'annoncer à d'Aubigné et qu'on lui dit qu'il avait été frappé à la gorge : cela est impossible, dit-il, c'est au cœur. — Il l'avait prédit seize ans auparavant. Même dans le deuil qu'il eut alors, profond et douloureux, il maintint la condamnation prononcée contre le roi apostat : c'est qu'avant d'être sujet et ami, il était huguenot et ne fut jamais autre chose. Il avait alors près de soixante ans, mais ses haines et ses colères étaient toujours jeunes; le spectacle qu'il avait sous les yeux les avivait sans cesse, les exaspérait. La nouvelle cour n'avait aucun motif pour supporter les aigres censures de ce mécontent; la reine mère et ses créatures ne lui devaient rien; on l'éloigna, bientôt on le surveilla. Il ne cessait de mener des intrigues, de courir les assemblées, de souffler la révolte. Retranché dans sa forteresse de Maillezais, toujours sur le qui-vive, il semblait tenir en échec le gouvernement. On le somma de se défaire de ses châteaux forts; il les vendit

à Rohan, calviniste comme lui. On le cita à comparaître devant le Parlement, il refusa; on lança un mandat d'amener contre lui, il réunit quelques compagnons, monta à cheval, passa sur le corps de ceux qui le poursuivaient, traversa la France de l'ouest à l'est, et arriva à Genève. Il avait alors soixante et dix ans. Il fut accueilli avec les plus grands honneurs, érigé en capitaine des forces de la République, chargé de tenir en bon état les fortifications. Il s'acquitte de sa tâche; mais cela ne suffit pas à l'ardeur de son esprit. Il entame des négociations avec l'Angleterre et l'Allemagne; il rêve un retour offensif du calvinisme, le triomphe universel de la Réformation. C'est la guerre de Trente ans qui répond à ces chimères. L'inaction le ronge, il se fait construire une maison, monte aux échafaudages, tombe et se rattrape à un chevron; il se remarie, il étouffe dans les murs de Genève. C'est alors que l'écrivain se réveille en lui. Son *Histoire universelle*, publiée vers 1620, avait été condamnée par le Parlement et brûlée par la main du bourreau; il écrit ses Mémoires, dédiés à ses enfants. On pourrait le croire calmé, résigné; il n'en est rien. Si le présent n'offre plus de pâture à son âme violente, il en demande au passé. La France du jour lui échappe, mais celle d'autrefois il la ressaisit et de quelle étreinte! Il la revoit dans ces années orageuses et sanglantes qui terminent le siècle; il se retrouve à la cour des Valois; elle s'anime et revit sous ses yeux avec ses costumes, ses mœurs étranges, ses plaisirs, ses duels, ses assassinats, ses empoisonnements. Il suit son Henri IV depuis la mort du dernier Valois jusqu'en 1610. Qu'il avait peu de serviteurs au début, le pauvre roi de Navarre avec son pourpoint percé aux coudes! Mais le voilà qui

entre à Paris ; il a déjà une petite cour ; le voilà qui va à la messe ; les catholiques lui arrivent ; il leur prodigue l'argent et les places. C'est peu ; voici des huguenots qui ouvrent tout à coup les yeux à la lumière, et qui se font catholiques pour avoir part à la curée. Puis par derrière toute une cohue de Gascons nécessiteux, vaniteux, bravaches, hâbleurs, qui prétendent avoir donné au roi leur sang et l'or qu'ils n'ont jamais eu ; ils étonnent les vieux amis, se faufilent, arrivent jusqu'au maître, se mettent à plat ventre, offrant tout, demandant tout, arrivant à tout à force de bassesse et d'impudence, recueillant seuls enfin les fruits de tant de labeurs supportés par d'autres et d'un dévouement qui n'a jamais faibli. Voilà les tableaux qui se déroulent à ses yeux ; le défilé de turpitudes et de lâchetés qu'il contemple ou plutôt qu'il crée avec cette puissance de mémoire et d'indignation qui jadis lui avait dicté les *Tragiques*. Deux pamphlets, deux romans satiriques si l'on veut, en jaillirent. Ébauchés jadis et sur place quand il avait les originaux sous les yeux, il les reprit à vingt ans de distance, les compléta, les imprégna de cette suprême amertume qui l'étouffait. De là viennent *le Baron de Fœneste* et *la Confession du sieur de Sancy*, le premier plus enjoué, plus froidement dédaigneux; le second, d'une véhémence et d'une touche terribles. Il n'y a pas d'infamies, pas de cruautés viles qu'il ne prête au malheureux qu'il a pris à partie : duplicité, fourberie, apostasies, servilité; il n'est pas un vice qui ne loge en cette âme pourrie et qu'elle n'étale elle-même. Seulement le misérable, au milieu de sa félicité, est atteint d'un mal qui le dévore ; c'est sa conscience qui crie. « Je n'ai pas bien dormi,

dit-il, et, sans mentir, j'eusse voulu ma conscience couchée à part. — Il faut la tuer, » reprend le complice. Mais quoi ! elle ressuscite toujours. Ces traits hardis et bien d'autres pénétrèrent en France, allèrent percer les courtisans glorieux; à Genève même, la liberté des peintures et le cynisme du style effarouchèrent les ministres. On réprimanda d'Aubigné, qui n'en tint compte; il faisait son œuvre de justicier jusqu'au bout. C'est alors que la mort se présenta à lui; il la sentit proche et l'accueillit a face souriante, le cœur paisible. On l'entendit même murmurer ces quatre vers, son suprême adieu :

La voici l'heureuse journée
Que Dieu a faite à plein désir.
Par nous soit gloire à lui donnée
Et prenons en elle plaisir.

Il avait près de quatre-vingts ans.

Vous connaissez l'homme de parti; disons un mot de l'homme privé. Dans Montluc, ce personnage n'existe pas ; à peine quelques mots sur la perte de ses fils; rien pour ses filles, rien sur les deux femmes qu'il a épousées. Plus riche et plus tendre était l'âme de d'Aubigné. Ce lui fut une cruelle douleur que de voir son fils unique, le seul héritier du nom, tomber dans toutes les infamies du vice, jusqu'au rôle d'espion et de traître contre son père proscrit et poursuivi; mais il se raidit sous cette épreuve, lança contre ce dénaturé la malédiction, l'arracha de son cœur. Il y eut un autre deuil contre lequel l'indignation et le mépris ne purent le défendre; il perdit après douze ans de mariage la compagne de sa vie, Suzanne de Lezai, et pendant plus de trois années il demeura comme écrasé sous le coup. Durant ses longues insomnies, il se com-

primait les flancs avec les mains pour empêcher les sanglots d'éclater. Puis les fortes croyances religieuses qui étaient en lui lui venaient apporter un peu de calme; il se murmurait à lui-même ce fameux psaume 88, d'une si éloquente tristesse; comme le roi-prophète, il ouvrait à Dieu ce cœur désolé, il faisait monter vers lui le cri de sa détresse. Qui ne serait ému de tels accents partant d'une telle bouche? Jamais peut-être âme humaine sous la main de la douleur n'a vibré d'un tel son, n'a épanché tel deuil et telle tendresse :

O Éternel, tu m'avais déjà séparé de mes amis et voisins et rendu exécrable vers eux. Tu as porté mon habitation hors le doux air de ma naissance. Tu m'avais ôté des lieux aux commodités et plaisirs desquels le labeur de ma jeunesse s'était employé; tu m'avais sevré du lait et des mamelles de ma chère patrie; tu m'avais fait quitter mes parents et connaissances privées pour te suivre et porter ma croix après toi, quand tu as décoché sur moi de tes punitions la plus detruisante et irréparable à jamais. Tu ne m'as point blessé aux extrémités et membres qui retranchés laissent le reste traîner quelque misérable vie; mais tu m'as scié par la moitié de moi-même; tu as fendu mon cœur en deux et dissipé mes entrailles *en arrachant de mon sein ma fidèle, très-aimée et très-chère moitié; laquelle, comme génie de mon âme, me tenait fidèle compagnie à tes louanges, m'exhortait au bien, me retirait du mal, arrêtait mes violences, consolait mes afflictions, tenait la bride à mes pensées déréglées, et donnait l'éperon aux désirs de m'employer à la cause de la vérité. Nous allions unis à ta maison, et de la nôtre faisions un temple à ton honneur.* Depuis, je marche exanimé comme un fantôme ou un spectre parmi les vivants; je vais mangeant la cendre comme pain; je trempe mon boire de pleurs amers comme les eaux de Mara; mes jours m'échappent et je demeure comme l'herbe fauchée. Oui, mes jours sont défaillants comme fumée, et mes os sont asséchés comme un foyer. Ce cœur frappé à mort, devenu sec comme foin, a oublié son

appétit et ma bouche à manger son pain; à mes os ma chair est collée, à force de gémissements; je suis devenu semblable au cormoran du désert ou à la chouette qui se tient aux lieux sauvages. Je n'ai plus de paroles puissantes ni assez violentes à l'expression de mes misères. *Seigneur, tu les connais, puisqu'elles sont de ta main.* Je demeure extatique en mes angoisses, les genoux à terre, mes soupirs en l'air, mes yeux au ciel, mon cœur à toi : relève-le, Seigneur, en l'espérance de ton salut.

Voilà un nouvel et saisissant aspect du personnage. Il faut bien le reconnaître, cette religieuse élévation de l'âme, ce respect, cette tendresse pour la femme, cette association si complète, si égale des époux dans l'œuvre de la vie et dans l'œuvre du salut, ce sont les fruits naturels de la réformation. Au milieu de la cour dépravée des Valois, vous reconnaissez les calvinistes à ce signe : ils ont rendu au mariage sa sainteté, sa pureté; ils ont appelé la femme au partage de tous les devoirs et de toutes les épreuves, et aucune d'elles n'a défailli. Ni l'exil, ni les spoliations, ni les bûchers ne les ont arrêtées. Elles ont été fortes, dévouées, héroïques, et par là elles ont maintenu haut le cœur de leurs maris. Souvent même, c'est d'elles qu'est partie l'inspiration première, décisive. Pendant plus de trente années, les protestants n'opposèrent aux bourreaux que douceur et résignation; Calvin lui-même ne leur envoyait de Genève pas d'autre exhortation. Mais un moment vint où ces résignés se révoltèrent, voulurent se défendre : moment solennel ! tirer l'épée au nom de Christ, contre des chrétiens, contre des compatriotes; déchaîner la guerre civile sur tous les points du royaume, il y avait de quoi faire pâlir et hésiter les plus braves. Coligny, vers qui tous se tournaient, n'osait donner le signal; sa femme, Charlotte de Laval, le décida. C'est d'Aubigné qui, dans

son *Histoire universelle*, a rapporté cette scène, d'un si dramatique effet dans sa simplicité. Son récit a je ne sais quoi d'antique et de chrétien à la fois, Plutarque et la Bible s'éclairant, se complétant. C'était la nuit, Coligny dormait. Tout à coup il fut réveillé par les soupirs et sanglots que jetait sa femme couchée à ses côtés.

C'est à grand regret, monsieur, lui dit-elle, que je trouble votre repos par mes inquiétudes. Mais étant les membres de Christ déchirés comme ils sont, et nous de ce corps, quelle partie peut demeurer insensible ? Vous, monsieur, n'avez pas moins de sentiment, mais plus de force à le cacher.... Nous sommes ici couchés en délices, et les corps de nos frères, chair de notre chair et os de nos os, sont les uns dans les cachots, les autres par les champs, à la merci des chiens et des corbeaux. Ce lit m'est un tombeau, puisqu'ils n'ont point de tombeaux : ces linceuls me reprochent qu'ils ne sont pas ensevelis. Pourrons-nous ronfler en dormant et qu'on n'entende pas nos frères aux soupirs de la mort ? Je tremble de peur que telle prudence ne soit des enfants du siècle, et qu'être tant sage pour les hommes ne soit pas être sage à Dieu, qui vous a donné la science de capitaine. Pouvez-vous en conscience en refuser l'usage à ses enfants ? Vous m'avez avoué qu'elle vous réveillait quelquefois. Elle est la voix de Dieu. Craignez-vous que Dieu vous fasse coupable en le suivant ? L'épée de chevalier que vous portez est-elle pour opprimer les affligés ou pour les arracher des ongles des tyrans?... Monseigneur, j'ai sur le cœur tant de sang versé des nôtres. Ce sang et votre femme crient au ciel vers Dieu que vous serez meurtrier de ceux que vous n'empêchez point d'être meurtris.

L'amiral répondit :

Mettez la main sur votre sein, sondez votre constance, si elle pourra digérer les déroutes générales, les opprobres de vos ennemis et ceux de vos partisans, les reproches que font ordinairement les peuples quand ils jugent les causes par les mau-

vais succès ; les trahisons des vôtres, la fuite, l'exil en pays étranger, votre honte, votre nudité, votre faim, et qui est plus dur, celle de vos enfants; tâtez encore si vous pourrez supporter votre mort par un bourreau, après avoir vu votre mari traîné et exposé à l'ignominie du vulgaire; et pour fin, vos enfants, infâmes valets de vos ennemis, accrus par la guerre et triomphants de vos labeurs? Je vous donne trois semaines pour vous éprouver; et quand vous serez à bon escient fortifiée contre tels accidents, je m'en irai périr avec vous et avec nos amis.

L'amirale répliqua :

Ces trois semaines sont achevées. Vous ne serez jamais vaincu par la vertu de vos ennemis ; usez de la vôtre, et ne mettez point sur votre tête les morts de trois semaines. Je vous somme au nom de Dieu de ne nous frauder plus, ou je serai témoin contre vous en son jugement.

Voilà, avec un peu de redondance peut-être, des beautés fortes, naturelles surtout. Ce vieux style, embarrassé parfois, est toujours soutenu et éclairé par la noblesse de l'idée et l'élévation du sentiment.

D'Aubigné, à l'opposé de Montluc, était fort instruit. Il possédait les langues anciennes admirablement, savait même l'hébreu, était très-versé dans l'histoire et dans la théologie. Ses connaissances si étendues et si variées, sa vie si agitée, ses passions si violentes, ses convictions si intraitables, tout concourut à lui faire un style d'un singulier relief. Vous y trouverez toutes les qualités supérieures, l'éclat, la force, l'élan, la vie intense et qui déborde; il y manque la mesure et la sobriété. Tout ce qu'il sait, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il voit tombe pour ainsi dire sur lui et l'assaille à la fois, et il se débat contre toutes ces idées, toutes ces sensations, toutes ces réminiscences qui veulent se faire jour d'un

seul coup et toutes ensemble. Il n'a pu les maîtriser, leur imposer l'ordre et la discipline ; et, à vrai dire, il ne l'a pas voulu. Bien qu'appartenant au XVII^e^ siècle par les trente dernières années de sa vie, l'esprit nouveau qui se fait jour dans les mœurs, dans les opinions, dans le langage, dans la littérature, n'a pu entamer d'Aubigné. A soixante-dix ans, il pense, il sent, il parle comme il faisait à vingt ans ; c'est une de ces natures de fer que rien ne ploie ni n'use. Saluons avec respect ces obstinés dans leur foi. Si leur esprit n'a pas vu toute la vérité, leur conscience est restée ferme ; et ils n'ont voulu subir aucun joug. Isolés et debout, ils apparaissent comme une pure et fortifiante image de la dignité humaine.

MARGUERITE DE VALOIS

Les Mémoires de Marg erite de Valois.

Montluc et d'Aubigné, hommes de passion et d'action, sont tout en dehors ; il n'y a pas « d'arrière-boutique » chez eux ; leur sincérité, leur énergie d'expansion sont le génie même de leur style. Voici un écrivain qui semble se mettre en scène, se montrer librement à nous, faire appel à notre impartialité, et qui en réalité se déguise, se dérobe, ne nous laisse entrevoir qu'une ombre décevante. Il est vrai que l'auteur est une femme, et une femme qui eût eu plus d'un aveu embarrassant à faire, la reine de Navarre, première femme de Henri IV, Marguerite de Valois. Les contemporains n'ont pas été aussi réservés sur

son compte qu'elle-même; une foule de témoignages, provenant de sources diverses et conformes cependant sur les points essentiels, la représentent sous de tout autres couleurs que celles de ses Mémoires. Mais ceux-ci subsistent néanmoins, non comme le dernier mot de la vérité, mais comme le récit le plus ingénieux, le plus gracieux, le plus charmant, arrangé par une personne très-fine, très-souple, accoutumée à plaire, désirant plaire. A ce point de vue, on peut dire qu'elle a réussi parfaitement. Ces Mémoires sont d'une agréable lecture; ils ne commandent point la conviction; ils ne jettent point l'âme dans de violentes émotions; c'est un plaidoyer de beaucoup d'esprit qu'on écoute avec plaisir sans en croire un mot. On en sort avec beaucoup d'estime pour le talent de l'auteur et une estime fort médiocre pour sa personne.

Il faut tout d'abord signaler l'impression produite; c'est la plus sûre manière d'indiquer du même coup l'apparition de qualités nouvelles et précieuses conquises par la langue. Jusqu'ici elle s'est montrée à nous franche, rude, grossière même, incapable de rendre les fines nuances de l'idée et du sentiment; on sentait qu'elle était maniée par des mains d'hommes, puissantes mais un peu gauches; la voici dans la main légère d'une femme qui s'assouplit, se polit, acquiert je ne sais quelle grâce insinuante et quelque peu perfide. L'Académie française, qui témoigna peu d'estime aux écrivains du XVI^e^ siècle, fit une exception en faveur de Marguerite de Valois; et il est permis de supposer que ce ne fut pas seulement le rang de l'auteur qui motiva cette préférence.

Marguerite de Valois est un personnage historique d'une importance fort secondaire, pour ne pas dire nulle. Elle

n'eut sur les événements dont elle fut témoin aucune influence directe. Sa mère, Catherine de Médicis, ne lui avait pas transmis cette force d'esprit, cette habileté machiavélique, froide et résolue, qui se marque un but et y marche par toutes les voies. Mêlée à toutes les intrigues de la cour des Valois, elle n'y vit guère qu'une distraction, fut toujours menée par le caprice, ne sut rien prévoir, rien vouloir, rien empêcher. Elle se laissa marier six jours avant la Saint-Barthélemy (1572) avec le roi de Navarre qu'elle n'aimait pas et qui était huguenot : elle fut témoin du massacre, dont elle n'avait pas été prévenue. Quand son mari s'enfuit de la cour en 1576, elle y demeura ; puis, sur une fantaisie quelconque, alla le retrouver à Nérac. Trois ans après, l'ennui la prit sans doute ou le désir de retrouver les splendeurs du Louvre ; elle revint à Paris. Elle y fut insultée publiquement par son frère, le roi Henri III, et retourna en toute hâte auprès de son mari. Froidement accueillie et piquée, elle se fit ligueuse, arma l'Agenois contre le roi de Navarre. On lui enleva Agen, et on l'enferma dans la forteresse d'Usson. C'est là qu'elle apprit l'avénement de son mari au trône de France, et le désir qu'il éprouvait de divorcer. Elle s'y refusa d'abord, ne voulant pas céder la place à la duchesse de Beaufort; elle y consentit ensuite de bonne grâce, quand le roi voulut épouser Marie de Médicis. Elle ne rentra à Paris qu'en 1605 et elle y mourut en 1615, à soixante-trois ans. Tels sont les principaux événements de sa vie ; le reste n'appartient pas à l'histoire. C'est la chronique scandaleuse qui en fait les frais; et Dieu sait si elle a eu riche matière!

Voici à quelle occasion (l'occasion tient une grande place dans la vie de Marguerite) ces Mémoires furent

écrits. Un des familiers de la maison des Valois, le peintre naïvement cynique des mœurs de cette société, le sieur de Bourdeille, abbé de Brantôme, venait de publier et d'envoyer à la reine de Navarre ses portraits des *Dames illustres*, parmi lesquelles elle tenait une place d'honneur L'auteur y célébrait avec enthousiasme [1] toutes les perfections de cette princesse, surtout celles de sa personne, dont il détaillait avec complaisance les moindres agréments. Il rappelait les bals, fêtes, mascarades dans lesquels elle avait ébloui tous les yeux; il décrivait les toilettes dont elle s'était parée aux jours solennels, la couleur de cheveux qu'elle avait adoptée; enfin il gourmandait le poète Ronsard, ce louangeur attitré des splendeurs de la cour, qui n'avait pas su monter sa lyre au niveau de tant de merveilles. La belle invention que de donner à Marguerite le nom d'une Grâce, de représenter Cupido incertain entre elle et sa mère Vénus! Il fallait aller au delà, provoquer un débat entre toutes les divinités de l'Olympe, faire décerner la palme de beauté à la mortelle sur toutes les im-

[1] Donnons un échantillon de ce style laudatif : « On dirait que la mère nature, ouvrière très-parfaite, mit tous ses plus rares et subtils esprits pour la façonner. Car soit qu'elle veuille montrer sa douceur ou sa gravité, il sert d'embrasser tout un monde, tant ses traits sont beaux, ses linéaments tant bien tirés, et ses yeux si transparents et agréables qu'il ne s'y peut rien trouver à redire; et qui plus est, ce beau visage est fondé sur un corps de la plus belle, superbe et riche taille qui se puisse voir, accompagnée d'un port et d'une si grave majesté qu'on la prendra toujours pour une déesse du ciel, plus que pour une princesse de la terre; encore croit-on que, par l'avis de plusieurs, jamais déesse ne fut vue plus belle; si bien que pour publier ses beautés, ses mérites *et vertus*, il faudrait que Dieu allongeât le monde et haussât le ciel plus qu'il n'est; d'autant que l'espace du monde et de l'air n'est assez capable pour le vol de sa perfection et renommée. Davantage si la grandeur du ciel était plus petite le moins du monde, ne faut point douter qu'elle l'egalerait. »

mortelles. Il est piquant de voir l'hyperbolique Ronsard taxé d'indigence et de mesquinerie dans l'éloge. La princesse reçut le livre à Usson, où elle régnait en prisonnière, et le lut sans déplaisir, tout porte à le croire. Seulement il y avait trois ou quatre légères erreurs de fait qu'elle jugea utile de relever. Mais au lieu d'adresser sur les points en question une rectification concluante, elle aima mieux, comme elle avait du loisir, refaire le récit, fournir aux biographes futurs des documents plus riches et plus exacts. La première rectification qu'elle indique, mais sans l'exiger, c'est qu'elle n'est peut-être plus la brillante Marguerite que le peintre avait jadis sous les yeux. En l'an de grâce 1590, elle était arrivée à un âge que l'on n'avoue guère que quand on l'a passé depuis longtemps, trente-huit ans. Voyez avec quel art et quelle grâce elle repousse et accepte les compliments de Brantôme :

En ce portrait l'ornement du tableau surpasse de beaucoup l'excellence de la figure que vous en avez voulu rendre le sujet. Si j'ai eu quelques parties de celles que vous m'attribuez, les ennuis les effaçant de l'extérieur en ont aussi effacé la souvenance de ma mémoire; de sorte que me remirant en votre discours, je ferais volontiers comme la vieille madame de Rendan, qui ayant demeuré depuis la mort de son mari sans voir son miroir, rencontrant par fortune son visage dans le miroir d'une autre, demanda qui était celle-là. Et bien que mes amis qui me voient me veulent persuader le contraire, je tiens leur jugement pour suspect, comme ayant les yeux fascinés de trop d'affection. Je crois que quand vous viendrez à l'épreuve, vous serez en cela de mon côté, et direz, comme souvent je l'écris, par ce vers de du Bellay :

C'est chercher Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome ne trouver.

Mais comme l'on se plaît à lire la destruction de Troie, la

grandeur d'Athènes et de telles puissantes villes lorsqu'elles florissaient, bien que les vestiges en soient si petits qu'à peine peut-on remarquer où elles ont été, ainsi vous plaisez-vous à décrire l'excellence d'une beauté, bien qu'il n'en reste aucun vestige et témoignage que vos écrits.

Voilà le ton général des Mémoires : une grâce un peu traînante, quelque chose d'indécis, je dirais presque d'équivoque ou de fuyant, une gaze légère flottant sur la vérité ; ajoutez à cela un vernis d'érudition qui colore et relève les petits détails, une citation de Du Bellay, une allusion aux faits de l'histoire ancienne; on sent que le Plutarque d'Amyot a passé par là. Un peu plus loin, en parlant de ses premières années, elle évoque les noms de Thémistocle et d'Alexandre, rappelle les belles paroles de leur enfance, demande place en leur compagnie, prétention puérile assurément, et qui fait sourire, mais qui ne révolte pas, si gracieusement elle se produit et si timidement. Encore cet échantillon de la manière générale de l'auteur :

Comme les géographes qui décrivent la terre, quand ils sont arrivés au dernier terme de leur connaissance, disent : « Au delà, ce ne sont que des déserts sablonneux, terres inhabitées et mers non naviguées : » de même je dirai n'y avoir au delà que le vague d'une première enfance, où nous vivions plutôt guidés par la nature, à la façon des plantes et des animaux, que comme hommes régis et gouvernés par la raison ; et laisserai à ceux qui m'ont gouvernée en cet âge-là cette superflue recherche.

La pensée semble terminée, la phrase aussi; l'esprit est satisfait, mais cela est trop net, trop affirmatif pour cette fuyante personne; elle continue :

Ou peut-être, en ces enfantines actions, s'en trouverait-il

d'aussi dignes d'être écrites que celles de l'enfance de Thémistocle et d'Alexandre, l'un, etc.

Des critiques sévères ou peu galants seraient peut-être tentés de voir en cela quelque pédanterie; ils rappelleraient à ce propos que dans les deux dernières années de sa vie, alors qu'il ne pouvait plus y avoir d'illusion ni autour d'elle ni en elle-même, sur les ravages du temps et le déchet de sa beauté, Marguerite se fit une cour de savants, de philosophes, de gens de lettres, qu'elle présidait avec autorité, proposant elle-même les questions de morale, d'art, de critique, qui devaient être discutées; qu'au moment où elle écrivit ses Mémoires, elle se préparait déjà cette retraite honorable : une telle supposition n'aurait rien d'absolument invraisemblable. Je trouve en effet dans son livre une page qui semble venir à l'appui : seulement, en cette occasion, elle a un peu forcé la note, et en voulant trop monter, j'ai peur qu'elle ait détonné. — Elle avait été enfermée au Louvre par ordre de son frère Henri III ; elle appela la lecture à son secours :

Je passai le temps de ma captivité au plaisir de la lecture, où je commençai lors à me plaire, n'ayant cette obligation à la fortune, mais plutôt à la providence divine, qui dès lors commença à me produire un si bon remède pour le soulagement des ennuis qui m'étaient préparés à l'avenir : ce qui m'était aussi un acheminement à la dévotion, lisant en ce beau livre universel de la nature tant de merveilles de son Créateur ; car toute âme bien née faisant de cette connaissance une échelle, de laquelle Dieu est le dernier et le plus haut échelon, ravie se dresse à l'adoration de la merveilleuse lumière et splendeur de cette incompréhensible essence, et, faisant un cercle parfait, ne se plaît plus à autre chose qu'à suivre cette chaîne d'Homère, cette agréable encyclopédie, qui part de Dieu même, principe et fin de toute chose.

Nous voilà en pleine métaphysique. Hâtons-nous d'en sortir et abordons les réalités. Seulement il était utile de marquer tout d'abord ce penchant chez Marguerite de Valois, à répandre sur toute chose une couleur légèrement fantastique, romanesque si l'on veut, disposition peu favorable pour faire œuvre d'historien, disposition excellente pour donner de soi-même une idée avantageuse, se rehausser, disposer à son profit l'ombre et la lumière.

D'après le témoignage des contemporains et celui de Marguerite elle-même, elle fut de bonne heure sacrifiée par sa mère, destinée à servir d'instrument et même d'enjeu dans les combinaisons et les tripotages de tout genre dont le Louvre était la grande officine. Une nature plus forte ou simplement plus droite se fût regimbée, eût cherché tout d'abord une issue pour fuir ce milieu empoisonné. Il y en avait une toute naturelle, le mariage; les prétendants ne manquaient pas, étrangers ou Français, elle n'avait qu'à choisir; mais une fois mariée, une fois indépendante de sa mère et du roi son frère, il fallait ne plus avoir d'autre objet que la fortune de son mari, lui demeurer fidèlement attachée, succomber ou triompher avec lui. Elle ne prit aucun de ces partis; elle n'épousa pas le duc de Guise qui lui plaisait, elle repoussa le roi de Portugal qui l'eût arrachée aux dangers de la cour, et elle se laissa marier à Henri de Navarre, qu'elle n'aimait pas, dont elle n'était pas estimée. En cette situation pénible, une ressource lui restait : se montrer la franche et courageuse alliée de son époux, fort menacé alors. Elle aima mieux intriguer de son côté, essayer de tromper tout le monde, en ne se refusant aucune des distractions qu'of-

frait la cour; si bien qu'à l'âge où elle écrit ses Mémoires, dans cette solitude d'Usson, si douloureuse à porter (malgré le secours de la lecture), elle se trouve sans amis, sans appuis, exécrée par les violents, méprisée par les autres. Sa mère est morte en la déshéritant, son frère Henri III est mort en la maudissant, son frère d'Alençon est mort; Henri IV la tient éloignée, prisonnière, et prépare son divorce. Supposez une âme généreuse, malgré bien des folies, se recueillant loin du bruit et, dans cet apaisement nécessaire des passions, s'interrogeant avec sincérité, reconnaissant ses fautes, désireuse de les réparer, de reconquérir l'amitié et l'estime : les Mémoires seront une sorte de confession, un appel loyal à ceux qui se détournent, jugent sévèrement; l'auteur ne cherchera point à faire illusion, à enlever les sympathies et les respects qui ne lui sont pas dus; sa justification sera simple quand elle sera possible. Au lieu de cela, Marguerite s'embarque résolûment sur cette mer d'intrigues où elle a si longtemps navigué, et essaye de nous prouver qu'elle n'a jamais fait naufrage, qu'elle n'a pas heurté le moindre écueil et que, si elle est échouée à Usson, c'est la faute de la fortune. Nous ne la suivrons pas dans tous les détours de ce voyage; nous ne nous donnerons pas le facile plaisir de rétablir tous les faits, de signaler les omissions graves, les insinuations, les réticences; nous aurions trop à faire et l'intérêt serait médiocre. Ce que je voudrais dégager, c'est le procédé ordinaire de l'écrivain, sa manière de présenter les choses, sa couleur en un mot. La scène qu'on va lire se reproduisit dix fois, vingt fois dans la vie de Marguerite, et toujours elle glissa à côté de la vérité, ou du moins l'arrangea, la para, lui donna quelque apparence

décente et même majestueuse. — Elle a seize ans, son frère Charles IX règne, son frère le duc d'Anjou vient de gagner à dix-huit ans la bataille de Jarnac; Catherine de Médicis s'avance jusqu'à Tours avec sa fille pour féliciter le jeune victorieux. Voilà une touchante entrevue de famille qui se prépare. Mais ces trois personnages sont des Valois; et s'ils se rencontrent si loin de Paris, c'est pour tramer quelque chose. Catherine de Médicis « idolâtre » le duc d'Anjou; il vient de remporter une victoire; il faut prendre des mesures pour qu'il reste à la tête des armées, circonvenir Charles IX, éloigner de lui toute personne qui pourrait nuire à son frère, persuader au roi de ne songer qu'à la chasse; bref, faire du futur Henri III le seul et véritable roi. C'est une trahison réelle envers ce malheureux Charles IX, et c'est son frère, sa mère et sa sœur qui l'ourdissent de compagnie. Un rôle important était réservé à Marguerite dans l'affaire; elle servirait d'intermédiaire entre la reine mère et le duc d'Anjou, c'est-à-dire qu'elle les tiendrait tous deux au courant de tout ce qu'elle pourrait surprendre à la confiance de Charles IX. Ce furent ses débuts dans la politique ou plutôt dans l'intrigue. Maintenant, voyons les belles couleurs dont elle va habiller tout cela. Le duc d'Anjou la prend à part et lui parle ainsi :

Ma sœur, la nourriture que nous avons prise ensemble ne nous oblige moins à nous aimer que la proximité. Aussi avez-vous pu connaître qu'entre tous ceux que nous sommes de frères, j'ai toujours eu plus d'inclination à vous vouloir du bien qu'à tout autre, et j'ai reconnu aussi que votre naturel vous portait à me rendre même amitié. Nous avons été jusqu'ici naturellement guidés à cela sans aucun dessein et sans que telle union nous apportât aucune utilité que le seul plaisir que nous avions de converser ensemble. Cela a été bon pour notre enfance; mais à cette heure il n'est temps de vivre en enfants.

Vous voyez les belles et grandes charges où Dieu m'a appelé et où la reine notre bonne mère m'a élevé. Vous devez croire que, vous étant la chose du monde que j'aime et chéris le plus, je n'aurai jamais grandeurs ni biens à quoi vous ne participiez. Je vous connais assez d'esprit et de jugement pour me pouvoir servir auprès de la reine ma mère, pour me maintenir en la fortune où je suis. Or mon principal appui est d'être conservé en sa bonne grâce. Je crains que l'absence m'y nuise ; et toutefois la guerre et la charge que j'ai me contraignent d'être presque toujours éloigné. Cependant le roi mon frère est toujours auprès d'elle, la flatte et lui complaît en tout. Je crains qu'à la longue cela ne m'apporte préjudice, et que le roi mon frère devenant grand, étant courageux comme il est, ne s'amuse toujours à la chasse, mais devenant ambitieux veuille changer celle des bêtes à celle des hommes, m'ôtant la charge de lieutenant du roi qu'il m'a donnée pour aller lui-même aux armées ; ce qui me serait une ruine et déplaisir si grand qu'avant de recevoir une telle chute, j'élirais plutôt une cruelle mort. En cette appréhension, songeant les moyens pour y remédier, je trouve qu'il m'est nécessaire d'avoir quelques personnes très-fidèles qui tiennent mon parti auprès de la reine ma mère. Je n'en connais point de si propre comme vous que je tiens pour un second moi-même. Vous avez toutes les parties qui s'y peuvent désirer, l'esprit, le jugement et la fidélité. Pourvu que vous me vouliez tant obliger que d'y apporter de la sujétion, vous priant d'être toujours à son lever, à son cabinet et à son coucher, et bref tout le jour, cela l'obligera de se communiquer à vous, avec ce que je lui témoignerai de votre capacité, et la consolation et service qu'elle en recevra, et la supplierai de ne plus vivre avec vous comme avec un enfant, mais de s'en servir en mon absence comme de moi, ce que je m'assure qu'elle fera. Parlez-lui avec assurance comme vous faites à moi, et croyez qu'elle vous aura agréable. Ce vous sera un grand heur et bonheur d'être aimée d'elle. Vous ferez beaucoup pour vous et pour moi, et moi je vous tiendrai après Dieu pour la conservation de ma bonne fortune.

A cette ouverture, Marguerite, qui jusqu'alors n'avait pensé qu'à « danser ou aller à la chasse, sans même avoir

la curiosité de s'habiller ni paraître belle, » fut toute surprise :

Peu s'en fallut que je ne lui répondisse comme Moïse à Dieu en la vision du buisson : « Que suis-je, moi? Envoie celui que tu dois envoyer. » Toutefois trouvant en moi ce que je ne pensais pas qui y fut, *des puissances excitées par l'objet de ses paroles, qui auparavant m'étaient inconnues, ces paroles me plurent et il me sembla à l'instant que j'étais transformée.*

Que pensez-vous de ce style si caressant d'abord et si étendu dans ses vagues détours pour formuler une proposition au moins équivoque, si habilement insinuant et spécieux pour donner à cela apparence honnête, si vif tout à coup et si éclatant, quand l'entente est conclue entre les deux parties? Cette scène est capitale dans les Mémoires de Marguerite; c'est ce qu'on pourrait appeler sa vocation, puisqu'elle-même en telle circonstance ne craint pas de songer à Moïse. La voilà engagée dans les intrigues, car il faut bien employer ce vilain mot, malgré toutes les délicates circonlocutions du langage imaginées après coup.

La voilà donc qui sert le duc d'Ajou de tout son pouvoir; mais peu de temps après elle le trouve froid, réservé, défiant. Pourquoi? Parce que Marguerite intriguait de son côté, et pour un autre. Elle fait mieux, elle attribue le refroidissement de son frère à l'influence d'un certain le Guast, homme très-fin, très-habile, qui la surveillait de fort près et informait le duc d'Anjou de ses moindres manquements, et il avait fort à faire. Ce le Guast revient à chaque instant dans les Mémoires : c'est le bouc émissaire; tout retombe sur lui; pendant plus de sept années, tout ce que fait Marguerite, c'est le Guast qui l'invente. Enfin il meurt, et voici l'oraison funèbre qu'elle lui décerne :

Le Guast était mort, ayant été tué par un jugement de Dieu lorsqu'il suait une diète, comme aussi c'était un corps gâté de toutes sortes de vilainies, qui fut donné à la pourriture qui dès longtemps le possédait, et son âme aux démons, à qui il avait fait hommage par magie et toutes sortes de méchancetés.

Voilà un tout autre ton : la haine ici vibre haut et fort ; adieu les fines nuances du style, et l'étiquette et les convenances !

Tenue à l'écart par le duc d'Anjou, elle se rabat sur le duc d'Alençon, le dernier de ses frères et de beaucoup le plus vil. Les choses se passèrent comme précédemment. Le duc d'Alençon, dénoncé une première fois par sa sœur, comprit qu'il fallait l'avoir pour alliée ; dès lors « il employa toutes sortes de recherches et moyens pour se rendre agréable à elle. » — Elle de son côté, « s'y voyant conviée par tant de soumissions et de sujétions et d'affection qu'il lui témoignait, se résolut de l'aimer et embrasser ce qui le concernerait. » — A partir de ce jour, c'est à son service qu'elle met son génie d'intrigue ; et elle a fort à faire, la matière était ingrate. Au fond, elle n'avait que du mépris pour ce bas personnage ; elle lui décerne dans ses Mémoires les épithètes de prince brave, généreux, magnanime ; elle a pour lui des tendresses inimaginables sur le papier ; mais quand elle en parlait, c'était d'un tout autre ton. Il lui arriva de dire un jour à d'Aubigné que « si toute l'infidélité était bannie de la terre, son frère la pourrait repeupler. » — Néanmoins il valait mieux intriguer à son service que ne pas intriguer du tout. Les débuts ne furent pas heureux. Le duc d'Alençon noua des intelligences avec le roi de Navarre et s'enfuit précipitamment de la cour pour aller le rejoindre. Henri III, furieux

et inquiet de cette alliance, fit saisir et emprisonner Marguerite, qu'il soupçonnait avec raison d'avoir servi d'intermédiaire. Une réconciliation telle quelle eut lieu, et le duc d'Alençon tourna ses visées d'un autre côté. Il songea à se faire un royaume dans les Pays-Bas, qui supportaient impatiemment le joug de l'Espagne, et il décida sans peine sa sœur à se rendre en ce pays sous prétexte de prendre les eaux de Spa, afin de lui préparer les voies. Le récit de ce voyage est la partie la plus originale des Mémoires de Marguerite. Elle voyageait avec une suite nombreuse et brillante; partout elle était reçue avec les distinctions les plus flatteuses ; elle excitait l'émerveillement de ces braves Flamandes, qui n'avaient jamais vu toilettes si splendides, grâce si parfaite ; les Flamands de leur côté la trouvaient charmante, et elle déployait pour leur plaire et les gagner au parti de son frère les plus irrésistibles séductions. A quinze ans de distance, dans la solitude d'Usson, les moindres incidents de cette marche triomphale lui reviennent en mémoire, et elle s'y arrête avec complaisance. Elle se retrouve dans son élément ; l'intrigue cachée sous les fleurs, le velours, le brocart et l'or, et les galantes devises qui tapissaient la litière et les bals où tous se pressaient pour l'admirer, et ces festins interminables où elle trônait, et ces conversations enjouées où elle insinuait le complot, et ces Flamands « espagnolisés » qui se laissaient prendre, qui juraient de trahir l'Espagne, de se donner à un fils de France, tout cela sans le connaître, sans l'avoir jamais vu, mais parce que Marguerite le leur demandait. L'enivrement fut court. L'Espagne eut vent de ces menées; don Juan d'Autriche, qui avait le cœur moins tendre, signifia son congé à la belle voyageuse; elle dut battre

en retraite devant l'émeute soulevée contre elle, poursuivie, menacée, huée. Enfin elle arriva à la Fère, où le duc d'Alençon la vint retrouver. Quelle fut l'entrevue des deux complices désappointés? On ne sait, mais j'ai peine à accepter la touchante idylle que voici :

Ce fut un des grands contentements que j'aie jamais reçus, de voir une personne chez moi, que j'aimais, honorais tant, où je me mis en peine de lui donner tous les plaisirs que je pensais lui rendre ce séjour agréable ; ce qui était si bien reçu de lui, qu'il eut volontiers dit comme saint Pierre : *Faisons ici nos tabernacles*, si le courage tout royal qu'il avait et la générosité de son âme ne l'eussent appelé à choses plus grandes. La tranquillité de notre cour au prix de l'autre d'où il partait, lui rendait tous les plaisirs qu'il y recevait si doux, qu'à toute heure il ne pouvait s'empêcher de dire : « O ma reine, qu'il fait bon avec vous! Mon Dieu, cette compagnie est un paradis comblé de toutes sortes de délices, et celle d'où je suis parti, un enfer rempli de toutes sortes de furies et tourments. » — Nous passâmes près de deux mois, qui ne nous furent que deux petits jours en cet heureux état.

Il fallut quitter cet éden. L'ennui les en chassa probablement, et ils préférèrent à cette calme félicité « les furies et les tourments de la cour. » Les intrigues furent renouées tant et si bien que Henri III, impatienté, fit arrêter et emprisonner cette excellente sœur et ce frère loyal. Nouvelle entrevue des coupables, nouveau discours du duc d'Alençon. Ne croirait-on pas ouïr un héros de Plutarque?

Ma reine, cessez, je vous prie, ces larmes. En la condition que je suis, votre ennui est la seule chose qui me pourrait affliger, car mon innocence et la droite intention que j'ai eue, m'empêchent de craindre toutes les accusations de mes ennemis. Que si injustement on veut faire tort à ma vie, ceux qui feront cette cruauté se feront plus de tort qu'à moi, qui ai assez de courage et de résolution pour mépriser une injuste mort. Aussi

n'est-ce que je redoute le plus, ma vie ayant été jusqu'ici accompagnée de tant de traverses et de peines, que ne sachant que c'est des félicités du monde, je ne dois avoir regret de les abandonner. La seule appréhension que j'ai est que ne pouvant me faire justement mourir, l'on me veuille faire languir en la solitude d'une longue prison où encore je mépriserai leur tyrannie, pourvu que vous me vouliez tant obliger que de m'assister de votre présence.

La dernière partie des Mémoires comprend la chronique fort peu intéressante, fort peu édifiante de la petite cour de Nérac. La cour était « si belle et si plaisante, dit Marguerite, que nous n'enviions point celle de France. » — Il y avait « bon nombre de dames et filles, une belle troupe de seigneurs et gentilshommes aussi honnêtes gens que les plus galants que j'aie vus à la cour, et n'y avait rien à regretter en eux, sinon qu'ils étaient huguenots. » Bals, festins, promenades, « la journée se passait en toutes sortes de plaisirs honnêtes. » Et comme preuve à l'appui sans doute, elle découvre quelques-uns des scandales qui s'y étalaient publiquement. Un huguenot de ce temps-là, qui s'oublia dans cette Capoue, et en sortit au plus tôt, rougit encore en y pensant. « J'eusse bien voulu cacher l'ordure de la maison, dit d'Aubigné. L'aise y amena les vices, comme la chaleur les serpents. » — Et les détails suivent.

Les Mémoires de Marguerite de Valois s'arrêtent à l'année 1582, au moment où elle quittait la cour de Nérac pour retourner seule à Paris. Pourquoi n'a-t-elle pas poursuivi son récit? Peut-être parce qu'elle n'avait plus de rectification à faire à l'œuvre de son biographe. Ce qui est plus probable, c'est que, malgré toute son assurance et son habileté, elle se sentait fort embarrassée pour présen-

ter d'une manière plausible les événements qui suivirent. Ces événements, ce fut d'abord le voyage à Paris, les scandales de son séjour, les scandales plus grands encore de son départ, lorsque sa litière fut arrêtée, fouillée par des agents du roi; puis la trahison envers son mari quand elle voulut livrer Agen au parti de la Ligue, et enfin son emprisonnement à Usson et la vie qu'elle y menait. Quant à la dernière partie de cette existence si mal employée, de 1590 à 1615, les lettres de Marguerite nous la font suffisamment connaître, si on les complète par le témoignage des contemporains. Quand le Béarnais, si longtemps méprisé et trompé par elle, devint le roi de France, qu'elle se trouva le dernier représentant de la famille des Valois, qu'elle vit le divorce suspendu sur sa tête, qu'elle dut renoncer à tout espoir de changer par des menées quelconques le cours des événements, elle devint humble et doucereuse. On sent déjà percer dans les Mémoires un certain respect pour le mari qui vient de recueillir le dernier soupir du dernier Valois : dans la correspondance, ce respect est de la vénération, de l'admiration. A la fin de chaque lettre, elle lui baise les mains, elle baise les mains de Gabrielle d'Estrées. La pauvre femme n'avait pas le cœur très-haut, et en ce moment elle avait des dettes; elle espérait à force de soumissions et de flatteries les faire payer au roi. Il fut généreux, donna et pardonna. Marguerite put venir à Paris, s'y installer, se former une petite cour bien modeste. Quand elle se montrait au Louvre, on se pressait pour la voir, non plus, hélas! pour l'admirer, mais comme une curiosité du temps passé! Elle en avait conservé toutes les modes, même les plus étranges; elle portait encore ces éclatantes perruques blondes

qui jadis, avec son teint d'un blanc mat et ses robes de velours noir, produisaient de si piquants contrastes ; elle avait une légion de laquais blonds dont elle mettait la chevelure en coupe réglée pour fournir à ces échafaudages. Et elle marchait ainsi lentement, majestueusement, ruine éloquente et muette. Son âme semblait impassible comme son visage. Tant d'événements tragiques, tant de deuils, tant de crimes, avaient glissé sur elle sans l'effleurer ; le temps seul avait fait son œuvre.

En relisant ses Mémoires, plus d'une fois j'ai pensé à un passage d'un auteur ancien, le voyageur Pausanias. Dans ce passage, il fait la description d'un tableau de Polygnote, représentant les dernières scènes de la prise de Troie. Dans le fond, on voit les remparts de la ville s'abîmant dans les flammes ; sur le rivage de la mer, Pyrrhus poursuivant et massacrant les derniers Troyens échappés à l'incendie ; puis les monceaux de butin qu'on entasse sur les navires ; le long cortége des femmes et des enfants captifs qui jettent un dernier regard vers la ville en cendres : parmi les vaisseaux, un vaisseau plus grand, plus orné, est déjà prêt à lever l'ancre. Les tapis précieux, les trophées d'armes, les vases et les trépieds d'airain, sont amoncelés sur le tillac ; des Troyennes, torse nu, cheveux épars, fers aux pieds et aux mains, se meurtrissent la poitrine. Debout, parmi le butin et les captives, impassible, sereine, toujours belle, la femme de Ménélas, la divine Hélène, sourit en se contemplant dans un miroir d'acier poli.

BERNARD PALISSY

Originalité de l'écrivain.

La plupart des historiens de la Littérature française abondent en détails sur les plus chétifs poètes de l'école de Ronsard; aucun d'eux à ma connaissance n'a consacré le moindre article à Bernard Palissy. L'artiste et le savant ont fait oublier l'écrivain; et puis les cadres officiels et artificiels étaient remplis, il n'y avait plus de place pour lui. Nous le mettrons dans une section à part, sans nous préoccuper autrement de lui attacher une étiquette d'ordonnance. Aussi bien est-il réellement isolé parmi ses contemporains, hommes de violence et de fanatisme pour la plupart, tyrans des corps et des âmes, faisant rage dans la sanglante mêlée des partis : lui, c'est un pacifique, un cœur simple et doux. Ce qui l'a maintenu dans cette sérénité jusqu'au dernier jour d'une longue vie et au fond même des cachots de la Bastille, c'est la contemplation et l'amour de la nature, source de son génie d'abord, aliment de sa foi et de son espérance. Quand on quitte les Montluc, les d'Aubigné, les Marguerite de Valois, la vue et le langage de cet homme innocent et naïf reposent, comme l'air pur des champs rafraîchit le cerveau fatigué du citadin; on est tout charmé de sa découverte, et naturellement on cherche à la communiquer à d'autres. Aussi bien Bernard Palissy représente, et avec une bien charmante originalité, un des aspects les plus intéressants de

notre XVIe siècle, le siècle de toutes les innovations ; et il a trouvé lui aussi le style de son œuvre et de son caractère. A ce titre il appartient aux lettres et j'en prends possession.

Il est né en 1510, dans un petit village de l'Agénois, Chapelle-Biron ; mais il a passé la plus grande partie de sa vie dans la Saintonge, à Saintes même, et les habitants de ce pays, qui viennent de lui élever un monument, le réclament pour compatriote. Il appartenait à une famille pauvre et gagnait sa vie du travail de ses mains, comme artisan en vitrerie. Il *peindait des images*, comme il nous l'apprend lui-même, et joignait à cette industrie celle de géomètre appelé dans les procès pour lever des plans. Mais de bonne heure il voulut sortir de l'horizon étroit du métier, voir, interroger, chercher. Il parcourut une partie de la France à pied, s'arrêtant ici ou là, suivant les nécessités de la vie ou l'attrait particulier des lieux. Il semble avoir surtout exploré le littoral de l'Océan, les Pyrénées et l'Auvergne ; ses observations sur les rochers, les volcans et les coquilles en font foi. En 1539, il arriva à Saintes, s'y établit et s'y maria. C'est là qu'il trouva un jour ce fragment de coupe émaillée à l'italienne qui lui mit au cœur un si opiniâtre désir de saisir le secret de cette composition. Il y travailla sans relâche pendant près de quinze années ; c'est lui-même qui nous a fait connaître les déboires sans nombre de cette recherche. J'y reviendrai. Vers 1548, la Réforme pénétra en Saintonge. Ce ne furent d'abord que des prédications mystérieuses et timides, comme des confidences dangereuses qu'on se faisait à voix basse. Ces premiers missionnaires ne savaient et n'annonçaient guère autre chose que l'Évangile, et leur parole n'en était que plus pénétrante ; de petites églises se

formaient de chrétiens qui renonçaient aux jeux, aux blasphèmes, semblaient hommes nouveaux. Leur ministre fut emprisonné, grand désarroi parmi eux. Qui ferait entendre la sainte parole?

Il y eut en cette ville un artisan, pauvre et indigent à merveille, lequel avait un si grand désir de l'avancement de l'Évangile, qu'il le démontra quelque jour à un autre artisan aussi pauvre que lui et d'aussi peu de savoir, car tous deux n'en savaient guère. Toutefois le premier remontra à l'autre que s'il voulait s'employer à faire quelque forme d'exhortation, ce serait la cause d'un grand fruit; et combien que le second se sentait totalement dénué de savoir, cela lui donna courage; et quelques jours après, il assembla un dimanche au matin neuf ou dix personnes, et parce qu'il était mal instruit aux lettres, il avait tiré quelques passages du Vieux et Nouveau Testament, les ayant mis par écrit. Et quand ils furent assemblés, il leur lisait les passages ou autorités, en disant : « Qu'un chacun selon ce qu'il a reçu de dons, qu'il faut qu'il les distribue aux autres. »

Cet artisan, ce lecteur des Livres saints, c'est Bernard Palissy lui-même. Son âme simple et profondément religieuse avait accueilli en toute sincérité ce retour à la pureté de la primitive Église. De théologie il n'en savait guère et n'en sut jamais; jamais non plus il ne marcha sous la bannière d'un parti, prit les armes pour le combat, songea à se venger des persécuteurs. Il ne voulut jamais voir dans ceux qui ne pensaient pas comme lui que des égarés qu'il fallait remettre dans le droit chemin, persuadé qu'ils lui sauraient gré du service qu'il leur rendait. Une démarche qu'il fit alors découvre bien la naïveté de son cœur. Le ministre qui l'avait instruit était dans les prisons de Saintes; il alla trouver les juges et leur remontra « qu'ils avaient emprisonné un prophète ou ange de Dieu, envoyé pour annoncer sa parole. » — On ne le crut pas, cela va sans

dire, et on le regarda de travers. Alors il alla avec la même intrépidité douce trouver les ecclésiastiques romains et leur adressa des remontrances sur la façon dont ils paissaient leurs troupeaux, leur rappelant les malédictions de l'Apocalypse et de Jérémie contre les bergers infidèles. Les prélats furent moins endurants que les juges et livrèrent Palissy au bras séculier. Il eût infailliblement péri sans l'intervention du connétable Anne de Montmorency, *le Rabroueur*, qui se dirigeait alors vers Bordeaux pour y réprimer d'une si atroce façon la révolte des habitants. En passant par Saintes, il vit l'atelier et les poteries de Bernard Palissy, le prit sous sa protection, lui commanda des travaux et lui fit donner le brevet d'*inventeur des rustiques figulines du roi*. Nous le retrouvons bientôt après à Paris. Il est fort recherché des grands seigneurs et des Valois; il décore les palais et les jardins. Il était installé au Louvre, et travaillait à l'ornementation du jardin des Tuileries lorsque la Saint-Barthélemy éclata. Il échappa au massacre, comme le chirurgien Ambroise Paré, grâce à la protection royale. Mais en 1588, les Ligueurs le jetèrent à la Bastille, lui, cet inoffensif, deux fois sacré par l'âge et le génie. On voulut lui arracher une abjuration qu'il refusa. Le roi Henri III le pressait, lui disant : « Je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis, et demain vous serez brûlé si vous ne vous convertissez. » — Il répondit : « Sire, je suis prêt à donner ma vie pour la gloire de Dieu. Vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi, et moi j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots : *Je suis contraint*. Ce n'est pas parler en roi, sire, et c'est ce que vous-même, ceux qui vous contraignent, les Guisards et tout votre peuple ne pourrez

jamais sur moi, car je sais mourir. » — Il ne fut pas envoyé au bûcher; on le laissa mourir de faim, et son cadavre fut jeté en pâture aux chiens sur les remparts de la ville. Il avait près de quatre-vingts ans [1]. On peut être certain qu'il n'appela pas en mourant la colère de Dieu sur ses bourreaux. Jamais un sentiment de haine ou de vengeance n'entra dans cette âme. Trente ans auparavant, lorsque Montmorency le tira des griffes du parlement de Bordeaux, il lui adressait dans son remerciement ces belles paroles : « J'espère que suivant le conseil de Dieu vous leur rendrez bien pour mal, ce que je désire. »

Palissy n'est guère connu aujourd'hui du gros du public que comme auteur de ces faïences émaillées, de ces plats ornés de plantes et d'animaux en relief. Le musée du Louvre en possède de nombreux échantillons, mis en regard des produits de l'art italien. Ces derniers pour le fini du dessin et l'éclat de la peinture sont évidemment supérieurs; mais il y a plus de naïveté et de sentiment dans l'œuvre de Palissy; il y a autre chose encore, un profond amour de la paix et de l'innocence. Les émaux d'Italie n'offrent guère aux yeux que des sujets mythologiques et les moins édifiants, c'est un art tout païen. Ceux de Palissy ne présentent que des scènes rustiques d'abondance et de pureté : une femme belle, tenant sur son sein deux nourrissons, avec d'autres enfants se roulant à ses pieds; un peu plus loin, un riche troupeau qui paît l'herbe drue : voilà les tableaux qui hantaient sans cesse son imagination et qu'il a décrits plus d'une fois. Comment est-il parvenu à

[1] D'Aubigné et Pierre de l'Estoile ne sont pas tout à fait d'accord sur les détails de la mort de Palissy. L'Estoile ne parle pas de la visite faite au prisonnier par le roi et de la belle réponse qu'il reçut.

se rendre maître du secret de cette fabrication? Il nous l'a appris lui-même dans un petit traité de vingt à trente pages, intitulé *l'Art de terre*, et qui est un pur chef-d'œuvre. C'est le récit des expériences qu'il fit pendant près de quinze années sans interruption, lorsqu'il « tâtonnait en ténèbres, » les yeux toujours fixés sur cette coupe émaillée dont il voulait reproduire les riches couleurs. Peu de récit plus dramatique que celui-là, et plus sain pour l'âme. Ce que peut la force de la volonté, l'opiniâtreté de la foi mise à de si rudes et de si longues épreuves, à quel prix il faut acheter le succès et la gloire, il nous l'apprend, et d'une façon triomphante, ce pauvre potier que tous raillaient et condamnaient et qui n'a pas perdu cœur. Il nous apprend aussi, et sans y penser assurément, qu'on peut être un grand écrivain sans savoir écrire; qu'une âme énergique remplie de son objet crée sans effort le style qu'il lui faut. Penser, sentir, voilà l'important; les mots viennent ensuite et d'eux-mêmes, et avec eux le mouvement rapide et la couleur. Ici, le moindre détail technique a son éloquence; chaque essai qui avorte nous atteint comme lui; nous le suivons, nous le soutenons de notre sympathie, nous voudrions lui épargner ces mécomptes toujours plus douloureux; mais en même temps sa foi nous gagne, nous sentons que le succès est proche, que cette indomptable persévérance va enfin triompher. Palissy a d'abord dû trouver la matière de ses vases; il a broyé les pots qu'il avait sous la main; puis il a fabriqué lui-même une autre matière. Il a cherché ensuite la nature de l'émail, et cela sans y être aidé par le moindre secours étranger. Quand il a voulu cuire sa composition, il s'est trouvé que le fourneau qu'il avait construit lui-même de ses propres mains

n'était pas assez chaud, que les vases cuisaient d'un côté, non de l'autre. Il les a portés aux fourneaux des verriers; mais le foyer en était trop ardent. Il s'est construit un autre fourneau qui lui a donné enfin le degré de chaleur voulu; mais de petits cailloux tombés du mortier du fourneau couvraient la surface de l'émail. Il a fallu remédier à cet inconvénient. Un autre est survenu : les cendres ont volé sur les parois des vases et les ont ternis. — Voilà les déboires qui ont assailli l'artiste et ne l'ont pas découragé : mais qu'était-ce que cela auprès des angoisses morales qui l'étreignirent? Pendant qu'il se livrait à ces tâtonnements si longtemps infructueux, qu'il brûlait pour alimenter ses fourneaux jusqu'aux meubles, jusqu'aux planchers de sa maison, sa femme et ses enfants lui demandaient du pain, l'accusaient d'égoïsme et d'insensibilité, et surtout, chose plus amère, ne croyaient point en lui. Ses voisins le raillaient, le traitaient d'insensé, c'étaient les plus indulgents; d'autres n'étaient pas éloignés de croire qu'il se livrait à la magie ou fabriquait de la fausse monnaie. — Mais c'est lui qu'il faut entendre :

Je m'allais souvent pourmener dans la prairie de Saintes, en considérant mes misères et ennuis; et sur toutes choses, de ce qu'en ma maison même je ne pouvais avoir nulle patience ni faire rien qui fût trouvé bon. J'étais méprisé et moqué de tous. ..... J'ai cuidé entrer jusques à la porte du sépulcre..... J'ai été plusieurs années que n'ayant rien de quoi faire couvrir mes fourneaux, j'étais toutes les nuits à la merci des pluies et vents, sans avoir aucun secours, aide ni consolation, sinon des chats huants qui chantaient d'un côté et des chiens qui hurlaient de l'autre. Parfois il s'élevait des vents et tempêtes qui soufflaient de telle sorte le dessus et le dessous de mes fourneaux, que j'étais contraint quitter le tout avec perte de mon labeur; et me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moi, à cause des pluies qui

étaient tombées, je m'en allais coucher à la minuit ou au point du jour, accoutré de telle sorte comme un homme que l'on aurait traîné par tous les bourbiers de la ville, et en m'en allant ainsi retirer, j'allais bricollant sans chandelle, et tombant d'un côté et d'autre, comme un homme qui serait ivre de vin, rempli de grandes tristesses, d'autant qu'après avoir longuement travaillé, je voyais mon labeur perdu. Or en me retirant ainsi souillé et trempé, je trouvais en ma chambre une seconde persécution pire que la première, qui me fait à présent émerveiller que je ne suis consumé de tristesse.

Quelle éloquence et quelle touchante réserve dans ces mots : « Je trouvais en ma chambre une seconde persécution pire que la première! » Les railleries des étrangers, passe encore, mais le dédain et le doute à son foyer! Or, pendant que le pauvre potier, exténué et bafoué de tous, veillait à ses fourneaux sous la pluie et la tempête, un Italien au service du roi de France, Benvenuto Cellini, avait à sa disposition un atelier admirablement organisé dans le palais de Fontainebleau, sous ses ordres de nombreux ouvriers; il assistait, triomphant, à la fonte de la statue colossale de Persée; il jetait lui aussi à la fournaise les meubles de sa chambre, mais ces meubles il savait bien qu'on les lui remplacerait; le succès était certain, et la gloire et les récompenses splendides, et près du moule où refroidissait le bronze, on servait à Benvenuto un riche souper, qui le réconfortait et lui permettait d'attendre un triomphe qui ne pouvait manquer.

Oserai-je dire, même en présence du résultat obtenu, qu'on peut regretter ces quinze années de maturité vaillante (de trente à quarante-cinq ans) consumées ainsi? Cette coupe émaillée arrêta brusquement et détourna le génie de Palissy qui tentait des voies nouvelles dans le

champ immense de la nature. Nous connaissons l'homme, nous connaissons l'artiste; il faut dire un mot du savant. Il appartient à la classe fort peu nombreuse des esprits créateurs, de ceux qui devancent leur temps, et de si loin que nul ne peut les suivre, que plus de deux cents ans après seulement quelqu'un s'avise, en présence de magnifiques découvertes étalées triomphalement, de rappeler qu'au XVI^e^ siècle un certain Bernard Palissy avait exposé les mêmes idées, fait les mêmes expériences, annoncé, sinon obtenu, d'une manière positive les mêmes résultats. Il lui manqua la méthode, l'art de faire valoir ses découvertes, et surtout l'attention du public préoccupé de tout autre chose. Et puis, malgré le puissant mouvement de rénovation que se fait alors, si l'on se détachait du moyen âge stérile et aveugle, c'était pour se rattacher à l'antiquité, c'est l'autorité de l'antiquité que l'on substituait à l'ignorance des siècles précédents. Or les connaissances physiques, chimiques et naturelles des anciens n'allaient pas bien loin, et sur ce point tout était à créer. Ce fut un des principaux obstacles que rencontra Palissy. Quand il commença à écrire, de tous côtés on lui dit : « Bonhomme, qui êtes-vous? Quoi! sur de telles matières vous écrivez et vous écrivez en français? Vous ne savez donc pas le latin? Mais alors que pouvez vous savoir, et qu'avez-vous à dire? — C'est vrai, répondait-il, « je ne suis ni Grec, ni Hébreu, ni poète, ni rhé« toricien, ains un simple artisan bien pauvrement instruit « aux lettres; » il me semble cependant que je sais quelque chose, ce que j'ai appris, non dans les livres, mais tout seul, en observant ce que j'avais sous les yeux. Ce que j'ai je veux vous en faire part, « car Dieu commande de ne pas « celer les talents qu'il a départis. » — Il y a d'ailleurs un

livre qu'il a lu, celui que nul ne lisait alors : « Je n'ai point eu d'autre livre que le ciel et la terre. » — Il en a déchiffré quelques pages, il croit les avoir comprises, mais il peut se tromper. Qu'on vienne donc à lui, qu'on l'écoute et qu'on juge. Ceci est nouveau, et voilà un savant qui ne ressemble guère aux autres. Il ne prononce point d'oracles du haut de sa chaire; il appelle la discussion, le contrôle. Le moyen qu'il imagina pour cela est fort original, d'une bien naïve sincérité! Quel? Il va nous en informer lui-même :

Je m'avisai de faire mettre des affiches par les carrefours de Paris, afin d'assembler les plus doctes médecins et autres, auxquels je promettais montrer en trois leçons tout ce que j'avais connu des fontaines, pierres, métaux et autres natures. Et afin qu'il ne s'y trouvât que des plus doctes et des plus curieux, je mis en mes affiches que nul n'y entrerait qu'il ne baillât un écu à l'entree desdites leçons; et cela faisais-je en partie pour voir si par le moyen de mes auditeurs je pourrais tirer quelque contradiction qui eût plus d'assurance de vérité que non pas les preuves que je mettais en avant; sachant bien que, si je mentais, il y en aurait de Grecs et de Latins qui me résisteraient en face, et qui ne m'épargneraient point, tant à cause de l'écu que pour le temps que je les eusse amusés; car il y avait bien peu de mes auditeurs qui n'eussent profité de quelque chose, pendant le temps qu'ils étaient à mes leçons. Voilà pourquoi je dis que s'ils m'eussent trouvé menteur, ils m'eussent bien rembarré. Car j'avais mis en mes affiches que, partant que les choses promises en icelles ne fussent véritables, je leur rendrais le quadruple. Mais, grâces à mon Dieu, jamais homme ne me contredit d'un seul mot.

Voilà des conférences comme on n'en fait plus.

Qu'avait-il donc découvert? Les principes générateurs des sciences qui, cent cinquante ans plus tard, n'étaient pas encore constituées, ou n'existaient pas même de nom, la géologie notamment, la minéralogie, l'hydrostatique.

Sûr de la vérité de ses observations, il se permet une légère pointe d'ironie contre les savants de profession qui n'ont rien trouvé, mais qui veulent empêcher les autres de trouver quelque chose. « Tes beaux savants, dit-il à son interlocuteur..... tu ne trouves rien de bon s'il ne vient des Latins. » — Puis, cette petite satisfaction obtenue, il divulgue, en prodigue, sans compter, et sans suivre aucun ordre, les observations qu'il a faites, les résultats auxquels il est arrivé. Il explique la cause des tremblements de terre. Il montre l'eau, l'air, le feu déchaînés dans les entrailles de la terre, et poursuit ainsi :

Il fallait nécessairement que les choses qui sont dessus ces trois éléments vainquissent et qu'elles étouffassent lesdits éléments, *ou bien que les éléments joints ensemble en leur superbe grandeur vainquissent, se donnant ouverture pour vivre.*

Quelle précision et quel relief dans ce style!

Et où a-t-il appris cela? Dans Aristote, dans Sénèque, dans Pline? Non pas. Ce sont gens qui ne sont pas de sa connaissance :

Veux-tu que je te die le livre des philosophes où j'ai appris ces beaux secrets? Ce n'a été qu'un chaudron à demi plein d'eau, lequel en bouillant, quand l'eau était un peu âprement poussée par la chaleur du fond du chaudron, elle se soulevait jusque pardessus ledit chaudron.

Que l'idée lui fût venue d'utiliser cette force qu'il constatait, l'application de la vapeur était trouvée. Je ne le suivrai pas plus loin sur ce terrain de la science, peu sûr pour moi. Il faut ajouter cependant que, le premier, il a écrit une réfutation définitive de l'alchimie, qu'il a expliqué la formation des pierres, du cristal, la présence de coquilles au sein de la terre, au milieu même des conti-

nents (deux cents ans plus tard Voltaire partagera encore l'erreur accréditée à ce sujet); qu'il a démontré l'universalité et la puissante action des sels, la formation des fossiles. Il affirma l'existence de fossiles humains, et naturellement on se moqua de lui. On se moquait encore il y a dix ans de ceux qui l'affirmaient; il ne fallut rien moins que la découverte de la fameuse mâchoire de Moulin-Quignon, faite en 1862 par M. Boucher de Perthes, pour réduire au silence les incrédules et les railleurs. Il y eut grand débat à ce sujet; je ne sais si l'on s'avisa alors d'invoquer l'autorité de Bernard Palissy : le contraire est plus probable. Ce qu'il y a de certain cependant, c'est que Palissy, à la Bastille, possédait et légua à Pierre l'Estoile un fossile humain.

Ce bonhomme en mourant, dit l'Estoile, me laissa une pierre qu'il appelait sa pierre philosophale, qu'il assurait être une tête de mort que la longueur du temps avait convertie en pierre.

En résumé, il a le premier proclamé et démontré deux principes féconds, qui sont le fondement même de toutes les sciences de la nature. Le premier, c'est que la véritable, la seule méthode à employer est l'observation directe, ce qu'il traduit dans son langage par ces mots : « Pratique a engendré Théorie. » — Le second, c'est que la matière est dans un perpétuel mouvement et subit d'incessantes transformations. La nature tout entière n'est qu'un immense laboratoire toujours en action :

Il n'y a nulle chose sous le ciel (ajoutez le ciel lui-même) en repos; toutes choses se travaillent en se formant et en se déformant, et tournent bien souvent de nature à autre, de couleur à autre..... La terre et les autres éléments ne sont jamais oisifs.

Voilà pour les hautes conceptions de l'esprit; mais que dirons-nous de la pénétrante tendresse de son cœur? Elle lui a révélé la loi de la charité universelle. Il a compris, il a vu, il a senti l'union de tous les êtres, et cette contemplation lui a mis dans l'âme une invincible sympathie pour toutes les créatures, à quelque degré qu'elles soient placées dans l'échelle du monde. Le plus souvent, elles se font la guerre, se détruisent cruellement, ne voient point le lien mystérieux d'affinité dont la nature les unit, et s'éloignent d'autant plus de cette paix, de cette richesse et félicité qui sont sous leurs mains. C'est en 1563, au moment où la guerre civile et religieuse exerce ses ravages, qu'il écrit son livre si beau et si touchant intitulé : *Recette véritable par laquelle tous les hommes de France pourront multiplier leurs trésors.* Le premier de ces trésors, la source de tous les autres, c'est la terre, cette terre féconde que l'on a transformée en champ de bataille. Ceux-là même que leur naissance semble vouer au travail des champs, commencent à s'en éloigner : le sol ne les paye point assez vite, assez généreusement de leurs labeurs; impatients, cupides et vains, ils détournent leurs enfants des sillons nourriciers, et les envoient étudier à la ville. — Cela révolte Palissy.

Je m'émerveille, dit-il, d'un tas de fols laboureurs. Soudain qu'ils auront un peu de bien qu'ils auront gagné avec grand labeur en leur jeunesse, ils auront après honte de faire leurs enfants de leur état et labourage, mais les feront du premier jour plus grands qu'eux-mêmes; et ce que le pauvre homme aura gagné à grand'peine, il en dépensera une grande partie à faire son fils monsieur, lequel monsieur aura enfin honte de se trouver en la compagnie de son père, et lui sera déplaisant qu'on dise qu'il est fils d'un laboureur. Et si de cas fortuit le

bonhomme a certains autres enfants, *ce sera ce monsieur-là qui mangera les autres* et aura la meilleure part, sans avoir égard qu'il a beaucoup coûté aux écoles, pendant que ses autres frères cultivaient la terre avec leur père.

Après les vaniteux viennent les ignorants et les barbares. Quelle pitié! Des gens qui passent leur vie dans les champs, occupés sans cesse des travaux de l'agriculture, ne savent seulement pas ce que c'est que le fumier, quel est le principe fécondant qu'il renferme. Ils le déposent en tas dans une cour, en plein air; la pluie vient, le pénètre, dissout les sucs, et on voit s'écouler à la base des monceaux le jus noirâtre qui se perd, et qui est l'âme même de l'engrais. Il reste une paille sèche que l'on éparpille sur les champs. Ils ne savent même pas élaguer une haie, faire une coupe de bois. Les incisions qu'ils pratiquent au tronc, au lieu d'être nettes et en biseau, ont la forme d'une rigole. L'eau des pluies s'y amasse, descend jusqu'au cœur du tronc, le pourrit. Aujourd'hui encore tous les têtards, soit chênes, soit saules, sont élagués ainsi, se pourrissent, et béants à l'intérieur n'ont plus que l'écorce pour tronc. Ces mutilations inintelligentes et bien d'autres pratiques déplorables lui arrachent un cri de douleur et de pitié :

On viole la terre; elle crie vengeance contre ses meurtrisseurs ignorants et ingrats. On cherche moyen de sucer la substance de la terre sans y travailler... Ils ne font qu'avorter la terre et meurtrir les arbres. Oui, les abus qu'ils commettent tous les jours aux arbres me contraignent ici de parler d'affection.

A quoi l'interlocuteur qu'il s'est donné, un routinier de ce temps-là, répond :

Tu fais ici semblant que des arbres ce sont des hommes, et semble qu'ils te font grand pitié; tu dis que les laboureurs les meurtrissent : voilà un propos qui donne occasion de rire. — Rire, c'est le naturel des fols et des ennemis de la science. Oui, je m'émerveille que le bois ne crie d'être aussi vilainement meurtri.

Et le voilà qui démontre et par des preuves irrécusables, et avec quelle émotion de cœur! que tout vit et sent dans l'immense nature, que c'est le rôle assigné par Dieu à l'homme de comprendre, de respecter, d'aider cette vie universelle dont il est le plus haut représentant. Pour cette tâche, la science ne suffit pas; il y faut la bonté, la charité profonde, la sympathie dans le sens le plus étroit du mot; c'est par là seulement qu'on entrera en communication avec la nature, qu'on en saisira les lois mystérieuses, l'inépuisable fécondité. Il a vu dans la Saintonge des vignes *chargées à la mort*, c'est ainsi qu'on les appelle. Elles doivent mourir en effet; aussi ne les a-t-on point taillées; et les voilà qui ploient sous le faix des fruits, les derniers qu'elles porteront. C'est leur suprême labeur et leur dernière parure. Tout arbre, toute plante qui va mourir, « se hâte de fleurir et produire graines et fruits. » Ces êtres condamnés « travaillent, sont malades en travaillant. » Il semble que la vie, près de s'éteindre sur un point, veuille projeter en foule par delà les germes de la renaissance. Il ne se borne pas à constater cette loi, si méconnue encore aujourd'hui plus par dureté que par ignorance, il s'associe au travail de la nature, il vient en aide aux chétifs, il les installe et les maintient dans la vie. Vous avez vu les plantes grimpantes jeter dans les airs ces pousses ténues qui vont cherchant un appui où se prendre; Palissy les a vues aussi et bien souvent; seule-

ment, lui, il a mis à leur portée l'appui qu'elles cherchaient :

En passant un matin par le jardin, je venais à considérer les merveilleuses actions que le Souverain a commandé de faire à la nature, et entre les autres choses, je contemplais les rameaux des vignes, des pois et des courges, *lesquelles semblaient qu'elles eussent connaissance et sentiment de leur débile nature; car ne se pouvant soutenir d'elles-mêmes, elles jetaient certains petits bras comme filets en l'air, et trouvant quelque petite branche ou rameau, se venaient lier et attacher sans plus partir de là, afin de soutenir les parties de leur débile nature.*

Et quand il en rencontre qui

n'avaient rien à quoi s'appuyer, et jetaient leurs petits bras en l'air, pensant empoigner quelque chose,

il leur présentait une branche et,

revenant au soir, trouvait les petits bras bien entortillés, et glorifiait Dieu, disant avec saint Matthieu : « Les oiseaux mêmes ne tomberont pas sans son vouloir. »

Après les arbres et les plantes, les animaux. Dans les prairies de la Charente il allait rêvant et observant; il voyait « les agneaux et les vieilles brebis elles-mêmes qui, sentant le temps nouveau, faisaient mille sauts et gambades. » — Dans le jardin délicieux qu'il songeait à créer d'après des plans à lui, il voulait qu'il y eût beaucoup d'oiseaux. Aussi plantait-il pour eux des arbres portant les graines qu'ils aiment; en hiver, il aura soin d'en répandre par les allées; il leur ménagera des bosquets touffus avec de petits cours d'eau, l'ombre et la fraîcheur. Dans les moindres détails se révèle cette bonté de cœur inépuisable. Il ne veut plus des attrapes un peu trop grossières alors à la mode. Ainsi on promenait un visiteur

dans le parc et on l'amenait adroitement à marcher sur une planche qui cédait et le précipitait dans un bassin : cela était fort plaisant. Palissy remplace le plongeon dans le bassin par une simple douche que laisse tomber sur la tête du promeneur une statue de nymphe à l'air innocent.

C'est déjà bien assez.

On pourrait croire d'après toutes ces citations que Palissy n'a vu et compris que les côtés délicats et gracieux de la nature : ce serait une erreur. Ses grands et imposants aspects ne lui ont point échappé. S'il n'a pas sondé et essayé de décrire les profondeurs infinies des cieux, il a plus d'une fois contemplé avec un recueillement religieux l'immensité de l'Océan. C'était sans doute à ces heures de tristesse et de défaillance, où il fuyait les railleurs et les reproches des siens, cherchant la paix des espaces libres et les consolations de Dieu plus visible, plus proche du cœur. De même alors que sa pensée monte vers les hauteurs sereines, son langage, simple et familier d'ordinaire, est comme effleuré d'un rayon de la majesté des choses. N'y avait-il pas aussi comme un rapport mystérieux entre ces vagues poussées d'une telle violence, menaçant d'envahir la terre, qui résiste et surnage, et les assauts incessants dont est battu le juste, le chercheur solitaire? — Mais toute cette furie se brisera, parce que Dieu le commande. Courage donc, hommes de bonne volonté, la tempête s'épuisera sur vous; Dieu vous regarde et vous garde :

La mer tient une mesure par le commandement de Dieu, afin qu'elle ne vienne submerger la terre. Entre les œuvres de Dieu celle-là est grandement merveilleuse; car si tu avais pris garde aux terribles effets de la mer, tu dirais qu'il semble

qu'elle revienne de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures deux fois combattre la terre pour la vouloir perdre et submerger. Et semble sa venue à une grande armée qui viendrait contre la terre pour la combattre, et la pointe, comme la pointe d'une bataille, vient heurter impétueusement contre les rochers et limites de la terre, menant un bruit si furieux, qu'il semble qu'elle veuille tout détruire.

C'est un charme (j'y ai peut-être trop cédé) de s'arrêter en la compagnie de cet ami de la nature. Sans lui, il manquerait quelque chose à ce XVIe siècle qui, dans tous les sens, a porté ses libres investigations. L'âge suivant rejettera bien loin dans l'ombre tous ces hardis novateurs qui ont écrit comme ils pensaient et sentaient; pauvres gens qui n'ont pas vu qu'il fallait *embellir* la nature! Palissy se met à décrire les eaux, les champs, les arbres, les fleurs et les fruits, et il parle de fumier et de troncs pourris et d'une foule de détails grossiers; on dirait qu'il ne connaît pas même de nom Neptune, Cérès, Bacchus, Flore et Pomone! Quelle rusticité! Il dessine un jardin avec des allées sinueuses, des massifs d'arbustes, comme si les grandes, froides et tristes allées de Versailles n'étaient pas le dernier mot de l'horticulture! Le majestueux et le convenu vont envahir la littérature et l'art; et nous serons plongés dès l'enfance dans ce milieu dit classique, qui nous pénétrera et façonnera : d'autant plus douce est la fuite vers l'homme simple et naïf du XVIe siècle. Il sait lui, ce qu'il a vu, non ce qu'il a lu. La nature lui est apparue en personne et dans son infinie variété, avec ses aspects grandioses et ses humbles détails. Il l'a vue, étudiée, comprise dans ses lois universelles et dans ses phénomènes, puis en Dieu, son incommensurable auteur, et enfin par rapport à l'homme, qui doit vivre en communi-

cation incessante avec elle, pénétrer ses secrets, qui sont ceux de l'universelle harmonie, s'élever par là au bien-être et à la vertu par le travail ; mais que ce travail soit accompagné de pitié et d'amour, que ce ne soit pas la brutale prise de possession d'un vainqueur. A la terre qui vous porte et vous nourrit, soyez doux et bons, répète Palissy ; elle vous rendra plus heureux et meilleurs.

MONTAIGNE

L'homme, sa vie publique et privée ; son scepticisme. — Le style de Montaigne.

De tous les écrivains du XVI^e^ siècle, Montaigne est celui qui a conservé le plus de lecteurs, on pourrait même ajouter d'amis. Les autres sont trop de leur temps pour plaire beaucoup au nôtre ; ils ont quelque chose de trop absolu, de trop tyrannique ; avec eux, on ne peut se mettre à l'unisson. Montaigne, lui, se tient volontiers dans une région moyenne et à notre niveau ; ce n'est ni un héros ni un fanatique ; il ne nous humilie point par sa force et sa grandeur ; il ne nous force point à cette admiration mêlée d'un peu d'effroi que nous commandent les Calvin, les Montluc, les d'Aubigné, et même Ronsard, fanatique aussi dans son genre. On pourrait dire de lui, comme de Bernard Palissy, qu'il repose, mais d'une tout autre façon. Palissy ranime et relève, c'est une lecture saine et fortifiante ; Montaigne apporte plutôt de l'apaisement, un apaisement qui se prolonge de plus en

plus, et qui à la fin ressemble quelque peu à une langueur, à un détachement des choses. C'est par là qu'il plaît, non à tous, car les âmes jeunes et chaudes ne le peuvent supporter, mais à ceux qui, ayant atteint le milieu de la vie et subi plus d'une déception, sentent un commencement de lassitude et se laissent insensiblement gagner à l'indifférence. Pour ceux-là, Montaigne est leur auteur; ils y reviennent sans cesse, le savourent lentement, découvrent toujours en lui de nouvelles raisons de l'aimer et de s'aimer eux-mêmes.

Il n'appartient pas à cette forte et aventureuse génération qu'échauffa et précipita le premier soleil de la Renaissance. Au moment où il naît (1533), il y a déjà un refroidissement sensible d'enthousiasme et de force créatrice. Tous les chefs d'école ou de parti sont à l'œuvre; il ne s'en produira plus de nouveaux. C'est une impulsion donnée qui emportera le mouvement. Montaigne, né en Périgord, au château de Montaigne, assista plutôt qu'il ne prit part aux tragiques événements qui composent l'histoire de notre pays de 1560 à 1592, date de sa mort. S'il ne vit point la Saint-Barthélemy à Paris, il put être témoin de la prise de Bordeaux et des horribles exécutions auxquelles se livra le fameux *rabroueur* Montmorency. Son jeune ami la Boëtie en poussa un cri d'indignation qui retentit encore. Il put aussi entretenir à loisir le terrible gouverneur de Guyenne, M. de Montluc, qui aimait à raconter ses prouesses. Ni l'intelligence ni l'esprit ne lui manquaient pour comprendre et apprécier le caractère des événements; ce qui lui manqua toujours, ce fut ce je ne sais quoi qui fait qu'ils agissent sur nous, remuent notre âme, la jettent d'un côté ou de l'autre.

Quand il tint entre ses mains le manuscrit du *Contre un*, cette ardente et généreuse protestation d'un cœur républicain, il l'enferma sous clef pendant dix années, et ne se décida à le mettre au jour qu'après avoir demandé grâce au public pour la jeunesse de l'auteur, et réduit son œuvre à *une exercitation d'escholier*. Tout ce qui portait l'empreinte de la passion lui était suspect et lui demeurait naturellement étranger. Il y a des esprits qui voient partout des bourreaux et des victimes; Montaigne, lui, évite de se prononcer; son opinion est qu'il y a des torts des deux côtés, et que le mieux serait peut-être de renvoyer les parties dos à dos. Quant à la question qui déchaîne de si furieuses colères, son sentiment à lui est qu'il vaudrait mieux n'y pas penser. C'est la solution des indifférents; mais tout le monde n'a pas le bonheur de l'être.

Est-ce ce goût d'impartialité qui fit choisir à Montaigne la carrière de la magistrature? Je n'oserais l'assurer. Il acheta une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, parce que c'était l'usage parmi les gens de sa condition; il s'en démit de bonne heure, parce que c'étaient pour un rêveur et un paresseux des fonctions trop assujétissantes. Il fit deux ou trois voyages à la cour, beaucoup plus par curiosité que par ambition. « De ma complexion, dit-il, je ne suis pas ennemy de l'agitation des courts..... Je suis faict à me porter alaigrement aux grandes compagnies. » — Au fond, ce mouvement et cet éclat le ragaillardissent; sans s'en rendre bien compte, il se sentait un peu envahi par cette mort lente que distille la province, et il allait de temps à autre la secouer à Paris. Ce n'est pas qu'il se mêlât à

l'agitation ; il lui suffisait d'en avoir le spectacle. Ses yeux étaient agréablement occupés et distraits; son esprit recevait une légère secousse et fonctionnait plus « alaigrement. » — « Au Louvre et en la presse, je me resserre et contrains en ma peau ; la foule me repousse à moi. » — Avec un tel tempérament, il n'était guère fait pour se pousser dans la faveur des rois. « Les princes, dit-il, me donnent prou s'ils ne m'ôtent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal ; c'est tout ce que j'en demande. » Disons cependant qu'il leur demanda quelque autre petite chose, le collier de l'ordre de Saint-Michel. Si l'on en croit l'Estoile, on l'appelait alors le *collier à toutes bestes;* mais l'Estoile est mauvaise langue. Il vaut mieux s'en rapporter à Brantôme, qui dit : « Nous avons veu des conseillers, sortis des cours de parlement, quitter la robe et le bonnet carré et se mettre à traisner l'espée.... comme fict le sieur de Montaigne. »

Cette distinction contribua peut-être à le faire élire maire de Bordeaux. C'était un poste assez difficile dans l'effervescence où étaient alors les esprits. Montaigne, naturellement modéré et impartial, fut « pelaudé à toutes mains : aux gibelins il était guelfe ; aux guelfes, gibelin. » — Cependant il fut réélu en 1585. Mais cette fois il fut tout à fait insuffisant. Les moyens termes n'étaient plus de saison : la Ligue avait pénétré en Guyenne; la guerre était partout; chaque jour éclatait un événement imprévu ; il fallait prendre hardiment résolution. Le pauvre Montaigne dans ses incertitudes se raccrochait au maréchal de Matignon, homme d'action et de nerf, qui ne délibérait jamais, faisait arrêter d'abord et emprisonner, quitte à s'adresser ensuite aux tribunaux. Tout allait bien quand le

maréchal était à Bordeaux, mais était-il en tournée dans la province, Montaigne ne savait plus que devenir; il écrivait lettres sur lettres, le suppliant de revenir ou de lui dire ce qu'il y avait à faire. En une seule circonstance grave, il prit de lui-même un parti, c'est quand la peste éclata dans Bordeaux : il abandonna la ville.

Telle est la biographie du personnage. Il a traversé les temps les plus difficiles sans y rien laisser de lui-même, ni honneur, ni fortune, ni vie; il n'a pas cherché non plus à agir sur les événements, à les modifier dans le sens d'une conviction énergique. A-t-il gémi, du moins, de l'impuissance où se trouvaient réduits les hommes modérés en présence de ce déchaînement des passions? L'austère tristesse d'un L'Hôpital, ce cri si perçant de douleur sur la Saint-Barthélemy, nous rendent cent fois plus cher et respectable ce grand citoyen : Montaigne, lui, ne regrette pas d'être né dans ce siècle de fureur; pourquoi? Il y a des choses intéressantes à voir : « Sachons gré au sort de nous avoir faict vivre en un siècle non mol, languissant, ni oisif. Je m'agrée aucunement de voir de mes yeux ce notable spectacle de notre mort publicque, ses symptômes et sa forme; et puisque je ne la puis retarder, je suis content d'être destiné à y assister et à m'en instruire. » Admire qui voudra la sérénité de ces contemplateurs !

Sa vie privée n'offre pas non plus de particularités bien notables : c'est le lot de l'immense majorité des humains; mais c'est la sensibilité de chacun de nous qui donne aux événements leur importance. Il y a des âmes tendres et profondes, qu'un deuil unique remplit et qui en gardent l'empreinte ineffaçable; il y a des âmes vibrantes, qui s'é-

panchent et se dépensent à toute occasion. Montaigne n'a éprouvé que des joies et des peines modérées. Le chagrin le plus vif qui l'ait ému est celui de la mort de la Boëtie. Il était encore jeune alors et son cœur n'avait pas sa cuirasse. Quant aux affections plus immédiates, celles d'époux et de père, elles semblent avoir flotté autour de lui plutôt que l'avoir pénétré. Il attendit pour se marier l'âge de trente trois ans, afin sans doute de ne pas céder à un entraînement irréfléchi, et pour faire comme tout le monde. Il est probable que sa femme en faisait autant de son côté. On se marie sans s'épouser, écrivait plus tard Montaigne. Cela n'est que trop vrai de tout temps, et Montaigne savait à quoi s'en tenir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il rechercha dans la compagne de sa vie cette médiocrité en tout qui fut sa devise : « J'eusse fuy d'épouser la sagesse mesme, si elle m'eut voulu. » D'où il résulte, si je ne me trompe, que Mme Montaigne n'était pas Minerve en personne, et qu'elle avait accepté son mari sans enthousiasme. Au fond, il a sur le mariage plutôt des opinions d'érudit que des convictions personnelles, et se range volontiers à l'opinion de Socrate, qui, consulté sur le parti à prendre, répondit : « Lequel des deux on fasse, on s'en repentira. » Il eut des enfants ; il ne sait pas au juste combien ; il en perdit deux *ou* trois « sinon sans regret, au moins sans fascherie. » Tout cela nous semble bien un peu sec. Tant pis pour nous ! Montaigne est sincère avant tout ; il n'affiche pas les sentiments qui ne sont pas en son cœur. Epoux et père assez froid, il a conservé pour son père l'affection et la reconnaissance les plus vives. Ce père dévoué et plein de sollicitude semble n'avoir vécu que pour son fils : maîtres excellents payés fort cher,

éducation vraiment libérale et intelligente, attentions d'une délicatesse rare jusque-là qu'il faisait réveiller l'enfant doucement au son des flûtes, afin de ne pas donner au cerveau tendre de trop rudes secousses ; pas d'isolement, comme c'était l'usage alors chez tous les hobereaux de province, mais un contact incessant avec les gens de la campagne ; bref, un dévouement absolu, sans faiblesse et une courageuse indépendance. Montaigne ne fut pas ingrat : il ne semble pas cependant qu'il ait eu à cœur de payer sa dette à ses propres enfants. — Il fit plusieurs voyages, notamment en Italie, et y prit grand plaisir. La vue de Rome, cette belle ruine, le toucha particulièrement. Il ne fut pas indifférent non plus à l'honneur qu'il reçut d'être nommé citoyen romain, titre auquel son érudition lui donnait des droits. A Ferrare, il vit le Tasse privé de raison et enfermé dans un hôpital : cette autre ruine ne produisit sur lui que peu d'impression.

Voilà bien des détails et de petits détails, me dira-t-on. Ces détails, c'est le sujet même. C'est à Montaigne que je les emprunte ; son livre est profondément empreint de sa personnalité. Non qu'il ait songé à écrire des Mémoires ou des confessions ; mais c'est devant son miroir qu'il a écrit ; il est lui-même la matière de son ouvrage. Pascal s'écrie : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! — Où est la sottise ? répondrait Montaigne. Homme, je montre un homme à des hommes : n'y a-t-il pas là de quoi les intéresser ? Je le fais d'une manière que je crois nouvelle, car je n'écris pas une ligne qui ne soit scrupuleusement vraie : « Cecy est un livre de bonne foy. » Tout ce que je dirai ne tournera pas à ma gloire, je m'y attends ; mais « il me plaît d'être moins loué, pourvu que je sois mieux

« connu. » — Le voilà donc semant çà et là les confidences : tantôt il nous apprend qu'il n'a pas de mémoire, mais il s'en console, car il a remarqué que les sots en ont d'ordinaire beaucoup, et de plus « les choses lui rient toujours d'une fraîche nouvelleté. » Il n'est pas menteur : que deviendrait-il, s'il l'était, lui qui n'a pas de mémoire ? Il s'embrouillerait dans ses menteries. Il n'est pas avare, pas défiant, pas dissimulé, pas soupçonneux. Il aime le plaisir, les distractions. Il n'est pas cruel ; au contraire, il est très-accessible à la pitié. Il ne peut voir égorger un poulet sans déplaisir, ni entendre crier un lièvre sous la dent des chiens. « Il se compassionne fort tendrement des afflictions d'autruy et pleurerait aisément par compagnie, si, pour occasion que ce soit, il savait pleurer. » Il est très-droit, très-franc, très-honnête. « J'avoue la vérité lorsqu'elle me nuit, de même lorsqu'elle me sert. » — Quant à son tempérament, il n'est ni bon ni mauvais. Il est sujet à certaines incommodités, comme la colique et la gravelle, il est grand dormeur, il aime mieux le dîner que le souper, il a le défaut de manger avec trop de précipitation, il n'aime pas la chaleur venant directement du feu. La vieillesse qui vient lui est pénible, etc., etc. Mais laissons cela ; aussi bien on ne peut tout dire, et son but n'est pas de nous enfermer en l'horizon étroit de sa personnalité.

Quel est-il donc ? C'est de nous convier à une étude de l'homme. « Chaque homme, dit-il, porte la forme entière de l'humaine condition. » — Il s'est donc choisi lui-même comme échantillon de l'espèce. Il n'y avait pas de sujet qui fût plus à sa portée, et il était résolu à voir et à bien voir. C'est donc à un moraliste que nous avons affaire.

Tous les esprits d'une certaine valeur qui ont pris la nature humaine pour objet de leurs études ont découvert un principe général, autour duquel venaient se grouper comme autant de démonstrations partielles les observations de détail. La plupart des systèmes ainsi élaborés ont une précision et une rigueur scientifiques qui frappent ; on admire l'ordre et la corrélation des parties, l'enchaînement des preuves, la clarté des déductions et leur légitimité, si bien que le point de départ une fois admis, on est conduit presque invinciblement de conséquences en conséquences à l'adoption complète de la théorie. Les doctrines d'Épicure et de Zénon peuvent en offrir un exemple dans l'antiquité. Il s'en faut que Montaigne nous présente une construction aussi savamment ordonnée ; ce n'est pas un esprit rigoureux et dominateur ; il est plutôt d'allure capricieuse et fantaisiste, comme nous dirions aujourd'hui. Cependant il appartient à une classe de moralistes qui portent un nom déterminé, qui ne se confondent pas avec d'autres ; il a sa place, et une place d'honneur, parmi les sceptiques.

Qu'est-ce que le scepticisme ? Il y en a de différentes sortes : il y a le scepticisme mondain, que tout le monde connaît. Il est fondé sur une observation fort superficielle de la nature humaine et ne se pique pas de rigueur scientifique. Le sceptique, généralement homme d'esprit, qui a vécu, qui a été souvent trompé pour avoir cru trop facilement, perd ses illusions, comme on dit, et ne se laisse plus prendre aux beaux dehors qui s'étalent partout. Derrière les apparences brillantes il devine les réalités misérables. Il voit que tout homme cherche à en imposer, à paraître plus beau, plus riche, plus savant, plus généreux, plus

vertueux qu'il n'est réellement; que la plupart n'ont d'autre but que leur intérêt personnel plus ou moins habilement dissimulé ; que les beaux sentiments ne sont mis en avant que pour masquer de laides actions; que les fières maximes d'indépendance sont démenties au premier appel de la fortune ou de la faveur ; bref, que la société des hommes est un immense théâtre où chacun joue son rôle; que les niais seuls croient à la sincérité des attitudes et du langage ; que l'homme d'esprit sait ce que valent toutes ces démonstrations, et qu'il n'en est plus dupe. L'arme favorite du sceptique dans le combat de la vie, c'est l'ironie, arme acérée, perçante, qui va droit au défaut de la cuirasse, et tue en se jouant.

Mais ce n'est là qu'un scepticisme pratique pour ainsi dire, une recette pour se conduire dans la mêlée de la vie, recette assez triste, car après tout, dans bien des cas, ne vaut-il pas mieux être dupe? Si la confiance n'est pas une vertu, elle part certainement d'une âme plus haute que le soupçon ; et la satisfaction qu'on éprouve à ne pas être trompé par de faux dehors, qu'est-ce en comparaison de cet épanouissement de l'âme qui s'abandonne à l'admiration et à l'enthousiasme?

Le scepticisme philosophique a un tout autre caractère. La base sur laquelle il repose est plus solide et les conséquences qui en découlent sont autrement sérieuses. Sans avoir la prétention de faire ici un exposé complet de la doctrine, je vais essayer d'en indiquer le caractère général et les principaux arguments. Au fond, elle est une démonstration de l'impuissance où se trouverait l'homme d'atteindre sur un point quelconque à une connaissance certaine. Cette impuissance, les sceptiques la démontrent

en étudiant l'homme lui-même, ou sujet de la connaissance, puis les objets de la connaissance, et enfin la connaissance elle-même. Je ne les suivrai pas dans ce triple examen qui me mènerait trop loin. Un mot seulement de l'homme considéré comme sujet de la connaissance. Soit que l'on considère l'homme comme individu, soit qu'on le considère comme être collectif, formant des nations, des associations quelconques, placées en telle ou telle région, on est frappé d'abord de l'extrême variété, de la diversité infinie que présente l'espèce humaine. Elle est divisée en peuples qui diffèrent les uns des autres par la couleur, le langage, les lois, la religion, les institutions, les mœurs, et chacun de ces peuples est persuadé de l'excellence de sa religion, de ses lois, de ses coutumes. Bien plus, dans une même nation il y a diverses classes, qui reçoivent une éducation différente, dont les idées diffèrent. De plus, le même individu n'est pas constant avec lui-même. Enfant, jeune homme, homme fait, vieillard, il ne présente pas aux yeux le même aspect, car le corps se renouvelle sans cesse, et il varie incessamment dans ses idées, ses sentiments, ses croyances. Il n'est pas le même dans la maladie et en bonne santé, dans la joie ou dans l'affliction, pauvre ou riche. L'homme veut-il se lancer à la recherche de la vérité? Les sens peuvent le tromper et le trompent en effet à chaque instant. La raison semble lui donner des connaissances plus certaines; mais qui lui prouve qu'elles sont réellement certaines? Interroge-t-il le témoignage des autres hommes? L'histoire lui apprend que sur la même question les hommes de tous les temps, de tous les pays ont adopté des opinions contradictoires. Pour ne signaler que deux grandes divisions, les Orientaux

et les Occidentaux ont toujours été séparés par des divergences profondes, soit en politique, soit en religion, soit en philosophie. Où est donc la vérité? Il y a bien certaines réalités que l'on peut saisir par l'observation, des phénomènes que l'on peut constater, mais ce ne sont là pour ainsi dire que des surfaces; on n'atteint pas le fond même. La physique démontre les lois de la lumière et de la chaleur; mais la cause première lui échappe. Il en est de même de presque toutes les sciences naturelles : elles recueillent et enregistrent des faits, mais le principe générateur de ces faits leur échappe. On a beaucoup admiré la célèbre définition de Bichat : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Qu'est-ce autre chose qu'une pure tautologie? On pourrait allonger cet inventaire de nos impuissances, et certains philosophes se sont donné cette triste joie. La conclusion des sceptiques est celle-ci : « Toute connaissance certaine est interdite à l'homme; il n'y a rien de certain, rien de faux, rien de vrai, rien de bien, rien de mal, rien de défendu, rien d'obligatoire. » Quelques-uns même sont allés jusqu'à nier absolument la valeur du témoignage des sens et l'existence des objets extérieurs. Le célèbre Pyrrhon faisait semblant de ne pas voir les charrettes dans la rue et s'y serait heurté de front, si des disciples moins conséquents ne l'eussent détourné.

Hâtons-nous de dire que Montaigne n'appartient pas à la classe des purs sceptiques, philosophes peu sincères et fort prétentieux. C'est un Français; il a du bon sens. Il ne doute ni de son existence ni de celle des objets extérieurs; de plus, c'est un homme prudent, circonspect, qui ne veut pas compromettre la tranquillité dont il jouit. Né dans un pays catholique et monarchique, il fait profession pu-

blique de catholicisme et d'obéissance au souverain. Que sur ces deux points si importants ses sentiments secrets aient été en parfait accord avec sa manière d'agir, je ne voudrais pas en jurer; il serait même facile de relever ici et là dans son ouvrage telle insinuation sous forme naïve et légèrement perfide qui trahit un scepticisme latent; mais du moins il n'avait pas les opinions diamétralement contraires.

Ce qui l'en éloignait surtout, outre le danger qu'il y aurait eu à les manifester, c'est qu'elles étaient affirmatives, tranchantes, prétendaient être la vérité absolue. Or pour lui la vérité absolue était interdite à l'homme. Il ne pouvait supporter cette arrogance qui prétend imposer des décisions pour le moins fort contestables. « L'homme, disait-il, est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant; il est malaisé d'y fonder un jugement constant et uniforme. » Il se prétend le roi de la nature; à l'en croire, c'est pour lui que roulent dans les cieux les flambeaux célestes, que la mer accomplit ses mouvements; « cette misérable et chétive créature se dit maîtresse et « empereur de l'univers, duquel il n'est pas en sa puis- « sance de connaître la moindre partie, tant s'en faut de « la commander.... Qui lui a scellé ce privilége? Qu'il « nous montre lettre de cette belle et grande charge. » Que ne rentre-t-il plutôt en lui-même, et, au lieu de se guinder sur le trône sublime de la création, qu'il compte ses misères, ses folies, ses incertitudes, ses ignorances; qu'il cesse de se préférer aux bêtes qui le valent bien, car leur instinct est plus sûr que cette orgueilleuse raison si prompte à errer. Est-ce à dire pour cela qu'il affirme que l'homme ne sait rien, ne peut rien? Non pas. Il prétend seulement qu'il

n'a pas le droit de rien affirmer, ni dans un sens ni dans l'autre; que sa véritable devise est non pas : « Je ne sais pas, » mais : « Que sais-je? » ce qui est le doute même du doute.

Voilà une singulière et triste conquête de la raison humaine par elle-même. Quel peut être l'état d'un être qui s'est réduit lui-même à une telle abdication ? Pour Montaigne, « le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite. » — Quelle illusion ! Croire est un besoin de la nature humaine, besoin impérieux, qui est la source même de l'héroïsme, du dévouement, de tout ce qu'il y a en nous de noble et de grand. La foi est le plus puissant aiguillon de l'âme; qu'on l'appelle religion, patriotisme, amour, science, humanité, c'est par elle que le genre humain a créé ses titres d'honneur et semé à travers les siècles la trace lumineuse des glorieux exemples. Pas une grande action, pas une belle découverte qui n'ait son principe dans une croyance absolue, qui ne soit un acte de foi. C'est la foi qui fait les martyrs, les héros, les bienfaiteurs de l'humanité. — Peut-être, reprend Montaigne, mais c'est aussi la foi qui fait les tyrans et les persécuteurs, les Philippe II, les Calvin, les Ligueurs, les Jacques Clément et tant d'autres. — D'accord, seulement la conscience du genre humain ne s'y trompe pas. Elle distingue les héros de l'humanité, les défenseurs d'une cause juste, de la liberté sous toutes les formes par exemple, d'avec ceux qui n'ont songé qu'à imposer une volonté tyrannique. Les Socrate, les Sidney, les Caton, les Galilée, les Vincent de Paul, voilà ses héros. Ceux-là étaient les représentants non d'une opinion du jour, non d'une secte intolérante, mais de la vérité, de la liberté, de la justice, de l'humanité

Ce ne sont pas là de vains mots, quoi qu'en disent les sceptiques; car ces mots ont trouvé dans tous les siècles des échos dans toutes les âmes; ils ont survécu dans le naufrage qui a emporté tant d'empires, renouvelé en tant de lieux la face du monde. Les tyrans eux-mêmes, les éternels ennemis du droit, ont sur les lèvres ces mots sacrés; leur main sanglante essaye d'arborer le drapeau du droit; ils n'osent tenter d'accomplir leurs œuvres de ténèbres et d'iniquités qu'en se disant les apôtres de la lumière et de la justice. En admettant donc que l'homme, créature bornée et misérable, ne puisse s'élever à la connaissance complète des choses de la nature, que bien des problèmes restent pour lui enveloppés de nuages, il y a une chose dont il ne peut douter : c'est l'existence de la morale qui est universelle, obligatoire, que la conscience nous révèle directement, dont les lois humaines sont la sanction, incomplète ici-bas, en attendant l'épanouissement de l'éternelle et incorruptible justice.

Malgré cette grave lacune, on éprouve pour le scepticisme de Montaigne une certaine indulgence; voici pourquoi. Parmi tous ces furieux, tous ces fanatiques qui se déchirent et déchirent le monde, le philosophe élève la voix en faveur de la tolérance. Il ne le fait pas à la façon d'un L'Hôpital, en se jetant courageusement entre les partis armés : cet héroïsme ne va point à sa nature, mais il ébranle cette intrépidité d'assurance, cette orgueilleuse prétention de posséder la vérité absolue qui poursuit et frappe comme rebelles et opiniâtres ceux qui pensent autrement. Êtes-vous bien sûrs, dit-il aux fanatiques, de ne pas vous tromper ? Êtes-vous bien sûrs que vos adversaires se trompent? Rien n'est plus douteux. Soyez donc plus mo-

destes, supportez les contradictions, ne prétendez pas prouver le fer à la main, avec des bourreaux et des bûchers, que votre opinion est la seule vraie. Supportez-vous les uns les autres. — Rien de plus nouveau alors qu'un tel langage, rien de plus opportun. Les cerveaux exaltés, bouillonnants, sont près d'éclater; le livre de Montaigne est comme une douche d'eau froide qui les rafraîchit. N'oublions pas d'ailleurs que cette aversion naturelle pour l'intolérance lui a inspiré d'éloquentes protestations contre une de ses formes les plus hideuses, la torture; que cet esprit libre de préjugés n'a pas craint de substituer à la grossière et dure éducation qu'on donnait de son temps le plan d'une éducation plus humaine et plus libérale; que si l'on n'apprend pas à son école le dévouement et l'héroïsme, on y puise la haine du fanatisme et de la cruauté. Jamais il n'aura prise sur les grandes multitudes; on ne les entraîne qu'en les échauffant et par la foi; mais les peuples n'auraient pas trop à se plaindre si ceux qui les gouvernent apprenaient chez Montaigne à croire un peu moins à leur propre infaillibilité, un peu plus aux droits des autres.

Je m'aperçois un peu tard que je n'ai encore rien dit de son ouvrage. Il parut en 1580, et porte pour titre *Essais*, titre fort modeste, très-nouveau alors, car tout le monde dogmatisait, tout le monde prétendait à la possession absolue de la vérité. C'est un livre fait au jour le jour, sans plan ni méthode, à la fois confidence, causerie, rêverie. Montaigne est renfermé dans sa *librairie* ou bibliothèque, endroit sacré où nul n'a le droit de venir le relancer. La veille, il a lu tel passage de Sénèque ou de Plutarque; il a entendu telle conversation, il a appris

telle nouvelle; là-dessus son imagination et sa mémoire qui est merveilleuse, quoi qu'il en dise, se mettent en mouvement; il trouve des rapprochements, des oppositions, des analogies; un fait en appelle un autre; la pensée s'épanche en toute liberté, vagabonde d'ordinaire. Tel chapitre, placé sous un titre bien déterminé (celui des *Coches* par exemple), tourne de tout autre côté, à l'aventure. Le mot de Balzac est très-vrai : « Montaigne sait bien ce qu'il dit, mais non ce qu'il va dire. » Cependant lorsqu'une question lui tient fort au cœur, il sait très-bien s'astreindre à une méthode rigoureuse, enchaîner ses arguments, conclure. Le chapitre des *Cannibales* est un modèle du genre. De même que dans l'*Apologie de Raimond de Sebonde* il prouve que les bêtes nous valent bien, il se complaît à propos des sauvages à rapprocher de notre civilisation dont nous sommes si fiers les mœurs, les coutumes, les usages de ces enfants de la nature. Ils ont la mauvaise habitude de manger leurs ennemis, cela est vrai, mais après tout tuer son ennemi pour le manger se comprend mieux encore que le tuer pour le tuer; et d'ailleurs les Espagnols, les Portugais, ces Européens, ces civilisés, ces chrétiens, que font-ils? Ils enterrent leurs ennemis vivants, debout, et prennent les têtes pour cibles à leurs balles. En résumé, les cannibales nous valent bien, ou plutôt nous vaudraient bien; — « mais quoi! ils ne portent pas de haut-de-chausses ! » — Voilà le trait final, ironique et perçant à la française.

Nous possédons peu d'écrivains d'un tour aussi vif et aussi original. Il a l'abandon exquis, le naturel, la grâce, la finesse; son imagination est rapide, poétique, pitto-

resque. Il est exempt de toute emphase, ne déclame jamais : son goût ne le porte point à plaider telle ou telle cause, à faire illusion sur la valeur des arguments : il est désintéressé et sincère. C'est un esprit très-curieux, qui cherche librement, et nous invite à chercher avec lui. Nous le suivons sans défiance, car à chaque instant il nous rappelle que nous ne sommes pas forcés de le suivre, qu'il ne sait pas au juste où il va, et qu'il ne peut avoir la prétention de nous guider. — De tout cela s'est formé un style éminemment personnel, d'une saveur pénétrante, semé d'images variées et d'un relief saisissant. Pour rendre les moindres nuances d'une pensée toujours en éveil et chercheuse, il a créé une langue qui n'est qu'à lui, qui réunit tous les contrastes, prend toutes les allures, tous les tons, sans pruderie, sans affectation, ne répudiant rien de ce qui lui plaît : « Si le français n'y peut arriver, que le gascon y arrive. » — Et ailleurs : « Le parler que « j'aime est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à « la bouche, un parler succulent et nerveux, court et « serré, non tant délicat et peigné que véhément et brus- « que, plutôt difficile qu'ennuyeux, éloigné de l'affecta- « tion, déréglé, décousu et hardi. »

Tel qu'il est, c'est un des plus excellents représentants des qualités les plus aimables de l'esprit français. Il a une personnalité bien accusée, qui se montre, mais sans déplaire; il a la franchise, la libre allure : il ne monte jamais bien haut, de peur de trébucher ; mais dans la région moyenne où il se tient, il est à l'aise, se joue dans la lumière; il ne transporte pas, il n'échauffe pas, mais son bon sens et son impartialité sont une jouissance pour l'esprit. Son charme principal pour nous, c'est qu'il est à

notre niveau; on le croit du moins, et on lui sait gré de nous le faire croire.

MALHERBE

Retour à la poésie. — Les derniers disciples de Ronsard. — Desportes et du Bartas. — La réforme littéraire opérée par Malherbe.

Rien de plus difficile, de plus impossible même à établir que des divisions chronologiques rigoureuses dans le champ de la littérature. Qui pourrait déterminer exactement où finit le XVI^e^ siècle, où commence le XVII^e^ siècle? Les dates ici sont d'un faible secours, et souvent bien trompeuses. Ainsi la plupart des ouvrages de d'Aubigné sont composés après l'an 1600, et cependant qui hésite à rattacher d'Aubigné au XVI^e^ siècle? Par contre, Malherbe, bien qu'il ait commencé à écrire sous le règne de Henri IV et qu'il soit à peu près du même âge que d'Aubigné (cinq ans de différence, 1550-1555), nous apparaît comme un auteur du XVII^e^ siècle. C'est que nous subordonnons les décisions de la chronologie, si respectables qu'elles soient, à l'idée générale que nous nous formons, non d'une période exacte de cent années, mais d'une époque marquée par un caractère spécial, un génie qui lui est propre. Cette division même, bien que plus conforme à la nature des choses, offre encore des difficultés. Il arrive souvent en effet, et c'est ici le cas, qu'entre deux grandes époques littéraires, d'un caractère bien déterminé, il y a place pour une période intermédiaire qui, par son caractère

mixte, se rapproche à la fois de celle qui précède et de celle qui suit. Au point où nous sommes parvenus, par exemple, le XVI^e^ siècle peut être considéré comme fini, et nous n'entrons pas encore dans le siècle dit de Louis XIV. Il y a là une période de près de cinquante années (1590-1636) qui flotte pour ainsi dire entre les deux, se rattachant par l'esprit et le goût tantôt au mouvement qui finit, tantôt à celui qui commence. Les périodes de ce genre sont fort intéressantes à étudier, mais plutôt dans le cabinet que dans un cours public. Les œuvres et les personnes n'ont ni le relief ni la forte originalité des époques créatrices; le mouvement général est indécis, les tendances souvent contradictoires; de là l'embarras de la critique qui ne peut ramener les sujets de ses études à cette unité si commode et si chère au goût français.

C'est aux écrivains de cette période de transition que je consacrerai les dernières études de ce volume. Commençons par la poésie.

Ronsard survécut à la plupart des poètes de la Pléiade, qui moururent presque tous fort jeunes, comme consumés par l'ardeur de leur âme. Que d'enthousiasme et de labeur dépensés dans des œuvres vides de sentiment et d'idées! Le souci minutieux de la forme, la passion des oripeaux mythologiques, et aussi, il faut bien le dire, l'esprit courtisanesque, le désir de plaire aux Valois, d'obtenir d'eux des abbayes et des pensions, l'inintelligence de la grande époque où il leur était donné de vivre, frappèrent d'une sorte de paralysie les dons les plus heureux. Il y eut avortement. Pas une œuvre forte, sincère, animée du souffle puissant qui emportait tout, ne sortit de ces officines de vers commandés et payés fort cher pour la

plupart. Chacun d'eux s'imaginait s'élever d'autant plus aux cimes du Parnasse qu'il s'éloignait plus du vulgaire et se rapprochait des rois. Les rois et les princes d'alors, nous les connaissons : ce sont les Valois et les Guises, tristes héros. Ronsard le premier avait subi cette sujétion, l'avait même recherchée ; mais Ronsard ne pouvait être un courtisan parfait, d'abord à cause de sa surdité : à la cour, il faut entendre à demi-mot ; il avait de plus une certaine élévation native, un respect de la muse, un goût sincère pour le noble et le grand. Il les plaçait souvent où ils n'étaient pas ; il était sujet à louer à tort et à travers ; mais jamais il ne se fit le chantre complaisant des turpitudes royales ; jamais il ne jeta la pourpre de ses vers sur les fantaisies basses et dépravées de ses protecteurs.

Desportes fut moins scrupuleux. Boileau le loue d'avoir été *plus retenu* que son maître. Il faut entendre le mot dans un sens purement littéraire. Desportes est en effet plus simple, plus clair, plus uni que Ronsard ; mais sous cette douceur et cette facilité, quelle platitude morale ! Le poète, on le sent, a respiré tout jeune, en Italie même, cette pénétrante corruption qu'il retrouvera au Louvre et dont il vivra. Il est tout imprégné de ce parfum si précieux alors, écœurant aujourd'hui. Spirituel et prêt à tout pour réussir, il choisit dans les poètes italiens tel épisode qu'il paraphrase et accommode au Valois régnant ; celui-ci se reconnaît et paye grassement l'habile rimeur qui a surpris le secret de la faiblesse royale. Desportes est à l'affût des passions de ses maîtres ; il les voit naître, il les encourage, il les glorifie ; il présente à ces âmes malades le poison de ses vers adulateurs et achève de

les enivrer. Aussi est-il comblé de biens; les abbayes pleuvent sur sa tête; recherché, goûté, caressé, c'est un homme indispensable. Le dernier des Valois est-il tombé sous le poignard de Jacques Clément, Desportes lance le dernier outrage à cette famille qui l'a fait opulent. La vieillesse vient et impose au bénéficiaire une sagesse relative. Pour faire pénitence, il se met à traduire les Psaumes, pénitence à bon marché, mortification pour les lecteurs. La mort se présente : on pourrait croire qu'il s'y est préparé dans la retraite forcée que lui imposent l'âge et la disparition des Valois, il n'en est rien. Il s'écrie avec amertume : « J'ai trente mille livres de rente et je meurs ! »

Desportes est élégant dans ses vers, harmonieux, facile, mais aussi très-monotone. Rien de plus fastidieux d'ailleurs que la lecture d'un recueil de sonnets; c'est une gymnastique d'écureuil tournant dans sa cage. Desportes y réussit assez bien; il a du naturel et de la grâce. Il ne trébuche pas, comme Ronsard, car il ne se tient jamais dans les hauteurs.

Tout autre est le Gascon Guillaume de Salluste, sieur du Bartas. Par la forme de son style, c'est un pur Ronsardiste; il renchérit même sur les défauts du maître. Son excuse, c'est qu'il vit en province; le goût et la mesure y sont choses très-rares. Quand les modes de Paris y pénètrent, elles se déforment aussitôt, prennent un air et une tournure à part. Il y a en toutes choses une certaine limite fixée par le goût que la province n'a jamais pu attraper; elle est toujours en deçà ou au delà. Notre du Bartas, en sa qualité de Gascon, ne manqua pas d'aller au delà du ronsardisme permis. Dès l'âge suivant,

il n'est plus mentionné que parmi les grotesques. On invente même des anecdotes ridicules à ses dépens. On le représente se mettant à quatre pattes dans son cabinet, soufflant, hennissant, ruant, pour imiter le cheval et le peindre ensuite d'après nature. Du Bartas, brave soldat, fidèle compagnon du Béarnais, et qui mourut jeune encore de blessures reçues en combattant, savait ce que c'est qu'un cheval. Après l'anecdote, des vers déplorables, il faut bien le reconnaître, mais il faudrait en citer d'autres. Le poète veut peindre la douceur du chant de l'alouette :

> La gentille alouette avec son tire lire
> Tire l'ire (la colère) à l'iré, et tirelirant, tire
> Vers la voûte du ciel; puis son vol vers ce lieu
> Vire et désire dire adieu, Dieu, adieu, Dieu.

Malgré ces puérilités (il y en a d'autres), il y a en du Bartas l'étoffe et l'âme d'un poète. Et d'abord il possède ce qui manque à tous ceux de cette école, la conviction sincère, profonde. C'est un calviniste fervent, pur dans sa vie et dans ses mœurs, d'humeur fière et indépendante. Il ne chantera pas les vains et corrupteurs plaisirs du siècle, il n'abaissera pas son art à célébrer les vertus mensongères des rois. C'est l'œuvre de Dieu, la création, qui lui donnera la matière de son poème. Sous le titre de *la Semaine*, il déroule, dans une série de tableaux souvent éclatants de couleur, les merveilles que la main de Dieu a semées dans le monde, les innombrables bienfaits dont l'homme est redevable à la bonté divine. Parfois, au milieu de ces peintures qui nous reportent au berceau même du monde, on sent vibrer l'accent ému du huguenot persécuté dans sa foi, mais

toujours ferme et confiant en Dieu. Le poète vient de décrire les scènes grandioses du déluge, et l'arche sauvée miraculeusement ; sa pensée se reporte à la Saint-Barthélemy, et il s'écrie :

O Dieu ! puisqu'il t'a plu tout de même en notre âge
Sauver ta sainte nef du flot et de l'orage,
Fais que ce peu d'humains qui s'appuyent sur toi
Croissent de même en nombre et plus encore en foi !

Comme Bernard Palissy, il sent et admire le mouvement éternel de la nature et le renouvellement infini des choses :

De vrai, tout ce qu'on voit au monde de plus beau
Est sujet au travail ; ainsi la flamme et l'eau,
L'une à mont, l'autre à val, est toujours en voyage.
. . . . . .
Le ciel cessera d'être en cessant de courir.

Et par un éloquent retour à l'homme :

La vertu n'est vertu que quand elle est en peine.

Quoi de plus noble et de plus touchant que les vœux exprimés par le poëte dans ces vers !

Puissé-je, ô Tout-Puissant, inconnu des grands rois,
Mes solitaires jours achever par les bois !
Mon étang soit ma mer ; mon bosquet, mon Ardene ;
La Gimone, mon Nil ; le Sarrapin, ma Seine ;
Mes chantres et mes luths, les mignards oiselets ;
Mon cher Bartas, mon Louvre, et ma cour, mes valets.
. . . . . .
Ou bien, si mon devoir et la bonté des rois
Me fait de leur grandeur approcher quelquefois,
Fais que de leur faveur jamais je ne m'enivre,
Que, commandé par eux, libre je puisse vivre ;
Que l'honneur vrai je suive et non l'honneur menteur,
Armé comme homme franc, et non comme flatteur !

Il appartient à cette élite de chrétiens austères qui, même dans le tumulte des camps, cherchent et trouvent une

heure pour le recueillement et la méditation. Ils ont jailli d'une âme haute et pure les deux vers que voici :

Donnons donc quelque trêve aux profanes labeurs,
Et laissons travailler l'Éternel dans nos cœurs.

Ce dernier vers est sublime. Je ne l'ai vu cité nulle part.

Malgré tous ses défauts, et peut-être même à cause de ses défauts, le poème de du Bartas fut accueilli avec la plus vive admiration. Il y en eut jusqu'à vingt éditions en trois ans. Ronsard lui-même put craindre un moment que cet astre nouveau éclipsât le roi de la Pléiade. Dix ans après, le pauvre du Bartas était tombé dans l'oubli. Sa renommée ne fleurissait plus qu'au delà du Rhin, chez les Allemands, qui le déclaraient et le déclarent encore le premier de tous nos poètes. Il est vrai qu'ils ne goûtent ni Racine ni Molière.

Dans les dernières années du XVI^e^ siècle, Henri IV demanda au cardinal du Perron, alors diplomate, et qui avait fait tous les métiers, y compris celui de poète, pourquoi il ne faisait plus de vers; du Perron répondit qu'il ne fallait plus que personne s'en mêlât après un gentilhomme de Normandie qu'on appelait M. de Malherbe. C'est le témoignage d'un contemporain, d'un homme qui devait s'y entendre, et, ce qui est plus significatif encore, d'un admirateur passionné de Ronsard, de celui qui avait prononcé l'oraison funèbre du chef de la Pléiade. Soixante ans plus tard, Boileau poussait ce cri du cœur :

Enfin Malherbe vint!...

Malherbe, c'est le port dans la tempête, le phare dans les ténèbres, c'est le libérateur, le sauveur, l'homme providentiel, comme on dit aujourd'hui. Toutefois le témoi-

gnage de Boileau est quelque peu suspect : n'est-il pas juge en sa propre cause? Malherbe, c'est lui; il y a du moins entre eux de bien étroites affinités de nature et de goût. Il est permis aujourd'hui, je suppose, de rabattre un peu de cette admiration. Si l'on cherche des comparaisons et des métaphores appropriées au sujet, on peut dire que Malherbe ce fut comme le carême avec son sage régime après les folies du carnaval, une sorte de diète salutaire après des excès. Trouve-t-on que c'est rabaisser la gloire du chef d'école? J'emprunterai au langage des poètes une image qui leur est chère et je dirai : Ronsard et ses amis s'étaient précipités à l'escalade du Parnasse; ils le voulaient gravir d'un élan et sans reprendre haleine; ils retombèrent épuisés à mi-côte. Malherbe survient, qui leur dit : « Insensés, ce n'est point ainsi que se font telles « ascensions. Au lieu de piquer droit à la cime, il fallait « prendre ce petit sentier qui se déroule en spirale sur les « flancs du mont sacré : plus long sera le voyage, mais « moins pénible et plus sûr. » Seulement le sentier ne va pas jusqu'au sommet. Voilà ce dont Malherbe ne s'était pas avisé, et peut-être après tout s'en souciait-il médiocrement. Mais laissons ces images toujours inexactes par un point et insuffisantes. Ce qui est incontestable, c'est que Malherbe fut un réformateur. Il le fut, il voulut l'être. Tel il se présenta d'abord, tel il se maintint jusqu'au bout de sa longue carrière. Il fit école et voulut faire école; il enseigna, dogmatisa, censura, et cela toute sa vie et à l'heure même de sa mort. Comme il allait rendre le dernier soupir, son oreille fut choquée d'une locution vicieuse échappée à la femme qui le veillait; il corrigea la faute et mourut plus tranquille.

C'est par là qu'il attira d'abord l'attention des contemporains, et cela bien avant d'avoir rien produit. On le vit au Louvre biffant et raturant sans pitié un exemplaire de Ronsard, le poète des rois, le roi des poètes. Il n'épargnait pas non plus Desportes, quoique plus simple et plus naturel. Il était homme à jeter en face aux gens les vérités les plus désagréables. Ainsi dînant un jour chez Desportes alors fort âgé, celui-ci voulut se lever pour aller chercher un exemplaire de ses *Psaumes* et l'offrir à son hôte. — « Laissez cela, laissez cela, lui dit Malherbe, votre potage vaut mieux que vos *Psaumes*. » Ses biographes, Racan et Tallemant des Réaux, rapportent une foule de boutades de ce genre. C'est le côté le plus saillant de son caractère, ce que l'on peut appeler sa vocation. Malherbe en effet se crut chargé d'une mission, et il le fit croire. Il s'imposa à ses contemporains. Il n'est pas facile de prendre un tel rôle, de persuader aux autres qu'on y a droit et de le garder jusqu'à la mort. Il faut une foi robuste en soi-même et en son œuvre; il faut de plus fournir les preuves de sa mission. La foi ne manqua jamais à Malherbe; quant aux preuves, si elles parurent suffisantes aux contemporains (pas à tous), il est peut-être permis aujourd'hui de les réduire à leur valeur.

Ce qu'il importe de reconnaître tout d'abord, c'est qu'il est bien l'homme de son temps. Partout alors se manifeste un besoin énergique de réformes, d'ordre, de discipline. Henri IV et Sully se mettent vaillamment à l'œuvre, débrouillent le chaos, jettent les bases d'une France nouvelle. Après les saturnales de la Ligue, le tempérament du pays se rassoit; on goûte l'autorité, on court au-devant d'un pouvoir réparateur; on est prêt à faire à la paix

des sacrifices de tout genre, y compris celui de la liberté! Malherbe représente dans la littérature ce mouvement général des esprits. Il est parfaitement préparé à prendre ce rôle, par son âge d'abord; ce ne sont pas les jeunes gens qui arborent le drapeau de la règle, de la méthode; Malherbe a quarante-huit ans quand il se met à l'œuvre, âge excellent pour un législateur. De plus, c'est un Normand : il a de naissance un penchant à faire le procès aux gens; comme ses compatriotes, il est scrupuleux sur le choix des termes, ergoteur, chicanier. En sa qualité d'homme du Nord, il n'aime pas ceux du Midi, les Gascons surtout, qui fourmillent à la cour, l'infectent de leur jargon. Malherbe leur résistera en face, annoncera hautement son intention de *dégasconner* la cour. Médiocrement instruit, absolument incapable de rien comprendre à l'éclatante et facile poésie des Grecs, ne goûtant guère parmi les Latins que les moins Grecs et les plus Français, Ovide, Juvénal, Stace, il proscrira sans pitié l'imitation de Pindare, secouera avec mépris la friperie de pourpre dont Ronsard a affublé la muse française, et déclarera hautement qu'il faut aller chercher la vraie langue du pays, non sur les rives du Permesse, mais sur les bords de la Seine et parmi les crocheteurs du port au Foin. — Le bon sens un peu lourd et même trivial, quand il est relevé d'une certaine vivacité brusque, a toujours charmé les Français.

Il ne faut pas être rigoureux avec lui, qui le fut tant envers ses devanciers, et lui compter uniquement comme mérites les défauts qu'il a évités : ce serait de l'injustice et on serait en droit de nous dire : « Comment un tel auteur s'est-il imposé à ses contemporains, et, ce qui est plus

grave, à la postérité? » Des qualités réelles et solides, il en a, et nous les mettrons en lumière de notre mieux; mais les grands dons, les dons naturels que rien ne supplée, ce je ne sais quoi qu'on appelle le génie, la libre et puissante inspiration, ce laborieux écrivain ne les a jamais possédés. Chez lui, l'invention est chétive, la fécondité plus chétive encore. Dans sa longue carrière de soixante-treize ans (1555-1628), il produit à peine un tout petit volume de vers. Les natures véritablement poétiques s'épanchent largement, incessamment; c'est une source qui ne peut tarir : tels Eschyle, Sophocle, Pindare, Shakspeare, Corneille, Hugo. C'est le premier signe auquel vous reconnaîtrez les favoris de la Muse. A-t-il du moins trouvé d'heureux sujets de ses chants? Rencontre-t-on chez lui quelqu'une de ces fortes et originales conceptions comme la *Divine Comédie?* Spectateur des horribles calamités qui dévastèrent son pays durant tant d'années, a-t-il été soulevé à son heure par un élan de généreuse indignation? A-t-il jeté dans un chant ému les douleurs d'un patriotisme inspiré? D'Aubigné les a connus, ces fiers transports, et son œuvre barbare et obscure nous remue profondément. Malherbe se laissa de bonne heure enfermer dans l'horizon étroit de la cour, et ne vit rien au delà. Il reçut des commandes et attendit des pensions. Prenez l'une après l'autre toutes ses odes; c'est comme un défilé de personnes royales, de princes et de ministres. C'est d'abord Henri IV, puis sa femme, Marie de Médicis, puis le dauphin, puis le second fils du roi, la femme du dauphin; après viennent les courtisans suivant l'ordre hiérarchique, Bellegarde et Concini, qu'il outragera après sa chute. Ce sont les événements du jour qui font les

frais de cette poésie : il y en a qui ne sont pas indignes de la muse; il y en a de misérables et de bas qu'il eût fallu laisser dans l'ombre. Que penser d'un poète qui chante la ridicule passion de son maître pour la princesse de Condé? Dans de tels sujets Malherbe se meut lentement, difficilement, mais régulièrement. Il n'est pas scrupuleux sur le choix des héros, mais il l'est sur le choix des termes, sur l'harmonie des vers, sur la pureté de la rime, l'ordonnance des stances. Telle ode lui coûta plus d'une année de travail, et arriva trop tard, comme celle au président de Verdun pour le consoler de la mort de sa femme; quand il la reçut, il était remarié et sans doute consolé.

On sait quel abus Ronsard et son école avaient fait de la mythologie. Il fallait être docte parmi les doctes, connaître à fond et dans les moindres détails tous les personnages, toutes les légendes de l'antiquité pour goûter et même pour comprendre les perpétuels emprunts de ces imitateurs obstinés : Malherbe, bien qu'il rompe avec ses prédécesseurs sur tant de points, n'a pas su s'affranchir entièrement de cette tyrannie des modèles. Il est plus facile de trouver des rapprochements que des idées, de se souvenir que de sentir. L'Olympe et le Parnasse, la terre, le ciel, la mer, les fleuves, les vents, la nature entière dans son infinie variété est peuplée d'êtres divins créés par le génie des poètes. Le père Le Bossu enseignera bientôt l'usage qu'on peut faire de *ces machines*. Malherbe en a abusé : au fond, c'est sa grande ressource dans l'embarras, et il est souvent embarrassé. Veut-il, par exemple, célébrer la venue en France de Marie de Médicis, la jeune femme de Henri IV, il débute d'une assez noble

façon (non sans se ressouvenir d'Horace : *Nunc thure et fidibus*) :

> Peuples, qu'on mette sur la tête
> Tout ce que la terre a de fleurs.

Puis de Marie de Médicis il passe à Cythérée, moins belle que la jeune princesse, à Phébé, qui lui cède en attraits, à l'Aurore, à toutes les déesses qui viennent s'incliner devant la splendeur de l'astre nouveau. Le dernier trait est d'une rare fadeur. Le mauvais temps ayant retardé la marche du navire, le poète n'hésite pas à attribuer ce retard à Neptune. Ce dieu sensible, et mal protégé contre les feux de l'amour par le froid des ondes, suspendit la course du vaisseau pour contempler plus longtemps l'incomparable beauté. Rien de plus sec, rien de plus pauvre et de plus vide que ce poème prétentieux. Un critique qui a fait de Malherbe une étude minutieuse, le juge dans les termes que voici : « Au lieu de cet insupportable amas de fastidieuse galanterie dont il assassine cette pauvre reine, un poète fécond et véritablement lyrique, en parlant à une princesse du nom de Médicis, n'aurait pas oublié de s'étendre sur les louanges de cette famille illustre qui a ressuscité les lettres et les arts en Italie, et de là en Europe. Comme elle venait régner en France, il en aurait tiré un augure favorable pour les arts et la littérature de ce pays. Il eût fait un tableau court, pathétique et chaud de la barbarie où nous étions jusqu'au règne de François Ier. Ce plan lui eût fourni un poème grand, noble, varié, plein d'âme et d'intérêt, et plus flatteur pour une jeune princesse, surtout s'il eût su lui parler de sa beauté moins longuement et d'une manière plus simple, plus

vraie, plus naïve qu'il ne l'a fait. Je demande si cela ne vaudrait pas mieux pour la gloire du poète et pour le plaisir du lecteur. Il eût peut-être appris à traiter l'ode de cette manière, s'il eût mieux lu, étudié, compris la langue et le ton de Pindare qu'il méprisait beaucoup au lieu de chercher à le connaître un peu. » — Qui parle ainsi? Un juge que Malherbe n'aurait pas le droit de récuser, André Chénier.

Venons aux beautés de Malherbe. Elles sont réelles, durables. Boileau lui-même, qui l'admire si sincèrement, ne lui a pas rendu pleine justice. Il a d'autres mérites que celui d'*une juste cadence;* il y a en lui autre chose qu'un réformateur de la langue et de la versification, bien que ce côté domine. Ce qui frappe tout d'abord, quand on sort de la lecture de Ronsard et de ses disciples, c'est la netteté, la fermeté de la pensée qui distinguent les poésies de Malherbe. Rien de flottant et d'indécis : il sait ce qu'il veut dire, et il le dit en termes sobres et exacts. Cela ne suffit pas, dira-t-on, pour constituer la beauté du langage poétique. Évidemment; mais à ces qualités essentielles il joint parfois deux mérites de premier ordre, la fierté de l'allure et l'éclat de l'image. Alors il est parfait. Les fameuses stances à du Perrier *sur la mort de sa fille* renferment bien des longueurs, bien des banalités; les souvenirs mythologiques les plus froids (Tithon et Archémore) y tiennent trop de place. Défaut bien plus grave, la note de la douleur personnelle que le poète attaque, résonne séchement, misérablement : lui-même avait perdu deux enfants, et le dernier était une petite fille de huit ans, l'âge même de la fille de du Périer. Il semblerait que ce deuil déjà ancien, mais remué tout à coup par la sym-

pathie dans les profondeurs de l'âme, dût vibrer et jeter une plainte éloquente. Il n'en est rien. L'inflexible logicien s'est proposé de consoler, il consolera quand même; et pour conseiller l'insensibilité, il se proposera en exemple :

De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus,
Et deux fois la raison m'a fait si bien résoudre
Qu'il ne m'en souvient plus.

Eh bien, malgré tous ces défauts, toutes ces sécheresses, toutes ces fausses notes de sentiment, les stances à du Perrier sont restées le plus beau fleuron de la couronne poétique de Malherbe. Pourquoi? Parce qu'elles renferment ces vers délicieux :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Vérité, harmonie, grâce mélancolique, je ne sais quoi de doucement ému et de résigné religieusement; tout ce qui caresse la sensibilité est là réuni. La strophe durera autant que la langue française. Il n'est pas jusqu'à l'heureux entrelacement de l'alexandrin et du vers de six syllabes qui ne produise l'effet voulu. C'est comme un abattement de l'âme qui s'élance et retombe. Malherbe est passé maître en cette science du rhythme : Ronsard avait ouvert la voie, mais avec effraction souvent; son successeur, moins hardi, mais plus sûr dans ses innovations, créa des formes lyriques qui devinrent définitives. Boileau ne semble pas avoir apprécié cette partie de l'œuvre de Malherbe : elle est considérable; et pour moi j'y vois son

plus sûr titre de gloire. N'est-ce pas lui qui a donné à la strophe de six vers, si chère à Lamartine, sa belle plénitude et son harmonieux contour? Combien elle est encore plus charmante, quand un reflet de la nature vient la colorer ?

L'Orne, comme autrefois, nous reverrait encore
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours ;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux états les heures consumées
Que les soleils nous seraient courts.

La voici encore, plus pleine et plus soutenue, couronnant sa majesté d'une double image.

Tu nous rendras alors nos douces destinées,
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Mais l'éclat, même tempéré, n'est pas le caractère ordinaire de la poésie de Malherbe. C'est surtout par l'énergique concision qu'il vaut. La prolixité fort embrouillée de Ronsard contre laquelle il réagit, le jeta tout naturellement vers la sobriété forte, parfois un peu sèche. Même dans les stances à du Perrier, en un sujet qui comportait, ce semble, un peu d'abandon, il fait effort pour resserrer la pensée, la présenter sous une forme presque abrupte mais expressive. Après le beau vers de tour facile :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,

un vers court, rapide, dur, comme l'arrêt du destin :

On a beau la prier :

puis une reprise énergique, avec image familière, d'autant plus saisissante :

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles

et le dernier trait, éloquent dans sa trivialité :

Et nous laisse crier.

Veut-on bien comprendre les rares qualités du style poétique de Malherbe, et cette raideur un peu sèche à laquelle il est sujet, qu'on relise avec soin sa *Paraphrase du psaume CXLV*. Il y a dans l'original, parmi de fortes et saisissantes images, je ne sais quoi d'abandonné et de mélancolique; on y sent une âme troublée qui s'épanche à Dieu, se livre, et peu à peu reprend courage, chante sa victoire, s'élève au-dessus du vain appareil des choses humaines qui la captivait ou l'effrayait. Il ne faut pas chercher dans Malherbe ces nuances de sentiment, cet ondoiement de l'émotion. Dans ce chant flexible et si varié, il n'a entendu et retenu qu'une seule note. Le mépris des faux biens de la terre, l'inanité de la puissance des grands, voilà ce qu'il chantera. Sa strophe, habilement coupée, présentera d'abord l'image des folles ambitions de l'homme; puis dans la seconde partie, le néant de tout cela. Quatre vers amples et majestueux d'abord, puis deux vers courts, tranchants, comme un arrêt impitoyable :

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir le mépris et ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

RACAN ET RÉGNIER

L'école de Malherbe. — Maynard et Racan. — Les dissidents. — Régnier.

Je reviens à Malherbe, non par l'effet d'une inclination particulière, mais par devoir, pour lui rendre ce qui lui appartient. Cet écrivain consciencieux occupe dans l'histoire de notre littérature une place énorme; pendant près de deux siècles on sent peser son influence. C'est comme un gardien jaloux qui tient les avenues de la poésie. Les belles strophes de *Polyeucte*, celles d'*Esther* et d'*Athalie*, sont jetées dans le moule créé par lui; c'est de lui que procède directement celui qu'on appela notre grand lyrique, Jean-Baptiste Rousseau. La Fontaine lui-même, ce génie si indépendant, le prit un moment pour maître.

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître,
Il pensa me gâter. . . . . .

L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait de ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés? J'en demeurai ravi;
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.

Dans les dernières années du XVIII^e^ siècle, André Chénier, ce poète si grec d'allure, si absolument différent de Malherbe, se livre à une étude minutieuse de ses procédés de style et de versification. Malherbe est encore à ce moment la seule autorité reconnue, le législateur souverain dont le code n'a pas été abrogé. Il faut bien le reconnaître, il fut et resta longtemps le représentant véritable du goût français en poésie. Ses qualités sont celles que nous jugeons les plus nécessaires, et nous sommes peu frappés des lacunes si graves de son génie. Imagination, abondance, éclat, sensibilité, les dons naturels en un mot, ne nous semblent pas choses indispensables. Avant tout, le bon sens, la justesse, la précision, voilà ce que nous exigeons des favoris de la Muse. Ce qui dépasse ce niveau honnête nous est suspect, nous effarouche. Aujourd'hui encore que de gens qui se refusent à admettre Hugo! Cette splendeur de poésie les blesse comme une offense personnelle : de quel droit porte-t-il ce bel habit quand nous sommes si piètrement vêtus?

Ce fondement de la gloire de Malherbe bien établi et hors de toute atteinte, replaçons le réformateur parmi ses contemporains; saisissons au passage quelques-uns de ses disciples immédiats, et donnons aussi la parole à ceux qui refusèrent de s'incliner devant lui. *Tout reconnut ses lois*, dit Boileau : il n'en est rien. Bien des protestations s'élevèrent, et les droits de l'inspiration libre, aventureuse même, furent éloquemment opposés au sévère Aristarque.

J'ai dit que Malherbe avait pris tout d'abord et gardé jusqu'à son dernier jour le rôle de réformateur de la langue et du style poétique. Il avait la vocation de l'enseignement, de la censure, si l'on veut, ne laissant jamais passer une locution impropre, une prononciation vicieuse, une métaphore déplacée ou excessive. Ses biographes, Racan et Tallemant des Réaux, rapportent à ce sujet une foule d'anecdotes. Auprès de cet enseignement exotérique pour ainsi dire, et que Malherbe promenait partout en même temps que sa personne, il y avait l'enseignement ésotérique, plus régulier, plus rigoureux. Il réunissait dans son humble logis six ou sept écrivains, apprentis poètes qui le reconnaissaient pour maître : à eux il distribuait les leçons de sa solide expérience et ses coups de férule ou de boutoir. On se rappelle ces jeunes poètes de la Pléiade, tout vibrants d'enthousiasme, l'âme débordante, rangés autour du docte Daurat, suspendus à ses lèvres. Celui-ci étale devant ces avides toutes les splendeurs des muses antiques, la pourpre et l'or et les diamants qui étincellent : ici la majestueuse et naïve épopée d'Homère où rayonnent les dieux mêlés aux héros; là le vol éclatant de l'ode de Pindare qui va parcourant les cités, les îles, les bourgades, faisant partout sa moisson de gloire, qu'il sème à pleines mains sur le monde hellénique ; tantôt la douce et mélodieuse chanson du vieillard de Téos, qui célèbre le printemps, les fleurs, les chœurs de jeunes filles; tantôt la grâce un peu maniérée, agréable cependant des scènes pastorales où se joue le pinceau de Théocrite. Sur toutes ces richesses qui tout à coup reparaissent au jour, l'essaim des butineurs se précipite, Ronsard en tête. C'est à qui emportera le plus vite la plus belle part des dépouilles antiques. Aucun

scrupule ne les arrête, aucune hésitation ; pas de chef morose qui sonne la retraite ou modère l'élan. Au contraire, ils s'encouragent, s'excitent les uns les autres, se félicitent de leurs conquêtes, tandis qu'au dehors retentit la fanfare éclatante de Du Bellay qui sonne la charge et les convie à l'assaut du Parnasse et du Capitole. Dans le petit cénacle que préside Malherbe, on se réunit pour se censurer. On dirait une assemblée de ministres huguenots se rendant les uns aux autres les réprimandes qu'ils ont répandues pendant la semaine sur le commun des fidèles. L'ordre du jour est réglé par le maître : ce sont invariablement des questions de langue, de grammaire, de versification. La discussion s'engage, Malherbe résume le débat et prononce la sentence. On lit ensuite quelques vers de tel ou tel membre de la compagnie. Contrairement à l'usage des réunions de ce genre, l'auteur subit plus de critiques qu'il ne reçoit de compliments. Chacun s'ingénie à relever telle ou telle impropriété de diction, une cacophonie, un enjambement illicite. Si Ronsard était comme le chef du chœur des poètes de la Pléiade, Malherbe est le pédagogue accepté des écoliers qu'il tient sous sa loi. Il n'a pas pour mission d'encourager leurs hardiesses, de stimuler leur élan, d'ouvrir à leur imagination les vastes et splendides espaces de l'idéal : il les surveille, les contient, les morigène, cherche à les rendre sages, mesurés, exacts, c'est-à-dire le plus possible semblables à lui-même, ce que font d'ailleurs tous les professeurs du monde. Seulement les professeurs ne sont pas poètes. Malherbe l'était-il réellement dans le sens élevé et sublime du mot? Il répétait volontiers qu'un bon poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles. Son dis-

ciple favori, Racan, l'a plus d'une fois entendu dire : « Voyez-vous, monsieur, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer est qu'on dise que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes; que nous avons eu une grande puissance sur les paroles pour les placer si à propos chacune en leur rang, et que nous avons été tous deux bien fous de passer la meilleure partie de notre âge dans un exercice si peu utile au public et à nous-mêmes. »

Peu nombreux furent les *écoliers* de Malherbe (c'est le mot qu'il employait), mais singulièrement dociles et respectueux. L'un d'eux, le président du présidial d'Aurillac, Maynard, souffrit toute sa vie (1582-1646) de deux grandes maladies, la pauvreté et la province. On peut en ajouter une troisième si l'on veut, plus grave que les deux autres : Maynard ne se résigna jamais. Les derniers vers qu'il écrivit sous forme d'épitaphe trahissent l'amertume d'un cœur ulcéré :

Rebuté des grands et du sort,
Las d'espérer et de me plaindre,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Malherbe estimait que de tous ses disciples Maynard était celui *qui faisait le mieux les vers*, mais qu'il *manquait de force*. Oui, Maynard *fait bien les vers*, mais quoi? il n'a pas d'idées, il n'a pas de souffle. On voit qu'il est absorbé par le soin minutieux de la forme et des détails, il s'y consume. L'inspiration qui vient souvent à mesure que l'on écrit et qui emporte l'œuvre d'un fier mouvement, comment se ferait-elle jour ? Ces tâtonnements perpétuels l'énervent et la tuent. La pensée du maître toujours pré-

sente glace l'imagination, brise les ailes de la muse. On aligne des vers corrects, harmonieux, bien tournés, qui échappent à la critique, mais n'enlèvent point l'admiration, ne remuent point le cœur. Maynard doit peut-être à Malherbe les qualités sérieuses de son style et de sa versification; mais qu'il a payé cher les leçons du maître ! Et n'est-ce pas cruel à celui-ci de reprocher son manque de force à un poète qu'il a dompté et comme paralysé lui-même? Disons-le cependant, nulle puissance au monde ne saurait dompter les natures véritablement originales et créatrices. Si Maynard a subi le joug, c'est que son front ne portait pas ce signe sublime des élus du génie. Il avait pour principe de *détacher* les vers, c'est-à-dire de renfermer dans chaque vers un sens presque complet, procédé d'écrivain consciencieux, qui soigne les moindres détails, mais qui se condamne forcément à la monotonie et à la sécheresse. La phrase poétique a besoin d'ampleur et de libre mouvement; il faut qu'elle s'épanche et nous emporte comme le courant du fleuve emporte la barque. Il y a dans Malherbe un certain nombre de strophes (pas beaucoup) d'une allure dégagée et fière; on aurait de la peine à en trouver dans Maynard. Qu'on se reporte à la strophe que j'ai citée :

En vain pour satisfaire à nos lâches envies
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris, à ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont comme nous sommes,
Véritablement nommes,
Et meurent comme nous.

Qu'on relise aussi les deux suivantes et que l'on rapproche de cette énergique poésie l'*Ode à Alcippe* de

Maynard, sur le même sujet. Ce sont les mêmes idées : ce qui diffère, c'est le rhythme d'abord, puis la phrase poétique et enfin l'expression. Sur ces trois points la supériorité de Malherbe est incontestable.

Voici les vers de Maynard :

La cour méprise ton encens;
Ton rival monte et tu descends,
Et dans le cabinet le favori te joue.
Que t'a servi de fléchir les genoux
Devant un dieu fragile et fait d'un peu de boue,
Qui souffre et qui vieillit pour mourir comme nous?

C'est la note favorite des poètes de ce temps. L'un d'eux, Colomby, reprochait à Malherbe de demander l'aumône un sonnet à la main. Ils en sont tous là; ce n'est qu'après mille déceptions à la porte même du tombeau, qu'ils redressent leur tête si longtemps courbée et font appel au jugement de l'avenir. Le dernier désenchantement leur rend un peu de dignité. Le pauvre Maynard en est un exemple assez triste. Prenons congé de lui en citant quatre vers d'un tour original et couronnés encore par une image à la fois ingénieuse et d'une amère éloquence.

La faveur des princes est morte;
Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

La destinée de Racan, autre écolier de Malherbe, fut moins malheureuse. Il était de naissance illustre, peu fortuné il est vrai, mais soutenu par l'espoir d'une riche succession qui ne lui fit pas défaut, celle de madame de Bellegarde. Page de Henri IV et de Marie de Médicis, il

suivait la cour dans ses voyages et se trouvait parfois réduit à mettre sa muse nécessiteuse aux gages du premier Mécène venu. A Tours, il fit des vers pour un commis qui les lui paya deux cents livres. Mais Dieu l'avait doué d'une humeur facile et accommodante. C'était un distrait, un rêveur, une âme simple et modeste. Ajoutez à cela une tournure un peu gauche, lourde même, une difficulté de prononciation qui prêtait à rire, mais une naïveté si franche et si inoffensive qu'il était aimé de tous, ne faisant ombrage à personne. De tels êtres sont faits pour être dominés : il suffit que quelqu'un veuille s'en donner la peine. Racan tomba tout jeune encore entre les mains de Malherbe qui s'en empara et ne le lâcha plus. L'écolier avait trente-quatre ans de moins que son maître (né en 1589), et il n'était que trop disposé par sa nature à accepter ses leçons et son joug. La tyrannie de Malherbe alla très-loin, puisqu'il l'empêcha de se marier, voulant le garder tout entier pour lui tout seul. Et, de fait, Racan ne se permit de prendre femme qu'après la mort de son propriétaire. Il était de ces gens à qui il faut toujours un maître. Il avait trente-neuf ans quand il en changea. Mais du moins il reconquit sa liberté de poète. Il put se permettre, par exemple, d'employer les nombres *cent*, *mille* dans un sens indéterminé, pour signifier *beaucoup*. Malherbe l'avait interdit. « Peut-être, disait-il, n'y en a-t-il que quatre-vingt-dix-neuf. » — Racan, qui rapporte cette singulière critique, ajoute naïvement : « Je n'osai m'en licencier qu'après sa mort. » — Voilà jusqu'où le réformateur portait la tyrannie. Encore un trait qui mettra en relief le contraste de ces deux natures. Racan lut un jour devant Malherbe une ode d'une grande beauté et que celui-

ci fut bien forcé d'admirer. Il se vengea du dépit qu'il ressentit d'être égalé, peut-être même surpassé par son élève, en ne lui signalant pas une faute grave qui déparait l'œuvre : Racan avait employé le mot *amour* dans deux sens différents, une fois comme divinité personnifiée, une autre fois comme sentiment. Mais s'il garda le silence avec Racan, il se dédommagea auprès d'autres et se plut à étaler la tache. Racan eût fait tout le contraire. Cette jalousie de Malherbe, on en retrouve partout des traces. Quand Balzac, son collaborateur dans la réformation de la langue, fut salué du titre glorieux de *grand épistolier français*, Malherbe laissa échapper cette maussade parole : « Ces badineries me sont venues à l'esprit, mais je les ai rebutées. » La vérité, c'est qu'il n'eût pu être ni Racan ni Balzac. Il était Malherbe, ce qui n'est pas peu de chose.

Revenons à Racan. On risquerait fort de se faire une idée très-inexacte de son génie si l'on s'en rapportait aux jugements des poètes de la génération suivante. Comment le judicieux Boileau peut-il saluer en lui un des représentants de l'épopée?

> Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
> Racan pourrait chanter à défaut d'un Homère.

La Fontaine, lui, le transforme en une espèce de séraphin de la poésie lyrique :

> Malherbe avec Racan parmi les chœurs des anges,
> Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges
> Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
> J'entendrai leur concert au céleste séjour.

Il faut descendre de ces hauteurs si l'on veut se mettre au vrai niveau de Racan.

Bien qu'il ait une note personnelle (nous verrons laquelle), l'originalité forte lui manque; il n'a rien d'un créateur. Au début de sa carrière poétique, il se range sous les lois de Malherbe, et à son imitation écrit des odes. Paresseux et fort ignorant [1], il condamne sur la foi du maître le *galimatias* de Pindare; incapable d'étudier dans le texte les auteurs latins, il s'inspire cependant d'Horace qu'il lit dans une traduction, et se met à l'œuvre. Il est à ce moment un pur disciple de Malherbe. — « Il a de la force, disait celui-ci, mais il ne travaille pas « assez ses vers. Le plus souvent pour s'aider d'une « bonne pensée il prend de trop grandes licences. C'est « un hérétique en poésie. » — Voilà l'anathème lancé. Mais il n'en est pas moins vrai que cet hérétique excita la jalousie de l'orthodoxe Malherbe. Dans sa *Consolation à M. de Bellegarde sur la mort de son frère, M. de Termes*, Racan avait touché les hautes cimes. Il représentait ce mort illustre affranchi des misères terrestres, et contemplant des hauteurs étoilées les vaines agitations des hommes :

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux;
Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent à leur gré la Fortune et sa roue;
Et voit comme fourmis marcher nos légions
Dans ce petit amas de poussière et de boue
Dont votre vanité fait tant de régions.

C'est du Malherbe des meilleurs jours.

Mais le grand succès de Racan, il le dut à son poème *les Bergeries*, qui parut en 1625. — Ici, plus rien de

[1] Il avoue lui-même qu'il prit *Lycophron* pour un nom de ville, et dit un jour : Cassandre naquit à Lycophron.

Malherbe; Racan s'est émancipé, il fait l'école buissonnière. Seulement l'idée première n'est pas de lui car il faut toujours qu'il emprunte quelque chose à quelqu'un. Cette fois c'est à Honoré d'Urfé qu'il s'adresse, et c'est *l'Astrée*, le roman à la mode et dont nous reparlerons, qu'il imite. Ce genre déplorable de la *pastorale* fait à ce moment invasion dans la prose et dans la poésie. Il règnera pendant plus de vingt ans au théâtre; on semblera s'en fatiguer, puis il reparaîtra de loin en loin, comme une de ces maladies chroniques qui dorment perfidement pour vous ressaisir avec plus d'intensité. *Les Bergeries* de Racan ont la forme dramatique; ce sont des scènes prétendues rustiques qui se succèdent sans se suivre. Pas d'unité d'action, pas de gradation, pas d'intérêt; une série d'imbroglios absurdes, aucune vraisemblance, aucune vérité; un merveilleux ridicule qui mêle aux Druides les Vestales, la Bonne Déesse, les satyres, les sacrifices humains, les miroirs magiques, tout cela assaisonné d'une fade galanterie. Il est difficile de rien imaginer de plus ennuyeux et de plus faux que ces personnages impossibles, tous bergers ou bergères, mais bergers de salon ou de ruelle, tous amoureux, et s'épousant à la fin, à la grande confusion du traître obligé de confesser ses criminels artifices. Voilà la *pastorale* dramatique, pire encore que la simple églogue ou bucolique ou idylle. Les contemporains en furent ravis et les imitations pullulèrent. Cinquante ans après, Boileau semble encore subir le charme qui posséda la génération précédente; il décerne à Racan la palme de la muse champêtre :

> Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
> Racan chanter Philis, les bergers et les bois.

Notons en passant qu'il n'y a pas de Philis dans *les Bergeries.*

Qu'on me pardonne ce regain de sévérité à l'endroit de cette poésie que je ne puis supporter, je l'ai déjà montré ailleurs (voir *la Poésie*). Je condamne le genre; cela ne m'empêche pas d'apprécier, d'admirer même les détails heureux dont abonde l'œuvre de Racan. Si tout est faux dans le poème, lieux, personnages, action, il y a un sentiment vrai, que Racan n'a emprunté ni à Théocrite, ni au Tasse, ni à Guarini, ni à d'Urfé, c'est l'amour de la campagne. Ce sentiment, il le portait en lui, il en était pénétré. Assez gauche de sa personne, peu fait pour réussir à la cour et dans le monde, il se trouvait plus à son aise dans son manoir de la Roche-Racan, humble manoir, d'autant plus aimé. Tant que vécut Malherbe, le tyran ne permit à son écolier que de rares visites à la maison des champs, et l'écolier n'osait *s'en licencier.* Est-il téméraire de supposer que la fatigue de la vie mondaine d'une part, de l'autre ce profond désir de paix, de rêverie, de solitude rustique, désir toujours refoulé, inassouvi, tout cela se mêlant, a dicté à notre poète les belles *Stances à Tircis*, qui sont citées partout? C'est l'éloignement, c'est la privation qui donne aux objets, souvent aux personnes leur charme le plus pénétrant. Le bien qu'on a perdu ou qu'on désire, on en parle avec plus d'éloquence que du bien dont on jouit. La félicité, c'est comme le repos complet de l'âme; rien ne la sollicite plus à l'expansion. Elle semble comme fixée, absorbée en sa joie, la savourant, recueillie et silencieuse. Mais que l'espérance ou le regret la tiennent éveillée, aussitôt toutes les puissances de l'imagination se mettent en mouvement;

la souffrance s'avive, le cœur parle. Il ne serait pas trop difficile de deviner dans cette pièce de Racan, sous la couleur un peu indécise, générale, disons le mot, de lieu commun, le sentiment personnel qui se glisse, le moi qui vibre. Quoi de plus sincère que la première stance?

Tircis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer aux grés des flots notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

Courtisan peu fait pour réussir, maladroit et emprunté, que de fois il a dû se dire à lui-même : « Racan, il faut penser à faire la retraite! » La retraite pour lui, ce n'était pas la disgrâce déguisée, un exil où l'on emporte le poison des regrets, le dépit, le désir de reparaître sur la scène, de reprendre son rôle, d'éclipser les acteurs en vogue; non, c'était la libre possession de soi-même, la rêverie, le rien faire, la vie reposée, facile, sans soucis et sans intrigues :

Il laboure le champ que labourait son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits ;
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portrait.

Il faut relire la pièce entière, d'un mouvement si doux, qui berce la pensée et l'oreille. Je veux cependant citer encore la dernière stance, qui est comme le profond soupir de soulagement qui s'échappe d'un cœur longtemps oppressé :

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment ;
Vallons, fleuve, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Voilà la note personnelle, la véritable originalité de Racan. Ce tableau, il l'avait déjà esquissé dans ses *Bergeries*. Je détache du monologue du vieil Alcidor (acte V, sc. 1) les vers suivants, moins connus que les précédents et dignes de l'être :

En cet heureux état les plus beaux de mes jours
Sur les rives de l'Oise ont commencé leurs cours.
Soit que je prenne en mains le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissait ma famille ;
Et lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissait mon travail en finissant le jour,
Je trouvais mon foyer couronné de ma race,
A peine bien souvent y pouvais-je avoir place.
L'un gisait au maillot, l'autre dans le berceau ;
Ma femme en les baisant dévidait son fuseau.

Dans la dernière moitié de sa vie, Racan, qui était de l'Académie, mais qui ne put lire sa harangue, parce « qu'une

levrette l'avait toute mâchonnée, » eut la malencontreuse idée de se mettre à traduire ou plutôt à paraphraser les Psaumes. Il suivait l'exemple de Desportes, et bien d'autres firent comme lui, La Fontaine et Corneille en tête. Seulement Racan crut devoir « accommoder au temps présent » la poésie du roi David. Rien de plus bizarre, de plus faux que ce mélange d'idées, de sentiments, d'images, qui transforme Louis XIII en David et le Jourdain en la Seine. C'est dans cet ingrat labeur que se perdit ce qui restait de cet aimable talent. Le dernier éditeur de Racan, M. Tenant de Latour, dans une notice fort intéressante placée en tête du premier volume, suppose ingénieusement que la nature s'était essayée à deux reprises pour créer La Fontaine, et que Racan est la première ébauche, charmante déjà, mais incomplète. La Fontaine ne se serait pas récrié, Racan non plus, j'espère.

Tout chef d'école rencontre des adversaires. C'est même lui qui jette le gant, engage la lutte, refuse de s'incliner devant les dieux du jour. Ronsard et la Pléiade si vivement attaqués furent défendus faiblement, il est vrai. Malherbe prêtait le flanc. S'il était difficile, impossible même, d'éplucher ses vers un à un, de relever les impropriétés, les licences de style ou de versification; si l'on était obligé de reconnaître les mérites réels de netteté, de correction, de précision, en revanche on disait : « Quelle stérilité! Quoi! dans une carrière si longue ne produire qu'un maigre volume de vers laborieux! Il n'est pas malaisé d'éviter les imperfections, quand on remet vingt fois sur le métier le même ouvrage. Cela est méritoire assurément, cela indique une conscience scrupuleuse, mais enfin est-ce à ces signes que se reconnaît le véritable génie

poétique? Qu'on renvoie ce forgeron à l'atelier des Cyclopes, mais qu'il n'aille point se mêler au chœur des favoris des Muses. » Et l'on rappelait l'ode au président de Verdun, arrivée à terme si malencontreusement. D'autre part les brusqueries et les grossièretés de Malherbe révoltaient. Pourquoi insulter en face et dans sa propre maison le bonhomme Desportes? Ce censeur impitoyable, ce pédagogue, ce tyran des mots et des syllabes, comme l'appelait Balzac, ne semblait pas se douter qu'il y eût dans la poésie autre chose que le mécanisme des vers. Ronsard et ses disciples, qu'il raturait jusqu'au dernier mot, avaient après tout plus de génie naturel que lui. — Tout cela ne manquait pas d'à-propos : ce qui eût mieux valu encore, c'eût été une œuvre éclatante, de haute et puissante inspiration. Le soleil ne critique point les étoiles; il se montre et elles disparaissent. Cette œuvre ne parut point, et Malherbe garda son sceptre de réformateur et sa férule de pédagogue.

Il n'y aurait pas grand intérêt pour nous à lire les critiques des adversaires de Malherbe. Au fond, ils disent tous une seule et même chose. L'un d'eux, fort inconnu d'ailleurs, résume assez bien tous les griefs du parti. C'est Courval Sonnet :

> Ils disent que Malherbe ampoule trop son style,
> Supplément coutumier d'une veine infertile,
> Et qu'ayant travaillé deux mois pour un sonnet
> Il en demeure quatre à le remettre au net,
> Que ses vers ne sont pleins que de paroles vaines,
> Et de la vanité qui bout dedans ses veines;
> Qu'il est plat pour le sens et la conception
> Et pour le faire court, pauvre d'invention.

Voilà le grand mot lâché.

Un autre, Jean de Schelandre, vaillant homme et rimeur à ses moments perdus, décocha aussi son sonnet contre Malherbe. En voici les deux derniers tercets :

O censeurs des mots et des rimes,
Souvent vos pouces et vos limes
Otent le beau pour le joli !

En soldat j'en parle et j'en use,
Le bon ressort, non le poli,
Fait le bon rouet d'arquebuse.

L'attaque la plus sérieuse vint de Mathurin Régnier. Celui-là avait le tempérament d'un poète et, en revendiquant les droits de l'inspiration libre, il plaidait sa propre cause. Il avait d'ailleurs des griefs personnels contre Malherbe. Neveu de Desportes, il assistait au dîner où le vieillard reçut en face la grossière réponse : « Votre potage vaut mieux que vos Psaumes. » — Le lourd et impitoyable bon sens du pédagogue s'était aussi exercé aux dépens de Régnier. Un jour que celui-ci le consultait sur une épître de sa façon au roi Henri IV, épître où il représentait la France sous la forme d'une nymphe s'élevant dans les airs pour se plaindre à Jupiter du misérable état où elle se trouvait pendant la Ligue, Malherbe interrompit le jeune poëte pour lui demander « en quel temps cela était arrivé ; qu'il avait toujours de« meuré en France depuis cinquante ans, et ne s'était point « aperçu qu'elle se fût enlevée hors de sa place. » — Mais le grief véritable, profond, c'était l'antipathie de nature. Autant Malherbe aimait l'ordre, la règle, la discipline, autant Régnier était abandonné. Il l'était dans sa vie et dans ses mœurs bien plus que dans son style et son langage. Par une illusion assez bizarre, Régnier se

croyait de l'école de la Pléiade et au fond il était plutôt de l'école de Malherbe. Il n'a guère composé que des satires ; or, ce genre exige avant tout des qualités d'observation, des peintures énergiques et exactes. La satire est un miroir où revivent les mœurs d'une société ; le satirique emprunte aux réalités qu'il a sous les yeux la matière de son œuvre. Il ne se plonge point dans la contemplation de l'idéal ; ce n'est point un rêveur que mène sa fantaisie. Régnier est un peintre de mœurs ; il saisit au passage et d'une forte étreinte les vices et les ridicules qui s'étalent ; il est exact, précis, à plein relief ; et par là il se rapproche de Malherbe. Mais il a de plus que ce dernier la verve et l'éclat. Il a surtout un sentiment très-vif de la sublimité de la poésie ; ce n'est pas lui qui comparerait le poète à un joueur de quilles. Il a souvent fait de l'art des vers un triste usage ; mais on sent qu'il l'aime, qu'il y croit, qu'il souffre de le voir rabaissé à une sorte d'exercice mécanique. Si la vie eût été plus facile pour ce pauvre neveu du riche Desportes, s'il se fût moins abandonné à cette insouciance dont il fut la victime à quarante ans, s'il se fût imposé à lui-même cette discipline sévère qu'il observa comme écrivain (car il est très-pur), il compterait parmi les premiers ; et je ne sais même s'il ne tient pas sa place parmi eux. Je ne puis ici l'étudier comme il le mériterait, et c'est sa faute. Boileau le lui a déjà reproché ; mais toutes les réserves faites quant au fond, il faut reconnaître que la forme est supérieure ; que cette poésie est d'une fière venue, d'un coloris sobre et puissant.

Pour revenir à Malherbe, c'est lui que malmène vigoureusement Régnier dans sa satire IX^e^, adressée à

Rapin. Les arguments qu'il emploie ne sont pas tous d'égale force, ni même d'une grande force. Que dire par exemple de celui-ci? Malherbe est pauvre, Desportes était riche : donc les vers de Desportes valent mieux que ceux de Malherbe. Cela n'était pas fait pour convaincre Malherbe, mais il était mortifié. Il se vantait de faire des fautes de Desportes un livre aussi gros que le sien : fautes, s'écrie Régnier :

> Telles je les croirai, quand ils auront du bien,
> Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante,
> Leur don'ra comme à lui dix mille écus de rente,
> De l'honneur, de l'estime ; et quand, par l'univers,
> Sur le luth de David on chantera leurs vers;
> Qu'ils auront joint l'utile avec le délectable,
> Et qu'ils sauront rimer une aussi bonne table.

L'autre argument tiré de la tradition ne vaut guère mieux. Tout ce qui est stationnaire languit et meurt. Il est absurde de prétendre que nous devons essayer de refaire ce qu'ont fait nos pères. En accordant à Ronsard et à ses disciples tout le génie du monde, s'ensuivait-il qu'on dût se borner à suivre servilement leurs traces? Régnier est par trop conservateur. Lui qui est le véritable créateur de la satire en France, lui, un novateur, un génie original, il était malvenu à forger des entraves aux autres. Il est vrai qu'il dissimule son intolérance littéraire sous l'orthodoxie religieuse :

> Pour moi, les huguenots pourraient faire miracles,
> Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
> Que je ne pourrais pas croire à leur vérité.
> En toute opinion je fuis la nouveauté.

Ces réserves faites, Régnier a raison sur tous les autres points. Après une vive et éclatante peinture des préten-

tions orgueilleuses de ces nouveaux Aristarques, il caractérise ainsi leur œuvre :

Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
Epier si des vers la rime est brève ou longue
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant;
Et laissent sur le vert le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer; car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son.

Combien différente est l'allure des vrais poètes !

Où ces divins esprits hautains et relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés;
De verve et de fureur leur ouvrage étincelle,
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle.

Ils sont comme la parfaite beauté qui n'a pas besoin d'avoir recours à des artifices mensongers :

Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Vers délicieux.
Le grand poète rêve, médite, s'absorbe en son sujet :

Et quand on se sent ferme et d'une aile assez forte,
Laisser aller la plume où la verve l'emporte.
La verve quelquefois s'égaye en la licence.

Telle est en résumé cette protestation de Régnier : il faut la lire d'un bout à l'autre : malgré quelques longueurs, c'est une fort belle pièce, et cela vous remet un peu après

Malherbe. L'école romantique a revendiqué Régnier comme un de ses ancêtres : elle pouvait plus mal choisir ; mais elle a voulu découvrir en lui bien des choses qui n'y sont pas. La fort jolie pièce de Musset qui lui est consacrée est une agréable fantaisie, pas autre chose. Les vrais poètes ont toujours été de faibles critiques. On ne déroge pas impunément.

BALZAC

Sa personne, son caractère. — Son rôle de précurseur. — Il annonce Bossuet et Pascal.

On lit encore Malherbe, je dirai même qu'on doit le lire, que cela est obligatoire, si l'on veut avoir une idée de l'histoire de la poésie française ; et d'ailleurs son volume de vers est si mince ! Mais on ne lit plus Balzac. Si d'estimables arrangeurs de morceaux choisis ne donnaient dans leurs recueils l'hospitalité à quelques pages de Balzac (toujours les mêmes, hélas !), l'immense majorité des Français lettrés ignorerait jusqu'au nom de celui que ses contemporains saluèrent des titres glorieux de *grand épistolier, de restaurateur de la langue française*, de celui « dont on ne parlait pas simplement comme du plus éloquent homme de son siècle, mais du seul éloquent. » C'est Boileau qui s'exprime ainsi. Ronsard, si malmené au XVII^e^ siècle, si profondément oublié au XVIII^e^, a obtenu de nos jours comme un regain de gloire ; l'école romanti-

que a essayé de replacer sur son piédestal la statue du poète *trébuché de si haut*. On a publié de ses œuvres deux volumes d'extraits ; on en a même donné dans ces dernières années une édition complète en huit volumes, et elle a trouvé quelques acheteurs. Je ne conseillerais pas à un éditeur de s'exposer aux mêmes risques avec Balzac. C'est un écrivain non pas condamné, si l'on veut, mais oublié sans appel. M. Sainte-Beuve est parmi les modernes le seul, je crois, qui se soit arrêté un instant devant cette ruine. Dans cette promenade à travers les hommes et les choses qu'il a intitulée *Histoire de Port-Royal*, il rencontra Balzac sur son chemin ou crut l'avoir rencontré : de là deux chapitres fort agréables, fort instructifs aussi, dont je recommande la lecture. Je ne les referai pas ici, cela va sans dire, d'abord parce qu'il ne faut rien prendre à personne ; ensuite parce que je ne me place pas au même point de vue que M. Sainte-Beuve.

J'indique tout d'abord les raisons de l'oubli dans lequel est tombée cette grande gloire. Balzac ne fut pas un caractère, Balzac eut peu d'idées, et celles qu'il eut furent reprises par des écrivains de génie qui les marquèrent de leur empreinte. Bossuet et Pascal le dépouillèrent par droit de conquête. Il reste à Balzac le mérite de l'élocution ; mais ce n'est qu'un mérite relatif. Le style de Balzac est merveilleux quand on le compare à celui de ses contemporains ; il semble puéril si on le rapproche de celui des grands écrivains de la génération qui suivit. Voilà ce que je vais essayer de mettre en lumière.

Voyons d'abord le personnage. Vous chercherez vainement dans sa vie et dans ses actes un événement capital, une situation forte qui tout de suite révèlent un caractère.

Le XVI^e^ siècle les produisit en foule ; nous en retrouverons comme un regain au siècle de Louis XIV ; la période de cinquante années qui sépare ces deux grandes époques est terne et stérile. Il y a comme un affaissement des âmes après les luttes passionnées qui les surexcitèrent. Les fils des vaillants champions sont doux et pacifiques ; ils se reposent des fatigues sans nom qui ont éprouvé leurs pères, ils ont soif de paix, d'ordre, de servitude. Ceux qui prennent la plume écrivent pour écrire ; leurs devanciers n'écrivaient que pour jeter au dehors les ardeurs qui les dévoraient ; c'était pour eux l'unique moyen de ressaisir la vie active qui leur échappait, de continuer, même désarmés, le combat : tels Calvin, Montluc, d'Aubigné, Palissy, Ramus et tant d'autres. Elle a disparu cette forte génération née dans la guerre et pour la guerre. La paix détend les âmes et se fait aimer. Les hommes se rapprochent ; les réunions polies se forment ; on cherche à plaire ; les grands se font protecteurs des gens de lettres qui les érigent en connaisseurs. Pour se pousser à la cour, auprès des ministres et des hauts dignitaires, il faut avoir de la tenue, des opinions correctes, de la souplesse dans le caractère, et ne pas être ennuyeux. — Si Balzac avait possédé tout cela, il eût certainement réussi ; mais il lui manqua cette dose d'esprit et d'habileté requise pour mettre en lumière tout le reste. Malherbe, si adulateur dans ses vers, était brusque et tranchant d'attitude et de ton : aussi fut-il médiocrement payé de ses services. Balzac, qui ne marchanda pas les louanges à Louis XIII et à Richelieu, avait dans sa tenue quelque chose de raide et de hautain ; il vieillit et mourut dans une demi-disgrâce.

Il est né à Angoulême en 1597 [1]. Les habitants de ce pays ne manquent pas d'esprit ; ils l'ont moins vif, mais plus sûr que leurs voisins de la Gascogne ; on disait d'eux que leur devise était trois G : gueux, glorieux, gourmands. Balzac, médiocrement fortuné, de noblesse récente et contestée, dut chercher à faire son chemin dans le monde. A dix-huit ans il fit un voyage en Hollande avec le poète Théophile Viau, espèce de bohème, au cœur chaud, à la verve facile et déréglée, et qui mourut fort jeune après avoir été plongé dans les cachots du Châtelet. Balzac insulté, frappé même, fut bravement défendu par Théophile. Il l'oublia plus tard, lorsque celui-ci dénoncé par le jésuite Garasse, livré aux tribunaux comme impie, menacé du bûcher, fit appel à son ami. Balzac alors bien en cour eut peur de se compromettre ; non-seulement il abandonna Théophile, mais il le chargea. La réponse que lui fit le prisonnier est accablante. « Votre style, lui dit-il, a des flatte-« ries d'esclave pour quelques grands et des railleries de « bouffon pour d'autres. » La vanité sèche et artificielle de Balzac y est prise sur le vif : « Quand vous tenez « quelque pensée de Sénèque ou de César, il vous semble « que vous êtes censeur ou empereur romain. » — C'était un mauvais début dans la vie. Théophile renié, Balzac continua ses voyages ; seulement il se mit à la suite du cardinal de la Valette qui le mena à Rome. C'est de là qu'il écrivit ses premières lettres qui eurent tant de succès, et qui nous semblent si vides et si prétentieuses. Richelieu, alors évêque de Luçon et déjà tout-puissant, fut charmé du style de l'*épistolier*, et songea à assurer

[1] C'est la date fixée par le savant bibliothécaire d'Angoulême, M. Eusèbe Castaigne.

sa fortune. Balzac, au lieu de se tenir coi et d'attendre l'effet du bon vouloir du ministre devenu cardinal, lui adresse une belle épître louangeuse où se trouvait cette phrase : « Votre seul exemple aura tant d'autorité qu'il pourra faire revenir la face de l'Église à la pureté de son enfance. » — Ce n'était pas précisément pour la pureté de sa vie et de ses mœurs que Richelieu voulait être admiré. Il dut froncer le sourcil. Ce fut bien pis quand il en reçut une seconde, dans laquelle Balzac déplorait l'exil de la reine mère, exil commandé par le cardinal. — Il est difficile de pousser plus loin la maladresse. Qu'on en juge. — « Ce désordre que vous n'avez pas fait vous afflige infiniment, et je sais que vous voudriez de bon cœur que toutes choses fussent en leur place. *Je ne doute point que vous ne pleuriez l'infortune d'une maîtresse* que vous avez conduite par vos services au dernier degré de félicité; et qu'ayant si longtemps et si efficacement travaillé à la parfaite union de Leurs Majestés, ce ne vous soit sensible déplaisir de voir aujourd'hui vos travaux ruinés et votre ouvrage par terre. *Vous voudriez, je m'assure, être mort à la Rochelle, puisque jusque-là vous avez vécu dans la bienveillance de la reine.* » — Richelieu ne voulut plus entendre parler de ce maladroit. Balzac avait obtenu une pension de deux mille livres, payée assez irrégulièrement; ce fut tout, il disparut. Il essaya bien de se raccrocher à Louis XIII, auquel il adressa son livre du *Prince;* mais on sait que le roi ne voulait que ce que voulait le cardinal. Il n'avait pas du reste été plus habile de ce côté. Rien de plus déplacé que de rappeler à celui qui n'était pas encore le père de Louis XIV, qu'il n'avait pas d'enfants. La magnificence des expressions ne faisait que mieux sentir

la triste réalité : « Toute l'Europe vous demande des princes et des princesses, et il est certain que le monde doit finir aussitôt que finira votre race. » — Rebuté aussi de ce côté, sentant bien qu'il n'acquerrait jamais ce qui fait le courtisan accompli, il s'enferma dans la solitude, s'y drapa, convia le monde entier à le contempler. Il envoyait dans toutes les directions des lettres datées de son château de Balzac, afin que nul n'ignorât que le grand écrivain qui eût dû briller à Paris vivait enfoui dans un coin de l'Angoumois; que cette grande gloire se cachait, mais ne voulait pas être oubliée. — Il n'eut dans sa retraite qu'une consolation, mais bien mêlée d'amertume. Lorsque l'Académie fut fondée, on le pria de vouloir bien en faire partie. Il trouva l'offre toute naturelle; mais les statuts qui établissaient l'égalité entre tous les académiciens lui semblèrent fort impertinents. Dans une lettre adressée à Chapelain en 1636, se trouvent ces mots : « Je voudrais que quelques autres qu'on m'a nommés n'en fussent pas, ou pour le moins qu'ils n'y eussent pas de voix délibérative. Ce serait assez qu'ils se contentassent de donner des siéges, de fermer et ouvrir la porte. Ils peuvent être de l'Académie, mais en qualité de bedeaux et de frères lais. Il faut qu'ils fassent partie de votre corps comme les huissiers font partie du Parlement. » — O confraternité, tu n'es qu'un nom! — Mais l'Académie était le lien qui le rattachait au monde; il s'humanisa avec elle, consentit à descendre de son piédestal. Il fit plus : il voulut que son souvenir y restât longtemps vivant et il fonda ce fameux prix d'éloquence qui fut décerné en 1671 pour la première fois et remporté par M^lle^ de Scudéry. Ce fut un des actes solennels dont il voulut décorer sa mort. Ce besoin d'os-

tentation qui le posséda toujours se donna carrière à ses derniers moments. Il quitta son château de Balzac et alla s'enfermer au couvent des Capucins d'Angoulême. Là, il demanda un certain Javerzac qu'il avait fait bâtonner jadis et lui fit des excuses publiques. Il voulut être enterré dans la chapelle, et on l'y enterra. Il y a une vingtaine d'années, la ville d'Angoulême songea à lui élever un tombeau, surmonté d'un médaillon. S'il eût été consulté, il eût préféré une statue.

Pourquoi tous ces détails biographiques? Parce que l'homme explique l'écrivain. Ce manque de simplicité et de naturel, ces adulations manquées qui transforment le courtisan échoué en solitaire grincheux, cette parade perpétuelle jusque sous la main de la mort, cet effort incessant pour dissimuler la pauvreté du fond sous des oripeaux splendides, tout cela c'est la clef du style de Balzac. C'est un baron de Fœneste littéraire. Le vide qu'on sent dans ses ouvrages, il le portait en lui, dans son esprit et dans son cœur. On est vide quand on n'est rempli que de soi-même. C'est le cas de Balzac et de bien des écrivains de ce temps-là. De bonne heure ils ne songent qu'à une chose, faire leur chemin dans le monde. Cela n'est pas facile, quand on est simple bourgeois et qu'on suit la carrière des lettres. Cela est à peu près impossible si on a le malheur de se marier. Un célibataire peut espérer plaire aux puissants, près desquels il se rend assidu : il est à toute heure du jour et de la nuit à leur disposition ; il les distrait, il les fait rire. Un bénéfice est-il vacant? il court la chance de l'obtenir; on en vit même plus d'un attraper un évêché. L'homme marié, que peut-on faire pour lui? Sa femme et ses enfants le réclament au moins de temps en

temps; il a des préoccupations, des soucis; c'est plutôt un ennui qu'un agrément dans la société. La misère du bohème garçon rit et chante, celle du père de famille est lugubre. Mais lui du moins il a accepté les charges de la vie; il est soutenu et fortifié par le sentiment du devoir; il trouve de plus aux heures de défaillance la consolation et l'amour debout à son foyer. Les luttes qu'il soutient sont nobles et saines au cœur; ce n'est pas sa propre satisfaction qu'elles ont pour objet; le froid de l'égoïsme n'approche point de lui; son être est comme multiplié et son labeur a quelque chose de saint. La famille dont il est le chef et le soutien l'empêche d'être la proie de lui-même, c'est-à-dire de l'ennui. Balzac fut de bonne heure seul et voulut rester seul : sa nature qui n'était pas riche arriva au desséchement. Quel aveu dans ces lignes, les plus simples peut-être et les plus sincères qu'il ait écrites ! « Depuis que je suis au monde, je me suis perpétuellement ennuyé; j'ai trouvé toutes les heures de ma vie longues; je n'ai jamais rien fait tout le jour que chercher la nuit. » — La famille pour lui se réduisit à une seule personne, son père, et voici en quels termes il annonça sa mort à Conrart : « Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, j'ai perdu mon bonhomme de père. Quoiqu'il eût près de cent ans et que la vie lui fût à charge, ne vivant plus qu'avec peine et douleur, cette perte ne laisse pas de m'être sensible. C'était une antique digne de vénération et de culte, qui portait bonheur à sa famille et que les étrangers venaient voir par rareté. »

Nous voilà, si je ne me trompe, suffisamment préparés pour apprécier Balzac écrivain. Ses ouvrages se composent d'abord de ses lettres; ce fut son premier succès, le plus

vif, le plus incontesté. Du premier coup il trouva la forme qui convenait à son génie, et il y resta toujours tendrement attaché. Jusque dans les dernières années de sa vie, il s'obstina à son rôle d'épistolier. Les succès de Voiture en ce genre ne firent que stimuler davantage par l'émulation un goût de nature. J'ai déjà indiqué (voir *la Prose*, 19e leçon) les caractères généraux de ces compositions : je n'y reviendrai pas ; je devais les rappeler, parce que Balzac est là tout entier, parce qu'au fond il n'a jamais écrit autre chose que des lettres. Les *Dissertations*, la *Relation à Ménandre*, *le Prince*, *l'Aristippe*, *le Socrate chrétien*, ne sont guère que des lettres réunies par un lien artificiel. Chaque chapitre forme un tout dans l'ouvrage : c'est un thème développé, enflé de tout le vent de la rhétorique, sonore et creux. Aucune unité réelle ; pas de composition, pas d'idées, si ce n'est des idées générales, empruntées aux écrivains de l'antiquité, des lieux communs, rehaussés de toutes les magnificences d'une élocution singulièrement travaillée. Quand on se plonge dans cette lecture, on se sent comme la proie du vide ; on est guindé à des hauteurs sèches où on ne voit rien, où l'on n'entend rien que le son monotone des périodes implacables. On bâille et on se reproche de bâiller ; on se révolte, on voudrait déranger ce savant échafaudage de mots, introduire un peu de désordre dans ces cadres si bien alignés ; on éprouve un besoin invincible de simplicité de naturel, de trivialité même ; l'élégance, la pompe, la majesté vous inspirent une sorte d'horreur, et enfin on laisse le livre en se disant : « J'ai déjà lu cela vingt fois en grec, en latin ; les idées, elles traînent partout ; la forme manque de souplesse et de variété. » Les contemporains, eux, furent

charmés. On n'était pas alors blasé sur les lieux communs, cette inépuisable ressource de la rhétorique, et le langage noble et soutenu, inconnu du XVI^e^ siècle, faisait son entrée dans la littérature, au moment même où les sociétés polies se formaient, où de toutes parts on s'ingéniait à épurer, à raffiner l'idiome national, à former ce vocabulaire choisi qui n'appartenait qu'à la bonne compagnie, et d'où étaient exclus sans pitié tous les termes bas, qu'on abandonnait à la populace. — Le plein épanouissement de Balzac coïncide justement avec les splendeurs de l'hôtel de Rambouillet et l'avénement de la *préciosité*. Il en fut un des plus glorieux représentants.

Dans le concert universel de louanges qui saluèrent l'éloquence de Balzac, je n'entends qu'un coup de sifflet; mais il dut cruellement déchirer ses oreilles. Un moine, le père Goulu, lança sous le nom de Phylarque (chef des Feuillants) un pamphlet en deux volumes ayant pour titre : *Conformité de l'éloquence de M. Balzac avec celle des anciens*. L'auteur, homme érudit et qui ne manquait pas de malice, relevait dans les écrits de Balzac tous les passages empruntés ou imités des anciens et même de quelques modernes. C'était le réduire au rôle de traducteur ou de plagiaire. Il paraît que Balzac s'était attiré ce pamphlet par un mot un peu vif lancé à l'adresse des moines, qui sont, disait-il, dans la société ce que les rats étaient dans l'arche. Quoi qu'il en soit, Balzac, qui ne brillait pas par la vivacité, prit son temps pour répondre et répliqua plusieurs années après par la *Relation à Ménandre*, factum un peu long, un peu lourd, mais qui n'est pas dépourvu d'une certaine originalité. La raison n'en est pas difficile à trouver : pour la pre-

mière fois de sa vie Balzac entrait dans la réalité; l'avocat majestueux qui semblait planer au-dessus des causes, plaidait dans sa propre cause; et il défendait non pas sa vie ou son honneur menacés, mais ce qui le touchait plus encore, son éloquence mise en question. Il ne faudrait pas croire cependant que même en cette occasion solennelle la rhétorique se tut pour céder la place à l'émotion vraie : on ne dépouille pas si aisément le vieil homme. Balzac,qui consacra plusieurs années à son plaidoyer, voulut avant tout que ce fût une œuvre d'art; mais cette fois sous la perfection de la forme on sentit l'accent personnel, je ne sais quoi de convaincu qui ressemble parfois à une indignation sincère. Le père Goulu eût été touché de cette riposte, mais la mort l'avait enlevé plus de deux ans avant qu'elle parût.

Nous avons dit que Balzac fut considéré comme l'homme le plus éloquent de son siècle. Essayons de retrouver les titres qu'il eut à une si haute gloire. Il n'en reste aujourd'hui qu'un écho bien faible et tout près de s'évanouir; mais, comme son contemporain Malherbe, Balzac exerça une influence profonde : ce que le premier fit pour la poésie, il le fit,lui,pour la prose. Il n'est pas un seul des grands écrivains du siècle de Louis XIV qui n'ait été à son école, qui dans une certaine mesure ne relève de lui. C'est lui qui le premier a essayé de définir ce mot assez vague, *Éloquence*, qui en a donné des spécimens, qui en a enseigné les procédés. Il l'a presque toujours confondue avec la rhétorique, et en cela il a eu bien des disciples; mais peut-être est-il excusable. Dans une société régie par des institutions monarchiques, il n'y avait point de matière offerte à l'éloquence, il n'y avait point de place

pour l'orateur; le prédicateur seul pouvait parler. C'est Balzac qui apprit aux Français du XVII^e^ siècle l'art d'être éloquent sans avoir rien à dire. Il trompa, il amusa le tempérament oratoire de la nation, lui fit prendre patience. Les sujets réels et sérieux manquaient, on se rabattit sur ceux qui ne l'étaient pas ; on contracta l'habitude du langage noble, soutenu, des développements riches, de l'argumentation oratoire. Il n'y a pas une oraison funèbre de Bossuet, pas une tragédie de Corneille où l'on ne retrouve la démonstration d'une thèse, un véritable plaidoyer. C'est vers le milieu du XVII^e^ siècle que le mot *éloquence* devint le synonyme noble du mot *prose;* il est admis généralement que quiconque n'écrit pas en vers est tenu d'être dans une certaine mesure un homme éloquent. Le triomphe de cette prétendue éloquence que Balzac créa et mit à la mode, ce fut de dissimuler sous les élégances de la forme l'extrême pénurie du fond, d'embellir les choses simples, de les parer à outrance, de tirer de rien quelque chose, déplorables procédés qui mènent tout droit à la suppression du naturel et font planer au-dessus des choses je ne sais quelle rhétorique fleurie et prétentieuse! Le langage n'est plus l'exacte image de l'idée, il en est le grossissement démesuré, la transformation complète. Une fois lancé dans cette voie, on ne s'arrête qu'à l'extrême limite du ridicule, et souvent on la franchit : on appelle des chaises les *commodités de la conversation*, et un miroir, le *conseiller des grâces*.

Balzac se récrierait, il protesterait, désavouerait des disciples compromettants, et je dois avouer qu'il aurait pour le faire un argument qui semble au premier abord assez sérieux : c'est le portrait qu'il a tracé lui-même

de l'éloquence. On voit qu'il en a l'idée la plus haute et souvent la plus vraie. « La vraie éloquence, dit-il, est « une éloquence d'affaires, de service, née au comman- « dement et à la souveraineté, toute efficace et toute « pleine de force. » — Voilà bien en effet l'arme d'un Périclès, d'un Démosthènes, d'un Cicéron. Il y en a une autre, ajoute-t-il, « c'est une faiseuse de bouquets et « une tourneuse de périodes, qui est toute peinte et toute « dorée, qui semble toujours sortir d'une boîte. » — Et le parallèle continue. Que conclure de là? Que Balzac sait parfaitement en quoi diffèrent la rhétorique et l'éloquence, que la théorie de l'art oratoire n'a aucun secret pour lui, mais qu'il lui fut interdit de passer de la théorie à la pratique; qu'il se crut et qu'on le crut orateur, et qu'il resta toujours rhéteur. Pourquoi? D'abord parce qu'il ne vit pas dans un pays libre, parce que l'éloquence n'a pas de sujets sur lesquels elle puisse s'exercer; ensuite, parce que Balzac n'est pas un caractère, parce qu'il n'a ni convictions fortes ni idées arrêtées, tranchons le mot, parce qu'il n'a rien à dire. Cette stérilité presque absolue du fond, on la sent d'autant mieux que la forme est plus ornée. Ainsi Balzac veut qu'on sache qu'il est fidèle sujet et bon catholique : sur quels arguments va-t-il fonder l'autorité du roi et de l'Église, la soumission commandée? Écoutez-le. « Nous ne sommes « pas venus au monde pour faire des lois, mais pour « obéir à celles que nous avons trouvées et *nous contenter* « *de la sagesse de nos pères, comme de leur terre et* « *de leur soleil.* Et certes, puisque même aux choses « indifférentes la nouveauté est blâmée, et *que les rois ne* « *quittent point les lys pour prendre des tulipes en*

« *leurs armes*, à combien meilleur droit devons-nous « conserver les anciens fondements de la religion »..... Son respect pour les choses établies va si loin qu'il n'ose pas se permettre ces innocentes déclamations contre la noblesse, renouvelées de l'antiquité, et que Boileau lui-même, qui n'est pas un révolutionnaire, ne s'interdira pas. — « Il y a, dit Balzac, une certaine fleur « dans le sang illustre qui paraît dès le berceau sur le « visage des enfants bien nés, de laquelle s'éclôt le « courage et la générosité. Cette fleur ne se voit que ra- « rement dans le sang du peuple, qui, étant plus matériel « et plus gros, participe davantage de la terre que des « autres éléments plus nobles. » — Rapprochez de cette rhétorique d'aristocrate la spirituelle boutade de Théophile : « Quand on voit qu'un homme de qualité est « grand et bien formé, on dit qu'il est de belle taille ; « si c'est un valet, on dit : Voilà un puissant coquin ! »

On ne doit plus s'étonner que Balzac n'ayant pu, pour les raisons que je viens d'indiquer, se hisser à la vraie éloquence, se soit rabattu « sur la faiseuse de bouquets et la tourneuse de périodes. » On tombe toujours du côté où on penche.

Je ne voudrais pourtant pas vous laisser sous une impression aussi désavantageuse à Balzac. On ne peut le rapprocher, cela va sans dire, d'auteurs comme Bossuet et Pascal ; mais on doit rappeler que Bossuet et Pascal l'ont lu, l'ont étudié, ont profité à son école. Qu'il leur ait enseigné les procédés de l'art d'écrire, les mérites de la diction et du nombre, cela est bien évident, nul ne peut le contester, et ce n'est pas un médiocre honneur pour Balzac. Je n'hésite pas à aller plus loin, et je crois décou-

vrir dans les chefs-d'œuvre oratoires de Bossuet et dans les *Provinciales* de Pascal, non une imitation, mais une réminiscence, une trace quelconque des passages les plus heureux de Balzac. Commençons par Bossuet. Ce n'est pas par le nombre et la vérité des idées que le grand orateur est remarquable, c'est par la force et l'éclat. Quelle est l'idée fondamentale du *Discours sur l'histoire universelle* et de presque toutes les oraisons funèbres? C'est l'action de Dieu dans le monde. La providence divine a réglé de toute éternité les destins des peuples et des rois; elle choisit à son heure et pour le but qu'elle se propose les instruments qu'il lui plaît. Les hommes se courbent devant les Cyrus, les Alexandre, les Attila, et s'imaginent que ces conquérants ne doivent qu'à leur génie le grand rôle qu'ils jouent dans le monde. Erreur. C'est Dieu qui les suscite, Dieu qui les envoie; et eux-mêmes ne savent pas quelle est l'œuvre qu'ils accomplissent. J'ai dit ailleurs ce que je pensais de cette façon d'expliquer l'histoire du monde; mais toutes réserves faites, qui ne voit combien elle est favorable à l'éloquence, quels magnifiques développements elle lui offre; que d'applications, quelles conclusions l'orateur sacré peut en tirer pour combattre l'orgueil des chétives créatures, pour opposer au néant de l'homme l'infinie puissance de Dieu? — Eh bien, cette idée, que l'on retrouve déjà dans les écrivains de l'antiquité, sacrés et profanes, mais qui n'avait pas encore fait son apparition dans les littératures modernes, c'est Balzac qui l'a exprimée le premier, et avec une majesté de langage, une autorité de ton qui vous frappera. Si Bossuet est la foudre, Balzac est l'éclair :

Il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin, dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, ces humeurs, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs. Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César; elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque, ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires. Dieu dit lui-même de ces gens-là qu'il les envoie en sa colère et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mêmes, ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envoi, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donne les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu.

Après Bossuet, Pascal. Le rapprochement paraîtra peut-être paradoxal, je le crois fondé. Pascal a lu Balzac, et j'ai bien peur que ce soit Balzac qu'il a en vue quand il dit : « Il y en a qui masquent toute la nature : il n'y a point de *roi* parmi eux, mais un *auguste monarque*, point de *Paris*, mais une *capitale du royaume*. » — Aussi Pascal n'écrira-t-il pas comme Balzac. Mais Balzac a repoussé les attaques du général des feuillants, le père Goulu; Pascal a pris à partie les casuistes et les jésuites; voilà déjà une certaine analogie de situation. Quant aux arguments employés de part et d'autre, ils diffèrent le plus souvent. Le ton n'est pas le même non plus; et cepen-

dant on retrouve çà et là dans la *Relation à Ménandre* comme de pâles esquisses des vigoureuses peintures dont abondent les *Provinciales*. — Rappelez-vous Pascal flétrissant ces directeurs faciles « qui font environner la « table de Jésus-Christ de pécheurs envieillis, tout sor- « tant de leurs infamies, qui portent de leurs mains souil- « lées en ces bouches toutes souillées la victime toute « sainte, qui font manger le pain du ciel à ceux qui ne « seraient pas dignes de manger celui de la terre. » — Voilà la vraie et sincère éloquence, celle qui crée naturellement l'expression forte et le mouvement contagieux. Balzac s'est aussi exercé sur ce thème ; mais, malgré certaines beautés de détail, le passage n'aboutit pas à l'effet cherché : « Défiez-vous de ces ouvriers d'iniquité, de ces « hommes puissants en malice qui lèvent au ciel des « mains impures et ne craignent point de s'approcher de « nos redoutables mystères, étant tout sanglants de leurs « parricides. » — Le rapprochement qui suit vous paraîtra plus concluant, j'espère ; pour moi, la réminiscence ne fait pas de doute. Oui, Pascal avait dans l'esprit le passage de Balzac que je vais lire, quand il écrivait cette admirable XIVe Provinciale *sur l'homicide :*

On veut mes yeux et ma vie pour l'expiation de la faute que j'ai faite. Or vous considérerez combien la pensée de l'homicide devrait être éloignée d'une profession qui dans ses premiers commencements n'approuvait pas même le meurtre des bêtes. Vous remarquerez, sans prendre les choses de si haut, que celui qui me veut faire tant de mal, qui est si altéré de mon sang, qui conclut tant de fois à la mort d'un innocent, porte un caractère qui ne lui permet pas même de condamner des coupables. Et si les saints canons déclarent un clerc irrégulier pour avoir assisté à l'exécution d'un criminel, dites-moi, je vous

prie, quel nom doit avoir un religieux qui, de son autorité privée, s'établit juge de la vie des hommes, qui prononce et signe des arrêts de mort, et se rend ingénieux à inventer de nouveaux tourments pour me punir, moi qui vis dans l'ordre de la police, et qui, au pis aller, ne suis coupable que de certains mots qui ne lui plaisent pas, et de quelques mauvaises hyperboles ?

Je n'insiste pas davantage sur ce point, et je termine cette appréciation de l'éloquence de Balzac en rappelant le mot ingénieux de M. Sainte-Beuve : « Il a fait faire à la langue française une forte rhétorique. » La rhétorique est une classe très-importante, indispensable, mais il faut aller au delà, passer en philosophie. Balzac doubla, tripla sa rhétorique, devint maître consommé en l'art de bien dire : il ne lui manqua que de penser. Il avait cependant le goût du grand et du beau, et les jugements qu'il a portés sur les principaux écrivains français lui font honneur. N'oublions pas qu'il osa hautement se déclarer en faveur du *Cid*, contre Scudéry son ami, qui voulait l'engager dans sa cabale.

HONORÉ D'URFÉ

Olivier de Serres et Honoré d'Urfé, *le Théâtre d'agriculture* **et** *l'Astrée.* — Les auteurs, leur personnalité, les circonstances. — Analyse de *l'Astrée.* — Influence de ce roman.

Dans les premières années du XVII^e^ siècle, sous le règne même de Henri IV, il parut deux ouvrages très-différents d'esprit et de forme, mais qui tous deux répondaient à des

tendances, à des besoins de la société d'alors. L'un est *le Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, par Olivier de Serres, l'autre est *l'Astrée*, par Honoré d'Urfé. A toutes les époques, les gens qui lisent se partagent en deux classes, ceux qui recherchent les livres sérieux, instructifs, utiles, ceux qui préfèrent les œuvres légères, agréables, toutes d'imagination. Inutile d'ajouter que la seconde classe est bien plus nombreuse que la première.

Olivier de Serres est un de ces huguenots de forte trempe tels qu'en forme un parti toujours frappé, toujours debout. Il suivit la fortune de Henri de Bourbon, combattit à ses côtés sur tous les champs de bataille, devant Paris ; mais quand le Béarnais acheta la couronne au prix d'une conversion, Olivier de Serres se mit à l'écart. Il n'alla point réclamer à la cour le prix de ses services ; il ne prit point l'attitude rogue et presque factieuse de d'Aubigné, qui prétendait s'ériger en remords vivant de Henri IV. Il se retira tout simplement dans ses terres, non pour y former des intrigues ou pour y bouder, mais pour y travailler et faire travailler sous ses yeux. Le soldat se fit laboureur, et le laboureur écrivain. Le fruit de cette honnête retraite fut l'ouvrage qui a pour titre *le Théâtre d'agriculture et ménage des champs.*

L'auteur, dans une introduction simple et noble, célèbre l'honneur de cette vie champêtre. Il rappelle l'exemple des anciens Romains, tous agriculteurs, les noms des Fabricius, des Curius Dentatus, des Caton ; il n'oublie pas Virgile, le poète des *Géorgiques*, ni Sénèque, ni les Pères de l'Église, ni le *Cyrus* de Xénophon et le beau traité de *l'Œconomique :* c'est comme une énumération des titres de noblesse de l'agriculture. Il montre ensuite

combien cette vie paisible, vouée à l'accomplissement de devoirs si variés, offre de félicité réelle à qui sait la goûter. Ici lui reviennent en mémoire les vers de son coreligionnaire et ami, du Bartas, qui s'écriait :

> Puissé-je, ô Tout-Puissant, inconnu des grands rois,
> Mes solitaires jours achever par les bois !

Après ce début, où l'érudition n'ôte rien à la sincérité du sentiment, l'auteur indique les divisions de son traité. Il y en a huit qui embrassent à peu près tout le cercle des travaux agricoles. D'abord l'étude des diverses terres, leur naturel, le mode de culture qu'elles réclament; puis la culture du blé, celle de la vigne ; puis l'élève du bétail, le poulailler, le pigeonnier, la garenne, le parc, l'étang, l'apier (les ruches), les soins à donner aux vers à soie. Ensuite viennent les jardins, les vergers, les fruits et les fleurs, les bois; enfin, le ménage proprement dit, c'est-à-dire les provisions, les conserves, les distillations, les remèdes pour bêtes et gens.

L'ouvrage, un peu traînant, est cependant soutenu d'un bout à l'autre par un souffle moral très pur; il est de plus tout imprégné de douceur et d'humanité. Il y a là quelque chose de cette immense tendresse que Palissy épanchait sur tous les êtres de la nature, sur les plus faibles principalement et les plus déshérités. Olivier de Serres s'associe énergiquement à l'éloquente protestation de Plutarque contre l'avarice et la dureté de Caton, qui vendait ses vieux esclaves comme sa vieille ferraille; il recommande envers les domestiques les bons traitements, les soins, les égards : ce sont des associés, ce sont des frères, il faut les traiter comme tels, leur rendre plus léger et supportable

ce fardeau de misère que le hasard de la naissance fait peser sur eux.

C'est à Henri IV que l'auteur dédiait son livre, en 1600. Le roi se le faisait lire sans cesse, y prenant plaisir et profit. Cela ne nuisit pas au succès, l'érudition y aida aussi; mais on aime à croire que le choix du sujet en fut la principale cause. A ces lutteurs des guerres civiles que menaçait déjà l'oisiveté, Olivier de Serres offrait l'emploi d'une activité qui ne savait où se prendre. Au lieu de consumer ses jours et son cœur dans les misères du métier de courtisan, à la poursuite de biens imaginaires et corrupteurs, le gentilhomme allait chercher dans ses terres la liberté et la véritable richesse, celle qui rend meilleur et, loin de faire des envieux, s'épanche généreusement. Par là, il s'associait à l'œuvre réparatrice de Sully. Mais quand le grand roi monta sur le trône, quand il convoqua à Versailles pour lui faire cortége le ban et l'arrière-ban de la noblesse, Olivier de Serres et son livre tombèrent dans l'oubli. On ne s'en aperçut que trop à l'effroyable misère où languirent les campagnes à la fin du siècle. Il y eut un retour de faveur au moment où la France sortit des secousses de la révolution et commença à se rasseoir. On réimprima en l'an XII *le Théâtre d'agriculture*. Aujourd'hui il n'est plus connu que des érudits : les progrès de la science moderne l'ont dépassé sur presque tous les points.

Le succès de *l'Astrée* se soutint plus longtemps et fut plus universel. C'est que *l'Astrée* est un roman, et que la fiction a toujours plus de charmes que la réalité. L'ouvrage était aussi dédié à Henri IV, vers 1609, chose bien naturelle, « puisque, disait l'auteur, c'est un enfant que

« la paix a fait naître, et que c'est à Votre Majesté à qui « toute l'Europe doit son repos et sa tranquillité. »

Quels lecteurs étaient les gens de ce temps-là! Ils devraient faire honte à ceux du nôtre. La première partie de *l'Astrée* parut en 1609, la seconde en 1616, la troisième en 1619; la quatrième et la cinquième, rédigées sur les notes de l'auteur par Baro, ne furent mises au jour qu'en 1627; eh bien, tous ces retards, au lieu de décourager l'intérêt, le surexcitaient. On attendait de bonne grâce cinq ou six ans pour savoir si Céladon reverrait Astrée et quel accueil il en obtiendrait. On fut tout d'abord sous le charme et l'on y resta pendant vingt ans. Autour de vous tout changeait, on passait de la jeunesse en fleur à la maturité, mais le roman ne vieillissait point, et s'épanouissait sans cesse en grâces nouvelles. Les plus insensibles y furent pris; ceux-là même qui par profession devaient résister furent vaincus. François de Sales et cet honnête Camus, évêque de Belley, son disciple, son admirateur et son biographe, louèrent hautement l'*Astrée*, qu'ils appelaient « le bréviaire de tous les courtisans, un livre singulier et qui ne périra point» . Camus disait de l'auteur : « La mémoire de ce seigneur, qui m'est douce comme « l'épanchement d'un parfum, me sera en éternelle béné- « diction. » — Un peu plus tard, un autre évêque, Huet, s'exprimait ainsi :

Cet ouvrage fut reçu du public avec un applaudissement infini, et principalement de ceux qui se distinguaient par la politesse et la beauté de l'esprit... J'étais presque enfant quand je lus ce roman la première fois, et j'en fus si pénétré que j'évitais depuis de le rencontrer et de l'ouvrir, craignant de me trouver forcé de le relire par le plaisir que j'y prévoyais, *comme par une espèce d'enchantement.*

Boileau se défend mieux contre les entraînements de la sensibilité; cependant il admire dans *l'Astrée* « une nar-« ration également vive et fleurie, des fictions très-ingé-« nieuses, des caractères aussi finement imaginés qu'a-« gréablement variés et bien suivis. » — Il ajoute que le roman « fut fort en estime même des gens du goût le plus exquis» . Quant à La Fontaine, ce grand enfant qui confondait dans la même admiration saint Augustin et Rabelais, Baruch et *Peau d'âne*, il lut et relut *l'Astrée* toute sa vie :

> Étant petit garçon je lisais son roman,
> Et je le lis encore ayant la barbe grise.

Les contemporains n'avaient guère d'autre sujet de conversation. Dans les réunions, on se posait des questions sur les incidents, les personnages, la géographie de *l'Astrée:* et qui ne répondait pas bien payait une paire de gants de frangipane. C'est le cardinal de Retz qui nous l'apprend, et il en a payé plus d'une. Les fanatiques faisaient mieux encore; ils se rendaient dans le Forez, et parcouraient le pays, le roman à la main. En Allemagne, on vit se former sous le nom d'*Académie des vrais amants* une réunion de princes, de princesses, de grands seigneurs et de dames, au nombre de quarante-huit. Ils écrivirent en 1624 à d'Urfé, datant la lettre du *Carrefour de Mercure*, et le prièrent de prendre le nom de *Céladon* dont aucun d'eux n'était digne; ils imploraient en même temps la quatrième partie de *l'Astrée*, car ils savaient par cœur les trois autres. — Du monde des salons, *l'Astrée* passa dans le monde des arts. Le Poussin alla visiter le Forez, reproduisit les principaux paysages de Lignon; au théâtre, la

pastorale débuta sous les auspices de *l'Astrée* dans *les Bergeries* de Racan, et y resta près de cinquante ans.

Un si prodigieux succès ne peut être dédaigné : c'est le devoir du critique d'en chercher l'explication.

La meilleure et la plus simple de toutes, c'est que *l'Astrée* est une œuvre sincère. Que faut-il entendre par là? Ceci, si je ne me trompe. L'auteur s'est intimement identifié avec son livre; il y a épanché, pendant plus de dix années, le meilleur de lui-même, ses plus doux souvenirs, ses regrets, ses rêves, les sentiments profonds et mystérieux qu'il portait en lui, et que les nécessités de la vie réelle avaient toujours refoulés. Je l'ai déjà dit : les biens qu'on espère ou qu'on regrette inspirent de plus touchantes peintures que ceux dont on jouit. L'imagination orne de mille perfections les objets qui flottent dans les ombres du passé ou dans les nuages de l'avenir. Ce que l'on appelle l'idéal dans les arts n'est pas autre chose que cette transformation du réel selon les plus chers désirs du cœur. *L'Astrée* emporta tout à coup dans le beau pays des chimères de l'âme, où chacun de nous a son petit domaine, toute cette société française à peine échappée aux calamités sans nom de la lutte civile et toute tendue de désir vers les félicités de la paix. Honoré d'Urfé fut l'interprète de ce besoin universel; il donna une forme à ces vagues aspirations qui étaient en tous; il créa des personnages, inventa des incidents, des aventures, des paysages que chacun portait en soi. Les longueurs de *l'Astrée* nous confondent : comment pouvait-on résister à cela? nous disons-nous. — Erreur. Le roman était et devait être interminable. Où finit le rêve? Il s'éteint ici pour reparaître là. Il est infini, illimité, comme l'âme humaine qui le crée sans cesse.

Honoré d'Urfé, qui naquit à Marseille en 1568, fut élevé dans le Forez, aux bords de la petite rivière du Lignon. De ce doux pays il garda toujours le plus tendre souvenir. Soldat, courtisan, entraîné par la guerre et ses fonctions loin de la France, au premier jour de liberté il accourait, il venait respirer l'air pur de la contrée natale. Je trouve une grâce pénétrante dans cette invocation poétique qu'il adresse à l'humble ruisseau de sa patrie :

Belle et agréable rivière du Lignon, sur les bords de laquelle j'ai passé si heureusement mon enfance et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque paiement que ma plume ait pu te faire, j'avoue que je te suis encore grandement redevable pour tant de contentement que j'ai reçu le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux, quand l'innocence de mon âge me laissait jouir de moi-même et me permettait de goûter en repos les bonheurs et les félicités que le ciel, d'une main libérale, répandait sur ce bienheureux pays que tu arroses de tes claires et vives eaux.

D'Urfé appartenait à une famille fort ancienne que les généalogistes firent remonter bien plus haut encore après le succès de *l'Astrée*. Un de ses ancêtres, Ulphe, remplissait, dit-on, une des premières charges de la cour sous le règne de Théodoric, en 610. D'Urfé avait cinq frères et six sœurs. Anne, l'aîné, marié à Diane de Châteaumorand, divorça et se fit d'Église. Honoré épousa la femme de son frère, qui était plus âgée que lui et également célèbre par sa beauté et sa malpropreté : elle avait toujours autour d'elle une meute de chiens. Ce mariage donna lieu à bien des suppositions romanesques : la vérité est que Honoré épousa la femme de son frère pour conserver dans la famille des d'Urfé les grands biens que Diane apportait à son époux. Pendant les guerres civiles

de la fin du siècle, d'Urfé combattit pour la Ligue et fut fait prisonnier à Mont-Brion. Quand le Forez fut soumis, il se retira auprès du duc de Savoie, son parent, et s'attacha à son service. Il passa ainsi les vingt-deux dernières années de sa vie loin de son pays natal, ou n'y faisant que de rares et courtes apparitions. Il mourut en 1625, en faisant la guerre dans le Piémont. On prétendit plus tard que des amis, des admirateurs peut-être, rapportèrent son corps et le déposèrent aux bords du Lignon. Autant qu'on en peut juger par les témoignages contemporains et quelques-uns de ses écrits antérieurs, notamment ses *Épîtres morales* et le petit poème intitulé *Sireine*, d'Urfé avait l'âme haute et fière, l'esprit fort cultivé et délicat. Il semble avoir beaucoup pratiqué Sénèque parmi les anciens, et s'être à son école formé à un stoïcisme sincère, et parmi les modernes, les poètes italiens, surtout Tasse et Guarini, auteurs du *Pastor fido* et d'*Aminta*. J'ajouterais volontiers à ces lectures celle des romans de chevalerie qui avaient bien perdu de leur faveur alors, mais qui par bien des côtés devaient plaire à cette imagination naturellement éprise d'idéal. Il ne serait pas impossible non plus que son origine germanique, vraie ou fausse, eût reporté son esprit vers les époques obscures où il a placé ses personnages. Quoi qu'il en soit, de tous ces éléments réunis par une synthèse mystérieuse, sortit ce fameux roman de *l'Astrée*, dont le titre complet est *l'Astrée, où par plusieurs histoires et sous personnes de bergers et d'autres sont déduits les divers effets de l'honnête amitié.*

Un mot d'abord sur le pays qui est le théâtre des événements. Voici la description qu'en donne l'auteur :

Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé Forest, qui, en sa petitesse, contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules; car étant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles et situées en un air si tempéré que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte comme d'une forte muraille de monts assez voisins, et arrousée du fleuve de Loire, qui prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé et orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux en divers lieux la vont baignant de leurs claires ondes, mais l'un des plus beaux est Lignon, qui vagabond en son cours aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par cette plaine depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmazel, jusqu'à Feurs, où Loire le recevant et lui faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan.

C'est donc dans ce pays, et vers le milieu du v^e^ siècle, que l'auteur nous transporte. Affreuse époque. Les barbares se précipitent sur la Gaule et sur l'Italie, sèment en tous lieux la ruine et la désolation. Après les Vandales, voici les Wisigoths et les Huns, Alaric et Attila; partout les égorgements, les incendies, une épouvantable dépopulation. Mais au milieu de toutes ces misères, le Forez seul jouit d'une paix profonde. Pourquoi? Parce que l'auteur l'a voulu, parce qu'il lui faut ce petit coin de terre pour y placer et faire fleurir toutes les félicités que rêve son esprit. Ce n'est pas la seule singularité du Forez. Le gouvernement y est aux mains des femmes, et cela depuis les temps les plus reculés, depuis l'arrivée d'Hercule dans le pays. Ce héros était accompagné de sa femme Galatée, et ce fut elle qui institua cette forme de gouvernement. Sujets et étrangers, Gaulois, Romains, barbares de toutes nations, tous les peuples qui se succédèrent, toutes les révolutions, toutes les invasions respectèrent l'œuvre de

la compagne d'Hercule, si bien qu'il y eut toujours sur la terre dévastée un asile pour la paix et le bonheur. Aux temps où commence l'histoire, la reine est Amasis, descendante de Galatée. Elle a une fille nommée comme sa mère Galatée, un fils, Clidaman. Sa cour est formée de jeunes filles et de jeunes fils des druides et des chevaliers, « qui, pour être à si bonne école, apprennent toutes les vertus que leur âge peut leur permettre. »

Pourquoi l'auteur a-t-il placé le sceptre dans la main des femmes ? Est-ce un ressouvenir de nos ancêtres gaulois ou germains, ces farouches, si respectueux envers leurs compagnes. les appelant au conseil, leur confiant les mystères les plus élevés de la religion ? Cela n'est pas impossible ; d'Urfé est un érudit et les antiques traditions le charment. Mais c'est pour la société de son temps qu'il écrit, c'est à elle qu'il veut plaire ; il lui présentera donc des tableaux où elle puisse se retrouver avec ses goûts, ses habitudes, son langage, non pas peinte au vif et crûment, c'est l'affaire des auteurs de Mémoires, mais idéalisée, et comme transportée définitivement dans ce beau pays de fine et pure galanterie où elle vient à peine de faire ses premiers pas. En 1609, le règne des femmes commence ; il y a une cour qni cherche à être élégante ; il se forme des réunions polies ; on cherche le ton des conversations galantes ; la langue, les mœurs, les manières, tout s'adoucit et s'épure. C'est la première couche de vernis appliquée sur les rudes et grossiers soldats de la fin du siècle ; c'est à Versailles qu'ils recevront la dernière, et la métamorphose sera complète. Elle ne faisait alors que commencer, et tout ce qui commence a dans sa gau-

cherie même nn charme particulier. On ne sent pas encore l'artificiel, le banal, le convenu. Les femmes ne sont pas encore des poupées bien attifées, les hommes des mannequins à ressort. Il y a des lapsus, des révérences manquées, des compliments et des madrigaux qui n'aboutissent pas. La grâce est encore sauvage et un peu raide, mais on a bon vouloir et de part et d'autre on s'évertue. Grâce à ses priviléges de romancier, d'Urfé créa pour la société à demi mondaine de son temps une société dont l'éducation était terminée ; et comme les femmes eurent la meilleure part dans ce travail, il en fit les souveraines du Forez. Quant à la population du pays, elle se compose de bergers et de bergères, mais gardez-vous de croire que ces bergers soient gens rustiques et mal-appris. C'est une race à part ; ils sont tous nobles, tous galants, et c'est uniquement pour leur plaisir qu'ils mènent paître des troupeaux. L'auteur ne se dissimule pas que la fiction pourra paraître un peu invraisemblable. Mais quoi ? elle lui est chère, et d'ailleurs il y a des précédents :

Que si l'on te reproche que tu ne parles pas le langage des villageois, et que ni toi ni ta troupe ne sentez guère les brebis et les chèvres, réponds-leur, ma bergère, que pour peu qu'ils aient connaissance de toi, ils sauront que tu n'es pas, ni celles aussi qui te suivent, de ces bergères nécessiteuses qui, pour gagner leur vie, conduisent les troupeaux aux pâturages, mais que vous n'avez toutes pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte..... Au théâtre, d'ailleurs, on ne représente pas les bergers en habit de bureau, en sabots, mais une houlette à la main, peinte et dorée ; leurs jupes sont de taffetas, leur pannetière bien troussée et quelquefois faite d'or ou d'argent, et l'on se contente pourvu que l'on puisse reconnaître que la forme de l'habit a quelque chose de berger.

Introduisons maintenant les personnages, non pas tous, il y en a trop, mais les principaux, ceux qui sont le centre autour duquel s'enroulent les épisodes innombrables rattachés par un lien souvent bien faible à l'action. Ces personnages sont Astrée et Céladon.

Céladon aime Astrée et il en est aimé; mais les familles des jeunes gens sont ennemies. Les voilà donc réduits à cacher de leur mieux les sentiments de leur cœur. Afin de détourner tout soupçon, Céladon feint la plus vive tendresse pour une autre, la bergère Aminthe. Mais un jaloux, le berger Sémire, réussit à persuader à Astrée que Céladon ne se borne pas à paraître aimer Aminthe, qu'il l'aime réellement, qu'il joint l'inconstance à la dissimulation. Qu'on juge de la douleur de la bergère et de son ressentiment! Céladon ayant eu l'audace de l'aborder, elle le repousse, elle le chasse avec mépris, elle l'accable de ces dures paroles : « Garde-toi bien de te jamais faire voir à moi que je ne te le commande. » Céladon, fou de désespoir, ne cherche point à se disculper; il veut mourir. Les deux amants se trouvaient justement sur les bords du Lignon; le berger se précipite dans les eaux et disparaît; Astrée de son côté tombe évanouie. Quand elle rouvre les yeux, elle cherche Céladon; il a disparu; on ne retrouve de lui que son chapeau, et dans ce chapeau une lettre qui prouvait d'une manière irréfragable sa parfaite innocence et sa fidélité. La douleur que ressent Astrée est si vive qu'elle tombe gravement malade, et ses parents sont si affectés de la voir en cet état, qu'ils meurent de chagrin. Vous vous doutez bien, j'imagine, que ces parfaits amants se retrouveront; mais admirez en passant l'art de l'auteur qui fait disparaître si lestement l'obstacle principal à leur

mariage, ces parents farouches. Cependant Céladon n'a point trouvé la mort qu'il cherchait; les flots le déposent évanoui sur l'autre rive du Lignon. Trois nymphes, Galatée, fille de la reine Amasis, Sylvie et Léonide, ses suivantes, qui se promenaient en cet endroit, découvrent le naufragé et le rappellent à la vie. Il raconte sa touchante aventure, il remue de pitié tous les cœurs. On le retient à la cour, on le comble des plus délicates attentions, les bergères n'oublient rien pour effacer de son cœur le souvenir cruel de l'ingrate Astrée. Il devient bientôt si intéressant que le sage Adamas, druide vénérable, croit utile de lui faire quitter la cour d'Amasis; il le déguise en nymphe et le fait évader. — Une fois libre, sa première pensée est de retourner auprès d'Astrée, mais elle lui a interdit de se présenter devant elle, et ce n'est pas Céladon qui désobéira. Il se retire donc dans un lieu solitaire et affreux; son habitation, c'est une sombre caverne où ne pénètrent point les rayons du soleil; sa nourriture, ce sont les fruits et les racines des arbres sauvages; son occupation, c'est de gémir et d'invoquer l'insensible Astrée. Quel supplice de ne pouvoir même lui faire savoir qu'il est vivant et uniquement occupé d'elle! Enfin un jour il rencontre le berger Sylvandre, qui s'était endormi dans la forêt; il dépose auprès de lui (les bergers de l'Astrée portent toujours sur eux tout ce qu'il faut pour écrire) une lettre portant pour adresse : *A la plus belle bergère de l'univers.* Astrée se reconnaît aussitôt et reconnaît l'écriture de Céladon. Il n'est donc pas mort, mais où est-il? Elle se dirige vers la caverne en compagnie d'une troupe de bergers et de bergères; elle interroge les moindres traces. Dans un gracieux bocage elle découvre un temple

fait de branches repliées, avec cette inscription, *A la déesse Astrée;* dans l'intérieur du temple, le portrait d'Astrée, et en regard les tables de la loi de l'honnête et parfaite amitié. Où est le mystérieux architecte? On ne peut le découvrir. La nuit vient; la troupe des bergers et des bergères s'endort à l'ombre des grands arbres. Céladon, qui a perdu le sommeil, rencontre les voyageurs; il reconnaît Astrée; il s'approche, écrit un billet, le dépose auprès d'elle et disparaît. La bergère, à son réveil, malgré le témoignage du billet, s'obstine à croire que Céladon n'est plus, que son ombre désolée erre dans les forêts, et, pour attester ses regrets et sa tendresse, elle lui élève un tombeau. A cette vue, le sage Adamas presse Céladon de quitter sa retraite, de se montrer à la bergère désolée et repentante, mais il refuse : ne lui a-t-elle pas dit en le chassant : « Garde-toi de te jamais faire voir à moi que je ne te le commande? » Cependant, vaincu par les supplications du druide, il a recours à un expédient assez singulier. Il se déguise en druidesse, se fait passer pour la fille d'Adamas, devient l'amie d'Astrée qu'il voit à toute heure, sans lui désobéir, puisqu'il n'est plus Céladon.

Cependant la cour d'Amasis était le théâtre de graves événements. Le gouverneur de la province, Polémas, n'ayant pu obtenir la main de Galatée, avait pris les armes. Le frère de Galatée, Clidaman, son fiancé Lindamor, étaient absents. Il n'y avait à Marcilly que des chevaliers de passage venus dans le pays pour consulter *la fontaine de Vérité*. La ville est assiégée. Polémas exaspéré veut se venger d'Adamas qui a organisé une vigoureuse résistance; il fait enlever sa fille; mais cette fille, c'est Céladon, et comme Astrée porte les mêmes vêtements, les

ravisseurs les enlèvent tous deux. On les saisit, on les expose aux traits des assiégés. Ils vont périr. Heureusement Sémire, l'auteur des infortunes des deux amants, les délivre. Astrée rentre dans la ville, Céladon se bat en héros (enfin !); il est blessé; le siége est poussé avec la plus vigoureuse énergie; la reddition est imminente, lorsque survient Lindamor, qui bat Polémas et le tue. C'est alors que Céladon croit pouvoir se montrer à Astrée. O surprise ! ô désespoir ! elle le repousse. Cette fois il est bien décidé à mourir. En conséquence il se dirige vers *la fontaine de Vérité*. Cette fontaine avait la propriété miraculeuse de faire connaître d'une manière certaine les sentiments réels de ceux qui s'y regardaient. Elle était défendue par des lions et des licornes qui dévoraient aussitôt tous ceux qui cachaient sous des dehors trompeurs un cœur perfide. Céladon, accompagné de tous les personnages qui figurent dans le roman, se rend à la fontaine. A son approche, lions et licornes, au lieu de s'élancer, restent immobiles, sont changés en statues. Adamas déclare que ce prodige est dû à la vertu des assistants ; que tous les couples présents peuvent se regarder sans crainte dans la fontaine, qu'il n'y a dans la société ni un cœur léger ni un cœur perfide. — Sur cette assurance on tente l'épreuve, et le roman finit par un mariage universel.

Voilà une analyse bien rapide et qui vous a paru peut-être bien longue. Que serait-ce si l'on était condamné à lire les quarante histoires qui s'enchevêtrent dans l'histoire d'Astrée et de Céladon ? L'auteur nous promène en tous pays, en Gaule, en Bourgogne, en Orient, à la cour d'Attila, en Italie, auprès de Valentinien et de Maxime. Il nous fait assister à des batailles, à des duels, à des juge-

ments de Dieu. On voit descendre dans la lice un héros portant sur son écu un tigre mangeant un cœur humain, avec cette devise : *Tu me donnes la mort et je soutiens ta vie !* Mais ce ne sont là que des hors-d'œuvre, des épisodes repoussoirs, destinés à mieux faire ressortir la couleur générale de l'œuvre. Les violences, les perfidies, c'est le lot du reste du monde ; mais dans le beau pays du Forez, quelle douceur ! quelle tendresse ! quelle félicité ! Ailleurs on rencontre des amants farouches et scélérats ; sur les bords du Lignon fleurit l'*honnête amitié*. Céladon est le type de ces jeunes premiers tendres, respectueux, soumis, qui pleurent, soupirent, roucoulent des madrigaux, tombent en pâmoison et veulent toujours mourir sans y réussir jamais. Voyez-le, le pauvre amoureux, languissamment couché au bord du Lignon ; les larmes coulent de ses yeux, sa main trace sur le papier le sonnet attendrissant et puéril que voici :

Rivière que j'accrois, couché parmi ces fleurs,
Je considère en toi ma triste ressemblance ;
De deux sources tu prends en même temps naissance,
Et mes yeux ne sont rien que deux sources de pleurs.
Tu n'as point tant de flots que je sens de malheurs.
Si tu cours sans dessein, je sers sans espérance ;
En des sommets hautains ta source se commence,
D'orgueilleuse beauté procèdent mes douleurs.
Combien de grands rochers te rompent le passage !
De quels empêchements ne sens-je point l'outrage !
Toutefois en un point nous différons tous deux :
En toi, l'onde s'accroît des neiges qui se fondent ;
Plus on gèle pour moi, plus mes larmes abondent,
Quoi que tu sois si froide et moi si plein de feu.

Tout cela au fond est bien fade, bien peu gaulois. Voilà nos vaillants compatriotes du XVI^e^ siècle tout imprégnés et saturés de langueur italienne C'est à ne plus les recon-

naître. Et quand on pense qu'après *l'Astrée* viendra la *Clélie*, après le pays du Lignon, le pays du *Tendre*, on se sent pris d'un effroi rétrospectif ; on entrevoit la ruine du goût et du bon sens français. Mais que l'on se rassure vite! - Même dans ses imaginations les plus bizarres, et lorsqu'il semble le plus dévoyé, le génie de la race se trahit par quelque endroit. Céladon, Astrée et l'essaim langoureux des bergers et des bergères auraient produit à la longue même sur les lecteurs d'alors un assoupissement certain ; mais le *gentil et inconstant Hylas* les réveillait. Hylas, c'est le rayon de gaieté dans les vapeurs de la mélancolie, c'est le frais et franc éclat de rire parmi les gémissements de commande, c'est la fine et légère ironie qui semble s'incliner respectueusement et enlève les masques ; c'est un Sancho Pança jeune, aimable, spirituel, qui papillonne tandis que le chevalier de la Triste-Figure se morfond au seuil de Dulcinée. Hylas pénètre sans être vu dans le temple d'Astrée, et s'amuse, le sacrilége, à parodier les tables de la loi, si bien que les dévots venant s'agenouiller reculent avec effroi devant les prescriptions du nouveau code. Charmant Hylas ! on le quitte avec regret, on le retrouve avec plaisir ; Céladon lui-même l'accueille avec bienveillance et, quoique d'un air protecteur, s'humanise avec lui. Le sens commun est invariable, on ne peut ni le supprimer ni s'en passer. Il était quelque peu dédaigné alors, mais nous y reviendrons toujours. — Seulement qu'il ne prenne pas trop cruellement sa revanche ; qu'il laisse s'épanouir auprès de lui la noble et pure chimère. — Nous ne pouvons nous passer de Molière, mais il nous faut aussi Corneille.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET

L'hôtel de Rambouillet et les gens de lettres. — La préciosité. — Voiture, Cotin, Chapelain, Mlle de Scudéry. — Les dissidents : Théophile, Saint-Amant, Sorel. — Le burlesque.

Les *Lettres* de Balzac, le roman de *l'Astrée*, les *Bergeries* de Racan, les innombrables madrigaux, sonnets, énigmes qui pendant la première moitié du XVIIe siècle affadirent la littérature française, l'imprégnèrent d'un parfum rance importé d'Italie et d'Espagne ; tous ces produits chétifs et hybrides ne seraient peut-être jamais arrivés à la lumière, s'il ne s'était formé de bonne heure un milieu favorable à leur éclosion. Certaines plantes exotiques ne vivent que dans des serres ; on les déclare précieuses parce qu'en effet elles coûtent fort cher d'acquisition et surtout d'entretien ; il leur faut une température élevée, une atmosphère chargée de vapeurs humides : l'air pur et libre, qui vivifie tout ce qui est sain, les tuerait. Vivent-elles réellement? On ne sait. Elles ne meurent pas, voilà ce qu'il y a de plus certain ; mais elles ne sont jamais qu'une pâle et languissante contrefaçon de leurs sœurs des tropiques. La serre chaude, ce fut l'hôtel de Rambouillet.

Comment en parler dignement? Tous les historiens, tous les critiques, depuis les contemporains jusqu'à nos jours, ont épuisé les formes de l'admiration. Sous leur plume complaisante l'hôtel de Rambouillet s'est transformé en temple, en sanctuaire ; les personnes qui en fai-

saient les honneurs ont été érigées en divinités ; il y a eu un culte, des dévots; chacun a tenu à prouver qu'il se connaissait en beau langage, belles manières, fine galanterie, qu'il eût été digne de tenir sa place dans la fameuse chambre bleue. Au risque de passer pour un profane, j'aime mieux vous renvoyer aux auteurs de ces brillantes peintures que d'essayer de rivaliser avec eux. Aussi bien je l'essayerais vainement. Il nous manquera toujours quelque chose à nous, hommes du XIX^e^ siècle, pour goûter pleinement ces élégances d'un autre âge. Il faut bien en parler, puisqu'elles ont occupé nos pères, leur ont fait oublier la poursuite des biens réels et solides. Quand on refait l'inventaire des agréables fadaises dont se nourrissait la société d'alors, on comprend le règne d'un Louis XIV, l'épanouissement magnifique du despotisme, ce long silence de la pensée humaine. Que d'autres saluent comme une aurore la lumière des lustres de l'hôtel de Rambouillet, je ne puis me joindre à eux. Je ne puis croire surtout que le véritable génie de la France fût emprisonné dans ces ruelles et ces cabinets, où une centaine de courtisans désœuvrés et de beaux esprits en gala se travaillaient pour ne ressembler à personne. Cette gloire, ils l'ont obtenue, qu'ils la gardent : nul ne la leur disputera; mais que vaut-elle? Tout arbre porte ses fruits. Qu'on dresse le catalogue des habitués de l'hôtel de Rambouillet, avec la liste des ouvrages qu'ils ont produits; le travail sera peut-être long, il sera certainement ennuyeux et ingrat; mais la conclusion qu'on a le droit d'en tirer est consolante. C'est que de ce milieu il n'est pas sorti une seule œuvre sérieuse, une de ces œuvres qui prennent d'abord et gardent à jamais une place dans l'histoire des

lettres d'un pays. Les grands écrivains de cette période restent en dehors de ce petit cénacle. On les y appelle, et ils répondent à l'invitation, mais par pure politesse. C'est une visite qu'ils font; ils ne sont là qu'en passant, ils n'y reviendront plus. Pourquoi ? Parce qu'ils ne s'y trouvent pas à leur aise d'abord, et ensuite parce qu'on ne leur trouve pas le mérite requis pour plaire. Il y a incompatibilité de nature entre le génie et l'hôtel de Rambouillet. Cotin et Molière n'entrent pas par la même porte. Ces réserves faites, essayons de peindre au passage les plus marquants des beaux esprits qui s'y donnaient rendez-vous.

Commençons par la marquise de Rambouillet. Elle s'appelait Catherine, mais de bonne heure on s'ingénia pour lui trouver un nom moins vulgaire. Racan proposa *Carinthée*, Malherbe fit prévaloir *Arthénice*. Plus de trente ans après sa mort, les précieux l'invoquaient encore sous ce nom; Fléchier, un évêque, s'écriait du haut de la chaire chrétienne : « Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était vénérée sous le nom de l'*incomparable Arthénice*, où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. » La marquise de Rambouillet, Romaine d'origine, née en 1588, mariée en 1600, ne put s'accommoder du ton et des manières de la cour de Henri IV. Elle la quitta de bonne heure et se retira dans un magnifique hôtel qu'elle fit construire elle-même rue Saint-Thomas-du-Louvre. C'est là qu'elle régna pendant près de quarante ans sur « une « cour choisie, nombreuse sans confusion, » formée de

grands seigneurs, de femmes du monde et de gens de lettres. La marquise était instruite, et sans pédantisme. Belle et fort admirée, elle ne donna jamais prise à la médisance. Elle étai bonne, obligeante, ingénieuse à faire le bien, ce qui ne l'empêchait pas d'être ferme et courageuse au besoin. Ainsi elle osa remettre à sa place le cardinal de Richelieu lorsque celui-ci la fit prier par le père Joseph de le tenir au courant de ce qui se disait dans son salon. — « Je ne suis pas faite pour ce métier, » répondit-elle. Or son mari était alors ambassadeur en Espagne, et le cardinal lui offrait en récompense un avantage sérieux. — Toutes les qualités brillantes et solides de la marquise de Rambouillet étaient rehaussées par une modestie sincère, et elle eut le mérite de ne pas écrire.

Quelle fut au juste l'influence qu'elle exerça sur ses hôtes? Cela est assez difficile à déterminer. La société des premières années du XVII^e^ siècle était assez grossière de ton, de manières, de langage et même de mœurs : c'était dans les camps qu'elle avait fait son éducation. La marquise ne pouvait rien sur la cour; mais dans son salon elle était maîtresse absolue. Elle y donna sans en avoir l'air des leçons de tenue, de belles façons, de conversation polie et ingénieuse. Elle acclimata dans son hôtel cette délicate fleur de son pays, la galanterie, qui y réussit fort bien. La galanterie est un badinage du cœur et de l'esprit, l'art d'exprimer joliment des sentiments et des idées qui n'ont rien de réel. Elle est comme la fleur épanouie de la politesse, et comme elle ne tire pas à conséquence, elle montre seulement qu'on est bien-appris, qu'on sait son monde, qu'on est fait pour vivre en société, pour échanger avec ses semblables des deux sexes ces agréables compli-

ments si bien tournés et sous lesquels se cache la plus parfaite indifférence. — L'esprit du monde consiste d'ordinaire à ne pas dire ce qu'on pense et à dire ce qu'on ne pense pas; le tout est de s'acquitter délicatement de cette hypocrisie en partie double. Rien de plus nécessaire que ces fictions ; elles entretiennent la paix parmi les humains, et leur permettent de vivre en société, ce dont ils ne peuvent se passer. Rien aussi de plus mobile, de plus variable. Comme la mode qui en est l'arbitre, c'est leur essence d'être éphémères. Ce qui est aujourd'hui le suprême de l'élégance et de la grâce sera dans un an ou deux démodé, partant ridicule. La marquise de Rambouillet avait le jugement assez bon pour le comprendre ; elle ne s'exagérait pas sans doute l'importance de la réforme dont elle avait pris l'initiative, réforme tout extérieure, de représentation, de décoration, et qu'un changement dans la scène du monde devait emporter. Mais autour d'elle on n'eut ni cette réserve ni cette modestie. L'honneur d'appartenir au cénacle, de compter parmi les *Précieux* ou les *Précieuses* ne suffit plus; on prétendit régenter le reste du monde. On ne se borna plus à jeter dans la conversation les fleurs de l'esprit, le piquant de la galanterie, l'agréable intermède des anecdotes, l'imprévu des énigmes ; on se mit à écrire, à imprimer tout cela; on en voulut faire et on en fit une littérature. Ce qui se produisit de sonnets, de madrigaux, d'épigrammes, de lettres galantes, le tout marqué au coin de la préciosité, est incalculable. Il n'y avait pas une réunion où quelque bel esprit n'apportât tout frais pondu un produit de sa muse, aujourd'hui Voiture, demain Benserade ou l'abbé Cotin ou tout autre. La société se partageait en deux camps, celui

des *Jobelins* et des *Uraniens*, à propos de deux sonnets. Tous les poètes du temps collaboraient à cette fameuse *guirlande de Julie*, formée de tant de fleurs et de si mauvais vers. Ce fut bien pis encore quand Mlle de Scudéry commença à lancer d'une main implacable les interminables volumes de ses romans, *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, *Clélie*, *le Grand Cyrus*. On fut submergé sous ce déluge de galanterie. Vainement l'auteur avait eu l'ingénieuse idée de peindre sous des noms persans, scythes ou romains les brillants personnages de la société contemporaine ; la fadeur des portraits, la platitude du récit, les langueurs du style provoquèrent un immense bâillement. On en rougissait, comme Mme de Sévigné ; mais comment s'en empêcher ? Rien de plus involontaire, hélas ! et rien de plus contagieux. On peut assurer que la *préciosité* fut condamnée sans appel le jour où elle se crut souveraine absolue de la société et prétendit s'imposer à la littérature. Encore une fois, Mme de Rambouillet n'est pas responsable de cette maladresse ; mais il était dans la nature des choses que les sages limites fussent franchies, qu'on voulût faire admirer aux profanes ce que les initiés applaudissaient souvent par politesse ou à titre de revanche.

Je ne raconterai pas la décadence de la *préciosité* : il me suffit d'en avoir indiqué les causes générales. Il en est une cependant que je ne dois pas omettre. A partir de l'année 1650, il y eut de nombreuses émigrations en province. Des jeunes filles, des jeunes femmes durent suivre leurs maris dans leurs gouvernements. La préciosité, qu'elles emportèrent dans leurs bagages, s'altéra singulièrement sous le ciel inclément de la province. Les élèves

ne voulurent pas rester en deçà des modèles des maîtres, et allèrent au delà. Les maîtres eux-mêmes, pour se faire mieux entendre, forcèrent quelque peu la note. Bref, l'équilibre fut rompu ; on pencha tout d'un côté, on ne s'aperçut pas qu'on tombait dans la caricature. « Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés. » Qui parle ainsi ? C'est Molière, Molière qui entre en campagne et lance en 1659 cette étourdissante parodie des *Précieuses ridicules*. De profundis !

Quelques mots maintenant sur les beaux esprits qu'on admirait à l'hôtel de Rambouillet.

Malherbe ne fit qu'y passer ; il n'y séjourna point. Il eut la gloire d'inventer l'harmonieux anagramme d'Arthénice ; mais il s'arrêta sur ce succès. Son bon sens un peu rude et un fonds de grossièreté cynique qu'il ne dépouilla jamais complétement n'étaient pas faits pour plaire aux précieux purs ; et Malherbe de son côté ne se gênait pour personne.

Balzac, lui, resta jusqu'à sa mort (1655) un des astres les plus brillants de la préciosité. On le désignait à l'hôtel sous le nom de *Bélisandre*. « Parler Bélisandre ou parler précieux, c'est tout un, » dit Somaize dans son *Grand Dictionnaire des Précieuses*, ouvrage bizarre, à la fois panégyrique et pamphlet. Il y a deux dissertations de Balzac fort curieuses, adressées à la marquise de Rambouillet et ayant pour titre *le Romain*. On se rappelle que la marquise était Romaine d'origine. L'auteur, dans sa première dissertation, trace un portrait assez ferme, assez éloquent parfois du Romain des anciens âges, de ce type du citoyen accompli. Bossuet s'en souviendra dans la dernière partie du

Discours sur l'histoire universelle ; Corneille l'a médité, et saura faire vivre, agir et parler ce héros un peu abstrait de Balzac. Dans la deuxième dissertation, la plus importante à ses yeux, il examine le Romain dans sa vie privée, et il découvre que ce peuple inventa l'*urbanité*, qu'il était élégant et délicat dans ses mœurs et dans son langage, bref, qu'il fut le premier modèle de la préciosité. « La lie même de cette nation était précieuse, » affirme intrépidement Balzac. Ainsi la marquise n'avait eu qu'à suivre les traces de ses ancêtres. C'est ce Romain précieux que vous retrouvez dans la *Clélie*, où l'on voit

Caton galant et Brutus dameret.

L'absence de Balzac, qui faisait le dédaigneux à Angoulême, donna occasion à Voiture de se pousser au premier rang des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet. Il était d'assez basse extraction, mais il avait de l'aplomb à revendre et beaucoup de gaieté. Son intarissable bonne humeur, ses plaisanteries parfois un peu vives réchauffaient heureusement ce qu'il y avait d'un peu froid et de morfondu dans l'atmosphère. Après l'ingéniosité majestueuse de Balzac, on se détendait, on se ragaillardissait en écoutant Voiture. Malheureusement ces agréables badinages furent imprimés, prônés, érigés en modèles. La fameuse lettre de la *carpe* au *brochet*, qui est citée partout, fut déclarée inimitable et suscita une foule d'imitateurs. Boileau lui-même vanta l'esprit de Voiture, mais en même temps il en donne pour ainsi dire la recette dans ce double pastiche adressé au duc de Vivonne. Voiture appelle le pastiche, comme tous les écrivains qui n'ont ni idées ni sentiments, et qui remplacent cela par une forme pré-

tentieuse. Essayez un pastiche de Molière ou de Pascal ! — La mort de Voiture, en 1648, porta un coup sensible à l'hôtel de Rambouillet. La décadence commença.

Saluons au passage l'estimable abbé Cotin, si malmené par Boileau et par Molière. C'était un des princes de la mode, un des oracles de la fine galanterie. Il excellait surtout dans les énigmes, talent précieux en société. Quel triomphe de promener sur tout le cercle des yeux vainqueurs en disant : « Vous donnez votre langue aux chiens ! » Pauvre Cotin ! Il paraît que dans sa chaire de prédicateur il n'était pas aussi rayonnant. Encore s'il eût pu, comme le *nain de Julie*, l'abbé Godeau, attraper un évêché ! Godeau, évêque de Vence, quittait de temps à autre son troupeau et accourait se retremper au pur foyer du beau langage. Il rimait des poésies chrétiennes par position, après en avoir rimé d'autres. Tout cela oublié !

Le nom de Chapelain a survécu, il est immortel. C'était un homme doux, rangé, froid et docte. La considération dont il jouit pendant plus de trente années le fit choisir par Colbert pour dresser la liste des gens de lettres auxquels le roi donnait une pension. Chapelain se mit en tête tout naturellement pour une pension de trois mille livres, avec cette courte et significative indication : *Au sieur Chapelain, le plus grand poète françois qui ait jamais été et du plus solide jugement.*

Dans les pièces qui n'avaient pas un caractère officiel, Chapelain s'exprimait sur son propre compte en termes plus mesurés. Qu'on en juge par l'extrait suivant :

C'est un homme qui fait une profession exacte d'aimer la vertu sans intérêt. Il a été nourri jeune dans les langues et la lecture, ce qui, joint à l'usage du monde, lui a donné assez de

lumière des choses pour l'avoir fait regarder des cardinaux de Richelieu et Mazarin comme propre à servir dans les négociations étrangères. Mais son génie modéré s'est contenté de ce favorable jugement et s'est renfermé dans le dessein du poème héroïque qui occupe sa vie et qui est tantôt à sa fin, etc., etc.

Ce poème héroïque, c'est cette fameuse *Pucelle*, que personne n'a lue et dont tout le monde se moque. Elle occupa ma vie, dit Chapelain ; c'est peu : elle le fit vivre. Le duc de Longueville, afin d'assurer à l'auteur les loisirs nécessaires pour mener à fin cette noble entreprise, lui fit une pension de deux mille livres pendant tout le temps qu'il y travaillerait. Chapelain ne se pressa point. Il mit plus de trente ans à son œuvre. Voilà de l'argent bien placé ! Pourquoi le pauvre Chapelain n'imitait-il pas

De son ami Conrart le silence prudent?

Il était instruit, laborieux, savait raisonner de tout, connaissait à fond les règles de tous les genres : on le consultait de tous côtés, on recueillait ses réponses comme des oracles ; tout poète débutant se croyait obligé de lui soumettre ses vers, témoin Racine, qui lui apporta son ode *à la Nymphe de la Seine*; Mlle de Scudéry lui donnait la place d'honneur dans *le Grand Cyrus* et, sous le nom d'Aristée, le présentait comme unissant les plus rares qualités de l'âme et du cœur aux dons les plus riches de l'esprit, si bien « qu'on n'en pouvait trouver un plus « éclairé, plus grand, ni plus élevé, ni dont le savoir soit « plus universel que le sien. » Elle annonçait elle aussi le grand poème, et déclarait qu'il y avait « plus d'ordre que « dans Homère, plus de jugement et plus de véritables « beautés. » Et tout cela s'effondrant à l'apparition de

l'œuvre ! Et pour comble de malheur, le fouet de la satire brandi par la jeune main de Despréaux s'abattant sur les épaules du dieu. Ce fut un affreux scandale; on cria d'abord au sacrilége, puis on se mit à rire; on répéta le vers cruel :

Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?

Chapelain fut perdu.

Au fond, c'était un bien médiocre esprit, sec, froid, vain : seulement sa vanité très-intense s'abritait sous une bonhomie digne et sentencieuse qui désarmait à la fois et imposait. Très-avisé du reste, il sut être et resta

Le mieux renté de tous les beaux esprits.

Chapelain était intéressé et fit le bonheur de ses héritiers.

Plaçons auprès de lui sa fidèle amie, la respectable demoiselle de Scudéry. Dans sa jeunesse, elle fut un des hôtes assidus du salon des Précieuses. Quand la brillante assemblée commença à pâlir, Mlle de Scudéry eut un salon à elle et un jour de réception, le samedi. On y faisait, on y disait, on y lisait les mêmes choses qu'à l'hôtel de Rambouillet, mais avec moins de grâce et plus d'affectation. A la première période se rattache *le Grand Cyrus*, qui parut vers 1650, et qui n'est autre chose qu'une galerie de portraits des personnages les plus marquants du jour. M. Cousin découvrit il y a quelque dix ans une clef de cet insipide roman, et essaya de remettre en leur jour ces peintures bien effacées, mais époussetées avec tant de soin ! Quelle joie pour lui de retrouver sous le nom de Mandane cette chère Mme de

Longueville, et sous celui du *grand Cyrus*, son héros le prince de Condé, puis tout un cortége d'astres de seconde et de troisième grandeur qui rehaussaient l'éclat des deux divinités ! Mlle de Scudéry n'oubliait ni la marquise de Rambouillet, Cléomire, ni ses deux filles, Philonide et Anacrise, ni Montausier, le généreux Mégabate, qui soupira vingt ans pour la belle Philonide avant de l'épouser, ni Godeau, l'illustre mage de Sidon, ni Conrart, le sage Théodamas, ni Chapelain, l'admirable Aristée, ni l'auteur du *grand Cyrus*, Mlle de Scudéry en personne peinte au naturel sous le nom de l'illustre Sapho. Sapho n'était rien moins que jolie, mais elle était charmante, et avec cela, tant d'esprit, de si nobles sentiments, des talents si nombreux ! On ne pouvait s'empêcher de l'aimer ; elle marchait entourée d'une cour de soupirants, mais nul ne put toucher ce cœur qui voulut rester libre. — *Le Grand Cyrus* était déjà singulièrement fade, mais les originaux et le milieu brillant où l'auteur les avait rencontrés, laissaient encore à l'œuvre une vérité relative. Mlle de Scudéry, moins soutenue quelques années plus tard, écrivit la *Clélie*. Quelle bizarre idée d'aller prendre les personnages les plus connus de l'histoire romaine, des héros grossiers et sauvages pour en faire des langoureux insipides ! Brutus, Tarquin, Horatius Coclès, Scévola, roucoulant à l'envi ! Quelle rage de galanterie à outrance ! C'est dans la *Clélie* que se trouve la fameuse carte du pays de *Tendre*, avec un itinéraire minutieusement tracé. Les stations sont le lac d'*Indifférence*, le bourg du *Respect*, les villages de *Billet-Doux*, *Billet-Galant*, *Jolis-Vers*, *Complaisance*, *Soumissions*, *Petits-Soins*, *Assiduité*, *Empressement*. *Sensibilité*. C'est là

aussi que coule le fleuve perfide de l'*Inclination*, perfide en effet, car il mène tout droit à la *mer Dangereuse* [1].

Bornons ici cette énumération, quoique incomplète.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Plaçons en regard, pour nous rassurer contre les défaillances du goût, les grands écrivains qui ne voulurent pas être *précieux* et surent rester eux-mêmes. Bossuet prêcha, dit-on, dès l'âge de quinze ans à l'hôtel de Rambouillet et y fut comblé de louanges. Mais un homme de sa trempe pouvait-il s'attarder dans un milieu où s'épanouissaient l'abbé Cotin et « l'illustre mage de Sidon, » Godeau? Les aigles et les perroquets n'ont pas même perchoir. Corneille, lui aussi, traversa l'hôtel de Rambouillet; on l'arrêta au passage pour lui demander une fleur de la *guirlande de Julie;* il paraît même qu'il répondait au surnom de *Cléocrite*, et qu'on lui faisait la grâce d'admirer une de ses moins bonnes tragédies, *Œdipe*, qu'on appelait le *Criminel innocent*. Mais le bonhomme ayant un jour apporté *Polyeucte* à la judicieuse assemblée, elle déclara tout d'une voix que cela était mauvais, que le christianisme surtout ne valait rien, et elle expédia Godeau pour prévenir charitablement l'auteur. Y avait-il place pour lui dans ces ruelles où trônaient Scudéry et Chapelain? — Prenez l'un après l'autre tous les écrivains de génie, vous n'en trouverez pas un qui ait voulu ou pu s'acclimater à la serre chaude où s'étiolaient les pensionnaires de l'incomparable Arthénice. Pascal et Descartes restent à l'écart, La Fontaine y serait mort d'ennui, à moins qu'on ne l'eût

[1] Lire dans les œuvres en prose de Boileau le dialogue intitulé *les Héros de Roman*. Ne pas négliger la préface, si honnête et si droite.

mis d'abord à la porte. Quant à Molière, c'était l'ennemi né de ce tortillage; et puis recevoir un histrion, quelle incongruité! Je ne vois pas non plus que les grands seigneurs qui étaient autre chose, comme Retz et La Rochefoucauld, comptent parmi les assidus. Il reste les littérateurs de troisième ordre, les faiseurs de lettres galantes, de petits vers, de romans insipides, la ménagerie des rimeurs de salon qui enferment le monde dans l'horizon d'une cage; gens bien appris du reste et d'une politesse parfaite, mais qui avaient peu de chose dans le cœur et rien dans l'esprit. Ils s'étaient persuadé à eux-mêmes et à leur public que le dernier effort de l'éloquence et de la poésie est de dissimuler sous les splendeurs de la forme l'absolue nudité du fond. La forme chez eux n'a rien de splendide, mais la nudité du fond est incontestable. Voilà pourquoi ils réussirent à l'hôtel de Rambouillet; voilà pourquoi aussi personne ne peut les lire aujourd'hui.

Il faut cependant leur rendre justice sur un point. Ils étaient gens bien élevés, de bonne tenue, de réputation intacte. En lisant leurs ouvrages, on ne s'expose qu'à un sérieux ennui; cela du reste est convenable, honnête, fade et froid. Mais vous devez bien penser que toute la littérature de ces cinquante années n'est pas enfermée dans le cercle étroit de la préciosité; que le génie de la race gauloise, ce génie que les misères infinies du xv^e^ siècle ne purent éteindre, dut se faire jour même dans ce triomphe de la galanterie quintessenciée; qu'il y eut en dehors de l'hôtel de Rambouillet des gens de lettres d'humeur libre et aventureuse, qui aimaient mieux battre le pavé de la rue que de monter sur des échasses, se réunir, rire, boire et chanter dans des cabarets, que de faire des révérences

et ruminer des impromptus dans les ruelles. Il y en eut en effet plus d'un. Si les précieux rappellent les auteurs des interminables et fades chansons de geste du XIV^e^ siècle, les dissidents font penser aux auteurs des fabliaux, des farces et soties. Tandis que les premiers se grattent la cervelle pour imaginer des personnages, des aventures, des sentiments, un langage le plus éloigné possible de la réalité, qu'ils se mettent à entasser *Polexandre* sur *Astrée*, *Pharamond* sur *Polexandre*, *le Grand Cyrus* et la *Clélie;* qu'ils s'élancent aux plus hautes cimes du Parnasse pour emprunter à Clio sa trompette héroïque, à Polymnie sa lyre; qu'ils inondent la France d'épopées comme l'*Alaric* de Scudéry, le *Saint Louis* du père Lemoine, le *Clovis* de Desmarets, *la Pucelle* de Chapelain, d'odes ampoulées à la façon de Malherbe, de sonnets, d'élégies, de stances langoureuses, il y eut chez les écrivains qui n'étaient pas atteints de préciosité tout un débordement de verve railleuse et de gaieté burlesque. Au moment même où l'*Astrée* et l'hôtel de Rambouillet étaient en plein épanouissement de succès, un bourgeois parlementaire, Sorel, composait l'*Histoire comique de Francion*, satire parfois très-vive, mais le plus souvent lourde et indécente de la société d'alors. Ce n'était rien moins qu'une protestation. La société polie, les grands seigneurs et les belles dames avaient leur littérature; la bourgeoisie s'en faisait une suivant ses goûts et à son image. Un peu plus tard, entre *le Grand Cyrus* qui finissait et la *Clélie* qui commençait, le pauvre et gai Scarron lançait son *Roman comique*, si étincelant de verve, d'un naturel si parfait. Plus tard enfin, Furetière écrivait le *Roman bourgeois*, plus lourd, mais qui avait le mérite de présenter au lec-

teur des personnages et des événements de la vie de chaque jour. Je laisse de côté tout un déluge de burlesque et de grotesque à outrance, l'*Ovide en belle humeur* de d'Assoucy, le *Virgile travesti* de Scarron, le *Paris burlesque* de Claude Petit, la *Rome ridicule* de Saint-Amant, et bien d'autres. Vingt ans après, Boileau en frémissait encore d'indignation et s'écriait :

Apollon travesti devint un Tabarin.

Je n'ai mentionné en passant ces productions que je ne peux étudier ici que pour vous signaler le double courant qui partage alors la littérature. Dans presque toutes nos histoires de France on ne met guère en scène que les rois, et on laisse dans l'ombre le pauvre Jacques Bonhomme, la nation, ses misères, ses droits méconnus, son admirable résignation qui ne fut jamais une abdication, on l'a bien vu plus tard. Il en est un peu de même pour la littérature. On ne met en vue, on ne propose à l'admiration que les œuvres composées pour un public restreint de princes, de grands seigneurs ou de beaux esprits qui se prônaient entre eux. Il faudrait élargir le cadre, y donner place à des écrivains moins réguliers peut-être, moins corrects, et disons le mot, moins décents, mais qui avaient de la verve, de l'esprit, un goût d'indépendance qu'il ne faut pas dédaigner. Après tout, notre grand Molière n'est-il pas des leurs? Et que serait notre littérature si l'on en retranchait l'élément comique et satirique?

Le plus heureusement doué de ces irréguliers, ce ne fut pas Saint-Amant, qui eut le malheur de tenter un poème épique, ce fut Théophile Viau. C'était un brave garçon fort étourdi, fort dissipé, qui, né huguenot, et

peu religieux au fond, fut accusé d'impiété, jeté dans le cachot de Ravaillac, condamné à faire amende honorable devant le parvis de Notre-Dame, et qui ne sortit de prison que pour mourir à l'âge de trente-six ans. Il avait de l'esprit, du savoir, de l'imagination, de la sensibilité. Il composa fort jeune sa tragédie de *Pyrame et Thisbé* qui fut reçue avec un applaudissement universel. Ses *apologies* au roi et au public sont des pièces fort remarquables, nettes, fermes, vigoureuses de style et d'un mouvement heureux [1]. Il faisait des vers un peu à bâtons rompus, suivant l'occasion et l'humeur qui le poussait. Tantôt il essayait une ode à la Malherbe. Mais à cette hauteur sa muse se morfondait. Il trouvait la note vraie et le fier accent, quand il demandait au roi la fin de son exil, non en s'abaissant devant la majesté du caprice, mais au nom de la justice souveraine :

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre;
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière
Et qui, malgré les fleurs de lis,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis...

du reste, ne voulant subir aucune loi que celle de la fantaisie :

La règle me déplaît; j'écris confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément;

[1] On ne peut les lire sans être saisi d'une profonde pitié pour ce persécuté et d'un profond dégoût pour ses stupides et féroces bourreaux.

ayant horreur du pathos et de la fade galanterie à la mode :

Amaranthe, Philis, Caliste, Pasithée,
Je hais cette mollesse à vos noms affectée...
Le plus beau du monde est le nom de Marie.

Que ce dernier vers est délicieux dans sa simplicité !

Enfin, capable de comprendre et de goûter, parmi toutes les hypocrisies pastorales du temps, la nature telle qu'elle est :

Dans ce val solitaire et sombre
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans le ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.
Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces rameaux,
Et les vents battent les ormeaux
D'une amoureuse violence.

. . . . . .

Je verrai ces bois verdissants
Où nos îles et l'herbe fraîche
Servent aux troupeaux mugissants
Et de promenoir et de crèche.
L'aurore y trouve à son retour
L'herbe qu'ils ont mangée le jour;
Je verrai l'eau qui les abreuve,
Et j'orrai plaindre les graviers
Et résonner l'écho du fleuve
Aux injures des mariniers.

Je cueillerai ces abricots,
Ces fraises à couleur de flammes.

. . . . . .

Et ces figues et ces melons
Dont la bouche des aquilons
N'a jamais su baiser l'écorce,
Et ces jaunes muscats si chers
Que jamais la grêle ne force
Dans l'asile de nos rochers.

LE THÉATRE AVANT CORNEILLE

Le théâtre dans la première partie du XVII^e^ siècle.

Je termine ces études sur la littérature de la première moitié du XVII^e^ siècle par un tableau de la poésie dramatique. C'est un sujet qui n'est guère connu que des érudits et des curieux. Corneille, Molière, Racine suffisent au gros du public ; tout ce qui précède, c'est la barbarie, le chaos ; on le supprime. Grâce à ce procédé expéditif, la littérature d'un pays se compose de sept ou huit chefs-d'œuvre qu'on se dispense de lire, parce que tous les critiques fournissent à ce sujet les renseignements et les appréciations à la mode, et dont l'apparition est considérée comme une espèce de miracle, puisque rien ne les préparait, rien ne les annonçait. Comblons cette lacune, rétablissons le lien qui unit ces grands hommes à leurs prédécesseurs immédiats. Nous savons jusqu'où ils se sont élevés, il nous reste à savoir d'où ils étaient partis.

Vous vous rappelez cette ordonnance de 1548, qui, tout en maintenant le privilége des *Confrères de la Passion*, interdisait la représentation des Mystères. C'était la ruine du théâtre national, populaire. L'école de Ronsard rima d'après Sénèque des tragédies déclamatoires qui ne furent jamais jouées que dans des colléges ou des cours d'hôtel, devant un public d'écoliers, de grands seigneurs et de pédants. Pendant ce temps, des troupes

ambulantes de comédiens ayant à leurs gages leur poète, couraient la province, donnaient çà et là des représentations dans des auberges, dans des granges, sur des places publiques. En 1584, une de ces troupes, enhardie par ses succès, pénétra dans Paris et posa ses affiches. Elle en fut expulsée immédiatement au nom de ce fameux privilége des *Confrères de la Passion*, privilége qui leur était inutile à eux-mêmes et qui nuisait aux autres. Voilà comme on entendait alors la liberté. En 1600, une autre troupe s'installe au Marais, près de la Grève, à l'hôtel d'Argent : cette fois les Parisiens veulent avoir des spectacles ; une transaction a lieu. Les comédiens payent un écu tournois par représentation aux *Confrères de la Passion*. En 1629, l'indemnité est supprimée ; une seconde troupe s'établit à l'hôtel de Bourgogne, et le roi daigne l'autoriser à prendre le titre de *Comédiens ordinaires de Sa Majesté :* c'est cette même année que Corneille fait jouer sa première pièce. Les honnêtes gens, comme on disait alors, se risquent au théâtre ; ils vont bientôt imposer aux acteurs leur goût, aux comédiens plus de retenue, à l'art dramatique la forme définitive consacrée par tant de chefs-d'œuvre.

C'est cette période obscure de 1580 à 1636 environ dont je voudrais mettre sous vos yeux un tableau rapide.

Les rares pièces dont on a conservé les titres de 1580 à 1600, époque désastreuse et peu favorable aux divertissements de la scène, sont jetées dans le moule de la tragédie de Sénèque, adopté et préconisé par la Pléiade. Elles sont d'un vide et d'une platitude remarquables. L'une d'elles, œuvre du jésuite Fronton du Duc, a pour titre : *Histoire tragique de la pucelle de Domrémy, au-*

trement, d'Orléans. Elle était destinée à être jouée à Plombières devant Henri III et sa femme. Au premier acte, Louis, comte de Bourbon, déplore dans un long monologue les malheurs de la France. Il se retire, et saint Michel ordonne à Jeanne d'Arc d'aller vers le roi. Au second acte, Jeanne d'Arc fait lever le siége d'Orléans et sacrer le roi à Reims. Au troisième acte, La Hire vient annoncer qu'elle a été faite prisonnière. Au quatrième acte, on la juge. Au cinquième acte, on la fait périr. Aucun événement ne se passe sur la scène ; tout est en récit. Quant au style, jugez-en par cet échantillon :

> A peine elle achevait, quand le bourreau farouche
> Lui a d'un fer tortu bridé toute la bouche.

Puis elle est jetée dans les flammes du bûcher :

> Lors vous eussiez ouy les voix des assistants :
> Coupe, coupe, bourreau, la corde, et plus n'attends ;
> Tu l'as assez rôtie.

A quoi le malheureux à qui l'on fait ce récit déplorable s'écrie :

> O cruauté horrible,
> Où est le fier lyon, le tygre tant terrible,
> Le Bussyre qui passe en cruauté ceux-ci ?

Le narrateur, qui a repris haleine, continue. Il raconte que l'on a trouvé entier le cœur de l'héroïne dans les cendres, et que du milieu du bûcher une colombe a pris son vol vers le ciel.

Surpris de ce prodige, le confident avoue sa stupeur :

> Tu me racontes bien des choses émerveillables.

Je glisse sur des essais prétendus tragiques du même

genre. Les pièces d'alors ne sont que des récits coupés en cinq morceaux, sans action, sans caractères et presque toujours sans style. La plus curieuse est une tragédie intitulée *la Guisiade* qui fut écrite en 1588, aussitôt après l'assassinat de Henri de Guise par Henri III. C'est un pamphlet, le digne pendant de certains sermons homicides des prédicateurs de la Ligue [1].

J'arrive à l'année 1600.

De 1600 à 1628, la scène française est presque uniquement occupée par un seul auteur, Hardi. Les contemporains le saluent des noms de grand homme, illustre génie. Corneille lui-même, dans la préface de *Mélite*, s'incline devant cette haute renommée, ce qui n'empêchera pas un de ses envieux, Claveret, de lui jeter Hardi à la tête pour l'en écraser. — *Je ne puis souffrir*, dit Claveret, *que de faibles potirons m'empêchent de voir une si grande lumière. Le potiron*, c'est Corneille ; *la grande lumière*, c'est Hardi. Hardi lui-même, quand il daignait s'occuper de ses rivaux, les traitait tout simplement d'*avortons*. Ses succès avaient nui à sa modestie. Pauvre Hardi! il avait d'abord couru la province pendant dix ans, à la suite d'une troupe de comédiens dont il était le fournisseur en titre. Son nom ne paraissait pas sur l'affiche, et on lui donnait trois écus par pièce fournie. C'était le bon temps, pour les comédiens s'entend. Une actrice qui avait connu Hardi et qui connaissait Corneille, la Beaupré, s'écriait douloureusement :

M. Corneille nous a fait grand tort. Nous avions ci-devant des pièces de théâtre pour trois écus, que l'on nous faisait en une

[1] Détail caractéristique : les plus graves injures adressées à Henri III sont mises dans la bouche de sa mère Catherine de Médicis.

nuit. On y était accoutumé et nous gagnions beaucoup. Présentement, les pièces de théâtre nous coûtent bien de l'argent et nous gagnons peu de chose.

Il est probable que le traitement de Hardi s'éleva graduellement avec les succès de la troupe à laquelle il était attaché. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1618, les comédiens consentirent à mettre sur l'affiche le nom de *leur* poète. Après le profit, la gloire; il y avait de quoi faire tourner une tête plus solide. Joignez à cela l'effrayante fécondité de sa muse. Il avoue lui-même qu'il a écrit plus de huit cents pièces! Lope de Véga seul en a écrit davantage, et encore n'étaient-ce souvent que de simples canevas. Mais chez l'auteur espagnol c'était exubérance de génie; pour Hardi, c'était la faim qui le pressait. De là tant d'œuvres auxquelles s'appliquerait bien justement cette épithète d'avortons qu'il lançait à ses rivaux. Il le reconnaissait lui-même quand il disait en poète : *Les fers de la pauvreté empêchent l'esprit de voler dans les cieux.* — Ce mélange de présomption et de modestie était la conséquence naturelle d'une vie misérable à ses débuts, glorieuse dans sa dernière période. Il se disait comme tant d'autres se sont dit depuis : « Quand j'étais jeune, quand j'avais du feu et du génie, je végétais dans l'indigence et l'obscurité; aujourd'hui que le froid de la vieillesse pèse sur moi et engourdit mon imagination, je suis riche et renommé. O équité des jugements humains! »

Qu'était-ce donc en définitive que ce précurseur de Corneille? Un Shakspeare, moins le génie. Jamais circonstances plus favorables ne s'offrirent à un esprit créateur. L'ancien théâtre national avait disparu, le théâtre d'imitation classique mourait d'inanition; la place était libre;

tout appelait un renouvellement. Hardi fit du nouveau, mais au hasard, à bâtons rompus, sans savoir où il allait ni ce qu'il voulait. La nécessité d'une production incessante, le débraillé de la vie, la grossièreté d'un public de passage qui acceptait tout indifféremment, le mauvais comme le bon, et par-dessus tout la médiocrité native de l'esprit, voilà ce qui fit que Hardi fut un inépuisable fabricant de pièces et non un véritable poète dramatique. Ce n'est pas qu'il n'ait essayé de réfléchir sur son art et même de dogmatiser avec plus d'assurance que de science. Vers la fin de sa carrière, il écrivait :

> La grâce des interlocutions, l'insensible douceur des digressions, le naïf des comparaisons, un grave mélange de belles sentences qui sonnent en la bouche de l'acteur et résonnent jusqu'en l'âme du spectateur : voilà ce que mon faible jugement a reconnu depuis trente ans pour les secrets de l'art.

Il ne manque à ce beau programme que l'essentiel, à savoir, l'action, les mœurs, les caractères. Après trente ans de pratique du théâtre, après avoir écrit plus de sept cents pièces, Hardi ne se doutait pas encore de ce que devait être un poème dramatique.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans son œuvre, c'est l'incroyable variété des sujets. C'est par là seulement qu'il rappelle Shakspeare, et il est bien regrettable que sur ce point il n'ait pas fait école, même chez ses illustres successeurs. Tout est bon à Hardi pour faire une tragédie, une tragi-comédie, une pastorale. Il puise à pleines mains dans la Bible et dans les auteurs grecs et latins de toutes les époques. Plutarque surtout est une mine qu'il exploite volontiers. Les modernes sont loin de lui déplaire; l'Arioste, le Tasse, Cervantès, Boccace, les chroniqueurs et

les auteurs de nouvelles, il met tout à contribution. Quant à la façon dont il accommode à la scène les sujets qu'il emprunte, elle est d'une simplicité parfaite. Le roman grec *Théagène et Chariclée*, fade récit des épreuves de deux parfaits amants, est divisé en huit livres; Hardi coupe sa pièce en huit actes, un acte par livre. Il y a dans le roman des naufrages, des combats, des enlèvements, choses difficiles à représenter, vu l'extrême indigence des décorations d'alors; un récit ampoulé en tient lieu. Quant au développement d'une action ou d'un caractère, il ne se doute même pas que ce soit un des secrets de l'art. L'unité même, cette loi, ce besoin de l'esprit, il n'en a pas conscience. Ainsi, pendant les quatre premiers actes de sa tragédie d'*Ariane*, il peindra le désespoir de l'héroïne abandonnée par Thésée, et, au cinquième, il la mariera joyeusement à Bacchus. *La Gigantomachie*, pièce horrible où l'on voit les géants escalader le ciel, se termine par un festin où Momus divertit les convives réconciliés par les plaisanteries les plus vives. Shakspeare, lui aussi, a plus d'une fois mêlé le bouffon au tragique; mais il conserve l'unité générale de couleur, et n'impose pas au drame un dénouement burlesque; malgré les intermèdes, l'impression définitive est une. Hardi ne sait où il va ni ce qu'il veut; il ne mêle pas le rire et les larmes; quand il juge que le spectateur a assez pleuré, un remords le prend, et il se met à le faire rire; puis la toile tombe et l'on rentre chez soi sur une impression gaie, ce qui est plus sain et préserve des mauvais rêves.

La tragédie la plus régulière et, comme on dirait aujourd'hui, la plus classique de Hardi, c'est *Panthée*. Le sujet a été mis bien souvent sur la scène et toujours sans

succès. Il faudrait modifier dans une de ses données essentielles le récit de Xénophon qui en fournit la matière, et alors ce ne serait plus l'histoire de Panthée. Hardi a suivi scrupuleusement l'auteur grec, comme il fait toujours; seulement il a entrevu çà et là le ressort dramatique ; il a presque deviné qu'une tragédie devait être autre chose qu'une histoire dialoguée, coupée en cinq actes et se terminant par la mort d'un des principaux personnages. Le devoir, la lutte contre la passion, les orages de l'âme lui ont apparu çà et là. Le style même, bien que fort inégal, ne manque pas par endroits de grâce et d'éclat.

Panthée est la femme d'Abradate, seigneur assyrien, qui après avoir été vaincu par Cyrus a disparu et que l'on croit mort. Elle est tombée après la défaite aux mains de Cyrus, qui la traite avec toute la courtoisie imaginable, en vrai chevalier français, et confie ce précieux otage à un seigneur de sa cour, Araspe. — Tel est le premier acte. Au second acte, Araspe, infidèle à sa mission, offre son cœur et sa main à Panthée, qui le repousse avec indignation et va se plaindre à Cyrus. Araspe est blâmé et puni. — Cet acte est un pur hors-d'œuvre qui ne tient en rien à l'action principale. Au troisième acte, Abradate reparaît. Il est envoyé vers Cyrus comme ambassadeur. Panthée le décide par ses supplications et ses larmes à trahir son devoir et à embrasser le parti de l'ennemi. Au quatrième acte, Abradate, général transfuge dans l'armée de Cyrus, est tué en combattant contre sa patrie. Au cinquième acte, Panthée célèbre les funérailles de son mari et se tue sur son corps. Évidemment, en un sujet de ce genre, la situation dramatique fondamentale, le pivot de la pièce, c'est la défection d'Abradate ; voilà le véritable ressort du poème,

ressort moral, puisque le personnage est placé entre l'affection conjugale et le devoir envers la patrie. Une seule scène est consacrée à cette lutte pleine d'angoisses. Il n'y a pas d'étude sérieuse du cœur humain. La mort de Panthée n'est pas représentée comme un acte de désespoir causé par le remords; elle est glorifiée comme un acte du plus pur dévouement conjugal.

Citons quelques vers de cette pièce originale après tout et qui ne manque pas de relief. Il y en a plus d'un dans le fatras du style qui se détache et brille comme une fleur de printemps parmi les broussailles. — Mourir, qu'est-ce? dit Panthée; on meurt dès sa naissance :

> Dès le premier rayon du soleil qui nous luit
> Nous courons au trépas et la Parque nous suit.

Sur les traîtres :

> Aux traîtres on promet, mais que doit-on tenir
> A ceux desquels on craint autant à l'avenir,
> A ces roseaux pliés à tous vents d'espérance?

Panthée, en revoyant Abradate, défaille et s'écrie :

> Arrête d'un baiser mon âme qui s'envole.

Enfin Cyrus envoie un dernier salut à ce couple infortuné, qu'il voit déjà dans les Champs-Élysées excitant l'envie des ombres bienheureuses. — Ces deux vers sont charmants :

> Que le peuple léger des esprits fortunés
> Vous adore, de fleurs richement couronnés

En résumé, la tragédie classique doit peu de chose à Hardi. Ce n'est pas lui qui a eu l'idée des trois unités; ce n'est pas lui qui a séparé absolument l'élément comique

de l'élément tragique. Mais il a fait école sur deux points : la substitution perpétuelle du récit à l'action et l'abus des songes. On peut même y joindre le goût de la déclamation vague, à la Sénèque, et des tirades à effet. Il est à craindre que ce ne soit là le vice chéri de notre race ; car toutes les écoles qui depuis ont régné sur la scène ont toujours plus ou moins déclamé. Il y a longtemps qu'on a l'habitude en France de parler beaucoup et d'agir peu.

Tous les contemporains de Hardi sont plus ou moins ses disciples, c'est-à-dire qu'ils vont comme lui au hasard, sans souci de l'unité et de l'action dramatique, uniquement préoccupés des effets de style, prodiguant les tirades pompeuses, les digressions, les comparaisons, les *sentences qui sonnent et résonnent*, comme disait Hardi. Parmi eux, je rappellerai en passant les noms de deux poètes dont nous avons déjà parlé, Théophile et Racan. La tragédie de *Pyrame et Thisbé*, représentée en 1617 et qui resta au théâtre même après *le Cid*, est la seule pièce qu'ait écrite Théophile. Au fond, le sujet est absolument le même que celui de *Roméo et Juliette*. Théophile, qui passa quelque temps en Angleterre, a pu voir jouer le drame de Shakspeare. Quel abîme entre sa pièce et celle du poète anglais ! Action, caractères, passion, Théophile remplace tout cela par des tirades et des descriptions. Cela est éclatant de couleur, mais mortellement froid et ennuyeux. Il y a des pointes agréables, qui piquèrent délicieusement l'âme des spectateurs français. Ils se pâmaient d'aise en entendant Thisbé qui tient à la main le poignard dont s'est percé Pyrame, et qui s'écrie :

> Le voilà ce poignard, qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement ! Il en rougit, le traître !

Quant aux *Bergeries* de Racan, ce n'est pas autre chose qu'une série de chapitres de *l'Astrée* mis en vers et dialogués approximativement. *L'Astrée* créa en France la *pastorale*, qui n'est ni tragédie ni comédie, parce que les personnages ne sont ni des princes ni des bourgeois, mais des bergers. La *pastorale*, qui pendant trente ans infesta le théâtre, fit semblant d'expirer, puis ressuscita dans les paysanneries du XVIII^e^ siècle, est de toutes les formes du faux et de l'ennuyeux la plus cruellement insipide et écœurante. Elle inspire de l'aversion pour les moutons, ces honnêtes fournisseurs de côtelettes, et ferait presque souhaiter qu'on pût employer à un autre usage ces fameuses houlettes auxquelles Florian mettra des faveurs roses. Tous les poètes du temps firent des pastorales, Scudéry, Mayret, Gombaud, Tristan. Corneille seul et Rotrou dédaignèrent ces fadeurs.

J'ai prononcé le nom de Scudéry, de Scudéry qui, après les premières pièces de Corneille, s'écriait dans un transport d'enthousiasme :

Le soleil s'est levé ; retirez-vous, étoiles ;

et qui, après *le Cid*, déclarait Corneille un grimaud. Ce Scudéry qui fit tant le bravache, qui mettait à tout propos flamberge au vent, qui se vantait « d'avoir passé plus d'an-« nées parmi les armes que d'heures dans son cabinet, et « usé plus de mèches en arquebuse qu'en chandelles; de « sorte qu'il savait mieux ranger les soldats que les paro-« les et mieux quarrer les bataillons que les périodes, » était par-dessus le marché un cuistre et un pédant. C'est lui, vous le savez, qui pour faire sa cour à Richelieu et aussi pour donner pâture à son envie, traduisit *le Cid* à

la barre de l'Académie, et se fit pour la circonstance *tout blanc d'Aristote*. C'est Corneille qui l'en raille. Aristote! on ne prononçait encore que timidement ce nom redoutable; on n'ignorait pas l'existence de ce magister de l'antiquité; mais on n'osait guère pénétrer dans son antre : si l'oracle allait déclarer aux poètes que leurs pièces n'étaient que du fatras, qu'ils n'avaient pas la moindre idée des règles de l'art! Corneille ne dit-il pas naïvement d'une de ses premières pièces : « Elle n'a garde d'être dans les règles, car j'ignorais alors qu'il y en eût? — Malheureux! il y en a, s'écrie Scudéry, et tu les as violées, et ton *Cid* ne vaut rien. » Il les connaissait lui ces fameuses règles; aussi les tragédies et tragi-comédies qu'il écrivit sur ce guide-âne sont d'un ridicule achevé. A en croire les préfaces de l'auteur, ce sont autant de chefs-d'œuvre; la cour veut les voir deux et trois fois; « leurs « pointes agréables touchent cent illustres cœurs. » — Il n'y manque qu'une chose, l'intelligence de ce que doit être un poème dramatique. Scudéry, qui avait lu ou s'était fait lire Aristote, est frappé de cette recommandation du grand critique, que le personnage principal d'une tragédie ne doit être ni tout à fait vertueux ni tout à fait vicieux. S'il était tout à fait vertueux, les malheurs dont il est victime produiraient sur nous une impression trop douloureuse et une révolte de la conscience; s'il était tout à fait vicieux, nous ne pourrions nous intéresser un seul instant à un scélérat. — Excellente recette, se dit Scudéry! En conséquence, il prend un personnage, fait de lui un scélérat pendant quatre actes, et le transforme en honnête homme au cinquième. Cela est invraisemblable, cela est absurde; un caractère doit rester jusqu'au bout ce qu'il

était d'abord. — Pauvres gens, reprend Scudéry, lisez Aristote, et vous verrez que ma pièce qui est tombée vaut infiniment mieux que *le Cid* qui a réussi. Inutile d'ajouter que Scudéry persévéra courageusement dans sa théorie et l'appliqua seize fois, de 1629 à 1643; c'est alors que les succès redoublés de Corneille le jetèrent de rage dans l'épopée, où il se vengea par *Alaric*.

Un autre poète de ce temps, qui avait précédé Corneille dans la carrière, qui était son ami et qui se déclara hautement contre lui après le succès du *Cid*, le Franc-Comtois Mayret, eut une influence considérable sur la constitution définitive de notre tragédie classique. De lui-même il n'eût guère songé à Aristote et aux règles du poème dramatique; mais il était lié avec le docte Chapelain, qui lui exposa les secrets de l'art et l'infaillible recette pour s'illustrer sur la scène. Dès 1625, Mayret était converti à ces précieuses théories; il imposait à sa comédie *la Silvanire*, l'unité de temps, c'est-à-dire la tyrannie absurde des vingt-quatre heures, tout en reconnaissant « la stérilité des beaux effets qui rarement se « peuvent rencontrer dans un si petit espace de temps. » — Il oubliait l'unité de lieu qui est aussi absurde. Il ajoutait « qu'il la voulait disposer en quatre parties, « suivant l'ordre que les meilleurs grammairiens obser- « vent en celles de Térence, savoir, en *Prologue*, « *Prothèse*, *Épithase*, *Catastrophe*. » — En 1629, toujours sur les instances de Chapelain, il transporta cette belle érudition dans la tragédie, et écrivit *la Sophonisbe*. Les comédiens, à qui l'on vantait les mérites de cette pièce, où une femme épouse deux maris en vingt-quatre heures et se tue ensuite rechignèrent, et man-

quèrent de respect à Aristote. Il fallut l'intervention du comte de Fiesque, tout-puissant auprès d'eux, pour les décider à la jouer. Elle réussit, et du coup l'autorité des règles fut établie. On leur attribua le succès de la pièce, les érudits j'entends, car le public n'y faisait pas tant de façon : de là leur stupeur et leur indignation, quand *le Cid* se permit de ravir les spectateurs en violant quelques-unes des règles sacro-saintes. Et ne croyez pas, comme on le dit généralement, que Corneille ait eu le dernier mot dans cette querelle. Ce fut lui qui céda. Il se mit à l'école d'Aristote; il tourna et retourna en tous sens les passages difficultueux de la *Poétique*, et Dieu sait s'il y en a! Bref, il baissa la tête sous ce joug. Mais, grâce au ciel, ce vigoureux génie resta grand même dans cette captivité : c'était Samson enchaîné !

Pour en revenir à Mayret, voyons ce qu'était la première tragédie française conforme aux règles d'Aristote. Voici un précis très-sommaire des événements qui composent la pièce et qui s'accomplissent en vingt-quatre heures dans le même lieu. Syphax est assiégé dans Cirta par les Romains et leur allié Massinissa. Le vieux Numide est inquiet : il sait que sa jeune femme Sophonisbe, fille d'Asdrubal, a écrit à Massinissa; il le lui reproche amèrement. Sophonisbe lui démontre qu'elle a agi en femme prudente; car la ville une fois prise, ce qui ne peut tarder, elle s'est assuré la protection de Massinissa contre les Romains. Syphax fait semblant de la croire, et va défendre la ville. Sophonisbe avoue à sa confidente qu'elle aime Massinissa. — Au second acte, des messagers qui se succèdent racontent les péripéties de la bataille et la mort de Syphax. Sophonisbe a l'idée de se tuer; mais, sur les ob-

servations de Phénice, elle préfère attendre et chercher à *gagner l'inclination de Massinissa*, projet qu'elle caractérise elle-même ainsi :

> Mais pour vous contenter je me force et veux bien
> Faire une lâcheté qui ne serve de rien.

Que pensez-vous de cette reine qui, pour faire plaisir à sa suivante, se résout à commettre une lâcheté qu'elle juge inutile ?

Au troisième acte, Massinissa, en gentilhomme bien élevé, vient présenter ses hommages à Sophonisbe, qui lui répond avec beaucoup de grâce et d'esprit. Elle s'est préparée du reste à cette entrevue. Sa seule inquiétude, c'est de ne pas paraître assez belle :

> Le moyen que mes yeux conservent aujourd'hui
> Une extrême beauté sous un extrême ennui ?
> Ainsi, n'ayant en moi que des attraits vulgaires,
> Ils ne toucheront point ou ne toucheront guères,
> De sorte qu'après tout, je conclus qu'il vaut mieux
> Essayer le secours de la main que des yeux.

Mal raisonné, reprend Phénice. Il est toujours temps de se tuer, et il ne faut jamais commencer par là :

> Madame, si vos yeux n'ont pas assez d'amorce,
> Vos mains au pis aller auront assez de force
> Pour vous faire sentir la pointe d'un poignard.

Sophonisbe se décide à déployer toutes ses séductions, et Phénice en constate le succès en disant à voix basse à l'autre suivante, Corisbe :

> Ma compagne, il se prend !

En effet, Massinissa est pris. Au quatrième acte, il est le mari de Sophonisbe. Mais Scipion et Lélius viennent trou-

bler son bonheur, et lui ordonnent de renoncer à la veuve de Syphax. Elle fait partie du butin, elle appartient à Rome, et doit y être traînée derrière le char des vainqueurs.

Massinissa, désespéré, envoie à Sophonisbe du poison. Elle consent à mourir plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Massinissa montre ce corps inanimé à Lélius et à Scipion, puis il maudit la cruelle ambition de Rome et se donne la mort. De ce cinquième acte se détache une éloquente tirade, le premier spécimen de ces morceaux éclatants qui précèdent toujours la chute du rideau. Il vous sera impossible, en entendant ces vers de Mayret, de ne pas vous rappeler certains passages de Corneille. Massinissa, lorsque Scipion lui demande s'il a obéi, tire un rideau et montre au Romain Sophonisbe morte; puis il s'écrie :

O vue ! ô désespoir ! Regardez maintenant,
O vous, consul romain, et vous son lieutenant,
Si je vous ai rendu l'aveugle obéissance
Que votre autorité veut de mon impuissance :
Ai-je été, qu'il vous semble, ou rebelle ou trop lent
A l'exécution de ce coup violent?
Otez-vous tout sujet de soupçon et de crainte,
Et voyez si sa mort n'est point une mort feinte ;
Voyez si de son teint les roses et les lis
Dans l'hiver de la mort sont bien ensevelis:
Observez ces yeux clos, considérez-la toute,
Tant qu'il ne vous demeure aucun sujet de doute.
Mais sans considérer ses yeux ni sa couleur,
Il ne faut regarder que ma seule douleur,
Il ne faut qu'observer le deuil qui me transporte
Pour croire assurément que Sophonisbe est morte.
Elle est morte ! Et ma main par cet assassinat
M'a voulu rendre quitte envers votre sénat.
Si la reconnaissance aux bienfaits se mesure,
Cette seule action le paye avec usure.

. . . . . .

Quant à moi désormais tout m'est indifférent,
Et quant à mon état, ma douleur vous le rend.
Après m'avoir ôté le désir de la vie,
Vos biens ni vos honneurs ne me font point envie.
Usurpez l'univers de l'un à l'autre bout,
Je n'y demande rien, je vous le cède tout :
Rendez-moi seulement une chose donnée
Par l'hymen, par l'amour et par la destinée,
En un mot, donnez-moi ce que vous craignez tous,
Et je serai plus riche et plus content que vous ;
Rendez-moi Sophonisbe !

Ajoutons à cette tirade les dernières imprécations de Massinissa, rapprochez-les des imprécations de la Camille de Corneille : la réminiscence, je dirais presque l'imitation, est manifeste.

Cependant en mourant, ô peuple ambitieux,
J'appellerai sur toi la colère des dieux.
Puisses-tu rencontrer soit en paix soit en guerre
Toute chose contraire et sur mer et sur terre !
Que le Tage et le Pô contre toi rebellés,
Te reprennent les biens que tu leur as volés ;
Que Mars faisant de Rome une seconde Troie,
Donne aux Carthaginois tes richesses en proie,
Et que dans peu de temps le dernier des Romains
En finisse de rage avec ses propres mains !

Ce qui, dans Corneille, est devenu :

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir !

Il y eut je ne sais combien de Sophonisbe, avant comme après celle de Mayret. Corneille lui-même en fit une, longtemps après, en 1663 ; mais elle n'eut aucun succès. La pièce était fondée sur une contradiction inadmissible. Sophonisbe était représentée comme une fille d'Asdrubal une ennemie acharnée des Romains, une sorte d'Annibal

emelle; mais en même temps elle trahissait Syphax, l'adversaire de Rome, pour aimer Massinissa, la créature des Romains. Peut-être faut-il en conclure que ce sujet, comme tant d'autres, ne peut être mis au théâtre sans subir des modifications essentielles. Quoi qu'il en soit, et abstraction faite des mœurs, des caractères, des passions, ce qui constitue l'âme même du poème dramatique, et ce que les faiseurs de traités n'enseigneront jamais, *la Sophonisbe* de Mayret inaugurait une période nouvelle. L'ordre, la discipline inflexible, l'unité, la règle que Richelieu imposait alors au royaume, abaissant les grands révoltés, frappant les huguenots qui formaient un État dans l'État, faisant sentir à tous cette impitoyable autorité qui ne souffrait pas de résistance, tout cela s'insinue peu à peu dans la littérature. Malherbe a commencé la réforme de la poésie; il faudra que les dissidents s'inclinent. Balzac a créé les premiers spécimens de l'éloquence noble, du ton soutenu et majestueux; il faudra bon gré mal gré que prédicateurs, orateurs, avocats, historiens, tous se hissent à cette noblesse guindée. C'est l'invincible penchant, la loi même de cette époque encore incertaine. Les guerres civiles et religieuses, les révoltes incessantes des grands seigneurs ont fatigué le pays sans profit; il se livre à l'autorité presque absolue d'un roi. Les fantaisies désordonnées de Hardi et de ses contemporains ne déplaisaient pas au public; mais bientôt on lui fit comprendre qu'au théâtre comme dans l'État il fallait une loi, une autorité; que c'était une véritable rébellion que de se divertir à des pièces conçues et écrites en dehors de toute règle. Il le crut ou fit semblant de le croire. Il lui échappa plus d'une protestation contre le code imposé; il soutint Corneille contre

Richelieu et contre l'Académie, mais Corneille lui-même se rendit. Le moyen de lutter contre tous les beaux esprits, contre les gens qui écrivaient, parlaient, clabaudaient, diffamaient, et en fin de compte faisaient l'opinion! Il songea un moment à déclarer Aristote apocryphe et à déployer haut l'étendard de l'insurrection : il n'en eut pas le courage. On se plaît à attribuer aux grands hommes une influence souveraine sur leurs contemporains. Que cela est rarement vrai! Le poète dramatique en particulier est-il le maître ou l'esclave du public? Il y avait en Corneille autant de séve, d'énergie, d'audace innée que dans Shakspeare; mais dès les premiers pas, il fut garrotté par les pygmées du Parnasse. Il lui fallut creuser toujours le même sillon, s'épuiser à des combinaisons puériles pour faire tenir en vingt-quatre heures et dans un seul lieu le drame puissant qui s'agitait en lui. Shakspeare semait à la fantaisie dans son œuvre les années et les pays divers, le rire et les pleurs, les vers et la prose, se renouvelait sans cesse en variant à l'infini les sujets, les personnages, les passions, le langage, tantôt sublime et pathétique, tantôt familier, enjoué, trivial, tantôt plongé dans les espaces sans bornes où flotte le rêve. Nul n'eût osé entraver la marche de ce libre esprit; il était Shakspeare et ne relevait que de lui-même. — Corneille eut sans cesse devant les yeux l'épouvantail des trois unités incarné en Aristote. Il tint bon et lutta dix ans, puis il fut dompté. Qu'on lise ses dernières pièces avec les préfaces et les examens; rien de plus navrant. Ce grand génie exposant les misérables et puériles combinaisons qu'il a imaginées pour ne pas désobéir à la *Poétique*, quel spectacle!

Tel ne fut jamais le souci d'un poète dont la mort héroï-

que a consacré la mémoire, Rotrou. Tout le monde sait que, lieutenant civil de Dreux, il ne voulut point en temps de peste quitter le poste du péril, disant : « Les cloches « sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte « aujourd'hui : ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Il n'avait que quarante ans. Corneille, son aîné de trois ans, l'appelait son père, parce que Rotrou l'avait précédé dans la carrière du théâtre. Il vécut et écrivit un peu au hasard, suivant le caprice de la fougue ; mais toujours, même dans ses folies, on sentait une générosité native, une aversion profonde de tout ce qui est contrainte et bassesse. Richelieu, qui l'avait embrigadé dans les cinq auteurs, ne put obtenir de lui un mot ni une ligne contre Corneille. Les Aristarques et les pédants ne furent pas plus heureux. Rotrou, qui goûtait fort la littérature espagnole et Lope de Véga en particulier, ne reconnut pas la distinction fondamentale qui venait d'être édictée entre la Tragédie et la Comédie. A l'exemple du poète espagnol et comme Shakspeare, il les confondit presque toujours : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le drame ; du temps de Rotrou cela s'appelait tragi-comédie, et tendait à disparaître. Les critiques autoritaires ne citent de Rotrou qu'une seule pièce, une tragédie pure, à peu près conforme aux règles, *Venceslas ;* pour eux, tout le reste est non avenu. Le reste, c'est la charmante comédie de *dom Bernard de Cabrère*, étincelante de verve, d'esprit, d'imagination ; c'est le drame si original du *véritable Saint-Genest*, le comédien martyr ; c'est *Laure persécutée*, drame d'un pathétique sobre et vigoureux... Mais tout cela est en dehors des règles ; cela ne rentre pas dans le cadre officiel, cela ne compte pas.

Nous sommes parvenus au seuil même du siècle de Louis XIV. Une société nouvelle se forme; gouvernement, religion, mœurs, modes, langage, art, tout est animé d'un esprit nouveau et uniforme. Bien rares sont les dissidents dans quelque genre que ce soit, et ils sont fort mal vus. L'autorité sous toutes ses formes apparaît et s'impose. Je ne dirai pas avec certains critiques que tout alors est admirable, parfait; que le siècle du grand roi a dit en toute chose le dernier mot; que depuis lors nous roulons sur la pente de la décadence. Ce fut une halte, un temps d'arrêt, nécessaire peut-être après les mouvements orageux du XVIe siècle ; mais la France a marché depuis et marchera longtemps encore. Elle a suivi d'autres voies, s'est marqué d'autres buts, s'est renouvelée enfin. Cela vaut mieux après tout que de rester stationnaire : l'immobilité, c'est la mort. Il n'y a jamais rien de définitif ici-bas :

L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES CHANSONS DE GESTE. — Les premiers monuments poétiques de la littérature française. — Procédés de composition. — Les trouvères et les jongleurs. — Le cycle de Charlemagne..... 1

LE POÈME DES ALBIGEOIS. — Les romans anciens. — Les romans de la Table ronde. — Le poème de la croisade contre les Albigeois..... 21

ROMANS ALLÉGORIQUES. — Le *Roman de la Rose*. — Le *Roman de Renart*. — Les Fabliaux..... 38

LE THÉATRE AU MOYEN AGE. — Origines et transformations du théâtre. — Mystères. — Farces. — Moralités..... 55

LES CHRONIQUEURS. — Villehardouin, Joinville, Froissart.... 74

COMMYNES. — L'homme. — Sa vie. — Son caractère. — Son style..... 94

LA RENAISSANCE. — Caractères généraux de ce retour à la vie. — Influence féconde de l'antiquité retrouvée. — Les hommes du Nord et les hommes du Midi. — Les érudits et les traducteurs. — Budé, les Estienne, Amyot, Plutarque et le XVI^e siècle..... 112

RABELAIS. — Jugements portés sur Rabelais : les contemporains, le XVII^e et le XVIII^e siècle, les modernes. — La légende de Rabelais. — L'œuvre. — La place de Rabelais dans le mouvement de la Renaissance..... 128

LA RÉFORMATION. — Le génie de la France, ses traditions et l'esprit de la Réformation. — Les précurseurs de Calvin, Lefèvre d'Étaples, Briçonnet, Roussel. — La cour de Nérac et Marguerite de Valois ; les poètes et les libertins ; Marot et Bonaventure des Périers. — Calvin. — Ses études, ses voyages, sa vocation en 1536. — L'homme, sa vie, son caractère. 146

CALVIN. — Le style de Calvin. — Analyse de l'*Institution chrétienne*. — *Lettre aux Nicodémites*. — Calvin et Luther..... 161

VILLON ET MAROT. — Villon, poète de la ville. — Marot, poète de la cour..... 178

RONSARD. — Les réformateurs littéraires : Du Bellay et Ronsard..... 194

LE THÉATRE AU XVIe SIÈCLE. — École de Ronsard. — Le théâtre de la Pléiade..... 214

MONTLUC. — Blaise de Montluc. — Sa vie militaire. — Style des *Commentaires*..... 227

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. — L'homme. — Le caractère. — Les écrits..... 244

MARGUERITE DE VALOIS. — Les Mémoires de Marguerite de Valois..... 261

BERNARD PALISSY. — Originalité de l'écrivain..... 279

MONTAIGNE. — L'homme, sa vie publique et privée; son scepticisme. — Le style de Montaigne..... 297

MALHERBE. — Retour à la poésie. — Les derniers disciples de Ronsard. — Desportes et du Bartas. — La réforme littéraire opérée par Malherbe..... 315

RACAN ET RÉGNIER. — L'école de Malherbe. — Maynard et Racan. — Les dissidents. — Régnier..... 332

BALZAC. — Sa personne, son caractère. — Son rôle de précurseur. — Il annonce Bossuet et Pascal..... 352

HONORÉ D'URFÉ. — Olivier de Serres et Honoré d'Urfé, *le Théâtre d'agriculture* et *l'Astrée*. — Les auteurs, leur personnalité, les circonstances. — Analyse de *l'Astrée*. — Influence de ce roman..... 369

L'HÔTEL DE RAMBOUILLET. — L'hôtel de Rambouillet et les gens de lettres. — La préciosité. — Voiture, Cotin, Chapelain, mademoiselle de Scudéry. — Les dissidents : Théophile, Saint-Amant, Sorel. — Le burlesque..... 387

LE THÉATRE AVANT CORNEILLE. — Le théâtre dans la première partie du XVIIe siècle..... 405

FIN DE LA TABLE

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

PQ151. A6

a39001 003857557b

A 73
v.1

7734.